

# LE PÉROU ÉCONOMIQUE

## DU MÊME AUTEUR

**Au Brésil.** — De l'Uruguay au Rio São Francisco. Préface de M. ÉMILE LEVASSEUR, Administrateur du Collège de France. *Nouvelle édition, revue.* 95 illustrations et 1 carte. 8 50

**Au Brésil.** — Du Rio São Francisco à l'Amazone. *Nouvelle édition, revue.* 105 illustrations et 1 carte. . . . . . 8 50

*Ouvrage couronné par la Société de Géographie, prix Bonaparte Wyse (Médaille d'or) et par la Société de Géographie commerciale (Médaille Crevaux).*

Au pays de l'Or noir. — **Le Caoutchouc du Brésil.** *Nouvelle édition, revue.* 62 illustrations . . . . . . . . . 4 50

**L'Argentine telle qu'elle est.** *Cinquième mille.* 120 illustrations et 3 cartes . . . . . . . . . . . . . . 8 50

## DANS LA MÊME SÉRIE

**Les Richesses du Canada,** par E.-J.-P. BURON. Préface de M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. *Troisième édition, revue.* Trois cartes. . . . . . . . . . . 7 50

**Les États-Unis du Mexique,** par le Cte MAURICE DE PÉRIGNY. Préface de M. MARCEL DUBOIS, Professeur de Géographie coloniale à la Sorbonne. Carte hors texte . . . . . 5 50

**Les Richesses de l'Amérique centrale :** Guatémala, Salvador, Honduras, Nicaragua, Costa-Rica, par DÉSIRÉ PECTOR, Consul général en France du Nicaragua et du Honduras. Avec carte. . . . . . . . . . . . . . . . 7 50

**Les Grandes Antilles,** par DANIEL BELLET, Professeur à l'École des Sciences politiques. Avec carte. . . . . . 6 »

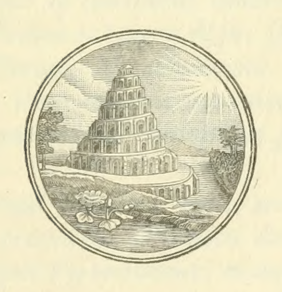
**Les Petites Antilles,** par PAUL CHEMIN DUPONTÈS, Chargé de la Statistique à l'Office colonial. Deux cartes. 7 50

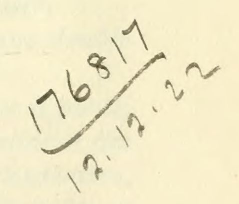
PAUL WALLE

# LE PÉROU ÉCONOMIQUE

PRÉFACE DE M. PAUL LABBÉ
*Secrétaire général de la Société de Géographie Commerciale*

*Quatrième édition, entièrement revue*






LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE
E. GUILMOTO, Éditeur
6, Rue de Mézières, PARIS

# *PRÉFACE*

---

*La mode est aux grandes enquêtes économiques : savant ou commerçant, chacun veut connaître l'inventaire des richesses de toutes les nations du monde, afin de pouvoir développer partout l'expansion commerciale de son pays et trouver des débouchés nouveaux.*

*M. Guilmoto a eu l'originale et utile idée de publier des études sur tout le continent américain; plusieurs remarquables volumes ont paru déjà. Quand il s'est agi de parler du Pérou, M. Guilmoto s'est adressé à M. Paul Walle : il ne pouvait pas mieux choisir.*

*Il ne pouvait pas mieux choisir, et pour une double raison.*

*D'abord, M. Paul Walle a vu le pays dont il parle, il y a longtemps travaillé, il a vécu dans l'intimité des races si diverses qui s'y trouvent; mieux que tout autre, il a connu, en les partageant, les besoins, les goûts et même les souffrances des habitants.*

*Puis M. Paul Walle a visité, en Amérique du Sud, d'autres pays que le Pérou. L'Américain du Sud n'est pas un type unique, comme le croit trop souvent le vulgaire, peut-être un peu sur la foi des opérettes d'Offenbach. Pour bien connaître le Péruvien, il faut le com-*

*parer avec ses voisins, si différents de lui, avec le Chilien, avec le Brésilien, avec l'Argentin, etc. L'auteur n'était pas embarrassé pour le faire. Pendant six ans, il a visité la République Argentine, le Paraguay, le littoral du Brésil, l'Amazonie, la Terre de Feu, le Pérou. Il n'a jamais été le touriste qui passe, il a connu les industries les plus diverses, il a mis, comme on dit, la main à la pâte, il s'est occupé de commerce, il a travaillé dans les mines, il a été acheteur de caoutchouc. Les choses dont il parle sont des choses vécues.*

*Un homme pratique comme M. Paul Walle ne peut et ne veut écrire qu'un livre pratique. Qu'on ne cherche donc pas dans son travail les descriptions du globe-trotter en quête de sensations fugitives et de vues photographiques. Non, M. Paul Walle n'a cherché qu'à faire un livre utile, un livre qui servît à ceux qui, désireux d'aller travailler au Pérou, ont besoin de renseignements précis et de statistiques documentées. Pourtant, à son insu sans doute, en lisant quelques phrases très courtes, on devine parfois toute la beauté du pays ; on sent que Walle aime le Pérou dont il parle, qu'il s'est aperçu peut-être, en écrivant son livre, qu'il l'aimait plus qu'il ne le croyait lui-même, qu'à chaque page il revivait les jours bons et mauvais qu'il y a connus, les émotions qu'il y a ressenties, et qu'il y retrouvait avec joie, si chers et si frais, ses souvenirs d'une jeunesse aventureuse sous un ciel hospitalier au pied des grandes Andes aux neiges éternelles !*

*On sent aussi qu'une question économique — celle-là même qui inquiète tant de bons Français — se pose impérieuse à l'esprit de M. Paul Walle : dans l'Amérique du Sud, la concurrence étrangère apparaît sur tous les marchés, la lutte est brutale, les appétits insatiables ; le commerce français devrait se montrer plus habile, nos capitaux plus entreprenants. Au Pérou la situation est encore bonne pour nous, l'avenir, si nous le*

*voulons, sera brillant, et les jeunes Français, désireux d'aller travailler honnêtement, trouveront encore des places libres dans un pays où ils sont sûrs d'un bon accueil.*

*C'est un appel qui retentit après tant d'autres : le commerce français doit lutter avec acharnement contre des nations rivales qui n'ont pas, elles du moins, à penser à l'angoissant problème de la dépopulation. C'est ce que répètent tous nos explorateurs à la Société de Géographie commerciale : M. Walle et nous, nous défendons la même cause et nous avons foi dans des jours meilleurs.*

*C'est pour cela sans doute, c'est en ma qualité de secrétaire général que j'ai eu le très grand honneur d'être choisi par M. Paul Walle pour écrire cette préface. M. Walle est un de nos membres les plus dévoués et les plus fidèles, très estimé par nos collègues qui applaudiront au succès de son livre.*

*Et si, à la fin de cette préface, Walle veut bien ne plus voir en moi le secrétaire général, mais seulement l'ami, je le féliciterai très affectueusement. Je suis très sincèrement heureux puisque, l'ayant désigné hier à M. Guilmoto pour écrire le livre sur le Pérou, j'ai la grande joie de voir aujourd'hui qu'il nous a donné l'étude intéressante que nous attendions de lui.*

Paul Labbé,

*Secrétaire général*
*de la Société de Géographie Commerciale.*

# AVANT-PROPOS

C'est un fait que, par ces temps de difficultés économiques et politiques, d'essais plus ou moins heureux de réformes sociales, le citoyen français, lorsqu'il n'a pu trouver dans la patrie toutes les garanties de bien-être désirables, songe à l'émigration ; mais, dans son ignorance, il hésite sur la direction à prendre : vers nos colonies ? ou vers le nouveau monde?

Puis il se décide et s'embarque. Malheureusement souvent à l'aventure, et il ne va pas toujours où il aurait le plus d'avantages. — Il semble donc utile, puisque cet état de choses existe, d'en tirer au moins tout ce qu'il peut impliquer de bon, et de diriger, d'éclairer en quelque sorte, les courageux, les énergiques qui s'éloignent, de les renseigner sur les pays où ils pourront se diriger, afin que leur entreprise ne reste pas sans fruit pour eux, en même temps que pour notre pays.

Colonial fervent, nous ne croyons pas médire de nos colonies en déclarant que, si la plupart d'entre elles offrent un immense champ d'action aux grandes compagnies qui se constituent pour en exploiter les richesses naturelles, en revanche, les artisans, les petits colons ou commerçants qui ne disposent que de faibles capitaux, généralement peu encouragés par une administration tatillonne à l'excès, se trouvent exposés à ne pas voir leur initiative et leurs efforts aboutir à des résultats satisfaisants dans des milieux souvent environnés de populations hostiles ou barbares.

Pour ne pas être taxé de pessimisme, et convaincu de rendre service aux jeunes gens désabusés ou enthousiastes qui, sou-

vent, sans profession déterminée, ou munis de quelque vague diplôme, se flattent de trouver dans nos colonies des situations magnifiques, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les réponses (1), malheureusement peu encourageantes, faites par les gouverneurs de colonies à une circulaire adressée par le « Comité Dupleix » demandant entre autres renseignements s'il ne serait pas possible à certaines colonies de recevoir les artisans et ouvriers agricoles de centres atteints d'une crise économique.

« Le gouverneur général de l'Algérie fait remarquer, tout d'abord, que les entrepreneurs, chargés des ouvrages en cours d'exécution, n'ont pas eu besoin, jusqu'à présent, de recourir à la main-d'œuvre étrangère à la colonie. Il ajoute que 175 millions de travaux sont à prévoir, mais qu'ils ne seront commencés que vers la fin de 1908.

« Le préfet de Constantine déclare que tous les chantiers ouverts sur son département possèdent tous les ouvriers d'art (fer, bois, pierre) nécessaires. » — Le préfet d'Oran conseille surtout aux ouvriers français « de ne venir en Algérie qu'autant qu'ils seront assurés d'y trouver des moyens d'existence. »

Réponse du gouvernement général de l'Afrique occidentale en ce qui touche le Dahomey : « La main-d'œuvre indigène suffit ici aux besoins des services publics et des rares entreprises privées. On pourrait s'adresser cependant à la Compagnie du chemin de fer au Dahomey, qui a son siège social à Marseille, et qui, seule, paraît susceptible d'utiliser quelques ouvriers européens. »

Du Congo, le Comité Dupleix a reçu simplement la liste et l'adresse à Paris des principales sociétés et compagnies concessionnaires établies dans les possessions du Congo français.

En ce qui touche le Gabon, le lieutenant gouverneur fait connaître « qu'en raison du climat, il ne serait pas possible aux ouvriers en question, à quelque branche d'industrie qu'ils appartiennent, de venir exercer leur métier au Gabon, colonie purement d'exploitation ». D'autre part, les ouvriers ne doivent pas songer davantage à s'établir pour leur compte, car

(1) Réponses qui ont été publiées par *la France de demain* et plusieurs journaux coloniaux.

toute entreprise de ce genre nécessite des capitaux importants.

De Tananarive, le gouvernement général répond : « Les ouvriers d'art et les surveillants de travaux actuellement présents à Madagascar sont amplement suffisants pour assurer l'exécution des ouvrages en cours et ceux qui pourront éventuellement être entrepris. »

S'agit-il de la Nouvelle-Calédonie? Le gouverneur fait remarquer que les jeunes gens du pays trouvent eux-mêmes difficilement à s'employer, soit à Nouméa, soit dans l'intérieur où le colon embauche, à vil prix, des libérés. Le gouverneur insiste également « sur la crise économique » que traverse la colonie.

Et au Cambodge? Le résident supérieur engage le Comité Dupleix à se mettre en rapport avec l'Office colonial, « mais il est nécessaire, ajoute-t-il, de mettre les jeunes gens en question en garde contre l'acceptation de salaires trop faibles pour assurer dans de bonnes conditions l'existence de l'Européen. »

Passons à la Cochinchine ; le gouverneur fait répondre : « Les ouvriers français n'ont aucune chance de trouver du travail en Cochinchine. Il n'est fait usage, dans les diverses entreprises industrielles du pays, que de la main-d'œuvre asiatique, beaucoup moins chère que la main-d'œuvre européenne. D'ailleurs, la rigueur du climat ne permettrait pas d'avoir recours à cette dernière. »

Enfin, la Chambre d'agriculture du Tonkin a le regret de constater que les ouvriers français ne pourraient entrer en concurrence avec la main-d'œuvre indigène :

« Le rôle de l'ouvrier français est limité à des travaux de surveillance ou de direction d'atelier et de chantier ; la colonie traverse une crise budgétaire profonde qui a une répercussion fâcheuse sur toutes les industries et les entreprises locales, etc. »

Devant ces perspectives peu souriantes, il est donc tout naturel que ces petits colons, ces commerçants, ces artisans, cherchent un autre point du globe où aller s'établir ; et c'est vers le nouveau monde qu'ils se dirigent le plus souvent, divers États de l'Amérique méridionale offrant aux énergiques et aux persévérants l'espérance d'acquérir par leur travail, *et plus ou moins rapidement*, sinon la fortune, du moins l'indépendance et une large aisance.

Mais là, encore, trop nombreux sont ceux qui partent sans savoir où ils vont, ce qu'ils vont faire. Mal renseignés sur les ressources, les conditions de la vie, les usages du pays qu'ils ont choisi, les émigrants se trouvent aux prises avec des déconvenues ; ils tombent dans un découragement prématuré ou s'égarent dans de fastidieux tâtonnements ; ce sont des risques que l'on pourrait éviter en partie, en s'instruisant sommairement, au moins avant le départ, sur toutes ces questions.

Alors que la République Argentine, le Chili, le Brésil, sont bien connus par de nombreux ouvrages littéraires ou scientifiques écrits en français, il n'existe, à notre connaissance, aucun livre récent donnant des renseignements économiques généraux sur le Pérou. C'est cependant le quatrième État de l'Amérique du Sud comme importance territoriale et certainement le plus riche au point de vue des ressources minières et naturelles.

Cette lacune nous a décidé à entreprendre ce travail, qui a pour but de présenter aux intéressés certaines connaissances pratiques sur un pays appelé à prendre un grand développement, car l'ouverture du canal de Panama provoquera dans cette partie de la côte du Pacifique un mouvement commercial considérable, et il est évident que le Callao, grâce au percement de l'isthme, deviendra le San Francisco de la côte sud du Pacifique. Cet ouvrage est surtout une œuvre de vulgarisation sans prétention didactique. Comme malgré deux séjours au Pérou certaines régions nous sont restées inaccessibles, nous avons dû réunir des renseignements éparpillés et souvent contradictoires, reprendre les divers articles et documents que nous avions déjà publiés sur le pays et faire appel aux travaux et rapports des écrivains et géographes péruviens, tels que MM. C. B. Cisneros, Robledo, Samanez, de Idiaquez, Capelo, Garland, etc., dont les écrits, corroborés par nos observations personnelles nous ont paru les plus consciencieux.

Sans le préconiser outre mesure, nous essayons de démontrer que le Pérou actuel vaut la peine que le capitaliste, l'exportateur et l'émigrant lui accordent toute leur attention. Les richesses naturelles du pays ne sont encore connues qu'imparfaitement et exploitées plus imparfaitement encore faute de

communications. Des régions entières de la Montaña et de la Sierra n'ont fait aucun progrès et sont restées telles que nous les ont décrites les voyageurs qui les parcoururent il y a une quarantaine d'années. Malgré les progrès réalisés sur la Costa et dans certains centres, on peut encore dire du Pérou, à l'heure actuelle, ce qu'en disait le baron de Humboldt il y a près d'un siècle : « *El Peru es un mendigo sentado en un banco de oro* (1). »

Depuis une dizaine d'années un mouvement intellectuel se manifeste au Pérou, et va s'accentuant chaque jour davantage. C'est ainsi qu'avec l'aide du gouvernement un grand nombre de travaux scientifiques ont pu être exécutés. Le pays était resté presque inconnu, même des Péruviens : la Société de géographie de Lima, aidée par les pouvoirs publics et par quelques hommes de talent et de volonté, a entrepris d'étudier le pays et de vulgariser ses découvertes. A l'heure actuelle, c'est à la Société de géographie de Lima que le gouvernement s'adresse pour faire dresser le tracé des routes qui doivent relier la côte avec le versant oriental, sans compter nombre de travaux d'hydrographie, de mines, publiés par le corps des ingénieurs des mines.

Comme toutes les jeunes nations de l'Amérique Espagnole, le Pérou a eu des crises civiques et sociales fréquentes qui paralysèrent son développement. Dans cet ordre d'idées des progrès appréciables ont été réalisés, et, pendant une dizaine d'années, aucun désordre grave n'a troublé le pays. Cependant dès 1910 des difficultés intérieures furent suscitées au gouvernement du président Leguia par de méprisables ambitieux, contre lesquels le nouveau président devra sans doute se défendre. Malgré ces intrigues, et les embarras occasionnés par une situation politique extérieure, sérieusement tendue avec le Chili puis l'Equateur, la situation économique du Pérou s'améliore lentement mais progressivement, ce qui démontre des bases solides et saines. Le commerce d'importation accuse une hausse constante et le chiffre des exportations s'accroît annuellement.

Les différentes branches de l'activité minière et agricole

(1) Le Pérou est un mendiant assis sur un banc d'or.

marquent également une avance. L'industrie minière montre une augmentation progressive des exportations de ses produits ; le cuivre, en raison de son prix, procure d'excellents résultats à quelques exploitants privilégiés par les communications, mais c'est l'argent qui donne, en général, les rendements les plus importants. Les ressources de l'agriculture nationale sont sérieuses et satisfaisantes ; elles auraient permis une notable amélioration sans les difficultés politiques des trois dernières années.

Si les événements auxquels nous faisons allusion, et qui ne purent heureusement prendre un caractère sérieux, indiquent que les factions créées par des ambitieux sans patriotisme ont encore une certaine vitalité au Pérou, ils démontrent aussi que le peuple montre de moins en moins d'enthousiasme à se lancer à leur instigation dans des aventures révolutionnaires dont il est toujours la victime. Ils prouvent surtout que tout gouvernement régulier peut aujourd'hui compter sur le concours sérieux et sur la loyauté de l'armée pour le maintien de l'ordre public.

L'armée, aujourd'hui placée sous le commandement effectif du général Clément, qui en 1895, alors chef de bataillon, fut envoyé comme chef de la première mission militaire française, a été complètement réorganisée. Une nouvelle mission française composée de colonels a été engagée par le gouvernement péruvien en novembre 1912. — La marine de guerre a été renforcée par l'acquisition d'un transport, de plusieurs croiseurs et tout dernièrement d'un cuirassé et d'un submersible achetés à la France. L'activité du nouveau président se porte déjà sur l'achèvement de 2.766 kilomètres de chemins de fer actuellement en construction.

On peut espérer que la période présidentielle, qui a commencé le 24 septembre 1912 avec l'avènement au pouvoir de M. Billinghurst, sera grandement favorable au Pérou. Les débuts de cette présidence ont été heureusement marqués par un événement des plus importants : après des négociations rendues difficiles par l'intransigeance des partis chauvins et des passions populaires, si facilement excitables au Pérou et surtout au Chili, un accord célébré avec le Chili ajourne à vingt ans, c'est-à-dire en 1933, le plébiscite qui doit solution-

ner l'irritante question des provinces de Tacna et Arica occupées par le Chili à la suite de la funeste guerre du Pacifique (1879-1884). Un traité de commerce est également convenu dans cet arrangement.

Grâce à cet accord, les deux pays, qui depuis 1884 ont vécu dans un état d'hostilité plus ou moins prononcé, et qui avaient même suspendu leurs relations diplomatiques depuis 1910, vont pouvoir, oubliant leurs rancunes passées, s'entendre étroitement pour opposer une barrière plus forte aux ambitions et aux tentatives d'absorption économique des États-Unis, et travailler sans entraves à leur développement commercial et financier.

D'ici quelques mois, vers la fin de 1913, le canal de Panama sera ouvert au commerce mondial; or, en raison de sa situation géographique, de l'étendue et de la sécurité de quelques-uns de ses ports, le Pérou semble appelé à bénéficier plus que tout autre de l'ouverture de ce canal. Son mouvement commercial en sera forcément considérablement augmenté. En présence de cette éventualité, le nouveau président s'emploie à faire agrandir et améliorer le port du Callao afin qu'il soit en mesure de recevoir les plus grands navires. On s'efforce également d'une façon très spéciale d'aménager l'excellent port de Chimbote et celui de Païta, qui par sa vaste baie et sa position au nord du pays, est appelé à un fort mouvement.

L'heure est donc propice pour entreprendre des affaires avec ce pays et y prendre de fortes positions ; en plus des profits à réaliser, ce sera encore faire œuvre de patriotisme, car c'est rendre service à la mère patrie que de faire connaître au dehors, en même temps que notre langue, nos usages et les qualités de notre race, les produits de notre industrie, dont le Français établi à l'étranger vulgarise l'usage.

Les Anglais et les Allemands le comprennent fort bien ; aussi leur situation commerciale s'affermit-elle de jour en jour sur la côte du Pacifique où le pavillon français est devenu presque inconnu ; à ces deux puissances et aux États-Unis, s'ajoute aujourd'hui le Japon qui vient prendre position au Pérou, en y débarquant des émigrants, en attendant d'y établir son influence ou tout au moins d'y exporter ses produits. De

même que l'Angleterre, le Japon cherche à s'implanter partout et ce n'est pas là le concurrent le moins redoutable.

Au Chili, les Allemands nous ont supplantés, dans l'armée, dans l'Université, dans le commerce, ils se sont infiltrés partout, ils ont fait souche, pris les meilleures places et inondent tout le pays de produits allemands.

Le Pérou est un des rares pays où ils ne se soient pas substitués à nous ; là, en effet, nous le répétons, l'influence française s'est maintenue dans son entier, non que nous ayons fait quelque chose pour cela, mais en raison de la sympathie que nous témoignent les Péruviens, par suite peut-être d'une certaine affinité de caractère. C'est à une mission d'officiers français que le gouvernement péruvien a confié l'éducation de ses cadres, ce sont des ingénieurs et des professeurs français qui professent à l'École des Mines et dans les grandes écoles de Lima.

Nous devons donc, non seulement défendre, mais accroître notre influence dans ce pays en y faisant participer nos capitaux et en allant nous y établir; le Français peut s'en aller au Pérou comme chez un ami, sans crainte d'être mal reçu.

Nous souhaitons que ce travail puisse contribuer, pour sa faible part, à faire sortir de notre vieille Europe une jeunesse trop hésitante et tenue en tutelle, des capitaux timorés, plus disposés à faire un accueil sentimental à des emprunts étrangers d'un remboursement aléatoire, qu'à l'idée d'une entreprise lucrative à tenter en pays lointains.

Nous avons espéré stimuler l'intérêt que de nos jours chacun devrait porter à des questions devenues universelles. Puisse cet ouvrage, malgré ses imperfections et ses lacunes, permettre à tous de se faire une opinion sur le Pérou qui est un des pays dont nous avons gardé le meilleur souvenir.

P. W.

LE

# PÉROU ÉCONOMIQUE

---

## CHAPITRE PREMIER

I. Aperçu historique et géographique du Pérou. — II. Pizarre et Almagro. — III. L'Indépendance. — IV. Territoire perdu. — V. Situation. Superficie actuelle. — VI. Configuration du sol. — VII. Divisions physiques. — VIII. Climat.

I. — C'est au commencement du xvi[e] siècle (1525) que le Pérou fut découvert. François Pizarre, un ancien porcher devenu officier et compagnon de Cortez, apprit à Panama qu'il existait sur la même côte, à quelques centaines de lieues au sud, une région où l'or, disait-on, était aussi abondant que le fer dans d'autres pays. Poussé par l'espoir du lucre et secondé par un autre aventurier espagnol, Diego de Almagro, Pizarre se mit à la recherche de cette nouvelle Toison d'or.

Après avoir surmonté de grosses difficultés, les deux aventuriers abordèrent au Pérou dans la région de Tumbes ; ils se trouvèrent dans un empire fort bien administré, et dont la civilisation était relativement avancée.

Les Incas, monarques absolus de cet immense terri-

toire, avaient étendu leur domination depuis l'Équateur jusqu'aux confins de la zone tempérée, c'est-à-dire sur presque tout le territoire qui compose aujourd'hui les républiques de l'Équateur, du Pérou, de Bolivie et une grande partie du Chili actuel. La capitale de cet état était le Cuzco, situé au centre du gouvernement du Pérou.

A l'arrivée des Espagnols, le pays était ravagé par la guerre civile; deux frères, Huascar et Atahualpa, se disputaient le pouvoir laissé vacant par la mort de leur père, Huayna Capac. Huascar, l'Inca légitime, gouvernait à Cuzco, Atahualpa commandait à Quito.

II. — Pizarre profita habilement de cette situation; par un coup d'audace et de perfidie, il s'empara d'Atahualpa, resté vainqueur de son frère qu'il venait de faire périr. Après qu'il eut aidé ses vainqueurs à conquérir le pays, Atahualpa fut à son tour étranglé après une parodie de jugement, malgré les promesses et les engagements pris par Pizarre. L'empire presque entier tomba ainsi entre les mains des Espagnols, qui le pillèrent et le ravagèrent sous prétexte d'en entreprendre la soumission.

Celle-ci ne s'acheva pas sans peine, trop de convoitises avaient été allumées, trop de sang répandu; la conquête à peine consommée, la discorde se mit parmi les conquérants; la cupidité, la jalousie, la haine empêchèrent les vainqueurs de partager tranquillement leur proie.

Almagro, âgé de soixante-dix ans, lutte contre deux frères de Pizarre; il est vaincu et meurt étranglé, puis décapité. Mais, juste retour des choses d'ici-bas, Pizarre et ses quatre frères périssent aussi de mort violente. François Pizarre exerce pendant sept ans le pouvoir d'un Inca, puis il est assassiné par ceux-là mêmes qu'il a enrichis. A treize ans de date de la conquête effective (1538) le dernier des Pizarre, Gonzalo, qui s'était proclamé dicta-



*Sur le lac de Titicaca : Pêcheurs indiens en canots de totora.*

teur, est vaincu par le vice-roi Pedro de la Gasca qui le fait décapiter. Ceux qui avaient donné à l'Espagne le tiers d'un continent moururent donc tous au Pérou, victimes de leurs discordes et de leur ambition.

Avec l'arrivée des Espagnols qui ne respectèrent rien des institutions établies, ce fut la fin du bien-être relatif dont jouissait la grande masse de la population. L'agriculture, qui était un grand honneur, fut abandonnée pour l'exploitation à outrance des métaux précieux. Les plaines aujourd'hui arides de la Costa étaient irriguées par un admirable système d'aqueducs, et les pentes mêmes des monts étaient aménagées pour la culture à l'aide de gradins superposés. A l'heure actuelle, les vestiges de ces travaux font encore l'admiration des étrangers qui ont l'occasion de les visiter.

Quand Pizarre en entreprit la conquête, le Pérou possédait aussi un magnifique système de chaussées, routes et chemins vicinaux qui reliaient entre elles les différentes parties du pays. Uniquement guidés par la soif de l'or, les Espagnols ne respectèrent rien pendant les trois siècles que dura leur domination ; aujourd'hui, tous ces travaux ont cessé d'exister, et de ces chemins royaux construits par les Incas et comparables aux grandes voies romaines, il ne reste plus que des vestiges, de grande importance sans doute au point de vue archéologique, mais de peu d'intérêt au point de vue pratique.

Courbé sous le rude joug de l'Espagne, le Pérou déclina rapidement, les sommes immenses retirées de ses mines étant toutes expédiées en Espagne. La population, qui était de 10.000.000 d'habitants se réduisit à moins de deux ; il faut en chercher la raison dans les massacres d'indigènes que provoqua le fanatisme espagnol, et surtout dans le rude impôt de la *mita* qui en fit périr un grand nombre

dans les mines. L'agriculture, complètement délaissée, fut ruinée.

III. — Après divers soulèvements indigènes qui furent noyés dans le sang, les créoles, durement opprimés par la mère-patrie, s'agitèrent et à l'exemple des autres possessions espagnoles, tentèrent de conquérir leur indépendance pendant les premières années du XIXe siècle. Plusieurs insurrections furent étouffées et réprimées avec énergie ; enfin grâce à l'appui des jeunes républiques voisines, le Pérou secoua le joug de l'Espagne, en 1821, après les batailles de Junin et de Ayacucho. Toutefois, ce n'est qu'en 1825 que l'indépendance du Pérou fut définitivement proclamée. C'est à Simon Bolivar, le libérateur, que les Péruviens doivent leur indépendance ; son lieutenant, le général Sucre, fut le véritable fondateur du Haut-Pérou qu'il érigea en république indépendante sous le nom de *Bolivia*.

Malheureusement l'existence de cette jeune nation fut très souvent agitée par des convulsions politiques qui entravèrent assez fréquemment son développement. De 1870 à 1879 le Pérou traversa une véritable ère de prospérité ; c'est pendant cette période de paix que furent entrepris un grand nombre de travaux d'utilité publique, parmi lesquels plusieurs lignes ferrées, choisies à tort et à travers peut-être, mais dont deux sont d'une utilité incontestable.

IV. — Cet essor fut arrêté par la funeste guerre dite du Pacifique ; le Chili, vainqueur, enleva au Pérou deux de ses plus riches départements, Tacna et Arica, avec Tarapaca et l'Atacama, soit près de 130.000 kilomètres carrés. Cette occupation était limitée à dix années, après lesquelles un plébiscite devait désigner à quelle nation ces provinces revenaient définitivement ; l'état favorisé était obligé de payer à l'autre une indemnité de dix millions

de *soles*. Mais vingt-sept années se sont écoulées et cette clause a toujours été éludée par le vainqueur, qui ne semble pas du tout disposé à procéder à cette consultation.

Toutefois la tension qui existait à ce sujet entre les deux pays serait près de prendre fin. En effet, un accord a été conclu, en novembre 1912, entre le Pérou et le Chili. Il en résulte que le plébiscite sur la souveraineté des provinces d'Arica et Tacna est ajourné exactement jusqu'en 1933 ; le Chili paiera au Pérou dans l'intervalle, une redevance annuelle pour l'occupation de ces provinces. Les modalités du plébiscite et la désignation de ceux des habitants qui seront qualifiés pour y prendre part feront l'objet des négociations qui sont engagées non seulement pour terminer ce différend, mais en vue de la conclusion d'un traité de commerce.

V. — Le Pérou, on le sait, se trouve situé sur la côte du Pacifique, presque au centre de l'Amérique du Sud.

Il s'étend depuis 1°29, jusqu'à 19°13, au sud de l'Équateur, et entre les 64<sup>e</sup> et 83<sup>e</sup> degrés de longitude ouest de Paris.

Le Pérou est limité au nord par l'Équateur, au nord-est par la Colombie, à l'est par le Brésil, au sud-est par la Bolivie et au sud par le Chili.

C'est un principe convenu entre toutes les républiques hispano-américaines, de prendre comme point de départ, pour toute démarcation de frontière, les mêmes limites possédées par les différentes circonscriptions coloniales de l'Espagne avant l'indépendance. Mais par le fait que les frontières de ces circonscriptions ne furent jamais déterminées avec précision, les calculs fait sur des cartes ne pouvant être qu'approximatifs, des prétentions contradictoires se produisirent chaque fois que, sur les frontières

imprécises, des régions, jusqu'alors dédaignées, se révélèrent comme recélant d'importants gisements miniers ou des richesses naturelles en abondance.

Le Pérou n'échappe pas à ces difficultés et des territoires immenses lui sont contestés par la Bolivie et le Brésil ; la frontière nord est encore en litige avec l'Équateur qui réclame tout le pays, jusqu'à la rive gauche du Marañon ainsi que la province de Jaen occupée en fait par le Pérou. Il en est de même sur le Beni et le Yurua avec le Brésil et la Bolivie. Cependant, ces différends qui portent tous sur des régions situées dans le bassin de l'Amazone, seront tranchés à l'amiable ou par voie d'arbitrage entre les États intéressés. C'est pourquoi la superficie exacte du Pérou ne peut être donnée qu'approximativement.

VI. — Si l'on considère comme acquis les territoires disputés des frontières, la superficie du Pérou serait, d'après Paz Soldan, de 1.811.640 kilomètres carrés, en déduisant les 122.000 kilomètres perdus après la guerre du Chili. Ce n'est là, encore, qu'un chiffre approximatif et provisoire ; d'après les calculs les plus récents, la superficie actuelle du Pérou serait de 1.806.894 kilomètres carrés. Divers traités de géographie donnent le chiffre de 1.111.000 kilomètres carrés, ceux-là sont trop loin de la vérité pour être pris en considération. Il n'est peut-être pas inutile de donner, ici, un aperçu sommaire de la configuration de ce territoire dont l'aspect est extrêmement varié.

Dès que l'on quitte la côte, longue bande qui s'étend sur une largeur de 150 kilomètres et jusqu'à une altitude de 1.500 à 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, le terrain, qui s'élève sensiblement, est croisé en toutes directions par les chaînons de la Cordillère Occidentale, car la Cordillère des Andes qui, du sud au nord, parcourt

toute l'Amérique, se divise à son entrée au Pérou en ramifications et contreforts qui suivent la direction de l'Est et se séparent peu à peu; l'autre chaîne, qui longe la côte dans une direction parallèle à celle des Andes, se nomme Cordillère de la côte ou CORDILLÈRE OCCIDENTALE. C'est cette chaîne qu'il faut franchir par un certain nombre de passages nommés *portachuelos*, *pasos*, *abras*, pour descendre dans la *sierra*, qui est le territoire compris entre les deux chaînes qui partage tout le Pérou, jusqu'à une altitude de 3.500 mètres. C'est après avoir traversé la sierra et franchi, ou plutôt traversé, les Andes, ou Cordillères Orientales, que l'on se trouve dans la partie la plus vaste, la plus belle et la plus riche du Pérou, en même temps que la moins connue. Cette région, la Montaña, est sillonnée par un magnifique réseau de fleuves, le Napo, l'Ucayali, le Marañon, le Purus, le Yurua, le Madre de Dios, le Madeira, etc., qui descendent ou coupent les Cordillères pour se réunir au géant des fleuves, l'Amazone.

La longueur du littoral péruvien, qui s'étend depuis la crique SANTA ROSA jusqu'à la vallée *du rio* SAMA (1), est de plus de 2.000 kilomètres. La largeur la plus grande du territoire se trouve sous le parallèle, 6°45, où cette largeur atteint 2.000 kilomètres à peu près.

VII. — Cet immense territoire est divisé de l'est à l'ouest, du Pacifique au bassin de l'Amazone, en trois grandes zones bien caractérisées : la Costa ou côte, la Sierra et la Montaña (2) qui se subdivisent à leur tour en trois autres régions : la Cordillera, la Puna et la Ceja de Montaña (sourcil de la Montaña). Quelques-unes de ces

(1) S'en tenant au traité d'Ancon, les Péruviens reportent cette limite à la *quebrada* de Camarones.

(2) Au Pérou, en Bolivie et en Colombie, le mot montaña ou monte ne désigne pas une élévation de terrain, mais des régions orientales couvertes de forêts vierges et généralement peu connues.

régions peuvent encore se diviser en autres de second ordre, mais nous ne ferons qu'indiquer leur position relative et leur altitude approximative au-dessus du niveau de la mer, en décrivant plus longuement chacune de ces zones, qui feront l'objet de chapitres spéciaux.

La région de la Costa s'étend depuis le niveau de l'Océan Pacifique jusqu'à 1.500 ou 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La Sierra comprend la zone située depuis la limite supérieure de la côte, jusqu'à une altitude de 3.500 mètres, elle peut être divisée en Cisandine ou Interandine, soit qu'elle se trouve située dans la partie occidentale de la Cordillère, ou bien dans la partie cultivable qui se trouve enserrée entre les deux Cordillères.

Dans la sierra, le sol est rempli d'énormes inégalités, on y voit aussi des pics, des crêtes prolongées et couvertes de neige, que l'on nomme Cordilleras, *mesas*, (table) altiplanicie (hauts plateaux) altos, mais qui sont généralement connus sous le nom de *Puna;* vallées longitudinales et transversales, ravins plus ou moins profonds, défilés bordés de précipices, appelés mauvais pas et *balcones*.

La Puna embrasse la région froide, comprise entre la limite supérieure de la Sierra et 4.500 mètres d'altitude.

La région de la Cordillera comprend toute la partie culminante des chaînes de montagnes qui, sous le même nom, sillonnent le Pérou dans toute sa longueur.

La Ceja de la Montaña forme une zone transandine sur le versant oriental de la seconde Cordillère. Par son altitude au-dessus du niveau de la mer, entre 3.500 et 1.200 mètres, la Ceja de Montaña correspond à la Sierra, mais par son climat et ses productions elle n'en constitue pas moins une région entièrement distincte.

Enfin la zone immense nommée fort improprement Montaña, car elle devrait être désignée sous le nom de région des forêts, s'étend sur le versant oriental depuis 1.200 mètres d'altitude jusqu'aux immenses plaines baignées par l'immense Amazone.

C'est la partie la plus étendue et en même temps la moins connue du Pérou.

Il est difficile, pour quiconque n'a pas parcouru personnellement les différentes zones du Pérou, de se représenter exactement les scènes variées qu'offre la nature dans ce pays, où en quelques heures le voyageur voit défiler devant ses yeux des sites si différents qu'il devrait, pour en trouver d'analogues, parcourir les régions les plus opposées du globe.

VIII. — En raison de sa situation dans la zone torride et à cause des grandes inégalités d'élévation que présente son territoire, le Pérou offre tous les phénomènes météorologiques de l'univers, c'est dire que son climat est extrêmement varié.

Toute la région du littoral et de la Costa jouit d'un climat agréable, les phénomènes météorologiques y sont extrêmement bénins. Il n'y pleut jamais, excepté pendant l'hiver (on sait que le Pérou étant situé dans l'hémisphère sud, les saisons s'y succèdent dans un ordre inverse à celui qu'on observe en France), et dans ce cas, la pluie est tellement fine que c'est plutôt une sorte de brouillard ; on la nomme *garua* et à peine parvient-elle à mouiller le sol. Dans certaines parties du littoral, les pluies sont absolument inconnues. A partir du 7e degré parallèle au nord, il pleut en abondance mais seulement tous les six ou sept ans.

On explique ce phénomène de la manière suivante : les vents alizés soufflent de l'Atlantique du sud-ouest au

nord-ouest et, obéissant à cette force impulsive, traversent obliquement l'Amérique du Sud, sur une étendue longitudinale de plus de 2.000 milles géographiques, déchargeant à leur passage dans les Cordillères du Brésil une grande quantité de vapeurs aqueuses qu'ils entraînent de la mer; la chaîne des Andes condensant encore le restant des vapeurs que ces vents contiennent, ils privent ainsi le littoral de l'unique source d'humidité que pourrait renfermer son atmosphère.

Dans la Costa, les mois les plus froids sont ceux de juillet et août qui correspondent à l'hiver; celui-ci, qui dure de mai à octobre, ne se distingue que par un ciel plus sombre un peu voilé et par la *garua ;* le thermomètre ne descend pas à plus de 11 degrés au-dessous de zéro. Janvier et février sont les mois les plus chauds de l'été, cependant, le thermomètre atteint rarement 30 et 32 degrés; la température moyenne est de 20 degrés centigrades. Le printemps et l'automne sont deux saisons à peine perceptibles, car leur température se confond avec les autres. Les nuits y sont toujours fraîches. Le climat de la côte est donc agréable, presque tempéré, et surtout uniforme.

La raison d'une température aussi douce, à quelques degrés à peine de l'Équateur, n'est autre que l'action réfrigérante du courant de Humboldt, courant sou-smarin d'eau froide venu des mers antarctiques qui, du sud-est au nord-ouest, longe toute la côte péruvienne pour se mêler au courant équatorien dans les eaux du Guayaquil. Les brises constantes du sud, qui sont parallèles au courant, contribuent aussi à rafraîchir l'atmosphère. Pour trouver un climat tempéré, et même froid, il suffit de prendre la route conduisant à la Sierra par les premiers versants des Andes ou plus simplement le chemin de fer dit de la Oroya ; à chaque station, la température devient moins

chaude. Le froid commence à se faire sentir à Matucana, à 2.373 mètres d'altitude ; il est plus intense à San Mateo (3.209 mètres), etc., etc. Divers centres comme *Pura*, sur la Costa, et Jauja dans la Sierra de Junin, ont la réputation, qui paraît justifiée, de posséder des propriétés curatives pour les rhumatismes et les maladies pulmonaires.

Dans la Sierra qui occupe presque un tiers du territoire péruvien, et qui est le centre de l'industrie minière, toutes les localités situées entre 1.000 et 3.000 mètres d'altitude ont des climats tempérés et sains. La température est plus froide lorsqu'on s'approche des sommets, au contraire elle est tout à fait tropicale au fond des vallées profondes et latérales à la Sierra.

Pendant l'été de novembre à mai, il pleut fréquemment et à torrents dans la Sierra; c'est à cause de ces pluies que cette saison est appelée hiver dans cette région; la saison sèche est nommée été. On y observe aussi que les tempêtes, accompagnées de décharges électriques, ont généralement lieu au lever du soleil ou au milieu du jour, mais presque jamais la nuit, sauf quand les pluies se prolongent pendant plusieurs jours.

Lorsqu'on a dépassé la Cordillera Orientale, on se trouve dans la Montaña ou région des forêts ; à mesure que l'on descend vers le bassin de l'Amazone la température s'élève constamment pour atteindre son maximum au bord des grands affluents péruviens de l'Amazone.

La situation géographique de cette région qui s'étend sous des latitudes tropicales, l'orientation de ses vallées, l'abondance des eaux, l'influence des pluies et l'étendue des forêts, déterminent une température chaude et humide dans les terres basses, chaude mais plus sèche sur les collines et les plateaux.

Dans la Montaña, les pluies sont très fréquentes, sur-

tout pendant les premiers mois de l'année, avec cette particularité, que les matinées sont sereines et que les orages commencent vers midi. Les saisons de la Montaña concordent exactement avec celles de la Sierra des altitudes correspondantes, mais dans la zone des forêts il n'y a pas de saison sèche proprement dite, car il y pleut par intervalles, toute l'année.

En résumé, le Pérou doit à son climat de n'avoir pas de maladies épidémiques ; dans les rares occasions où la fièvre jaune fit son apparition elle fut bénigne et facilement combattue. Quelques maladies locales sont cependant à signaler ; c'est tout d'abord la *terciana* (fièvre tierce), qui sévit pendant quelques périodes de l'été et de l'automne, dans les vallées et les lieux marécageux de la Costa, certains endroits du département de Lima et dans les chaudes et profondes vallées de la partie occidentale interandine, spécialement à la jonction de quelques rivières avec leurs affluents.

Sur la Costa il est rare que les accès de fièvre tierce, contractés parfois par les nouveaux débarqués au début de leur séjour, se renouvellent si ceux-ci ne commettent d'abus d'aucune sorte. C'est comme un acclimatement.

Les brusques variations de température, dans la Sierra, occasionnent des pneumonies ; dans certaines vallées de cette zone le goître est fréquent ainsi que les verrues. Ces affections particulières aux indigènes sont dues à leur mauvaise alimentation et à leurs mauvaises habitudes hygiéniques.

Dans la Montaña, les maladies à éviter sont les fièvres intermittentes, la dysenterie et l'anémie.

La mortalité n'est pas très élevée, et, dans la majeure partie des cas, n'est pas due aux conditions du climat, mais plutôt au manque d'hygiène, à la mauvaise alimen-

tation de la population. Avec quelques précautions, même dans les régions considérées comme les moins salubres, la vie peut se prolonger aussi normalement que dans les pays considérés comme les plus favorisés.

## CHAPITRE II

I. Etat politique et social du Pérou. Constitution. Mode d'élections. — II. Justice. — III. Religion. Décadence des monastères. Influence du clergé. — IV. Conditions légales des étrangers. — V. Expédition de documents. — VI. Division politique et administrative. — VII. Fonctionnaires. — VIII. Aspect et importance de quelques ports.

I. — L'organisation publique du Pérou est régie par la constitution de 1860.

Le Pérou a adopté la forme démocratique représentative basée sur l'unité. Il se compose du pouvoir législatif, exécutif et judiciaire. Le pouvoir législatif est représenté par le congrès formé des Chambres de députés et de sénateurs.

Le pouvoir exécutif est représenté par le Président de la république assisté de six ministres. Le président et les ministres forment ce que l'on appelle le gouvernement suprême (supremo gobierno).

Pour être président de la république, il faut être péruvien de naissance, jouir de ses droits civils et politiques, avoir au moins 35 ans d'âge, et habiter la république depuis dix ans. La durée de la présidence est de quatre années, le président sortant ne peut être réélu qu'après une période égale écoulée.

Conformément à la loi, l'élection des sénateurs et des députés s'opère de la manière suivante. Les départements de plus de huit provinces élisent quatre députés titulaires et quatre suppléants, un pour chaque 30.000 habitants, ou pour chaque fraction de 15.000, mais chaque province peut élire un député même lorsqu'elle n'a pas ce chiffre d'habitants.

Ceux qui possèdent moins de huit provinces et plus de quatre, élisent trois titulaires et trois suppléants. Deux titulaires et deux suppléants pour les départements ayant moins de cinq provinces et plus d'une ; et un titulaire et un suppléant pour chaque province littorale ou département ne possédant qu'une province.

Pour être député, il faut avoir 25 ans, être originaire du département auquel la province appartient, y avoir fait trois ans de résidence et posséder 500 *soles* de rentes (1.250 francs) ou bien être professeur d'une science quelconque.

Pour être sénateur, il faut être péruvien, posséder tous ses droits, avoir 35 ans d'âge et une rente de 1.000 *soles* (2.500 francs) ou être professeur d'une science quelconque. Aucun fonctionnaire en exercice ne peut être élu à aucun poste, quel qu'il soit, s'il n'a pas, deux mois avant les élections, démissionné de ses fonctions.

Les députés et sénateurs sont inviolables, sauf s'ils sont surpris en flagrant délit, ils ne peuvent être accusés ni arrêtés sans autorisation du congrès. Le congrès (les deux Chambres réunies) s'assemble tous les ans à partir du 28 juillet, sur décret de convocation. La durée de ce congrès est de 90 jours. Des assemblées extraordinaires peuvent être convoquées, elles prennent fin avec l'objet qui les a fait réunir. Les Chambres se renouvellent par tiers tous les deux ans. Les archevêques, évêques, gou-

verneurs ecclésiastiques, vicaires capitulaires ne peuvent pas être élus par leurs diocèses.

Depuis la proclamation de l'indépendance péruvienne, 40 présidents occupèrent successivement le pouvoir ; sur ce chiffre, 36 étaient des généraux qui s'élevèrent à la présidence en profitant des troubles qui agitaient le pays. Le président actuel et ses trois prédécesseurs sont civils et furent régulièrement élus.

II. — Le pouvoir judiciaire est représenté par une cour suprême siégeant à Lima, et dix cours supérieures installées dans les capitales des principaux départements. En outre, dans chaque capitale de province, il y a au moins un juge de première instance.

Il est nommé un juge de paix par village de 2.000 âmes au moins. Dans les villes qui dépassent ce chiffre, il en est désigné un pour chaque 2.000 ou fraction. Dans les villes de 40.000 habitants ou plus, en plus des cinq juges qui correspondent aux dix premiers mille, il est nommé un juge par chaque 10.000 en excédent et un par fraction, etc.

Les membres secrétaires et rapporteurs des cours sont rétribués par l'État. Les plaideurs paient aux procureurs (avoués) 25 *soles* (par anticipation) par semestre et par procès, quand il y a deux ou plusieurs causes, les procureurs font avec les intéressés l'arrangement qui leur paraît le plus convenable.

Devant les tribunaux de première instance il n'est pas nécessaire de se faire représenter par un procureur, comme dans les tribunaux supérieurs.

Les juges de paix ne peuvent *exiger* aucun droit, mais les plaideurs doivent rémunérer les greffiers de ces fonctionnaires. Il n'est rien dû quand la valeur du procès ne le permet pas, ou quand le jugement n'a pas donné lieu à la rédaction d'un acte.

La compétence des juges de paix s'étend aux délits correctionnels de peu de gravité, et dans les jugements au civil dont la valeur ne dépasse pas 200 soles (500 fr.).

Il existe aussi un tribunal suprême des responsabilités (*supremo tribunal de responsabilitades*) qui a l'*obligation* d'informer sur les accusations portées par les intéressés contre les membres de la cour suprême (??) un tribunal disciplinaire qui doit connaître des accusations contre les fonctionnaires ou employés publics.

Lorsqu'on s'adresse au gouvernement pour n'importe quelle réclamation, proposition ou sollicitation, il faut le faire sur papier à 40 centavos (1 franc) la feuille, chaque fois que l'expéditeur n'est pas indigène ou indigent ; dans ce cas le papier n'est que de 10 centavos ou 0 fr. 25 la feuille.

Pour la légalisation des signatures d'autorités nationales ou étrangères il est payé un droit de 2 soles (5 francs).

Malgré de fort nombreuses exceptions, il faut avouer que fonctionnaires et magistrats ne sont pas toujours d'une grande intégrité. Il arrive malheureusement, trop souvent, que, comme le clergé, surtout lorsqu'ils se trouvent loin de toute surveillance, les fonctionnaires et les magistrats exploitent trop bien leurs emplois.

III. — La religion catholique est, au Pérou, religion d'Etat, il règne cependant une large tolérance à l'égard des autres cultes. Il est vrai que sauf au Callao et à Lima où ils sont représentés par quelques milliers d'étrangers ou fils d'étrangers, le catholicisme règne presque seul.

Quoique de nos jours les pouvoirs et les richesses du clergé aient considérablement diminué, l'Eglise, autrefois maîtresse absolue du Pérou, est encore très puissante, car les sentiments religieux des Péruviens sont encore très vifs, surtout dans l'intérieur. Le catholicisme des Cholos,

(métis), ou celui des Indiens Quechuas du haut-plateau péruvien et bolivien, touche au fétichisme. La religion est surtout remplacée par le culte des images, c'est le symbole qu'adore la population péruvienne et non le Dieu de leur religion; la statue reste l'idole.

Beaucoup de processions ont lieu la nuit, à la clarté des torches et des cierges; ce sont toujours des cérémonies imposantes par le nombre des fidèles, mais empreintes d'une note de paganisme sauvage particulier aux Indiens. Pendant ces processions, qui durent parfois plusieurs heures, on rit, on fume, l'on boit surtout, enfin on y fait tout sauf prier.

Le clergé de l'intérieur est généralement peu instruit, il abuse de son influence, qui est grande, sur les Indiens pour tirer profit de leurs superstitions. Malgré ses tares et sa licence, il faut reconnaître que le curé de l'intérieur du Pérou est généralement bienveillant et hospitalier pour le voyageur, et parfois aussi bon et doux pour ses fidèles, bien qu'il les exploite le plus souvent.

Autrefois, les moines pullulaient au Pérou; aujourd'hui, couvents et monastères ont presque totalement perdu leur influence et leur richesse. Cette décadence est due à une vie fort irrégulière, et à une mauvaise administration; en outre, diverses lois ont réduit leurs rentes et privilèges. Quoique bien moins nombreux, les moines sont encore la plaie de ce pays; sales et débauchés (il s'agit ici des moines d'origine péruvienne) ils imitent les curés de leur mieux, ils trafiquent de tout et font argent de tout.

De nombreux biens des couvents sont aujourd'hui tombés au pouvoir de l'Etat, ils ont été adjugés, les uns, à diverses institutions, les autres à différents services de bienfaisance. De la majeure partie de ces propriétés,

l'Etat n'a pas su tirer parti ; rien n'ayant été fait pour les conserver, ils se trouvent dans un état déplorable. Beaucoup sont en ruines, et quelques-uns ont fait l'objet de procès aujourd'hui couverts par la prescription.

Malgré cette décadence, les ecclésiastiques péruviens possèdent encore dans la république, nous l'avons dit, une influence considérable. Dans certaines régions éloignées, telles que la Montaña, dans la Sierra, leur pouvoir est presque aussi grand que jadis, ce qui s'explique assez naturellement. Avant même les autorités laïques, les *padres* ou curés de ces contrées en sont les véritables gouvernants, presque seuls ils ont une influence morale sur leurs ouailles.

Malgré l'état social nouveau, les actes de l'état civil leur appartiennent comme autrefois. A différentes reprises le gouvernement voulut instituer un registre de l'état-civil, il échoua toujours dans ses tentatives, car on ne peut compter comme un progrès réel la loi votée en décembre 1897 par le Congrès établissant un registre de l'état civil où seraient enregistrés les mariages célébrés, dans la République, entre non catholiques. De cette façon, les sentiments religieux du pays n'étaient pas blessés.

IV. — La condition légale des étrangers au Pérou est la même que dans la République Argentine, au Brésil et au Chili. Tous les étrangers sont accueillis avec la plus grande sympathie, particulièrement dans les centres populeux. Leurs droits, comme de juste, sont respectés, ainsi que leurs relations civiles qui sont protégées par les lois.

Ils peuvent voyager sur tout le territoire avec la même facilité et la même liberté que les fils du pays ; comme ces derniers ils peuvent invoquer la garantie de l'*Habeas corpus*.

Ils peuvent exercer tous les commerces et toutes les industries qui ne sont pas contraires aux bonnes mœurs, à la salubrité et à la sécurité publiques, sous l'unique condition de se soumettre aux prescriptions légales.

Comme il est naturel, ils peuvent disposer librement de leurs biens, meubles et immeubles et jouissent de tous les droits de propriété accordés aux citoyens péruviens ; ils peuvent dénoncer des mines (faire la déclaration de découverte), acquérir des terrains, etc.

De même que les Péruviens, les étrangers peuvent recevoir gratuitement l'instruction élémentaire dans les écoles primaires, ils peuvent prendre leurs inscriptions dans les universités et lycées ainsi que dans tous autres établissements d'enseignement secondaire sans aucune restriction ; ils peuvent également exercer le professorat dans l'enseignement privé, professionnel et officiel.

Comme nous l'avons dit plus haut, la plus large tolérance est appliquée en matière religieuse, la plus complète liberté de conscience est donc garantie aux étrangers, sans autre obligation que de respecter la religion d'Etat.

Les fils d'étrangers nés au Pérou jouissent à leur majorité des mêmes droits que les citoyens péruviens. Ainsi, si un étranger a un fils né au Pérou il n'est pas nécessaire de le naturaliser, il l'est de droit, chaque fois qu'il aura été inscrit sur le registre de l'état civil.

Tous les étrangers âgés de vingt et un ans peuvent se faire naturaliser péruviens ; il suffit d'exercer un emploi, un commerce ou une industrie quelconque, et de se faire inscrire sur le registre de l'état civil. Dans ce cas les étrangers doivent se présenter à la municipalité, munis des pièces démontrant qu'ils ont deux années de résidence volontaire dans le pays, et qu'ils y exercent une profession

ou un commerce ou une occupation licite, pour lesquels la présentation de la patente suffit.

Les étrangers nationalisés jouissent des mêmes droits et ont les mêmes devoirs que les Péruviens de naissance, sauf le droit d'exercer la présidence de la république ou les charges de ministre, sénateur, député ou magistrat; en revanche ils sont aptes à toutes les autres charges administratives ou municipales.

La Péruvienne qui contracte mariage avec un étranger prend la nationalité de son mari, il en est de même d'une étrangère épousant un Péruvien. La loi reconnaît la validité de tous les mariages contractés entre non catholiques, tant au Pérou qu'à l'étranger, chaque fois qu'ils ont été enregistrés.

Les successions des étrangers décédés au Pérou sont réglées par les mêmes autorités et procédures que celles usitées pour les Péruviens, à moins qu'il n'existe des conventions consulaires spéciales avec le pays natal du défunt. Dans ce cas, la convention consulaire est celle qui fait loi.

V. — Il n'est pas indifférent de connaître les formalités à remplir pour rendre valables les documents établis dans le pays qui doivent être expédiés à l'étranger. Celles-ci sont les suivantes : 1° Le témoignage de l'*escribano* (1) dans le cabinet duquel l'acte fut élaboré ; 2° que la signature de cet officier ministériel soit légalisée par celles de trois autres *escribanos;* 3° que la signature de ceux-ci soit légalisée par le Préfet du département ; 4° que celle de ce dernier soit certifiée par le ministre des Affaires étrangères ; et 5° que celle-ci soit certifiée par le ministre plénipo-

(1) Les fonctions de *Escribano de estado*, *Escribano de diligencias*, *Escribano de Registro civico* correspondent à celles de nos officiers ministériels.

tentiaire, chargé d'affaires, au Conseil de la nation où le document est adressé. On voit que notre pays n'a pas le privilège exclusif des chinoiseries administratives. Tout acte, pouvoir, etc., soit pour affaire litigieuse ou pour réclamation, reste sans effet valable s'il n'a pas été expédié par la chancellerie correspondante.

VI. — Le Pérou est divisé comme la France en départements ; ceux-ci en provinces, subdivisées à leur tour en un certain nombre de districts et de municipalités.

D'après la plus récente division politique du Pérou, datant du 1er janvier 1906, le pays comprend vingt départements (nous écartons le département de Tacna, au pouvoir du Chili, qui figure sur ce tableau) dont deux provinces littorales ou préfectures maritimes et la province constitutionnelle du Callao figurant avec raison comme départements ; 101 provinces, et 801 districts.

Certains de ces départements se trouvent situés en partie sur la côte du Pacifique avec quelques provinces dans l'intérieur ; malgré tout nous croyons utile d'en donner la nomenclature en classant tous les départements dans les trois « zones », divisions naturelles du Pérou, auxquelles ils appartiennent ou desquelles ils se rapprochent le plus.

Dans la zone de la Costa, ce sont, du nord au sud, la province littorale de Tumbés, capitale Tumbés (port), comprenant une province et 4 districts (1).

Le département de Piura, capitale Piura, avec pour port Paita, 4 provinces et 25 districts.

Lambayeque, qui a Eten comme port, possède 2 provinces et 19 districts. La capitale de ce département est Chiclayo.

(1) Comme il serait trop long et sans intérêt de donner le nom de ces provinces et districts, nous nous bornons à en indiquer le nombre.

Le département de la LIBERTAD, ayant pour capitale TRUJILLO et pour port SALAVERRY, possède 6 provinces et 40 districts.

Le département LIMA, capitale du même nom, ayant pour port le CALLAO, a 6 provinces et 59 districts.

Le CALLAO, préfecture maritime, se compose d'une province et d'un district.

Le département de ICA, capitale ICA, se compose de 3 provinces et de 15 districts ; le port est PISCO.

Le département d'AREQUIPA, qui a pour capitale la troisième ville du Pérou en même temps que la plus commerçante et la plus industrielle, possède 3 ports : MOLLENDO, ISLAY et CHALA, et 7 provinces avec 77 districts.

MOQUEGUA, porté récemment au rang de province littorale, a pour capitale la ville du même nom, ILO pour port, une province et 8 districts.

Départements situés dans la zone de la SIERRA :

CAJAMARCA, capitale CAJAMARCA, possède 7 provinces, 63 districts ; on y parvient par les ports de PACASMAYO, de Eten où il existe une amorce de ligne ferrée et aussi par le port de Salaverry.

Le département de AMAZONAS a pour capitale la ville de CHACHAPOYAS, et possède 3 provinces et 40 districts ; les communications avec la côte ne sont pas très commodes, les ports les plus rapprochés sont les mêmes que pour CAJAMARCA.

Le département de ANCACHS, dont la capitale est HUARAZ, a 9 provinces et 72 districts dont plusieurs sont situés dans la zone de la côte, avec laquelle il communique par deux ports, CHIMBOTE et CASMA.

HUANUCO, département de l'est de la Sierra, a 3 provinces et 22 districts, pour capitale HUANUCO ; il communique avec la côte par la voie ferrée de la OROYA, partant du Callao.

JUNIN, capitale CERRO DE PASCO, communique aussi avec la côte par la même ligne qui y est parvenue depuis peu ; 4 provinces, 40 districts.

HUANCAVELICA, capitale HUANCAVELICA, 4 provinces et 22 districts, communique avec la côte par le port de Pisco via Ica, ou par le Callao via de la Oroya.

AYACUCHO, capitale du même nom, 6 provinces, 51 districts, a les mêmes communications que le précédent.

APURIMAC, capitale ABANCAY, possède 5 provinces, 31 districts et communique avec le littoral par les ports de Mollendo et de Chala.

CUZCO, capitale CUZCO, possède 12 provinces et 59 districts ; ses communications avec la côte se font par le port de Mollendo et la voie ferrée Mollendo-Arequipa-Sicuani-Cuzco.

Le département de PUNO, dont la capitale est la ville du même nom sur le lac Titicaca, a 8 provinces et 78 districts ; son trafic se fait également par la voie Mollendo-Arequipa-Puno.

Zone de la MONTANA :

Le département de LORETO forme l'unique département de cette zone. Il est vrai que sa superficie atteint près de 780.000 kilomètres carrés. Sa capitale est l'important centre commercial d'IQUITOS, sur l'Amazone ; il est divisé en 6 provinces et 33 districts.

Les centres les plus importants de ce département sont : IQUITOS, YURIMAGUAS, SAPOSOA, MOYOBAMBA, SARAYACU, MASISEA, TARAPOTO, CONTAMANA, etc.

VII. — Les départements et provinces péruviennes du littoral sont gouvernés par des fonctionnaires ayant le titre de préfet, les provinces par des sous-préfets, les districts par des *gobernadores* (gouverneurs) ; les districts et villages peu importants ont à leur tête des lieutenants

gouverneurs, et les villages indigènes des *curacas*.

Les *gobernadores* sont le plus souvent des métis ou des Indiens comme leurs administrés choisis parmi les plus riches ou les plus intelligents. Ces fonctionnaires ne sont pas moins sévères pour leurs compatriotes que les fonctionnaires de race blanche ; ils sont d'autant plus tentés de se laisser aller à quelques actes arbitraires que le plus souvent ils sont hors de tout contrôle, n'étant pas, en raison du mauvais état des routes, en communication régulière avec le pouvoir central.

VIII. — Une cinquantaine de ports, criques ou mouillages, s'ouvrent sur l'immense littoral péruvien. D'après leur classification officielle, il en existe 12 de première classe, 12 de deuxième classe et 30 de troisième classe. Sauf quelques exceptions, on peut dire que si ces ports sont nombreux, trop nombreux même, ils sont en général mauvais et de difficile accès, car sur la côte du Pérou si le ciel est toujours sans nuage et les tempêtes rares, la mer n'en est pas moins souvent houleuse à proximité de la terre, ce qui rend toujours les atterrissages difficiles.

En venant du nord au sud on trouve les ports de TUMBÈS, PAITA, SECHURA, PIMENTEL, ETEN, PACASMAYO, SALAVERRY, HUANCHACO, CHIMBOTE, etc.

Paita, Eten, Pacasmayo, Salaverry sont de petites villes d'une importance relative. Le port de Paita est assez actif, Eten est une escale insignifiante, Pacasmayo n'est remarquable que par une végétation assez abondante et par la formation bizarre de la baie ; ce port présente au voyageur une vue très curieuse.

Salaverry ne présente rien de notable, sinon que ce port, qui n'est qu'à 200 milles du Callao, offre toujours aux voyageurs, le spectacle d'un débarquement laborieux et des plus couleur locale. Il est vrai qu'il n'est pas facile

de débarquer sur ce point, car, nous l'avons dit, sur toute la côte la houle déferle avec force.

Le débarquement s'opère sur un énorme radeau, qui obéissant aux flots, monte à mi-hauteur du pont du paquebot, puis redescend trois mètres au-dessous.

Un par un, les passagers prennent place dans un tonneau défoncé d'un bout, coupé parfois sur une des faces et suspendu au bout d'un palan; les marins choisissent avec adresse le moment ou le radeau descend avec la vague. Malgré cette précaution et tous les soins apportés par l'équipage, il arrive trop souvent que le tonneau se rencontre avec le radeau; le voyageur en jaillit alors comme d'une boîte à ressort s'il ne s'est pas solidement cramponné.

Lorsque la primitive embarcation se trouve chargée, elle prend le chemin du rivage, secouée par les flots qui inondent les voyageurs et les ballots. L'arrivée à terre se manifeste par un choc formidable qui renverse tous ceux qui n'ont pas eu la précaution de se coucher. C'est trempé comme plusieurs barbets que l'infortuné voyageur fait son entrée dans la petite ville de Salaverry.

Santa et Chimbote sont deux ports réunis au milieu d'un désert de sable; c'est pourtant là le centre de fermes magnifiques. — Chimbote est un port presque fermé par la nature, c'est une des baies les meilleures et les plus profondes de la côte péruvienne. Il a dix kilomètres de long et six de large. Il n'existe pas un seul rocher dans cette baie, merveilleusement protégée des vents de l'ouest et du sud qui règnent sur cette côte. Les plus grands navires y peuvent jeter l'ancre jusqu'à cinq cents mètres du rivage. Ce port, qu'il est regrettable de voir négligé par le gouvernement péruvien, est situé à 2.000 kilomètres environ au sud de Panama et à 2.500 au nord de Valparaiso.

La baie de Supe est assez bonne, bien abritée ; malgré quelque peu de ressac, on peut y jeter l'ancre à une ou deux encablures de la côte, face aux cabanes de pêcheurs qui y sont installées. Comme il n'y a pas de wharfs, l'embarquement des produits de la région se fait au moyen de petites embarcations.

Huacho est un port de second ordre ; il n'offre qu'un mouillage médiocre sur 8 ou 10 mètres de fond à trois encablures de la côte. Ce port possède cependant quelque importance, car on y trouve en abondance des fruits et provisions de toutes sortes. L'embarquement se fait au moyen d'un wharf ; cette opération, des plus faciles par un temps calme, est pénible par mer houleuse. La ville se trouve située à un mille au nord du port.

Le port de Chancay, qui vient ensuite, est composé de deux rades, mais le mouillage y est très mauvais. La ville, qui est desservie par le chemin de fer de Lima, est située à 2 milles du port sur une élévation de terrain.

Ancon, qui est à 18 kilomètres de Chancay, offre un excellent ancrage ; on débarque facilement sur une plage tranquille et sablonneuse ; il est aussi desservi par le chemin de fer de Lima, qui n'est éloigné que de 26 kilomètres.

Au sud du Callao, dont nous parlerons dans un chapitre spécial, se trouve le port de Quilca ; le débarquement y est assez facile ; la gorge, la rivière, la vallée et la baie portent le même nom. La vallée est des plus fertiles et bien cultivée.

Islay, qui vient ensuite, est un des ports d'Arequipa. Le fond du port est rocheux et il n'existe pas de plage. Le meilleur mouillage d'Islay se trouve à Matarani, au nord-est de la baie. Les exportations de ce port consistent en laine de brebis, d'alpaca, de vigogne, de llama ; cuivre, argent, plomb, étain ; cacao, chocolat, café et cascarilla

(quinquina); peaux de bœufs et de moutons, venant de Bolivie.

Mollendo, qui est aussi le port d'Arequipa, n'est pas d'accès très sûr ; mais c'est la tête de ligne du chemin de fer au Cuzco et à Puno ; c'est pourquoi Mollendo est un port d'une importance réelle. C'est par ce port que doivent inévitablement passer les marchandises destinées à la Bolivie et aux départements du sud du Pérou, particulièrement de la région d'Arequipa. C'est aussi par là que sont exportés tous les produits de l'intérieur et en particulier les minerais provenant de Bolivie.

Cerro Azul est une rade d'une certaine importance, à 8 milles de la vallée de Cañete. Le débarquement y est assez bon, grâce au môle qui y existe. Une voie ferrée particulière réunit le port avec les établissements agricoles des environs. Le commerce principal consiste en sucre, mélasses, eau-de-vie, coton, etc.

Tambo de Mora est une rade médiocre et de difficile accès, mais la vallée avoisinante est riche en produits agricoles.

Pisco est un port peu abrité, mais contrairement à ce qui se passe dans la majeure partie des ports du Pérou, où les embarquements et débarquements sont toujours très difficultueux, Pisco fait exception à la règle, car on y trouve un superbe môle de 700 mètres, qui permet d'embarquer par tous les temps. Aussitôt à terre, le voyageur prend un tramway qui, en dix minutes, le conduira à la ville même. Il se fait par ce port de grandes exportations d'une eau-de-vie de vin très appréciée, de sucre de diverses qualités, de vins, cotons, laines et différents métaux. On y extrait aussi des raisins de Malaga, qui viennent très bien dans la région voisine ; deux liqueurs, l'*italia* et le *moscatel*.

# CHAPITRE III

I. Comment on se rend au Pérou. — II. Voie de Panama. — III. Voie de Magellan. — IV. Voie de Buenos-Ayres et Cordillères. — V. Prix des passages. — VI. De Panama au Callao. — VII. La baie, le débarquement. Le Muelle y Darsena. — VIII. La ville. — Hôtels et tarifs. — IX. Un phénomène.

I. — Dans l'état actuel des communications, il y a trois routes à suivre pour se rendre d'Europe au Callao, principal port du Pérou.

1° La route de l'Atlantique, la plus ancienne, passant par le détroit de Magellan, qui nécessite 40 à 42 jours de voyage.

2° La voie de Panama, qui nécessite 34 à 36 jours.

3° La voie de Buenos-Ayres, Cordillères des Andes et Valparaiso (de novembre à mai) ; cette voie est la plus courte, elle permet de faire le voyage en 30 ou 35 jours.

L'indifférence avec laquelle le Pérou fut longtemps considéré par nos négociants, nos industriels et capitalistes, malgré la réputation d'un sol riche en mines et en ressources naturelles, est surtout due à l'ignorance des choses de ce pays. Sa situation géographique fait apparaître le Pérou comme fort éloigné de l'Europe, on ne sait pas très bien comment s'y rendre. Aux personnes mal

renseignées, la voie de Panama apparaît plus longue et plus coûteuse qu'elle ne l'est en réalité. La voie de Magellan est redoutée avec plus de raison à cause des 42 jours de navigation qu'elle exige et du cabotage fatigant à partir du Chili austral ; par la voie de la Cordillère, on s'épargne 12 jours de voyage par mer, la durée totale de celui-ci ne dépassant pas 32 jours ; cette durée sera encore raccourcie d'une journée après l'achèvement prochain du tunnel du chemin de fer transandin.

II. *Voie de Panama.* — Par cette voie, il est facile de prendre passage sur un des paquebots de la Compagnie générale transatlantique, qui délivre des billets directs combinés pour la côte du Pacifique. Les paquebots de cette compagnie font la traversée de Saint-Nazaire à Colon en 20 jours, après avoir touché à la Guadeloupe et à la Martinique, à la Guayra et à Carthagène.

Le voyage de Colon à Panama se fait par le *Panama Rail Road ;* le trajet, qui est de 75 kilomètres, se fait en deux heures. Cette traversée de l'isthme est des plus intéressantes.

A Panama, le voyageur prend passage sur un des paquebots de la *Steam Pacific Navigation Company* ou de la *Compagnie Sud-Americana de vapores.* Ces deux compagnies font alterner leurs départs qui ont lieu de Panama tous les jeudis pour la côte du Pacifique-sud. En raison des escales, la traversée de Panama au Callao est de 12 à 14 jours (1).

Prix en première, deuxième et troisième classe de Saint-Nazaire à Callao, en combinaison avec la *S. P. N. C.* : première classe, première catégorie, 1.557 francs ; deuxième catégorie, 1.407 francs ; troisième catégorie, 1.307 francs.

(1) Un service rapide vient d'être organisé à l'aide de deux transports de l'État, le trajet s'opère en 5 à 6 jours.

Deuxième classe intermédiaire, 875 francs ; troisième classe ou entrepont, 560 francs.

A ces prix, il faut ajouter le prix du chemin de fer de Colon à Panama, soit 1 livre 6 sh. 10 p. ou 34 francs en première classe, et 0 liv. 10 sh. 7 p., soit 24 francs en seconde.

Les enfants au-dessous de 12 ans paient demi-place. Ceux au-dessous de 8 ans paient quart de place ; au-dessous de trois ans, ils sont transportés gratuitement.

A bord des vapeurs faisant le service de la côte du Pacifique, le vin n'est pas compris.

De Saint-Nazaire à Colon, les passagers de la Compagnie générale transatlantique ont droit au transport de 150 kilos de bagage en franchise (1). Sur le *Panama Rail Road*, la franchise est de 150 livres anglaises, et seulement 75 livres pour les voyageurs de troisième classe.

III. *Voie du détroit de Magellan.* — Deux compagnies de navigation européenne font le service de la côte du Pacifique ; via Magellan, la *Steam Pacific Navigation Company*, anglaise, et la *Compagnie Kosmos*, celle-ci allemande ; les tarifs sont plus bas sur cette ligne, mais la traversée est plus longue et les vapeurs moins confortables. Nous n'indiquerons donc que la première, dont le service est des plus réguliers.

Les passagers pour le Chili et le Pérou, voie Magellan, s'embarquent à la Pallice-Rochelle. Les paquebots de la *S. P. N. C.* font escale à un port d'Espagne et à Lisbonne, à Saint-Vincent-du-Cap-Vert, à Rio-de-Janeiro, Montevideo, à Punta-Arena, dans le détroit de Magellan, à Coronel et Valparaiso. Dans ce port, les voyageurs sont transbordés dans un autre vapeur de la même com-

(1) Les excédents de bagages sont taxés à raison de 6 francs par fraction de 10 kilos.

pagnie. Comme nous l'avons dit, la durée de la traversée est d'environ 38 à 42 jours.

Les prix sont les suivants :

De La Pallice-Rochelle au Callao en première classe, 1.750 francs ; en deuxième classe, 875 francs ; en troisième classe, 475 et 575 francs.

Au-delà de Valparaiso, le vin de table n'est pas compris.

La franchise de bagage est de 200 kilos en première classe et de 150 kilos en troisième classe.

C'est par la voie de Magellan que sont transportées le plus souvent les marchandises lourdes ; celles-ci n'ont pas de cette façon à subir plusieurs transbordements, ce qui augmenterait encore le prix du fret. Le taux de fret de La Pallice-Rochelle au Callao est de 60, 52, 50, 45 et 30 francs (suivant leur classification) par mètre cube de 900 kilos, pour les marchandises dont la valeur ne dépasse pas 5.000 francs par mètre cube.

Pour les marchandises dont la valeur sera de plus de 5.000 francs et moins de 10 000 francs par mètre cube, 72 fr. 50 et 10 pour 100 de chapeau.

IV. *Voie Buenos Ayres, Cordillères des Andes, avec transbordements à Valparaiso* (1). — Les relations entre l'Europe et Buenos-Ayres sont des plus fréquentes ; il y a des départs réguliers des ports français, anglais, allemands, italiens, belges, etc.

Les compagnies les plus connues sont :

Sous pavillon français la Cie *Sud-Atlantique* avec départs de Bordeaux et escales à Lisbonne et Rio de Janeiro ; les *Transports Maritimes*, départ de Marseille ;

(1) Jusqu'en 1910, le passage n'était praticable que de novembre à mai, à cause des neiges qui le rendaient infranchissable le reste du temps. Le Transandin étant depuis cette date complètement achevé, le passage s'opère toute l'année.

les *Chargeurs réunis* avec départs de Dunkerque, du Havre et de Bordeaux. Cette compagnie ne transporte que des émigrants et du fret.

Sous pavillon italien : la *Veloce, Italia Navigazione, Navigazione generale.* — Sous pavillon anglais : la *Royal Mail*, de Southampton, la *Pacific Steam Navigation Company*, de Liverpool. — Sous pavillon allemand : la *Norddeutscher Lloyd*, de Brême, et la *Hamburg Sud Amerika.*

V. — Les prix de la traversée varient nécessairement suivant le port d'embarquement et les lignes de navigation. On compte habituellement pour la traversée à bord des Messageries Maritimes : 1.000 francs en première classe; 705 francs en première classe, deuxième catégorie; 450 francs en deuxième classe, et 200 francs en troisième classe ou entrepont.

Des réductions sont accordées aux enfants de moins de douze ans, suivant leur âge.

Par la compagnie des Transports Maritimes, les prix sont quelque peu inférieurs : en première classe, 750 francs ; en deuxième classe, 550 francs; en troisième classe, 200 francs.

De Buenos-Ayres à Santiago et Valparaiso par la chaîne des Andes, 300 francs en première classe et 210 francs en seconde.

De Valparaiso au Callao par vapeur de la *S. P. N. C.* : 200 francs, 150 francs et 100 francs, ce qui fait au total pour :

La C^ie^ Sud Atlantique : première classe, 1.000 + 300 + 200, soit 1.500 francs. Les séjours et les tarifs d'hôtels ne sont pas compris. En deuxième classe : 705 + 210 + 150 = 1.165 francs. En troisième classe : 200 + 210 + 100 = 510 francs.

Pour la compagnie des Transports Maritimes : en première classe : 750 + 300 + 220 = 1.270 francs ; en deuxième classe : 550 + 220 + 150 = 920 francs ; en troisième classe : 200 + 210 + 100 = 510 francs.

Comme on le voit, les prix sont sensiblement les mêmes que par la voie de Panama ; on a en outre l'avantage de visiter des contrées intéressantes et de gagner 6 à 8 jours sur la durée du voyage.

Il nous faut aussi signaler une quatrième voie, la route de l'Amazone, qui, dans un avenir plus ou moins proche, sera la vraie route commerciale du Pérou. Pour l'instant, ces voies, dont nous parlerons plus loin, ne sont que difficilement praticables, aussi le gouvernement péruvien fait-il de grands efforts pour améliorer les chemins de l'Orient sur lesquels il fonde de grandes espérances.

Lorsque les communications seront assurées de ce côté, il sera possible de se rendre au cœur du Pérou en 28 jours, et sur la côte même en 29 ou 30 jours.

D'Europe à Manaos, 17 jours. De Manaos à Iquitos, 6 jours. De ce port au point terminus de la voie centrale du Pérou (à construire), 6 à 7 jours, par de petits vapeurs fluviaux ; service qui a aussi besoin d'être réorganisé. Mais, nous le répétons, cette voie représente l'avenir.

VI. — Pour le moment, la meilleure manière de se rendre au Pérou, c'est de prendre la voie de Panama ou celle de la Cordillère avec transbordements à Valparaiso.

Si Colon est une ville peu salubre, Panama, en échange, ne mérite pas la réputation d'insalubrité qui lui a été faite, dans le passé, par nombre de voyageurs qui, les uns après les autres, adoptaient sans contrôle l'opinion de leurs prédécesseurs.

Les voyageurs pour la côte du Pacifique vont s'embarquer à l'île Flamenco, qui se trouve située dans l'axe même

du futur canal. Les vapeurs des deux compagnies qui font le service de cette côte sont des plus confortables et spécialement aménagés pour cette région chaude. Ils sont généralement à trois ponts.

Les passagers de première classe ont de jolies cabines construites sur le pont supérieur et qui s'ouvrent sur la mer ; ils jouissent d'une spacieuse promenade sur la dunette. Mais ce qui est « très couleur locale » et très intéressant à observer, en raison des types variés qu'on y rencontre, c'est l'installation des passagers de pont ou de troisième.

A ces voyageurs, la compagnie n'assure que le transport, ils doivent pourvoir eux-mêmes à leur nourriture et à leur couchage. La plupart de ces passagers qui sont des mineurs, des marchands et marchandes de légumes, de volailles, de bestiaux, etc., se répandent dans l'espace laissé libre à l'avant du pont inférieur. Là, ils installent de véritables campements ; ils y mangent, boivent et dorment entre les tas de choux, de pastèques (melons d'eau) et de salades. Habitués à faire ce trajet, ils rient, chantent et mènent grand tapage. La nuit ils se réfugient, pour dormir, dans l'espace laissé libre par leurs animaux, voire même entre les pattes de ces derniers.

Chacun saisit une place à sa convenance, les uns se sont munis de leurs matelas, d'autres, les plus nombreux, de hamacs, qu'ils suspendent à des crochets spécialement disposés pour cet usage à la voûte du pont. C'est un fouillis, un tohu-bohu d'hommes et de choses, des plus pittoresques ; on voit çà et là des groupes de nègres, de mulâtres, des Chinois, des Cholos, des Indiennes au milieu desquels se roulent force chiens et marmaille.

Sans être pénible, la navigation semble interminable ; aux côtes montagneuses et boisées de Colombie, succède

une contrée toute différente aux approches du Guayas ou Guayaquil ; là, la terre disparaît sous une verdure éternelle, et les montagnes apparaissent couvertes de forêts de la base au sommet.

Si la navigation sur la côte qui borde le golfe de Guayaquil présente une perspective charmante et variée, la côte nord du Pérou, généralement plate et d'un aspect monotone et triste, produit sur le voyageur une impression d'autant plus désagréable qu'elle forme un contraste frappant avec la vigoureuse et exubérante végétation de l'Équateur.

Peu après Tumbes, port situé à la frontière nord du Pérou, on n'aperçoit sur cette côte que des plages étendues, des dunes aux collines de sable de hauteur régulière, des pics et falaises escarpés, des vallées formées par les ramifications transversales de la Cordillère de la côte.

Nulle part, le passager ne découvre de grands bois, mais une sorte de brousse, le *monte*, constitué par diverses espèces d'arbustes, d'arbres et même de graminées. A 8 ou 10 kilomètres du bord de la mer s'étendent, par endroits, de petites chaînes de collines qui, l'hiver, se couvrent de verdure ; ce sont les *lomas*, très favorables à l'agriculture.

La mer participe à cet aspect aride et ingrat du sol, car à peine de temps à autre une légère brise vient-elle rider la surface du Pacifique qui, dans ces parages, du moins, mérite bien son nom. La sécurité est si grande que l'on voit des embarcations péruviennes portant d'immenses voiles dont il est impossible de diminuer la surface en cas de mauvais temps.

A quelque distance de la côte, on aperçoit les îles de San Galiano, de Lobos, d'autres encore, qui toutes sont totalement dépourvues de végétation. Une forte odeur

ammoniacale indique au voyageur la présence du guano qui existe en couche épaisse dans ces îles. Avant d'atteindre le Callao on trouve encore sur le littoral un grand nombre de petites îles peu ou pas habitées, impropres à toute culture.

Le trajet de Panama au Callao se fait en cinq à six jours, lorsque le vapeur accomplit le parcours directement ; mais une fois sur deux il s'arrête à presque toutes les escales ; c'est alors un cabotage interminable et la traversée peut durer quinze ou seize jours.

VII. — Le Callao est la deuxième ville du Pérou après la capitale dont il est pour ainsi dire un des faubourgs. (Les dernières maisons du Callao ne sont éloignées de celles de Lima, que de 11 kilomètres en ligne droite.) C'est le premier port du Pérou et son principal entrepôt commercial. Le mouvement maritime est considérable ; six compagnies de paquebots partent du Callao vers tous les ports du Pacifique et l'Europe, sans compter les vapeurs et voiliers du cabotage et ceux qui font leur voyage par la voie du cap Horn.

Nous avons l'absolue conviction que le pays de la côte sud du Pacifique qui bénéficiera incontestablement le plus de l'ouverture du canal de Panama sera le Pérou. Le Callao pourrait bien devenir alors, grâce à son excellente situation, un grand entrepôt de marchandises qui sera en partie alimenté par les États-Unis, et ce port deviendra redoutable pour Valparaiso, qui, malgré les travaux considérables entrepris après la catastrophe de 1906, n'en restera pas moins, à cause de sa position géographique, un port peu sûr et mal abrité pendant la période d'hiver.

La baie du Callao réunit des conditions assez rares sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud ; elle est large et sûre, les navires s'y trouvent à l'abri en tout temps.

Le port est bien abrité par une longue bande de terre qui avance de plus de 2 kilomètres dans la mer, par deux îles, San Lorenzo et Palominos, et quelques îlots rocheux. Sur l'île de Palominos, se trouve un phare assez puissant.

Le port du Callao est le seul de la côte du Pacifique qui soit pourvu de bassins permettant aux plus grands navires de s'approcher jusqu'aux pontons de débarquement ; les marchandises passent ainsi directement du pont des navires dans les wagons du chemin de fer, évitant l'emploi des chalands. La superficie abritée par ces bassins ou *Muelle Darsena* (1), est de 51.500 mètres carrés ; ils ont coûté une soixantaine de millions et sont l'œuvre et la propriété d'une compagnie française, la Société générale. Ils comprennent en outre une forme de radoub pouvant recevoir des navires de 7 mètres de tirant d'eau et de 5.000 tonnes de jauge.

Les remorqueurs de la compagnie vont chercher les navires à l'extérieur ; ceux-ci, après avoir accompli leurs opérations de chargement ou de déchargement, sont reconduits en rade, moyennant un droit approximatif de 10 francs par tonne pour les cargaisons et de 5 francs par tonne pour les navires. En outre la compagnie du Muelle touche pour ses services :

Navires à voiles : le premier jour, 1 fr. 25 par tonne, et chacun des jours suivants 0 fr. 65.

Pour les navires à vapeur, le premier jour : 2 fr. 50 par tonne, chacun des quatre jours suivants 1 fr. 75 et chacun des jours suivants, 1 fr. 25.

Toute l'activité du port du Callao se concentre au Muelle y Darsena.

(1) Ce dock flottant qui a été amélioré par la Cie Péruvienne de vapeurs rend les plus grands services à la navigation.

Aussitôt ancré dans la rade, le navire est envahi par une multitude de bateliers qui en gesticulant et criant parcourent les escaliers, salons et cabines comme dans un simple port du Levant, en offrant leurs services.

Ces bateliers forment une corporation matriculée comme nos commissionnaires. Le voyageur qui ne veut pas attendre le moment où le vapeur sera remorqué jusqu'à la Darsena et où il pourra débarquer à quai, opération qui s'effectue environ deux heures après son arrivée, pourra se confier à ces bateliers soumis à un tarif qui varie suivant le nombre de passagers. Par exemple :

Pour transporter un passager, 40 *centavos* (1 franc).

Pour transporter deux passagers avec une valise, chacun 50 *centavos* (1 fr. 25).

Une barque avec un rameur se paie 80 centavos l'heure. Les bagages se paient à raison de 20 centavos par malle ou ballot de marchandises. Les ballots ou petites caisses de 40 décimètres cubes environ, 10 centavos. Les bateliers sont responsables des avaries causées par leur faute.

Un poste des douanes se trouve près du débarcadère ; sont considérés comme bagages, et par conséquent ne paient pas de droit de douane : le linge, vêtements, chaussures, bijoux et tous les objets d'usage personnel du voyageur, y inclus les livres, mais tout cela en quantité normale; lorsqu'il y a de l'excédent, il est fixé des droits suivant le tarif des douanes. Les meubles, literie, batterie de cuisine provenant de l'étranger, ne sont pas considérés comme bagage, même lorsqu'ils sont usagés, sauf seulement pour les immigrants.

VIII. — Le Callao, en sa qualité de ville maritime, est une ville cosmopolite ; sa population est d'à peu près 35.000 habitants : il y a en outre, à certaines époques,

une nombreuse population flottante, dans ce chiffre, il faut compter de 12.000 à 15.000 étrangers. On reconnaîtra la prépondérance de l'élément européen au Callao à ceci : les protestants y possèdent plusieurs temples. Il existe aussi une synagogue.

C'est avant tout, une ville commerciale, la population est laborieuse et des plus paisibles ; elle n'a jamais pris aucune part aux mouvements politiques qui autrefois troublaient le pays.

La ville ne présente rien de remarquable en dehors de sa grande activité. Vue de la rade, elle forme une ligne monotone de maisons construites presque au niveau de la mer. Son aspect ne prédispose pas en sa faveur, vu le manque de beaux édifices publics, l'irrégularité de la plupart de ses rues et des constructions et la rareté relative de l'eau. Les rues sont en majeure partie étroites mais vivement coloriées ; des vérandas, des campaniles, des colonnades, forment un bizarre assemblage de profils inattendus.

C'est curieux, sinon tout à fait agréable.

Le quartier du nord forme une agglomération de cabarets et auberges de marins, de *ranchos* où les règles de l'hygiène ne sont pas très exactement observées. Dans la partie à l'est de la *calle* (rue) de Lima, s'est groupé le haut commerce, les rues y sont larges et droites ; les boutiques alternativement françaises, anglaises, allemandes, italiennes, espagnoles, se succèdent sans interruption ; cette partie de la ville, la plus haute et la plus sèche, constitue le moderne Callao.

Le RIO RIMAC, qui traverse Lima, a son embouchure à 3 kilomètres du Callao. Au loin, on distingue, vers l'extrémité d'un ruban de verdure qui signale le cours du rio bordé de milliers de grands saules, les innombrables

clochers de Lima, et, un peu plus loin, la ligne fortement accentuée des contreforts des Andes.

Il existe au Callao plusieurs hôtels, relativement confortables, quoique laissant à désirer. Parmi les moins mauvais, nous signalerons l'hôtel de *Genova*, de *Italia*, dans la calle Constitucion. La vie matérielle n'est pas très chère, le prix de la table et du logement dans ces hôtels est de 2 *soles* (1), 50 centavos par jour, et la pension de 50 à 60 soles, soit de 125 à 150 francs par mois.

IX. — Une particularité curieuse distingue le port du Callao, particularité qui le place pendant quelques mois de l'année dans des conditions sanitaires défavorables, encore augmentées par le manque d'égouts; ce phénomène singulier qui se manifeste chaque année, du mois de décembre à avril, consiste en émanations fétides de gaz sulfhydriques accompagnées de changement plus ou moins notable dans la couleur des eaux. Ce phénomène est connu sous le nom de *aguaje,* ou de *Callao painter*, ou encore *Callao barber*, pour la propriété qu'il a de colorer d'une teinte noirâtre argentée les parties des navires peintes en blanc de céruse, coloration qui, suivant le savant Raimondi, serait due sans doute à la formation de sulfure de plomb par la combinaison du soufre contenu dans le gaz sulfhydrique avec le plomb de la céruse.

Ce phénomène se produit surtout près du rivage et pas du tout du côté où la baie se trouve la moins abritée.

Raimondi et Huchinson donnent encore de ce phénomène l'explication suivante : il existerait dans la baie des courants circulaires, ceux-ci se rencontreraient avec les gaz sulfureux qui s'échappent du fond. La mer charrierait

(1) Le sol vaut 2 fr. 50.

alors des légions incalculables d'animalcules microscopiques, sorte de petits escargots dont les débris de coquilles forment des amas de craie comme dans nos marnières ; ces êtres imperceptibles, venant du fond, entraînés par le courant, périssent en passant au-dessus du gaz, c'est alors que les eaux deviennent verdâtres. Parfois, la fétidité sulfureuse des eaux de la mer, devenues de couleur foncée et parfois laiteuse, entraîne la mort de milliers de poissons qui sont ensuite jetés sur la plage, surtout dans la partie qui avoisine la darse. Le même phénomène se reproduit à Lambayeque, situé plus au nord.

Cette particularité peut aggraver des conditions sanitaires déjà défavorables, cependant il n'existe pas au Callao, sauf des fièvres tierces, de maladies endémiques ni épidémiques ; ces dernières, lorsqu'elles se sont produites, ont été rapidement combattues.

# CHAPITRE IV

I. Du Callao à Lima. — II. Lima. Constructions. Promenades. Monuments. — III Climat et hygiène. — VI. *Temblores.* — V. La vie matérielle. Prix de quelques denrées. — VI. Monts de piété. — VII. Domestiques. Bains. Cochers. Hôtels. Loyers. — VIII. Tramways. — IX. Les environs de Lima. Miraflores. Barranco. Chorrillos. Ancon. — X. Les Huacas.

I. — Le Callao est relié à Lima par deux voies ferrées, l'une anglaise, l'autre américaine. La ligne anglaise ne dépasse pas Lima; la seconde est le chemin de fer central du Pérou, dit de la *Oroya*, qui aboutit aujourd'hui au Cerro de Pasco. En outre un tramway électrique dessert aussi les deux villes ; le trajet se fait en vingt minutes, le tarif des places est de 20 *centavos*.

La distance entre Lima et le Callao est couverte en moins de trente minutes, les arrêts sont fréquents. Le tarif est le même pour les deux voies : 40 centavos ou 1 franc en première et 20 centavos en seconde. Une vingtaine de trains font chaque jour le trajet des deux villes.

La ligne ferrée traverse les faubourgs du Callao qui se prolongent chaque jour davantage vers l'est, direction de la capitale, en une rue interminable. Après avoir dépassé l'agglomération de maisons en *adobes* (briques cuites au soleil) et quelques villas confortables, qui composent ces

faubourgs, la voie traverse une sorte de marécage couvert d'ajoncs et de roseaux, entrecoupés de bosquets de bananiers et de tamaris aux tons rougeâtres, de pépinières d'eucalyptus et de pins araucarias. Le paysage est brûlé par un soleil implacable, par une sécheresse que ne vient jamais rafraîchir la moindre pluie, ce qui fait que le *campo* qui environne Lima et le Callao est médiocrement enchanteur. Un peu plus loin on aperçoit des cabanes en bambous ou en torchis.

Cette sécheresse générale dans cette partie du Pérou, donnerait à la région un aspect d'incroyable désolation, si de temps en temps, on n'apercevait une *hacienda* (1) qui donne l'impression d'une oasis verdoyante, avec ses plantations de canne à sucre, de maïs et ses rizières. D'un autre côté, dans les chemins encaissés et argileux qui longent la voie, on aperçoit des convois de bœufs, des charrettes, des troupeaux que des bergers à cheval ramènent à la ferme. Cette animation forme un contraste agréable avec l'aridité environnante.

Dans le lointain, on distingue, avec les contreforts de la Cordillère, les clochetons et les dômes qui font ressembler Lima à une cité musulmane. On ne tarde pas à voir le torrent le Rimac. Celui-ci se manifeste d'abord sous la forme de quelques filets d'eaux jaunâtres, perdus dans un lit d'une lieue de large avec, au milieu, un grand nombre d'îlots de galets. C'est là que les entrepreneurs du pavage de Lima viennent se pourvoir des pavés qui leur sont nécessaires. Il y a de quoi paver tout un royaume.

II. — A son arrivée au Pérou, François Pizarre chercha longtemps un lieu propre à asseoir la capitale d'une colonie. Le 18 janvier 1535, le conquistador fonda la *Ciudad*

(1) Ferme, exploitation rurale.

*de los Reyes*, la Cité des Rois, sur les rives du Rimac, car il importait aux Espagnols de ne pas s'éloigner de la mer. Dans cette partie du Pérou où il n'existe que des cours d'eau insignifiants, la découverte d'une rivière comme le Rimac fut de quelque poids dans la décision de Pizarre lorsqu'il fonda la Cité des Rois. Ce nom tomba bientôt en désuétude et la ville fut toujours nommée Lima, nom qui ne serait qu'une corruption du mot Rimac.

D'après un recensement récent, fait par la municipalité, LIMA aurait aujourd'hui une population de 210.000 habitants.

Comme dans la plupart des villes sud-américaines, les rues, tracées au cordeau, se coupent à angles droits ; leur largeur est généralement de 10 à 12 mètres, elles forment une multitude de cubes réguliers appelés *cuadras*, ou *manzanas*. La longueur d'un manzana est de 110 à 125 mètres de côté. Des *acequias* ou canaux d'eau vive presque tous recouverts, quelques-uns à l'air libre, sillonnent le milieu des rues. Sauf les rues centrales qui sont pavées en bois ou en pierres taillées, toutes les autres possèdent un pavage défectueux. L'orientation nord-est et nord-ouest donnée aux rues permet à toute heure du jour d'avoir un trottoir à l'ombre.

Les promenades de Lima sont remarquables, surtout à cause des promeneuses ; le *paseo* de *Amancaes*, du nom d'une fleur couleur d'or, est célèbre par le panorama magnifique que l'on y découvre, et la foule qui l'encombre. C'est le rendez-vous de l'aristocratie.

Une jolie promenade est encore l'*Alameda* qui longe une des rives du Rimac et conduit à la *Plaza de Hacho*, vaste cirque où se livrent les combats de taureaux. Un peu plus loin, si l'on gravit le CERRO SAN CRISTOBAL, pic dénudé surmonté d'un calvaire, on jouit du panorama complet de la ville.

Lima présente un aspect singulier; de tous côtés, ce ne sont que toits plats, d'où émergent les clochers multicolores des églises et des couvents. La ville possède près de quatre-vingts églises ; aussi rencontre-t-on des prêtres et des moines de toutes couleurs : *Padres de la Merced* (Pères de la Merci), des franciscains, des dominicains, des lazaristes, des capucins, des augustins, etc. La plupart de ces moines portent des vêtements indiquant la misère où sont tombés tous ces ordres qui, d'après la loi, doivent disparaître par extinction.

Sauf la cathédrale dont l'extérieur est réellement imposant, aucune des églises de Lima ne présente d'intérêt sérieux ; leurs façades sont surchargées à l'excès de sculptures coloriées, leurs clochers sont badigeonnés de bleu, blanc ou rose.

Les maisons de Lima sont en général commodes et spacieuses, mais pour résister aux *terremotos* (tremblements de terre) les Péruviens ont adopté des constructions d'une grande élasticité et légèreté. Si l'on se laisse aller de temps en temps à bâtir en pierres et en briques des maisons d'un et deux étages, rarement trois la grande majorité ne sont composées que d'un rez-de-chaussée, et la boue, le pisé, les roseaux forment l'élément principal de la construction. Tous les toits sont en terrasses.

La poussière, qui remplit l'atmosphère en toute saison, se dépose sur les murailles, elle s'accumule sur les saillies, de façon que toutes les constructions finissent par produire l'illusion de monuments solides et sérieux, offrant l'aspect de la pierre de taille et du marbre.

Il est à remarquer que dans certains milieux, il se fait une guerre acharnée contre la façon de construire en honneur à Lima ; on voudrait tout particulièrement supprimer les mortiers et enduits plus ou moins odorants dans

lesquels le guano entre pour une certaine part, la solidité des constructions y gagnerait ainsi que la salubrité. Une campagne sans doute intéressée en faveur du ciment armé a été entreprise dans les journaux de Lima. Toutes les maisons ont leur *patio* ou cour intérieure, à la mode andalouse ou hispano-mauresque ; les portes massives feraient songer à celles d'une forteresse si elles n'étaient toujours entr'ouvertes. Les maisons aux formes antiques, les balcons fermés, les fenêtres grillées, les coins de rues avec un autel ou une statue de vierge ou de saint dans une niche grillée, tout semble rappeler l'histoire d'un passé déjà lointain.

Rien de plus curieux aussi à observer que la foule hétérogène qui sillonne constamment les rues : blancs, indiens à la figure triste et mélancolique, métis, nègres, *zambos*, mulâtres, cholos, etc., une véritable macédoine de races, qui offrent un contraste curieux sous les jeux de lumière et d'ombre avec leurs costumes bigarrés, particuliers à chaque race.

On voit aussi, toujours par bandes, des *gallinazos* (1) au plumage sinistre sautiller lourdement dans les rues des faubourgs, aiguisant leur bec contre les pierres, ou alignés sur le bord d'un trottoir ou sur un mur, en attendant l'occasion de se jeter sur quelque détritus. C'est par milliers que l'on peut compter ces rapaces toujours affamés ; ils sont tolérés et même respectés, car la municipalité leur sait gré de contribuer à la propreté des rues.

Trente-quatre places sont autant de salons libres où se donne rendez-vous, certains jours, l'élite de la population liméenne ; elles égaient de leur verdure l'aspect presque uniforme des maisons. *La Plaza Mayor* est la principale

(1) Urubus, sorte de vautours noirs connus sous le nom de *gallinazos* sur toute la côte du Pacifique.

place de Lima. On y trouve le Palais national ou *Casa de Gobierno*, l'Hôtel de Ville, l'Archevêché, la Cathédrale, les *Portales* ou galeries des *Botoneros* et des *Escribanos*. Bien que cette place ait 100 mètres de côté, elle est écrasée et rapetissée par la massive cathédrale ; la fontaine centrale paraît un joujou. Sous les arcades ou *portales* on voit des boutiques d'orfèvres et des magasins de modes et d'articles de luxe, qui sont les plus beaux avec ceux de la calle de *los Mercaderes* et de *Plateros*. Ces magasins sont en majorité tenus par des Français. Ceux-ci sont relativement nombreux à Lima ; ils y sont unis, chose rare, et jouissent d'une excellente situation.

Sur la Plaza de la Inquisicion, qui forme un véritable jardin tropical entouré d'une grille artistique, se trouve la statue de Simon Bolivar. Le Parc de l'Exposition est aussi très beau ; c'est en même temps un véritable jardin zoologique. On y remarque une magnifique avenue de palmiers, et la statue de Christophe Colomb qui servit de copie à celle érigée dans le port de Colon.

Quelques ponts d'un assez bel aspect, entre autres le pont Balta, et l'Arana qui fut incendié il y a quelques années et reconstruit depuis, unissent les deux rives du Rimac. Comme le Mapocho à Santiago du Chili, le Rimac, véritable torrent impétueux en hiver, est d'un assez faible débit en été. On a pensé à canaliser cette rivière dans la partie qui traverse la ville. Cette œuvre importante, longtemps différée, qui augmenterait la salubrité de Lima, est sur le point d'être exécutée ainsi qu'une grande avenue dite *Avenida 28 de Julio*.

Le cimetière de Lima mérite d'être visité ; il est situé à l'extrémité orientale de la ville le long de la rive gauche du Rimac. On peut y voir de somptueux monuments en marbre blanc venus à grands frais d'Italie. La plupart des cercueils

sont placés dans des sortes de *colombarium* encastrés sur plusieurs rangs dans une muraille épaisse, à la mode castillane. Très souvent les portraits des défunts sont placés sous verre à côté de leur inscription funéraire. De très beaux arbres, des agaves, des massifs de fleurs, ornent les avenues.

III. — Lima, construite dans la fertile vallée du Rimac où elle peut s'étendre à l'infini, avec au nord, les premiers contreforts des Andes, jouit d'un climat excellent rafraîchi par la brise marine, exempt des grandes pluies tropicales ; la sécheresse y est à peine atténuée par la rosée ou brouillard nommé *garua*. Les nuits y sont remarquablement douces, et comme nous l'avons dit, pendant les mois les plus chauds le thermomètre ne dépasse pas 30 a 32°, l'hiver il ne descend jamais au-dessous de + 11°. On y jouit donc d'un printemps perpétuel.

Lima serait donc un séjour délicieux si l'hygiène publique y était moins défectueuse. Le passant attardé, après dix heures du soir, est exposé à marcher au milieu des nuages de poussière soulevés par les Chinois chargés du balayage des rues ; il est de tradition à Lima de donner comme origine à la tuberculose et aux bronchites les germes morbides voltigeant ainsi parmi la poussière abondante et qui s'introduit dans les poumons. La presse liméenne livre une guerre acharnée à ses édiles dans le but de faire modifier cet état de choses, surtout en ce qui concerne les ordures déposées la nuit au milieu des rues, les écuries à mulets (*muladares*) qui entourent la ville. La presse mène aussi campagne contre ce qu'elle appelle avec raison des foyers d'infection : les maisons dites de *Otaïza et del Pescante*, habitées chacune par plus de 1.000 Chinois, empilés dans des locaux étroits et sans air, dans une promiscuité révoltante. Il est possible que cette critique

soit exagérée vu le mépris, pour ne pas dire la haine, que les Péruviens professent à l'égard des Chinois qui sont accusés de tous les vices et traités de race dégradée.

On pourrait remédier à une partie de ces inconvénients, car Lima est doté d'un important service des eaux qui met à là disposition de chaque abonné 240 litres d'eau par 24 heures ; le prix par mètre cube est de 0 fr. 50. Cette quantité paraissant encore insuffisante, on procède à l'établissement d'un immense réservoir dans le Rimac même.

IV. — Si Lima ne connaît ni les orages, ni la foudre, elle n'en est pas moins exposée aux tremblements de terre. Plusieurs fois par an, des secousses s'y font sentir avec plus ou moins d'intensité. Pendant notre séjour à Lima nous n'en ressentîmes qu'une seule. Quoique habitués à ces *temblores*, qui ne sont heureusement le plus souvent que des frémissements du sol, ces secousses n'en sont pas moins désagréables lorsqu'elles se produisent la nuit. Voici comment cela se passe généralement.

Au plus profond de son sommeil, on sent le lit sur lequel on repose s'agiter brusquement ; les verres ou bouteilles placés sur les meubles s'entrechoquent avec bruit et l'on entend comme un roulement souterrain qui s'éloigne en grondant sourdement. Le premier mouvement est de sauter hors du lit, et de courir vers la porte de sortie. Cette hâte est encore augmentée par les cris de « *temblor*, *temblor*, » qui s'élèvent de tous côtés. Toutes les personnes habitant l'hôtel ou la maison particulière, se pressent et se bousculent, cherchant à gagner la rue au plus vite. La plus grande confusion règne pendant quelques minutes ; puis chacun, voyant que la secousse ne se renouvelle pas, regagne son logis en riant de cette alerte. Les étrangers s'habituent très facilement



Photo. Soc. géo. de Lima.

*Vue génerale de Lima.*

à ces secousses, et il arrive fréquemment que nombre d'entre eux ne se laissent pas entraîner hors de leurs lits par les cris qui partout sèment la panique.

Les régions du Pérou où ces phénomènes se manifestent le plus souvent sont la Costa et quelques parties de la Sierra; la Montaña est peu exposée à ces convulsions de l'écorce terrestre.

Les secousses se produisent le plus généralement à la fin ou au commencement du jour, aux changements de saison. Sur la Costa, on peut reconnaître l'imminence d'un mouvement sismique, lorsque depuis plusieurs jours ou plusieurs heures parfois, l'atmosphère est lourde et accablante; le ciel apparaît à l'horizon rouge vers le nord-ouest, comme chargé d'orage et d'électricité qui ne trouve pas où se répandre, puis, tout à coup, la terre éprouve une secousse soudaine, plus ou moins forte. Ces secousses sont parfois, mais pas toujours, accompagnées de bruits souterrains.

Dans la province Argentine de la Rioja, où les tremblements de terre sont très fréquents, ces symptômes nous trompaient rarement, et ils étaient en tout point identiques à ceux que nous avons observés sur la Costa péruvienne (1).

A Lima, les habitants ne s'inquiètent guère des trem-

(1) Les *terremotos* (tremblements de terre) dégénérant en catastrophe sont heureusement des plus rares. Nous étions à la Rioja (République-Argentine) lorsque la ville et la province de ce nom furent ravagées par une série de secousses formidables ; 72 furent enregistrées le même jour dans la région. Il est difficile de dépeindre l'angoisse, le trouble et les impressions que l'on ressent alors : le sol tremble et oscille dans des convulsions épouvantables, comme le navire ballotté par les vagues d'une mer en furie ; on entend le bruit sourd de détonations souterraines; des crevasses s'ouvrent dans le sol et vomissent des vapeurs de soufre, des cendres, de la boue. Nous avons compté, près de Jaguël, plus de 30 de çes crevasses dans l'espace de deux kilomètres.

ments de terre ou simples *temblores*, qui en temps normal laissent le public à peu près indifférent.

La vie matérielle est très bon marché à Lima, contre toute prévision.

V. — La ville est approvisionnée par quatre marchés : le *Baratillo*, la *Recoleta*, la *Aurora* et la *Concepcion ;* tous édifices occupant une *manzana* (115 mètres de côté) d'un très bel aspect, propres et bien aérés.

Ces marchés sont en tout temps bien pourvus de vivres comestibles d'une grande variété ; ils sont approvisionnés par les nombreux vergers des maisons et les jardins qui existent à l'intérieur de la ville. Voici un aperçu des prix de quelques vivres.

« Viande de bœuf, 0 fr. 40, 0 fr. 50 et 0 fr. 60 la livre : sucre non raffiné, 0 fr. 25 ; riz, 0 fr. 25 et 0 fr. 35 la livre ; le café (du pays), 0 fr. 75 et 1 franc la livre ; saindoux, 0 fr. 60 et 0 fr. 65 la livre ; beurre du pays, frais ou salé, 1 fr. 75 et 2 francs ; pomme de terre, 0 fr. 05 ; pain, 0 fr. 25 ; lait, 0 fr. 15 ; vin du pays, 0 fr. 50, 0 fr. 75 et 1 franc le litre ; le rhum ou tafia, 2 fr. 50 le litre, etc. »

Le Liméen est ami de la bonne chère ; dans les classes aisées, l'art culinaire est composé d'un amalgame de ce qu'il y a de meilleur dans toutes les cuisines. Cependant, dans les classes pauvres, peut-être plutôt par nécessité que par goût, et chez d'autres pour conserver intactes les coutumes créoles, on ne sert que les plats nationaux qui ont toujours de nombreux amateurs dans toutes les classes sociales. Les principaux plats qui composent la cuisine populaire sont : le *soncochado*, sorte de ragoût, le *puchero*, pot-au-feu créole, le *locro*, maïs cuit à l'eau au sucre, au lait ou avec de petits morceaux de viande, le tout très pimenté, le *séviche* préparé avec du poisson, des crabes ou des coquillages, etc. La *chicha*, sorte de

piquette, est la boisson de rigueur pour tous ces mets.

VI. — De même qu'au Chili, une des calamités qui pèsent sur Lima, sont les *casas de prestamos*, sortes de monts-de-piété libres, qui existent en grand nombre et qui, loin de soulager la misère, l'augmenteraient plutôt. L'absence d'un mont-de-piété officiel a fait naître cette sorte d'établissement qui ne fait qu'opprimer les nécessiteux en exigeant un intérêt de 4 pour 100 *mensuel* suivant l'objet engagé. La surveillance de ces établissements est exercée par la municipalité au moyen d'inspecteurs.

Les objets redevables de plus de 6 mois d'intérêts, sont vendus aux enchères publiques. Une fois le prêteur remboursé, le solde, s'il y en a, est versé à la Caisse municipale qui le fait servir à la diffusion de l'instruction s'il n'est pas réclamé dans les 6 mois.

VII. — Les prix payés aux domestiques indigènes sont les suivants :

Une cuisinière est payée, suivant le nombre des personnes à servir et suivant ses connaissances culinaires, de 10 soles à 25 soles par mois. Les cuisiniers se paient plus cher. Une nourrice, de 25 à 40 soles mensuels. Une petite servante, de 8 à 16 soles. Un petit domestique, un prix sensiblement égal. Un bon valet de chambre ou mayordomo est toujours payé plus cher, suivant services et conventions.

Il n'existe à Lima qu'un petit nombre d'établissements de bains, car la plupart des maisons sont pourvues de salles de bains. Sur presque toutes les places, il existe des stations de voitures. Le cocher de Lima est docile, bon garçon, très complaisant et surtout très discret. Il est rare que l'on ait à se plaindre de son service. Le tarif des voitures n'est pas très élevé : 2 fr. 50 pour la première heure, 0 fr. 50 par quart d'heure en sus ; la course varie de

0 fr. 75 à 1 fr. 25 suivant le nombre de personnes à conduire.

Bien que les hôtels et restaurants de Lima ne puissent rivaliser avec ceux d'Europe, quelques-uns sont assez confortables ; le principal par sa situation et son importance est l'hôtel Maury situé dans la calle 3e de Carabaya avec une succursale dans la même rue ; vient ensuite l'hôtel de France et d'Angleterre, dans la rue 2e de Lima, avec succursale dans la 1re Huallaga. En outre, il existe quantité d'autres hôtels et restaurants de premier et deuxième ordre qu'il serait trop long d'énumérer. Dans les principaux hôtels on peut avoir une pension confortable pour 5 à 6 soles par jour.

Comme nous l'avons dit, la vie matérielle n'est pas chère à Lima, surtout en ce qui concerne les objets de première nécessité, mais les prix s'élèvent lorsqu'il s'agit d'articles importés, tels que vêtements, ou le service et le logement. Dans le centre de la ville, on ne peut avoir une maison de 6 à 8 pièces à moins de 50 soles, soit 125 francs par mois ; dans les quartiers éloignés, mais propres, on peut trouver à moitié prix ; dans les pensions de famille, il n'est pas possible d'avoir deux pièces plus ou moins bien meublées à moins de 60 à 75 francs par mois.

VIII. — Lima est desservi par plusieurs lignes de tramways précédemment à traction animale, aujourd'hui remplacée par la traction électrique. Les compagnies sont au nombre de cinq désignées par les premières lettres de l'alphabet.

Le tarif des places est de 5 centavos par section de parcours en première ; un prix égal en seconde et impériale pour parcourir toute la ligne. La compagnie délivre des abonnements de 50 et de 100 tickets au prix de 3 *soles* 80 en première et 1 *sole* 80 en seconde.

Les tramways commencent leur service à 7 heures du matin pour terminer à 10 heures du soir, sauf les jours fériés.

IX. — Lorsqu'on sort de Lima pour se rendre à Miraflores, Chorillos et Ancon qui sont les stations balnéaires de la capitale les plus fréquentées, on se trouve au seuil d'une immense plaine formée par une série de *potreros* (1) séparés entre eux par des *tapias* (2).

Dans les environs de Lima, abondent les *huacas* ou cimetières indiens du temps des Incas ; ces sépultures sont constituées par des monticules de pierres, terre et briques. Toutes ont été ouvertes soit par les tremblements de terre, soit par la main des hommes ; on y a trouvé et l'on y trouve encore des momies, des idoles, des articles de céramique incaïque, et parfois des objets d'or et d'argent.

Les huacas qui se trouvent dans les environs de Lima, ainsi que les constructions datant de la même époque, disséminées dans la Costa et dans la Sierra, sont toutes parfaitement conservées grâce au climat. Les momies que contiennent ces sépultures sont presque toutes assises à la manière indienne, c'est-à-dire les genoux touchant le menton. Toutes sont vêtues de manières différentes, suivant le rang du mort, ses habitudes et sa richesse.

Une des plus célèbres huacas des environs de Lima est celle de Pachacamac, près du village de Lurin, très remarquable par son importance archéologique et ethnographique.

Miraflores, à 8 kilomètres à peine de Lima, est une ville d'eaux des plus agréables ; c'est une résidence charmante aux villas nombreuses et élégantes. On s'y rend à l'aide d'un tramway et par le chemin de fer de Lima à Chorillos et Ancon ; le prix des places est de 10 centavos.

(1) Prairies où l'on élève des chevaux.

(2) Petits murs en terre d'un mètre de hauteur environ.

La descente à la plage exige un quart d'heure ; cette plage, malgré la faveur dont elle jouit, n'est guère favorable aux baigneurs en raison de son fond de cailloux et de roches. C'est pourquoi Miraflorès commence à être délaissée pour BARRANCO, situé un peu plus loin, à 11 kilomètres de Lima ; le trajet se fait en 20 minutes.

La plage de Barranco possède le même fond que Miraflorès, sable et galets ; pour descendre à la plage on emploie un petit tramway funiculaire ou ascenseur hydraulique.

CHORRILLOS est aussi une station agréable et très appréciée. Comme les précédentes, la ville d'eaux est assise sur une falaise de près de trente mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. La descente à la plage est là encore assez difficile ; le chemin qui y conduit est recouvert d'une toiture qui préserve les baigneurs des rayons du soleil.

Les villas sont nombreuses à Chorrillos ; il y existe aussi deux bons hôtels où pour 25 à 30 soles par mois on peut avoir une chambre pendant la saison, de décembre à avril, et pension complète pour 60 à 70 soles. Il y a aussi un casino.

Chorrillos est à 14 kilomètres de Lima, on s'y rend en trente minutes ; le prix du voyage est de 40 centavos. Quoique d'un bout de l'année à l'autre la température soit à peu près la même, tout Liméen qui se respecte vient s'établir à Chorrillos ou aux autres stations balnéaires de janvier à avril.

ANCON est absolument préférable comme plage ; celle-ci est à fond de sable, les courants et la houle y sont peu sensibles, les eaux toujours d'un calme absolu Ancon est situé à 28 kilomètres de Lima ; on s'y rend en une heure. Le prix du voyage est de un sole.

Le chemin de fer de Lima à Ancon suit une vallée où l'on rencontre de nombreuses haciendas, car les Péruviens commencent à préférer à l'aléa des mines la sécurité de l'agriculture sous toutes ses formes. Après quatre siècles, ils suivent l'exemple du peuple sage anéanti par les Espagnols.

Ancon produit une impression désagréable ; la ville, qui est cependant attrayante, est située au milieu d'une plaine de sable incolore qui présente un aspect maussade, car il n'y existe pas de végétation.

X. — Les voyageurs se rendent à Ancon pour y voir les cimetières souterrains de période incaïque ensevelis sous les dunes de sable. Le spectacle, s'il est instructif, n'est guère attrayant et il faut avoir les nerfs peu sensibles pour considérer sans horreur ni dégoût le spectacle qu'offre l'espace immense où les Incas avaient établi leur nécropole.

De tous côtés, aux bords des dunes, à côté des huacas éventrées et béantes, on aperçoit des tronçons de momies, des crânes encore pourvus de leur chevelure, des bras, des jambes recouverts de lambeaux de peau jaunie et racornie, le tout mêlé à une multitude de débris de poterie et à des linges en guenilles.

Nous ne conseillons pas aux touristes de rechercher eux-mêmes et de procéder à la fouille d'une *huaca*, ils y perdraient leur temps et leur argent. Il faut pour cela une grande expérience que l'on ne peut acquérir en un jour. Il est donc préférable, si toutefois on le juge utile, de s'entendre avec des professionnels qui, moyennant une certaine somme, se chargeront de découvrir une *huaca* et d'en opérer la fouille. Malgré des précédents heureux, les résultats ne sont pas toujours brillants.

# CHAPITRE V

I. La population; comment elle est répartie. — Mosaïque ethnographique. — III. Caractère des Péruviens. — IV. Qualités et défauts. — V Abus du régime du bon plaisir. — VI. Le *padre* et l'impôt sur le revenu. — VII. Combats de taureaux. — VIII. Bataille de coqs. — IX. La Liméenne et sa réputation. — X. La *dudosa*. — XI. Un mot de la Chilienne. — XII. Les Chinois au Perou. — XIII. Main-d'œuvre appréciée. XIV. La race typique péruvienne, les *quechuas*. - XV. Usages, mœurs et coutumes. — XVI. Le Quechua est-il un sage? — XVI. Population étrangère.

I. — Depuis 1876 il n'a pas été fait de recensement officiel. Cette opération, exécutée dans des conditions défectueuses, attribua au Pérou une population approximative de 3.000.000 d'habitants, chiffre que tous les géographes continuent à mentionner. Cependant, d'après les calculs faits par la commission de démarcation territoriale de la Société de géographie de Lima, qui rend au Pérou de si grands services, cette population serait actuellement de 4.610.000 habitants. Ce chiffre, peut-être exagéré, est cependant celui qui se rapproche le plus de la vérité.

Cette population est fort inégalement répartie sur tout le territoire péruvien. Tandis que sur la Costa certaines régions sont relativement très peuplées, la Sierra froide et peu fertile l'est un peu moins; la population est plus dense

dans les vallées de la Sierra, sur les versants orientaux et occidentaux de la Cordillère, où tombe la pluie, où se trouvent les torrents et les vallées propres aux cultures alimentaires et aux cultures tropicales, où les flancs montagneux du versant méridional sont tapissés de vastes forêts.

La Montaña est presque déserte, surtout dans la partie la plus proche du Brésil, habitée seulement par quelques tribus d'Indiens ; les centres de population sont rares et éloignés les uns les autres.

Beaucoup de Péruviens se prétendent d'une pureté de sang absolue, et assurent descendre des premiers conquistadors, prétention qui, dans la majorité des cas, paraît contestable. En réalité, le métis, ayant plus ou moins de sang européen dans les veines, forme la base de la population comme dans toutes les républiques hispano-américaines.

Mais, c'est la race indienne, la race conquise, qui domine au Pérou comme dans toute la région tropicale de la Cordillère ; plus des deux tiers de la population sont des Indiens de race pure ou des métis. Cette population indienne a conservé les usages et la langue de ses pères. Les métis participent des deux races ; aussi la civilisation est-elle inégalement développée dans les différentes classes de la société.

Les principales races du monde entrent dans la population du Pérou. La race blanche, représentée par les Européens et leurs descendants ; la race jaune, par les Chinois introduits comme coolies; la race noire, par les descendants des africains emmenés comme esclaves pendant la colonisation ; enfin, comme nous l'avons dit, la race rouge américaine représentée par les Indiens civilisés, les *Quechuas* (1),

(1) Différents auteurs écrivent *Qquechuas* ou Quichuas, d'autres Quechuas (on prononce quetchoua); il nous semble que cette orthographe se rapproche le plus de la prononciation indienne.

descendants des sujets de l'empire des Incas, et par les indigènes qui vivent à l'état sauvage dans la Montaña.

II. — Toutes ces races, ne se sont pas conservées pures, car la population du Pérou est une véritable mosaïque ; elles se sont mélangées continuellement et dans des proportions indéfinies, si bien que de ces croisements multiples et successifs, il est résulté une multitude de castes connues sous les noms de :

Le *Cholo*, au féminin chola, issu de blanc et d'indien ;

Le *Chino-Cholo*, issu d'indien et de cholo ;

Le *Zambo*, issu de nègre et d'Indien ;

Le *Chino-Zambo*, issu d'Indien et de Zambo ;

Le *Cholo-Zambo*, issu de Zambo et de Cholo ;

Le *Chino-Oscuro* (indien foncé), issu de Zambo et d'Indien ;

Le *Zambo-Claro*, issu de Zambo et de blanc ; etc., ainsi que toute la gamme des croisements avec les nègres, mulâtres, quarterons, produit de mulâtre et de blanc avec 25 pour 100 de sang noir, le quinteron produit de blanc et de quarteron, avec 12 1/2 pour 100, le *trigueño* ou octavon, avec 6 1/4, etc., etc.

La population est donc composée de la manière suivante : Indiens 56 pour 100 ; métis 25 pour 100 ; blancs d'origine espagnole ou étrangère, 19 pour 100.

Le *Dudoso* (douteux) est un type difficile à classifier, car il n'a plus dans les veines que 10 à 15 pour 100 de sang indien.

Cependant, il existe encore dans la Costa un certain nombre de villages où les Indiens se sont conservés purs de tout mélange avec les autres castes, particulièrement dans les centres de Piura, Eten, Morrope, Huarmey, Huacho, Chorrillos, Chilca, etc.

La grande majorité des blancs, noirs, mulâtres, métis

occupent généralement les vallées de la Costa. Les Indiens Quechuas habitent de préférence la Sierra, quoique on y trouve aussi les autres types. Mais beaucoup de villes et villages sont presque uniquement composés d'Indiens, comme dans la région du Collao (département de Puno) et dans le département de Cuzco, où les blancs et métis sont si clairsemés qu'ils ne représentent guère que la cinquième partie de la population.

Dans une proportion à peine plus élevée, il en est de même pour les agglomérations de la Montaña. Dans la sierra, bien que la plupart des Indiens des hauts plateaux péruviens parlent et comprennent suffisamment l'espagnol surtout dans les centres, c'est la vieille langue quechua qui est toujours usitée. Il est préférable de les interpeller dans leur propre langue si on veut avoir raison de leur réserve et de leur défiance.

Le voyageur n'a pas besoin de parcourir les diverses régions du Pérou pour avoir un aperçu de la diversité des races qui y existent : une promenade dans les rues et les faubourgs de Lima suffit.

C'est au marché principal, situé au centre du quartier habité par les Chinois, que l'on peut le mieux faire ces observations. Là, et dans les rues qui y conduisent, on voit des négresses, des cholos, des zambos des deux sexes vendant des morceaux de viande cuite ou rôtie sur de maigres brasiers.

Autour des places publiques, aux abords des promenades, toute une variété de vieux chino-cholo, chino-zambo, mulâtres, nègres, trigueño, etc., accroupis et couverts de ponchos de laine rouge ou de couleurs voyantes, demandent l'aumône aux passants.

Des Indiens au visage cuivré, aux longs cheveux plats tombant sur les épaules, échangent, dans les bouti-

ques, les produits de leur chasse ou de leur industrie.

III. — Malgré la diversité des races qui ont contribué à former la population actuelle du Pérou, on peut affirmer que le fond du caractère des Péruviens est une bonté affectueuse qui les fait aimer de quiconque a pu les apprécier. Parmi les vertus principales de leur race, figurent en première ligne une générosité réelle, et la tradition d'une hospitalité affable et sans étalage. En général, il est difficile de trouver un caractère plus franc, plus aimable et plus serviable. Doué d'une imagination brillante, le Péruvien est malheureusement trop souvent indolent et apathique, cela gâte passablement ses belles qualités.

Avec sa taille moyenne, ses traits fins, son visage régulier, le Péruvien, offre l'empreinte de l'affabilité qui est le fond de sa nature même ; son caractère fier mais plein de bonne grâce en a fait un des hommes les plus sympathiques de l'Amérique espagnole (1).

Le Péruvien blanc ou métis pratique envers les étrangers une hospitalité large et amicale comme on n'en rencontre plus souvent dans notre vieille Europe. C'est surtout dans les petites villes de l'intérieur et dans les campagnes, chez des propriétaires plus ou moins fortunés, que cette hospitalité est vraiment digne d'éloges.

Quand, dans la campagne, le voyageur trouve sur sa route une ferme ou une maison de campagne, il n'hésite pas à mettre pied à terre sûr d'être bien reçu et hébergé. Mais comme nous l'avons dit, c'est dans les petites villes

(1) Convaincu que la connaissance du caractère, des qualités et des défauts de la population d'un pays dans lequel on va se fixer ou faire des affaires, est indispensable pour éviter de froisser des préjugés, des coutumes, des superstitions ou des croyances enracinées, et se créer ainsi des relations faciles et des débouchés, nous croyons devoir nous étendre un peu sur le caractère des Péruviens d'origine blanche et Quechuas habitant la Sierra et les Hauts-Plateaux de l'intérieur.

et villages de l'intérieur que l'affabilité est la plus grande.

Si, hésitant, on s'arrête devant une ferme ou une maison, le propriétaire ou son intendant, entouré des enfants et de la domesticité qui regarde d'un air curieux et bienveillant, s'approche et salue avec courtoisie :

*Apease señor, y descanse, aqui esta usted en su casa* (1). Une fois que les présentations d'usage ont été faites, on est invité à partager la vie familiale et installé dans la meilleure chambre. Il en est de même dans les petites agglomérations, où l'auberge, presque officielle, est la maison du gouverneur, ou celle du curé; on s'y installe comme chez soi, sans étiquette, et l'on vous comble de prévenances, comme on pourrait le faire envers un ami.

IV. — On trouve cependant des exceptions à cette tendance générale, dans les hautes parties de la Cordillère et dans certaines régions du sud du Pérou; cette hospitalité discrète et désintéressée n'est guère alors offerte et pratiquée que chez les habitants de race blanche, ou ayant dans les veines une forte proportion de sang européen ; car parmi les indigènes de race pure, c'est plutôt avec méfiance et hostilité qu'ils accueillent en général le voyageur.

Pour les renseignements, les préparatifs que nécessitent un voyage ou une entreprise, pour obtenir les vivres ou l'abri nécessaire, il faut, lorsqu'on s'adresse à l'Indien des Hauts-Plateaux péruviens, s'armer d'énormément de patience, de douceur et de fermeté à la fois. Le souvenir des exactions subies est resté gravé dans l'esprit de l'Indien.

Aussi le voyageur se heurte-t-il souvent à la phrase

(1) Mettez pied à terre señor, et reposez-vous ici, vous êtes chez vous!

sacramentelle des Indiens quechuas. « *Mana ti ancho* » (je n'en ai pas) ; ou « *No hay senor* » (il n'y a rien). Quoi que l'on demande, c'est la réponse de l'Indien qui ne veut rien donner.

Le mieux est de ne rien demander qu'après avoir engagé une conversation banale et d'offrir un *trago*, gorgée d'eau-de-vie, à l'Indien, qui, rassuré, s'empressera de mettre ce qu'il possède à votre disposition.

Quelques voyageurs peuvent avoir une opinion moins bienveillante sur le caractère des Péruviens. Quant à nous, nous sommes heureux de répéter que cette hospitalité nous a été douce au cœur ; loin du sol natal, elle est plus appréciable.

On est souvent étonné de se voir reçu avec tant d'égards et de générosité par des inconnus qui vous voient pour la première et le plus souvent pour la dernière fois.

Les Péruviens, de toutes les conditions, ont des mœurs excessivement douces, ce qui fait que certains voyageurs ont pu représenter le Pérou comme une nation sans courage. Cette opinion nous paraît être une grave erreur, car nous avons eu l'occasion d'apprécier la valeur de beaucoup de Péruviens dans des circonstances où la bravoure et le courage ne sauraient être contestés.

Il n'en est pas moins vrai, que hors des grands centres, les rixes et les meurtres sont rares, et dans ce dernier cas, ils sont le plus souvent commis par des étrangers.

V. — Ce sont là les qualités des Péruviens ; il est regrettable que, par contraste, il faille exposer un cer-nombre de vices ou de défauts. On peut leur reprocher entre autres, surtout dans les villes éloignées, des mœurs administratives, religieuses, commerciales, politiques, qui chez nous, seraient entachées de vénalité et d'improbité ;

là-bas, ces procédés sont considérés comme des habiletés même par ceux qui en sont les victimes.

Les extorsions et les abus d'autorité vis-à-vis des indigènes et en général de tous ceux qui paraissent sans influence, sont assez fréquents.

Ainsi, il arrive parfois qu'un *almacenero* ou *tiendero* (1) d'une localité de l'intérieur, se trouve concurrencé par le lieutenant gouverneur ou le gouverneur lui-même ; un jour, il se verra poursuivi, et une partie de ses marchandises confisquées sous prétexte qu'elles sont de mauvaise qualité. Le fonctionnaire, un metis le plus souvent, rachète ensuite ces marchandises à bas prix et les revend avec les siennes. Ou bien c'est le même commerçant qui ne se résigne pas à abandonner une partie de ses bénéfices entre les mains du gouverneur ou autre autorité de second ordre et qui voit mettre toutes sortes d'entraves à son commerce. S'il se plaint, les juges lui donneront tort.

Dans les petites localités éloignées de l'intérieur, c'est le régime du bon plaisir ; le code et les lois sont plus ou moins respectés, suivant qu'il y a plus ou moins de moyens de communication faciles avec le pouvoir central.

Ce sont là des défauts qui ne sont pas exclusivement propres aux Péruviens.

Dans beaucoup de cas, il faut aussi compter avec les coutumes locales, l'ignorance et les préjugés séculaires rendus plus étroits par l'entêtement et la mauvaise volonté.

(1) Propriétaire d'*almacen*, ou de *tiendas*, ce sont des magasins, véritable emporium où l'on trouve les marchandises les plus variées : tout d'abord des liqueurs de toutes sortes, des cotonnades, du petrole, de la bimbeloterie, du bois, des articles de piété, des pétards, tout ce qui concerne l'épicerie et aussi tout ce qui est nécessaire à l'equipement d'un cavalier ; une boite de conserve voisine avec un éperon ou des lunettes. Dans l'intérieur et même sur la Costa les magasins de spécialités n'existent pas.

Les abus dont se plaignent le plus les indigènes sont ceux commis par les collecteurs d'impôts, sur les tabacs, sel et autres monopoles d'État, que le gouvernement s'est vu dans l'obligation d'établir depuis que le Chili s'est emparé des riches gisements de nitrate de soude dont les revenus alimentaient le budget du Pérou.

VI. — Quoique complaisants et hospitaliers pour le voyageur, nous devons avouer que les curés des Hauts-Plateaux péruviens agissent comme un simple gouverneur vénal ou un collecteur d'impôt. Ces *padres* exploitent de toutes les façons possibles la superstition et la crédulité des Indiens. Certaines cures rapportent ainsi des revenus fort coquets ; ces prêtres ayant institué à leur profit un impôt sur le revenu, on voit que rien n'est nouveau sous le soleil et que nos démagogues n'ont rien inventé.

Les Indiens sont taxés par leur *taïta* (1) suivant leurs ressources, qui toutes lui sont connues ; le rendement des champs, le nombre des têtes de brebis ou de llamas, le nombre de soles argent qu'ils ont pu économiser et dissimuler soigneusement. Ils connaissent ces cachettes par la confession et les malheureux Quechuas ont beau prier, supplier, ils doivent verser la somme ou le tribut convenu ; le padre finit toujours par imposer sa volonté en refusant les sacrements, bénédiction, messes, etc. Des tarifs et des taxes officielles, ils s'en soucient fort peu.

En échange de ce tribut *volontaire*, ils aident leurs ouailles de leurs conseils et les défendent parfois contre d'autres abus. Contrairement aux règlements ecclésiastiques, les padres des villages de l'intérieur ont généralement des mœurs qui laissent à désirer. Pendant les absences du padre, c'est sa servante qui le remplace dans

(1) Synonyme de père, nom donné par les Quechuas à leurs curés.



*Indiens et Métis préparant la Chicha.*

la confiance des fidèles qui ne s'en portent pas plus mal.

Ces coutumes, auxquelles on a vainement essayé de mettre fin, sont sanctionnées par le temps. Sur le littoral et dans les villes, les prêtres ont plus de discrétion et de dignité, tandis que chez les Quechuas, le relâchement de la règle est un usage établi contre lequel on ne peut réagir, leur pseudo-christianisme étant composé de fortes réminiscences païennes.

Les combats de coqs et surtout les *corridas* de taureaux sont en grande faveur, non seulement à Lima, mais dans tout le Pérou. Chaque ville, chaque bourg même, possède sa *Plaza de Hacho*, généralement la place centrale de la localité, où des *toreadors* amateurs se livrent, au grand plaisir de tous, à leur sport favori.

VII. — Lima possède son arène qui est une des plus grandes qui existent ; elle est à ciel ouvert et environnée de gradins qui peuvent contenir près de 10.000 personnes, et l'attrait dont jouissent ces corridas est si considérable que les tribunes se garnissent en un clin d'œil.

Mais tandis qu'autrefois, comme en Espagne, ces courses étaient entourées d'une certaine splendeur et de tous les raffinements de l'adresse et de l'agilité, ce ne sont plus aujourd'hui que de pâles copies, l'arène de Lima ne pourrait être qualifiée que d'abattoir de carnaval, où les *matadores* ressemblent plutôt à des bouchers. Il n'y a là qu'une lutte sans hardiesse entre des bêtes inoffensives et des hommes couverts de clinquants charlatanesques.

Le cerro San Cristobal et les sommets lointains de la Cordillère occidentale que l'on aperçoit des tribunes, forment à la *Plaza de Hacho* de Lima un décor incomparable.

VII. — Les *peleas de gallos* (combats de coqs) sont plus qu'une distraction, mais une véritable passion chez les

Péruviens. A Lima, les *casas de gallos* (maisons de coqs), sont ouvertes plusieurs fois par semaine, quelques-unes mêmes ouvrent toutes les après-midi. La casa de gallo est toujours un cirque en miniature peint de couleurs claires. L'entrée coûte un franc.

La foule animée des parieurs occupe les gradins ; toutes les catégories sociales, tous les types de race, blancs, noirs, Cholos, Indiens, sont confondus sur les mêmes bancs, exaltés, dominés par la même passion, l'amour du jeu. On échange les paris au milieu des cris bruyants, des courtiers inscrivent sur des carnets le chiffre de ces paris.

Bientôt on introduit les combattants que l'on présente l'un à l'autre, puis on les arme d'*espuelas* (éperons) ou ergots d'acier acérés qui sont soigneusement ficelés aux ergots. Un inspecteur officiel s'assure que tout est fait suivant les règles et que les chances sont égales pour les deux lutteurs. Puis, le silence s'établit, les deux champions mis en présence se tournent le dos, mais presque aussitôt, ils se rapprochent lentement en becquetant le sable de l'arène, ils s'observent pendant quelques secondes, tout à coup, ils s'élancent l'un sur l'autre, comme poussés par un même ressort, l'œil sanglant, la plume hérissée, se frappant du bec et de l'ergot, les plumes volent. Le combat dure souvent une dizaine de minutes suivant la force et la science tactique des deux adversaires. Nous avons vu des coqs qui, rendus borgnes et blessés par plusieurs coups d'éperons, continuaient à se battre avec acharnement.

Quelquefois la lutte est courte et se termine par la mort d'un des adversaires atteint d'un maître coup d'éperon, ou la tête fendue d'un coup de bec ; parfois aussi, après un premier engagement, un des champions refuse le combat. La victoire appartient au survivant, ou à celui qui a blessé

grièvement ou fait fuir son adversaire. Les enjeux sont souvent considérables et les hommes de la meilleure société liméenne fréquentent assidûment les maisons de coqs.

IX. — En parlant de la population, nous ne pouvons passer sous silence la Liméenne, à qui tous les voyageurs ont rendu hommage en la représentant comme le type le plus charmant de la beauté exotique. Sans épouser d'enthousiasme l'opinion de ces voyageurs, nous ne ferons aucune restriction en ce qui concerne les femmes issues de la race espagnole, elles n'ont point usurpé leur réputation de gentillesse. Quoi qu'en disent certains, beaucoup même sont fort belles. Mais c'est surtout chez elles, en soirée, au théâtre, que l'on peut vraiment les apprécier ; peut-être sont-elles un peu capricieuses et leur instruction quelquefois négligée, mais elles sont toujours spirituelles, gracieusement accueillantes ; elles peuvent être considérées à juste titre comme les Parisiennes de l'Amérique du Sud. Ce qu'on peut leur reprocher, par exemple, c'est un amour immodéré pour le plaisir et une prodigalité excessive ; lorsqu'elles le peuvent, elles dépensent à pleines mains, comme des enfants imprévoyantes.

L'amour, le jeu, la danse et la boisson sont d'ailleurs la passion dominante de toutes les classes de la société péruvienne. Chez les Métis et les Indiens, cette passion est poussée aux extrêmes limites. L'ambition la plus haute d'une Liméenne est d'être vêtue à la dernière mode de Paris, aussi est-il permis de regretter l'abandon de la gracieuse *saya*, jupe étroite leur allant à ravir. La *manta* (1) est le seul vêtement original conservé par la

(1) Sorte de châle noir en cachemire qui couvre la tête et le haut du corps, une frange de dentelle se rabat sur le visage en forme de demi-voilette, l'un des pans est rejeté sur l'épaule ou vient s'attacher sous le menton.

Liméenne. Si la mante elle-même n'a pas été abandonnée, c'est que les coquettes Liméennes se rendent bien compte que ce châle leur sied à merveille et qu'aucun corsage de création européenne ne pourra les faire paraître plus élégantes.

Quelques voyageurs qui n'ont fait à Lima que le séjour d'une courte escale, sont revenus désillusionnés, affirmant que la Liméenne ne mérite pas la réputation qui lui a été faite.

Peu renseignés sur l'ethnographie péruvienne, et sur la diversité des types que l'on peut rencontrer dans les rues de Lima, ils confondent avec la Liméenne, d'origine espagnole, les créoles, désignées en raison de leur teint absolument blanc, les *dudosas* (douteuses) qui abominablement fardées et platrées déambulent dans les rues de la capitale du Pérou, s'efforçant, ce qui est leur plus haute ambition, de n'être pas prises pour des Péruviennes. Quoique le métissage ait donné fréquemment des résultats heureux en ce qui concerne les femmes, ce ne sont pas les *dudosas* qui peuvent être offertes comme des types de beauté.

XI. — A ce sujet, la Chilienne emporte les préférences de ces voyageurs, car à Santiago, il n'y a pas de confusion possible, il n'existe qu'un seul type, produit des multiples croisements entre les premiers conquistadors et les Indiens *Changos* et *Promacaues* depuis longtemps disparus. Quoique aussi très belle et d'allure noble et fière, la Chilienne froide et réservée, en raison de sa vie renfermée, patriarcale même, est peut-être moins vive, moins spirituelle et moins sympathique que la Liméenne. La raison de cette différence de caractère réside sans doute dans la différence d'origine ; la première descend des Biscaïens et des Catalans qui vinrent au Chili pendant les premiers temps de la colonisation, la seconde est d'origine andalouse.

XII. — A propos de la population, nous sommes naturellement amenés à parler des Chinois qui sont nombreux au Pérou (environ 55.000). Ils y furent introduits en 1850, pour être employés à l'extraction du guano des îles Chinchas. A cette époque et jusque vers 1890, ils furent à peu près traités (ou maltraités) comme des esclaves. Aujourd'hui, ils ne sont la propriété de personne, ils travaillent à la tâche et à la journée et leur salaire se règle d'après la loi de l'offre et de la demande. Quoique l'émigration chinoise se soit considérablement ralentie, des convois de quelques centaines de coolies, travailleurs libres, arrivent de temps à autre et sont immédiatement répartis sur la Costa.

Les Chinois, derniers venus au Pérou, y ont trouvé une terre fertile, et, malgré les abus dont ils furent l'objet, et les souffrances du début, la plupart se sont fixés dans le pays sans espoir ni désir de retour. Fait remarquable, les *Asiaticos*, comme on les nomme, fixés au Pérou, ont tous fait le sacrifice de leur queue et de leur costume national et ont adopté le costume et une partie des coutumes des *Cholos* ; ils ont fait souche avec les femmes indigènes, un nouveau croisement qui n'a pas encore reçu de dénomination est venu compliquer une situation déjà passablement embrouillée.

Contrairement à leurs compatriotes de Californie qui forment une véritable colonie chinoise à San-Francisco, les Chinois du Pérou se sont concentrés dans les villes de la Costa, où ils sont associés par sortes de confréries : patients, laborieux, économes, âpres au gain, quelques-uns se sont fait d'excellentes situations.

XIII. — Les Chinois sont très recherchés pour la main-d'œuvre dans les travaux agricoles, dans les villes ils pratiquent tous les métiers. A Lima, le quartier qu'ils

fréquentent n'est pas exclusivement habité par eux, ils vivent côte à côte avec les blancs, les métis et les mulâtres. Quoi qu'on dise sur leur compte, nous ne concevons pas très bien le mépris, la haine qu'ils inspirent à la masse ; c'est sans doute parce que, plus industrieux, faisant tous les métiers, ils sont recherchés par tous les patrons qui ont besoin d'une bonne main-d'œuvre. Nous n'éprouvons pour les Chinois aucune antipathie, au contraire, nous les avons toujours vus, généralement honnêtes et consciencieux ; ils se prêtent à toutes les besognes et, pourvu que l'on soit juste et bon à leur égard, ils sont susceptibles de dévouement.

On ne saurait s'imaginer l'énergie et la résistance au plus dur travail de ces petits hommes. On en rencontre dans les rues de Lima et du Callao, chargés de fardeaux qu'aurait peine à soulever un blanc ou un noir d'apparence plus robuste. Du lever au coucher du soleil, ils ne chôment que pour absorber leur maigre pitance qui se compose le plus souvent d'un peu de poisson et de riz mal cuit, le tout arrosé d'eau claire.

Achetant de tout, trafiquant sur tout, ces hommes industrieux et tenaces sont parvenus à se tailler une petite place dans ce pays ou naguère ils ont débarqué comme esclaves. A Lima les magasins des *Asiaticos* sont aussi nombreux que les magasins de mode français ; ils font d'excellentes affaires et sont considérés comme des commerçants honnêtes.

XIV. — Les Quechuas forment la race typique péruvienne. Comme nous l'avons dit, les Indiens de race pure fournissent plus de la moitié de la population ; la langue quechua, qui possède des conjugaisons très bien définies, est douce, sentimentale et poétique.

Une autre race, celle des *Aymaras*, occupe, mais dans

une faible proportion, la région qui avoisine le lac Titicaca ; la plus grande partie de ces Indiens se trouvent répartis sur les Hauts-Plateaux boliviens, formant autrefois le Haut-Pérou. Le langage des Aymaras diffère du quechua; c'est un idiome dur et guttural ; il paraît peu formé mais possède aussi des conjugaisons. Tel qu'il est, c'est cependant un langage énergique et surtout concis. Comme les relations sont moins fréquentes avec les indigènes de cette race, nous ne parlerons que des Quechuas qui sont intéressants à divers titres.

XV. — Le Quichua, ou Quechua, Indien des hautes régions du Pérou, est de taille moyenne ; le visage est ovale, le nez fort et quelque peu aquilin, le teint cuivré, les pommettes fortes et saillantes. Son costume est très simple et se compose d'un poncho de laine de couleur voyante, d'une veste de laine et d'un pantalon ne dépassant pas le genou ; comme coiffure l'Indien porte un chapeau plat, mais généralement un bonnet de laine pointu à oreillettes. Le *polco*, qui est l'unique chaussure quechua, est composé d'un morceau de cuir frais découpé suivant la forme de la plante du pied ; cette chaussure légère est fixée à l'aide de lanières de cuir.

Les femmes quechua portent aussi le chapeau et une petite veste de laine échancrée sur la poitrine. Leur plus grand bonheur consiste à profiter de toutes les occasions, pour exhiber *toutes* les jupes dont se compose leur garde-robe. Ces robes sont mises les unes sur les autres, et comme elles sont toutes de la même longueur, chacune laisse apercevoir le bas de celle qui la précède, ce qui permet d'en faire facilement le compte, et présente une gamme savamment variée de couleurs rouges, bleues et vertes. Ce costume est complété par une mante de laine ressemblant au poncho, et, comme ce dernier, tissée par

elles-mêmes; cette mante est retenue sous le cou par une grosse épingle d'argent, affectant plus particulièrement la forme d'une cuillère.

L'Indien de la Sierra forme une race extrêmement prolifique; on est toujours surpris du nombre de mamans que l'on rencontre dans les plus petits villages. En outre les Quechuas ont conservé le respect des vieillards, et ils entourent de soins leurs malades femmes et enfants.

L'Indien quechua de pure race est de caractère doux et pacifique, des plus soumis à toutes les autorités et en même temps aussi honnête qu'il est sale et indolent. Ces indigènes, plutôt sympathiques, vivent dans un état de misère matérielle et morale des plus profondes; ils sont d'humeur taciturne et leur visage semble refléter une incurable tristesse.

Au moral, bons, serviables et doux entre eux, ils se battent parfois lorsqu'ils sont sous l'influence de l'alcool, mais sans que ces combats entraînent mort d'homme; les crimes commis par les indigènes sont rares.

Lorsqu'un Indien part en voyage, tout le village l'accompagne jusqu'à une certaine distance; c'est l'occasion de libations sans nombre, ce qui est la raison d'être de toutes les réunions péruviennes; mais dans cette manifestation, il existe quand même une preuve d'affection.

Traités comme des bêtes de somme et courbés sous le joug d'une servitude abjecte durant toute la durée de la colonisation, les Quechuas virent leur sort s'améliorer quelque peu après que le Pérou eût conquis son indépendance. Depuis cette époque, le terrible impôt de la *mita*, ou travail obligatoire dans les mines qui fit mourir des millions d'Indiens, est aboli, ainsi que celui des répartitions (repartimientos) ou achat obligatoire des principaux objets de consommation. Cependant, malgré les lois édic-

tées sous la République, les impôts sont encore fort inégalement répartis, et les Indiens sont toujours ceux qui ont encore à subir les plus lourdes charges. Des contributions injustes sont souvent imposées d'une façon arbitraire par les préfets, les gouverneurs, les chefs de district, et parfois aussi par d'autres indigènes, lorsque ceux-ci sont parvenus à quelque fonction officielle. En outre, le malheureux Indien peut se voir arraché à sa famille pour être enrôlé de force dans l'armée.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'infortuné Quechua, voyant les autorités prélever une lourde dîme sur son troupeau qui constitue toute sa fortune, ne cherche en aucune façon à augmenter son avoir, craignant toujours un prélèvement plus important. Dans cet état d'esprit, le Quechua ne peut avoir qu'un goût très modéré pour le travail, car il ne cherche à produire que ce qui est strictement nécessaire à son alimentation; celle-ci se compose de *chalona* (mouton sec), de *cecina* (bœuf salé), et plus généralement de maïs et de *chuno* (pomme de terre gelée et soigneusement séchée).

Pour fabriquer le chuño, l'Indien expose pendant plusieurs jours des pommes de terre à la gelée; ces pommes de terre sont ensuite lavées, puis séchées, soit devant un foyer, soit au soleil. La pulpe est ensuite broyée et la farine grossière ainsi obtenue est conservée dans des sacs en cuir fermant hermétiquement. Cette farine et quelques lanières de *charqui* (bande de viande séchée au soleil) sont les aliments les plus nutritifs et les moins volumineux, ce sont les provisions dont tout voyageur devra se munir abondamment. Ce mets devient des plus substantiels lorsqu'on y ajoute quelques bananes ou des tranches de manioc.

En voyage, l'Indien quechua est très sobre : quelques

bananes grillées et quelques chiques ou *acullecos* de coca, suffisent à son alimentation. Mais au retour ou lorsqu'il a des aliments à discrétion, il mange abondamment.

Si l'Indien de la Sierra sale fort peu ses aliments, en revanche, ils sont pimentés d'une façon atroce ; le *aji* (piment rouge) et le *locoto* (piment vert) sont employés sans mesure et à tout propos ; nous devons reconnaître que cette cuisine pimentée active la digestion. La boisson favorite du Quechua, après l'alcool toutefois, est la *chicha ;* celle-ci s'obtient à l'aide de maïs que l'on met germer dans l'eau froide ; une fois séché et moulu on le fait cuire, puis on le filtre, on y ajoute de l'eau et on le laisse fermenter plusieurs jours. La *chicha mascada* (chicha mâchée) se fait de la même façon, sauf que le maïs, au lieu d'être moulu, est trituré et mâché par les dents des vieilles femmes.

L'Indien du Pérou préfère l'élevage à la culture parce que cela lui coûte moins de peine : des poules pour avoir des œufs, une chèvre pour du lait, des porcs et des cochons d'Inde pour avoir de la viande et de la graisse, un âne, un mulet ou un llama comme bête de charge, et il se trouvera riche et heureux.

Sur les Hauts-Plateaux, les Quechuas ont l'habitude d'envoyer leurs troupeaux de moutons ou de llamas paître dans la montagne ; ils y vivent là, en liberté absolue, pendant trois ou quatre mois. Parfois toutes les bêtes d'un même village sont confiées à un seul pâtre qui a bien voulu accepter d'affronter pendant plusieurs mois une solitude effrayante, et cela contre une rétribution des plus modestes qui lui sera payée à la fin de la saison ; elle consistera en barils de chicha, alcool, et une certaine quantité de laine. Ces pâtres sont les plus ignorants et les plus

superstitieux des habitants des *pueblos* (villages). La vie solitaire qu'ils mènent, sans un compagnon pour échanger des idées, les rend stupides, ils retournent peu à peu à l'animalité ; vêtus de haillons sordides et d'une malpropreté repoussante, leur intelligence ne dépasse guère celle des animaux dont ils ont la garde.

XVI. — Si le Quechua est tant soit peu sympathique par sa tristesse apparente, on sent cependant qu'il se résigne trop lâchement à la servitude, et pour être tout à fait impartial, il faut reconnaître que le Quechua ne travaille que lorsqu'il y est obligé pour payer le tribut (souvent aboli), pour exécuter les corvées réclamées de lui, ou pour s'enivrer. Sous le gouvernement des Incas, tout le monde, hommes, femmes et enfants était astreint au travail suivant les forces et les facultés de chacun. Depuis que le Quechua n'est plus asservi ni maintenu par la discipline de fer des Fils du soleil ou des Espagnols, depuis surtout que la loi a supprimé la contribution personnelle, l'Indien n'a profité de sa liberté que pour retourner à la vie primitive, à la paresse insouciante qui domine chez lui. Il travaille moins, mais il est plus pauvre que jamais. Il est vrai que ses besoins sont restreints et qu'il se trouve heureux ainsi ; peut être est-il un sage, ou craint-il que son travail profite à d'autres qu'à lui-même ?

Il serait cependant facile d'obtenir des Quechuas un travail suivi en leur assurant un bien-être auquel ils ne sont pas habitués, mais qu'ils savent apprécier. S'il faut exiger d'eux une certaine discipline, il faut aussi les traiter avec justice, mais sans faiblesse. L'Indien péruvien est très intelligent ; sa dégradation actuelle est uniquement due à la misère et à l'ignorance.

Lorsque l'Indien se loue pour un travail quelconque, c'est qu'il a besoin de quelque objet à son usage ou à celui de

sa femme ; alors il se fait guide, arriero (muletier), rameur, berger, domestique. Où le Quechua est vraiment remarquable c'est comme porteur : la charge moyenne d'un homme est de trente à quarante kilos ; l'Indien, excellent marcheur, peut faire des étapes de quarante à cinquante kilomètres ; c'est là une qualité des plus appréciables dans des régions où les voies de communication font le plus souvent défaut, et où il faut recourir au portage.

L'Indien quechua n'apprécie l'argent que pour se procurer l'alcool nécessaire pour s'enivrer pendant les fêtes nombreuses consacrées par la tradition, jointes à celles plus nombreuses encore du calendrier chrétien. Dans ces orgies favorisées par des prêtres cupides, métis ignorants, superstitieux et fanatiques, aux ordres desquels ils se soumettent aveuglément, les pauvres Quechuas dépensent tout ce qu'ils peuvent posséder, en *cohetes* (pétards) et en liqueurs dont le padre est souvent le fournisseur. Intéressés à cet état de choses, ces curés avides abandonnent les Indiens à leur dégradation et laissent s'écouler peu de jours entre chaque fête.

L'indifférence de l'Indien quechua de race pure pour l'argent dont il n'a pas un besoin immédiat, est cause que le recrutement des travailleurs est assez difficile. La main-d'œuvre est plus facile à obtenir chez les Cholos et dans toute la gamme des métis et des mulâtres, qui ont plus ou moins d'aptitude pour le travail suivant qu'ils ont plus ou moins de sang européen dans les veines.

En répandant un peu d'instruction parmi les populations indiennes de la Sierra, on obtiendrait sans aucun doute un résultat très appréciable. C'est là l'œuvre de l'avenir et le Pérou y trouvera sa récompense dans une excellente main-d'œuvre, car, fait remarquable, contrairement à ce qui se passe dans les Etats de l'Amérique du Nord où la

race indigène va disparaissant chaque jour davantage, au Pérou et en Bolivie, les populations Quechua et Aymara, loin de décroître, augmentent sensiblement.

XVII. — Les Européens sont relativement peu nombreux au Pérou ; cependant toutes les nations commerciales y sont bien représentées. Les Anglais sont en petit nombre, mais ils occupent une situation importante dans le commerce péruvien et surtout dans les exploitations minières.

Les Allemands sont un peu plus nombreux que les Anglais, ils sont généralement employés des grandes maisons de commerce. Les Américains du Nord sont en nombre peu élevé, ils sont surtout employés dans la construction et l'exploitation des chemins de fer.

Les Français sont, au Pérou, plus nombreux que les Allemands et même les Anglais ; ils sont établis à Lima et au Callao, surtout comme boutiquiers et petits commerçants, ils possèdent aussi quelques grandes maisons de commerce. Un certain nombre de nos compatriotes habitent aussi les villes de l'intérieur.

# CHAPITRE VI

Principales villes du Pérou. — I. Arequipa, ses habitants. — II. Trujillo. — III. Ica. — IV. Moquegua. — V. Chiclayo (Costa). — VI. Chachapoyas. — VII. Cajamarca. — VIII. Huaraz. — IX. Huanuco. — X. La ville la plus élevée du monde, le Cerro de Pasco, sa population, son climat. — XI. Tarma. — XII. Jauja. — XIII. Huancavelica. — XIV. Ayacucho. — XV. Abancay. — XVI. Puno. — XVII. Le Cuzco, comment on s'y rend. Les ruines incaïques. — XVIII. Moyobamba. — XIX. Iquitos.

La plupart des villes de l'intérieur du Pérou sont des bourgs plutôt que des cités telles que nous les comprenons ; on ne doit pas s'étonner de voir des localités peuplées de moins de 5.000 habitants ; certains chefs-lieux de province et même de département n'ont parfois pas une population supérieure. Au Pérou, comme dans nombre d'Etats de l'Amérique latine, tout est relatif, toutes les centralisations, toutes les divisions officielles sont plus ou moins théoriques, ce qui fait que la lecture d'une carte renseigne imparfaitement, car les difficultés des voies de communication éloignent beaucoup les centres les uns des autres.

Il n'est pas indifférent de connaître la valeur et la situation des centres de population, ainsi que la distance qui les sépare de Lima ; c'est pourquoi nous croyons

devoir donner certaines indications sur quelques-unes des principales villes du Pérou classées par zones et suivant leur importance.

I. — Sur la Costa, après Lima et le Callao, dont nous avons déjà parlé, la ville la plus importante est Arequipa, ville très commerçante qui a toujours joué un grand rôle dans la vie politique du Pérou depuis son indépendance. Elle est située à 885 kilomètres de Lima.

C'est le centre de l'activité intellectuelle et commerciale du sud du Pérou et aussi, en partie, du nord de la Bolivie, surtout depuis la construction des chemins de fer de *Mollendo*, *Puno* et Sicuani-Cuzco qui y convergent. Le mouvement des affaires y devient de plus en plus important, car les exportateurs de Bolivie, par les vapeurs du *Titicaca* et le chemin de fer de Puno et Cuzco, y transportent toutes les marchandises qui doivent être exportées par le port de Mollendo, distant d'Arequipa de 172 kilomètres ; cette voie est plus favorable que celle de Tacna où le transport se faisant à dos de mulet, les frais sont plus élevés.

Les principaux articles d'exportation sont les laines de vigogne, d'alpaca, les fourrures de chinchilla, le quinquina, la coca, le café, les métaux précieux, etc.

Arequipa a une population de 30.000 âmes environ ; cette ville est édifiée à 2.329 mètres d'altitude, dans une vallée dominée par trois volcans élevés, le *Misti* où a été construit par les Américains un observatoire astronomique, le *Chachani* et le *Pichupichu* qui forment un immense cercle de 30 milles de diamètre. Au centre se détache la ville toute blanche, ce qui forme un curieux contraste avec la campagne verte où émergent un peu partout de pittoreques villages; plusieurs possèdent des bains de sources minérales.

Les maisons d'Arequipa sont élégantes et solides, construites pour supporter les fréquents tremblements de terre qui ont détruit cette ville plusieurs fois, retardant son développement commercial. Toutes sont en pierres calcaires poreuses, mais résistantes, que l'on extrait d'immenses carrières situées à la base du Mistice ; c'est à ces pierres que la ville doit de paraître à distance d'une extrême blancheur. La ville est partagée en deux par le rio Chili ; sur la rive gauche s'élève la plus belle partie, les rues en sont droites et larges, le climat est sec et froid mais très sain ; c'est la température des tropiques fort tempérée par l'altitude de la ville au-dessus du niveau de la mer.

La situation géographique d'Arequipa en fait l'intermédiaire obligé du commerce d'importation et d'exportation du sud péruvien et du nord de la Bolivie. Au point de vue industriel la ville n'occupe pas encore une place très importante, cependant, outre diverses fabriques, elle possède une fonderie et une usine métallurgique très bien montée. Il existe à Arequipa une université, l'instruction y est très developpée.

Mais ce qui domine tout à Arequipa, c'est la religion et la politique.

En effet, le sentiment religieux y est porté à sa plus haute expression, presque jusqu'au fanatisme ; alors que dans tout le Pérou, le peuple est croyant, dévot même, mais tolérant, à Arequipa le rôle du prêtre prime celui des hauts fonctionnaires, lui seul sera obéi quoi qu'il demande.

A ce défaut d'intolérance, les habitants d'Arequipa et de tout le département en joignent un autre : c'est d'être doués d'un chauvinisme étroit et quelque peu ridicule, sans doute parce qu'ils ont la réputation, dont ils sont fiers, d'être les plus turbulents de tout le Pérou. C'est à



Photo. Soc. géo. de Lima.

*Arequipa et le volcan Misti : pont sur le rio Chili.*

Arequipa que se sont organisées la majeure partie des révolutions qui ensanglantèrent autrefois le pays. Cette turbulence semble s'être calmée, car depuis une dizaine d'années la paix publique n'a pas été troublée.

Mais cela n'empêche pas les habitants d'Arequipa d'être actifs et industrieux ; les femmes sont comme à Lima jolies et fort coquettes. C'est le département où l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts et les sciences se sont le plus développés. Mais comme tout est relatif, dans ce pays, pendant qu'une partie de la population s'agite et travaille, l'autre partie mène une existence toute contemplative.

En résumé on peut dire de la population du département d'Arequipa qu'elle a mauvaise tête, mais bon cœur.

Trujillo, distante de 565 kilomètres de Lima, est la capitale du département de la Libertad et de la province du même nom, elle est située à 65 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, et à 11 kilomètres de la côte, à laquelle elle est reliée par un chemin de fer qui se prolonge jusqu'à Ascope au centre de magnifiques exploitations de coton, de canne à sucre et de rizières prospères.

Trujillo, fondée par Pizarre en 1535, est une des plus anciennes villes du Pérou, on y jouit malgré sa latitude presque équatoriale d'un climat sain, sec et chaud. La ville ne couvre pas une très grande superficie ; de forme particulièrement régulière, ses rues sont bordées de maisons nombreuses et confortables mais à l'aspect rébarbatif, aux murs énormes et sans fenêtres.

Trujillo est aujourd'hui quelque peu déchue de son ancienne splendeur, sa population est de 12.000 à 13.000 habitants ; c'était autrefois le centre d'attraction de toute l'aristocratie et de la richesse du nord du Pérou, elle n'est plus à l'heure actuelle que la résidence des riches *hacen-*

*deros* (planteurs) de la vallée de *Chicama*. La population, très métissée, est en général indolente ; dans les rues on aperçoit nombre de nègres et de négresses, paressant au soleil le long des murs blancs. Depuis que la loi en les faisant électeurs les a faits les égaux des blancs, ils ont pour le travail un profond mépris.

Presque tous les villages des environs de Trujillo sont habités par des nègres ou des Indiens; ces derniers y sont de belle stature, surtout à Moche.

C'est surtout autour de Trujillo, que l'on peut admirer les ouvrages destinés à l'irrigation des plaines environnantes ; ces canaux, construits par les Incas, très bien compris, faisaient circuler l'eau dans ces parages par un système presque analogue au système de la circulation du sang dans les veines. On peut y voir encore une sorte de digue et d'aqueduc de plusieurs kilomètres de longueur qui captait une partie des eaux du rio Moche pour approvisionner une immense citerne ou réservoir que les habitants de la région nomment *manpuesteria*.

III. — Ica est le chef-lieu du département de ce nom. Cette ville, reliée au port de Pisco par un chemin de fer de 74 kilomètres, est appelée à un certain développement lorsqu'on aura construit la ligne projetée de Lima à Pisco, qui vient d'être votée par le congrès péruvien. Ica n'est qu'à 275 kilomètres de Lima, par la voie de Cañete ; c'est le centre de magnifiques plantations de vignes, canne à sucre, coton, nopal, etc., on y fait une eau-de-vie très appréciée, le *pisco*, qui est aussi connue sur la côte du Pacifique que le cognac en Europe. Le pisco est fait avec du raisin muscat et avec une autre espèce nommée raisin d'Italie. Ica avait autrefois une grande importance commerciale, à l'époque où l'on extrayait le guano des îles Chincha ; ce n'est plus aujourd'hui que la voie d'exporta-

tion des départements d'Ayacucho et de Huancavelica.

On trouve dans les environs plus de cent *haciendas* où se fabriquent du vin et des liqueurs d'exportation, et quelques verreries qui font de brillantes affaires. Plusieurs ruines d'aqueducs incas, remarquables par l'habileté de la construction, se voient aussi à quelque distance, quelques-uns ont été restaurés. La population d'Ica est de 15.000 habitants environ.

IV. — Moquegua, chef-lieu de la province littorale de ce nom, n'a qu'une population de 8.000 âmes à peine ; comme dans les environs d'Ica, il y a dans les riches vallées de Sama, Locumba et Moquegua de grands vignobles qui produisent des vins très estimés. Sur les versants de la Cordillère occidentale, toute proche, il existe des mines d'argent et de cuivre qui ne sont pas exploitées en raison de la grande difficulté des transports.

La ville de Moquegua était, avant la triste guerre du Pacifique (1880-1883), reliée au port d'Ilo ou de Pacocha par un chemin de fer de 100 kilomètres ; les Chiliens détruisirent la ligne, et, considérant que les rails et le matériel roulant valaient mieux que des pendules, s'en emparèrent comme de butin de guerre.

Souvent bouleversée par des tremblements de terre, cette contrée jouit cependant d'un climat salubre, mais au point de vue végétal et animal, c'est un des plus pauvres départements du Pérou quoique tout y pousse à merveille lorsque la terre est arrosée. On parle de faire ou de refaire plutôt autour de Moquegua d'importants travaux d'irrigation semblables à ceux construits par les Incas ; souhaitons, pour cette région si souvent éprouvée à divers titres, la réalisation de ces projets. Quant à la ligne ferrée, depuis vingt ans, on parle de la reconstruire et de la prolonger jusqu'aux districts miniers situés à l'est,

malheureusement tout cela est resté à l'état de projet.

Parmi les villes de la Costa méritant d'être signalées figurent encore PIURA, PAYTA et LAMBAYEQUE sur la côte nord ; leur climat est sain mais d'une sécheresse terrible ; leur population varie de 6.000 à 8.000 habitants dont la plupart ont la réputation d'être de très bons marins. CHICLAYO, chef-lieu du departement de Lambayeque, est la ville qui a fait le plus de progrès, c'est le centre d'un commerce actif en raison de sa situation au milieu de grands domaines où l'on récolte le riz le coton et la canne à sucre. Chiclayo a supplanté Lambayeque comme capitale, le climat de cette ville étant rendu humide et malsain par les inondations. Dans la zone de la sierra nous trouvons quelques villes, toujours d'une importance relative ; ce sont, du nord au sud :

VI. — CHACHAPOYAS, chef-lieu du département de AMAZONAS, remarquable par son sol montueux coupé de riches et fertiles vallées, est une ville d'environ 10.000 âmes, perdue au milieu de montagnes désertes mais dans une délicieuse situation. Cette ville végète, car il n'existe dans cette région, peu peuplée, aucune bonne voie de communication.

Chachapoyas n'a de relations commerciales qu'avec Cajamarca et Moyobamba, villes qui se trouvent chacune à 250 kilomètres à droite et à gauche. Fondée par Pizarre à 500 kilomètres des rives du Pacifique et à peu près autant des ports de l'Amazone, elle possède une population très douce et industrieuse. A différentes reprises ces braves gens ont cherché à sortir de leur isolement en se frayant un passage vers l'Amazone, à travers les forêts où habitent des Indiens qui n'ont aucune relation avec les civilisés. Ces Indiens sauvages vivent par petites tribus souvent en guerre entre elles. Dans cette contrée si vaste où les règnes végétal et minéral n'ont rien d'extraordinaire

malgré le voisinage de l'équateur, ces entreprises demandent beaucoup de persévérance.

Les résultats de ces tentatives ne sont pas encore bien connus.

Toute cette région jouit d'un climat salubre et agréable ; des zones entières sont d'une grande richesse, alors que d'autres sont plutôt pauvres.

Il y existe des mines assez riches, autrefois exploitées par les Jésuites ; en outre plusieurs rivières roulent des paillettes d'or.

VII. — Cajamarca, chef-lieu du département de ce nom, est située sur le versant ouest de la Cordillère de la côte, à 2.730 mètres d'altitude ; le climat y est sain et relativement tempéré, car le thermomètre descend rarement audessous de zéro et ne dépasse guère 20° pendant les jours les plus chauds de l'été. Cajamarca est pour ainsi dire la nécropole des Incas. Les Indiens pourraient y retrouver nombre de souvenirs de leurs anciens souverains.

C'est dans cette ville que fut étranglé l'Inca Atahualpa sur les ordres de Pizarre.

La ville possède une population qui peut varier entre 12.000 et 14.000 habitants ; elle est de forme régulière, elle a huit églises dont deux d'un style assez élégant. Cajamarca se trouve située entre Trujillo et Chachapoyas, à environ 240 kilomètres de chacune de ces villes et à 150 kilomètres à l'est du port de Pacasmayo par la voie ferrée qui fonctionne déjà en grande partie. Le chemin de fer parvient actuellement jusqu'à la ville de Cajamarca. Lorsque cette voie ferrée sera achevée, Cajamarca prendra certainement un grand développement, car elle se trouve à moins de 80 kilomètres du riche district minier de Hualgayoc et à 40 des mines de Chilete qui sont des plus

renommées. La population est très accueillante et hospitalière.

VIII. — Huaraz, capitale du département de Ancachs, est située à 2.000 mètres d'altitude, le climat y est très sain et agréable. La population dépasse peut-être 20.000 habitants. Située au centre d'une région dont le sous-sol est particulièrement riche (mines d'argent, de houille), dans des terres favorables à l'agriculture et à l'élevage, — cette ville prend chaque jour une importance plus grande.

Huaraz est en relation avec la côte par les ports de Santa, Chimbote, Huarmey, Casma et avec Lima par une route terrestre plus courte que la voie de Huarmey ; par cette dernière, la distance qui sépare Lima de Huaraz est de 355 kilomètres.

Huaraz qui est déjà en communication constante avec les ports de la côte et les villes de Yungay, Caraz et Carhuaz deviendra d'ici peu un centre commercial et industriel des plus importants le jour où y parviendra le chemin de fer qui part de la magnifique baie de Chimbote. Cette ligne est actuellement totalement construite jusqu'à Suchiman, soit 55 kilomètres. La distance qui sépare Chimbote de Huaraz est de 180 kilomètres ; les travaux de prolongation de la ligne de Chimbote à Huaraz viennent d'être repris avec activité. Les célèbres mines de Ticapampa, dans l'important district minier de Recuay, ne sont pas à plus de 25 kilomètres de la ville. Toute cette région mérite de retenir l'attention, car outre l'importance des entreprises minières qui vont s'y développer, elle offre un sol fertile et l'élevage peut y être fait dans des conditions très avantageuses. Le département a une population de 430.000 habitants, c'est un des plus peuplés de la république.

IX. — HUANUCO, située entièrement sur les Andes, à 1.800 mètres d'altitude, à 120 kilomètres au nord de Cerro de Pasco et à 410 de Lima, est le chef-lieu du département du même nom. Le climat y est très sain; malgré sa température élevée, la végétation y est extrêmement luxuriante et l'on y récolte tous les fruits de la zone tropicale; on y fait un grand commerce de quinquinas ; la coca et les cafés de Huanuco sont très appréciés dans le pays même, où ils trouvent un écoulement facile à un prix rémunérateur. Huanuco fait un commerce actif entre Cerro de Pasco et Lima; c'est le principal centre de ravitaillement de la colonie allemande du Pozuzo dont nous parlerons dans le chapitre sur la Montaña.

Cette ville, d'une population de 10 à 12.000 âmes, ne prendra quelque développement que lorsqu'une bonne route carrossable l'aura réunie à Cerro de Pasco en attendant la construction du chemin de fer projeté, et aussi quand la navigation fluviale sera devenue plus régulière sur le Pachitea, affluent de l'Ucayali, une des voies de l'Amazone.

X. — CERRO DE PASCO. Cette ville est la capitale du département de JUNIN ; celui-ci est le département le plus froid du Pérou ; dans les maisons, il est indispensable d'avoir du feu, alors qu'à peu de distance, dans les vallées plus basses, il fait une grande chaleur. C'est dans le département de Junin, le plus central du Pérou, que se trouve la petite Lagune de Lauricocha, d'où sort, simple petite rivière, le fleuve géant du monde, l'Amazone.

Perchée comme un nid de condors sur une montagne argentifère, presque à la crête des Andes, à 4.352 mètres d'altitude (1), la ville de Cerro de Pasco, qui a détrôné comme chef-lieu du département de Junin la gentille

(1) 4.325 mètres suivant Babinski.

petite ville de Tarma est certainement une des villes les plus élevées du globe (1). La ville fut fondée il y a deux siècles, elle occupe le centre même des gisements d'argent de cet immense bloc de métal qu'est le Cerro de Pasco, à tel point que toutes ses rues, toutes ses maisons pourraient donner accès à autant de puits de mine.

La population de cette ville est très flottante, elle peut varier entre 16 et 20.000 habitants, surtout depuis que la locomotive a pénétré dans ses murs, il y a quelques mois. Il y a bien 16.000 mineurs, parmi lesquels un certain nombre sont continuellement à la recherche de nouveaux filons. Certains ont déjà fait plusieurs fois fortune, mais leurs passions les ayant vite mis à sec, ils se remettent, sans murmurer, à la poursuite de la déesse capricieuse, lestés d'un fort bagage d'espérance et de philosophie, en même temps que de persévérance et d'énergie.

Le climat de Cerro de Pasco donne lieu à de curieuses observations ; en très peu d'heures, le ciel, qui apparaît d'un bleu limpide, passe au noir, des orages de pluie, de neige, de grêle, alternent avec des éclaircies pendant lesquelles on est brûlé par les rayons du soleil ; il disparaît après un coup de vent, pour faire place à une pluie torrentielle, qui à son tour cesse presque immédiatement, et le ciel redevient d'une sérénité incomparable. Les habitants de Cerro de Pasco, qui appartiennent aux races et aux peuples les plus divers, mènent une vie active, mais monotone, ils sont exposés au *soroche* (mal des montagnes), au point de côté, et parfois aussi, surtout pendant les orages que nous venons de décrire et qui sont périodiques,

(1) Dans le département d'Arequipa se trouve le petit village de *Apo*, du district de Chihuata, situé à 4.385 mètres d'altitude ; c'est l'endroit habité le plus élevé du monde avec le village de *Chonta* en Bolivie.

ils se mettent à trembler, sous l'influence du mercure, paraît-il; on dit alors qu'ils sont *azogados*.

Comme on le voit, le séjour de Cerro de Pasco n'est rien moins que paradisiaque; pendant huit ou neuf mois de l'année, le froid, les vents, la foudre, la neige et la grêle sévissent de telle façon sur la malheureuse ville que sans l'appât des incalculables richesses métalliques que renferme le Cerro, les sombres maisons de briques qui s'alignent le long des rues boueuses seraient vite abandonnées.

Cette alternative ne se présentera plus maintenant; l'arrivée du chemin de fer va donner à la ville une vie nouvelle; elle lui permettra d'exploiter fructueusement ses gisements de charbon, de cuivre, de plomb, sans compter l'argent, dont il a été extrait depuis la colonisation jusqu'en 1890, malgré des procédés rudimentaires, pour une valeur de plus de sept milliards de francs. Depuis fort longtemps les mines sont inondées et, faute de machines d'épuisement, l'exploitation intensive est interrompue, on n'exploite guère que le *cascajo*, minerais autrefois abandonné comme rebut. Cette exploitation donne encore une moyenne de 30.000 kilos d'argent par an. Le jour où les compagnies auront amené de grandes machines pour l'épuisement des mines envahies par l'eau, et employé des procédés plus modernes pour le traitement des minerais, la ville de Cerro de Pasco offrira le tableau d'un important centre industriel et commercial à l'altitude stupéfiante de 4.352 mètres.

XI. — A 34 kilomètres de Cerro de Pasco, et à 249 de Lima se trouve, située à 3.050 mètres d'altitude et dans

(1) La distance qui sépare Lima de Cerro de Pasco est de 260 kilomètres. Cette ville se trouve à une égale distance au nord de la Oroya et de Tarma, au sud de Huanuco, à l'ouest du *futur* port fluvial du Palcazu.

une belle vallée, la jolie ville de TARMA, où viennent se reposer les habitants de Cerro de Pasco et aussi ceux de la Costa atteints de maladies de poitrine. L'oppression douloureuse qui caractérise le soroche devient beaucoup moins gênante et disparaît presque à une altitude de 3.000 mètres. Dans toute la campagne de Tarma, aux jardins plantés de nombreux peupliers, on jouit d'une température douce et caressante.

XII. — JAUJA, à 41 kilomètres de Cerro de Pasco, est une ville tout aussi agréable et pittoresque que Tarma. C'est, comme celle-ci, une station recommandée aux personnes atteintes de maladies de poitrine. On y obtient, paraît-il, des cures merveilleuses sur des phtisiques au deuxième et au troisième degré. On estime, par expérience, que l'atmosphère des *punas*, pauvre en oxygène, est très favorable à la guérison de ces maladies.

XIII. — La ville de HUANCAVELICA, chef-lieu du département de ce nom, se trouve située sur la Cordillère occidentale, à 3.800 mètres d'altitude, à 365 kilomètres de Lima par la voie de *Lunahuana*.

Le département est célèbre par les mines de mercure qui s'y rencontrent fréquemment et en abondance ; on en a recueilli en grandes quantités dans des fossés creusés à fleur de terre. L'exploitation des principales mines de mercure, entre autres celle de Santa Barbara, située aux environs de la ville, est aujourd'hui paralysée par l'envahissement des eaux, le manque de voies de communication rend difficile et coûteux le transport des machines puissantes nécessaires à l'épuisement de celles-ci. Aussi la ville de Huancavelica a-t-elle vu diminuer sa population d'une façon notable, celle-ci n'est plus aujourd'hui que de 8 à 10.000 habitants à peine, quand au siècle dernier elle s'élevait au double.

Si Huancavelica est riche en mines de cuivre, argent et mercure dont le Cerro de Santa renferme des gîtes d'une richesse incalculable, non encore exploités, toujours en raison des communications difficiles, en revanche, c'est le département le plus pauvre comme animaux et végétation. Situé à une grande altitude de la Cordillère, ce département ne produit guère qu'un maigre herbage, le stipaychu, des pommes de terre et de l'orge ; on trouve aussi dans cette région une sorte d'herbe aromatique nommée *yerba Luisa* (1), plante dont le goût est semblable à celui du thé et non moins agréable. La température de Huancavelica est froide et variable, le thermomètre oscille dans la journée entre 6 et 12 degrés au-dessus de zéro, du mois de juillet au mois d'octobre.

XIV. — Ayacucho, autrefois Huamanga, porte le nom de la fameuse bataille qui fut livrée dans ses environs en 1824 et qui décida de l'indépendance du Pérou ; c'est la capitale du département de ce nom. Ayacucho, situé au centre même du Pérou, à 2.400 mètres d'altitude, en est le département le plus sain pour les Européens. La ville possède une population de 15 à 16.000 habitants ; comme celle du département voisin d'Arequipa, elle peut être considérée comme une des plus braves et des plus belliqueuses du sud Amérique, sans doute pour les mêmes causes climatériques. De même que Arequipa, elle fut l'instigatrice de révolutions nombreuses, dont l'ère, heureusement pour le Pérou, semble avoir pris fin.

La ville a assez bon aspect ; elle possède une université, un séminaire, évêché, tribunal, etc., et, naturellement, plusieurs églises, car c'est ce qui manque le moins dans la

(1) Herbe Louise.

plus pauvre des villes péruviennes. La cathédrale, dorée à l'intérieur, est d'assez bel aspect.

Le climat est vraiment tempéré, le thermomètre signale une température minima de 12° et de 24° maximum. La principale richesse consiste en mines d'argent. Ses richesses végétales ne sont pas très importantes sur les plateaux ; on y peut cependant faire de l'élevage ; toutes les céréales y viennent très bien, car il ne gèle pas ; en outre, les vallées, toujours plus chaudes, produisent tous les fruits et plantes des tropiques. Le cactus ou figuier de Barbarie y est aussi très abondant, trop même. On observe, dans ce département, de nombreux cas de cécité.

Lorsque la ligne de Lima à la Oroya atteindra Ayacucho, cette ville pourra tirer meilleur parti de ses mines, et des riches forêts de la province de Huanta. Ce prolongement vient d'être voté par les Chambres, il reste à passer à l'exécution. La ville est séparée de Lima par une distance de moins de 1.000 kilomètres et se trouve exactement placée à distance égale de Cuzco et de la capitale.

XV. — Abancay est le plus petit chef-lieu des départements péruviens ; c'est en effet un des moins peuplés. Sa population de 4 ou 5.000 habitants est composée de nombreux planteurs dont les exploitations s'étendent dans les riches vallées environnantes. La canne à sucre fait l'objet de la principale culture ; on en tire la mélasse et une certaine eau-de-vie appelée *canazo* qui trouvent d'excellents débouchés dans les départements voisins. Abançay, capitale du département d'Apurimac, est située à 170 kilomètres à l'ouest de Cuzco sur le chemin qui conduit à Andahuailas et à Ayacucho. Pour permettre à ce département d'exploiter les forêts qui s'étendent sur les bords de l'Apurimac et de ses affluents, il faudrait de bonnes routes qui manquent malheureusement et manqueront longtemps encore. Ce

département, qui a été distrait de celui de Cuzco, est un des moins connus du Pérou.

XVI. — Puno est la capitale du département de ce nom qui s'étend au nord-ouest du lac de Titicaca ; celui-ci occupe le plateau qui lui a donné son nom ; il est situé à 4.268 mètres d'altitude d'après Forbes et Squiers, mais il semble que cette altitude ne soit pas la même suivant les saisons, et on a remarqué que le niveau des eaux du lac baisse notablement.

Le lac de Titicaca est le plus élevé du monde (parmi ceux qui sont navigables). A vol d'oiseau il est situé à 523 kilomètres de la côte ; sa longueur est de 190 kilomètres et sa largeur varie de 55 à 70 kilomètres. Sa profondeur atteint depuis 30 mètres jusqu'à 300 mètres, la pêche y est abondante.

Sur la rive péruvienne du lac Titicaca, on trouve un certain nombre de petites villes : Julé, Pamata, Huancané etc. Puno est le centre commercial le plus important, sa population est de 12.000 à 14.000 habitants, en majorité composés d'Indiens Quechuas et Aymaras ; ces derniers sont les plus nombreux. La ville est reliée au port de Mollendo par une ligne ferrée de 673 kilomètres ; c'est pourquoi nombre de produits boliviens passent en transit libre par la voie de Puno en vertu de traités passés avec le Pérou. On fait à Puno un grand commerce de laine d'alpaca qui passe pour être la plus fine laine du Pérou, avec celle de vigogne et de brebis ; il se fait aussi un grand trafic de quinquinas, cocas et divers autres produits des forêts de Yungas et de Carabaya.

Les mines de Puno, dans lesquelles figurent celles de Carabaya, passent pour avoir été les plus riches du monde. Aujourd'hui, malgré le chemin de fer, la plupart des mines de cette région sont à peu près abandonnées

parce qu'elles sont envahies par les eaux et bien qu'elles soient encore fort riches, mais la configuration du sol montueux environnant, sans système d'écoulement, occasionnerait de trop grandes dépenses pour les épuiser. Un grand nombre de cours d'eau du département charrient de l'or. Cette réputation, attire chaque année un certain nombre d'orpailleurs qui viennent y tenter la fortune. Mais comme toujours en pareil cas, il y a plus d'appelés que d'élus et beaucoup perdent leur temps et leur argent.

En raison de son climat et de son sol varié, Puno possède une grande diversité d'animaux et de végétaux; tout y peut vivre, tout y peut pousser. Le climat du plateau se prête admirablement à l'élevage. La population de ce département est de plus de 540.000 habitants; c'est la plus dense de la république.

XVII. — Le Cuzco, chef-lieu du département qui porte son nom, est situé dans une vallée en amphithéâtre à 3.488 mètres d'altitude et à plus de 400 kilomètres de la côte. C'est l'ancienne métropole des Incas, aujourd'hui déchue de sa splendeur. Si elle n'est plus comme jadis étincelante d'or, cette cité, ainsi que toute la région qui l'entoure, mérite de retenir l'attention de tous, capitalistes, négociants, artisans, car l'arrivée il y a deux ans du chemin de fer à Cuzco provoqua la fondation de nombreuses industries et exploitations qui furent favorisées par une main-d'œuvre assez nombreuse et bon marché.

En quelque point que l'on se trouve sur la côte du Pérou, la voie la plus pratique pour se rendre dans l'ancienne capitale des Incas est celle de Mollendo-Aréquipa-Sicuani, ligne ferrée qui a été prolongée jusqu'à Cuzco même.

Après avoir quitté Mollendo, le chemin de fer se lance à travers une contrée aride et désolée; tout d'abord, la pente est assez raide, puis on découvre à travers une éclaircie

des puissantes montagnes qui s'étendent proches ou distantes, la charmante vallée de Tambo qui forme une agréable oasis avec ses plantations verdoyantes de riz et de cannes à sucre. Ensuite, après une ascension plus prolongée, on parvient à une plaine de sable aride où l'on ne distingue, comme végétation, que d'énormes cactus, et çà et là, des huttes et villages indiens ; et l'on roule sans relâche vers le volcan « Misti », au pied duquel s'élève Aréquipa, Depuis la côte, on aperçoit le sommet pyramidal et tronqué de ce volcan tout étincelant de neige, qui s'élève à 5.847 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Aréquipa, nous l'avons dit, est une ville des plus agréables ; climat excellent, à la fois doux et frais.

Après cette première étape, car le voyage n'est repris que le lendemain, la voie ferrée continue son ascension en suivant le chemin que lui trace le torrent d'Aréquipa. L'altitude est de près de 4.000 mètres, le froid devient âpre et cinglant et nombreux sont les voyageurs qui sont pris du mal des montagnes ; à partir de cet instant, le train s'emplit de l'odeur peu agréable des remèdes de bonne femme : ail, vinaigre, eau sédative, généralement préconisés pour la circonstance (1).

A Juliaca, gros village quechua de 3.000 âmes, les voyageurs pour le Cuzco descendent et passent la nuit, car à cet endroit la voie se bifurque en deux directions, l'une se dirige vers le port de Puno sur le lac Titicaca, l'autre sur Sicuani, autre gros village quechua ; ce tronçon

(1) Le Soroche détermine chez ceux qui en sont atteints une prostration complète. Mais il est surtout caractérisé par de la migraine, de l'oppression, et les cas graves par l'hémorrhagie. Les femmes le ressentent généralement plus que les hommes : en somme, toute personne qui n'est pas asthmatique et a le cœur en bon état ne ressent que peu ou pas les effets du soroche.

Pour en éviter les atteintes nous recommandons l'emploi de l'ammoniaque ou de l'ail dès les premiers symptômes.

est l'amorce faite sur Cuzco. Circonstance assez rare dans ces altitudes, on trouve à Juliaca un hôtel très bien pour l'endroit, aussi le propriétaire y a-t-il fait fortune.

Le lendemain, dernière journée en chemin de fer, jusqu'à Sicuani, alors terminus de la ligne ferrée. Nous traversons, pendant cette dernière étape, divers centres miniers importants : or, étain, cuivre, etc. A toutes ces stations on voit beaucoup d'Indiens aux ponchos de couleurs variées où domine le rouge, et un non moins grand nombre d'Indiennes, accroupies pour la plupart, mais non pas inactives, les unes filant au fuseau la laine dont elles feront ensuite les ponchos, les autres criant leurs marchandises ; celle-ci allaitant son nourrisson, qu'elle porte ensuite sur son dos, à peine retenu par un poncho noué devant, car elles aussi portent ce vêtement national ; celle-là cherche les poux de son moutard (c'est là une occupation très commune et une friandise très recherchée). Ces stations sont des espèces de petits marchés ; on y débite toute sorte de marchandises, depuis les aliments les plus variés jusqu'aux produits des quelques industries indigènes voisines. Nous y avons vu quelques poteries, à personnages en relief, vraiment remarquables ; rudimentaires, certes, mais dont le cachet d'originalité est saillant.

Dans les hautes altitudes interandines, le bois est des plus rares, aussi les populations n'ont-elles pour tout combustible que la fiente des troupeaux de lamas, qui est précieusement recueillie et séchée. Ce curieux combustible, que l'on nomme *taquia*, se présente sous la forme de boules noires de la grosseur d'une olive ; la *taquia* fait l'objet d'importantes transactions sur tous les marchés de la région.

Entre Sicuani et le Cuzco, il existait un service alterné de diligence et d'automobile ; c'est une de celles-ci qui nous

conduit à travers la route périlleuse mais pittoresque, entretenue par la Compagnie américaine qui a construit le chemin de fer et qui possède également ce monopole. Les diligences et les automobiles sont très confortables; le trajet s'effectue en deux étapes. Enfin, après avoir traversé la charmante petite ville d'Urcos, au nord de laquelle se trouve le petit lac dans lequel aurait été jetée, suivant la légende, l'énorme chaîne d'or qui entourait la place de Cuzco, nous arrivons dans cette ville si bizarre et si curieuse.

L'impression produite par cette cité, qui à un moment donné fut un des centres les plus actifs de l'univers entier, est celle de l'admiration; quoique la ville ne soit pas belle, plutôt sombre et quelque peu sale, son aspect est aussi original qu'imposant. La ville a conservé en grande partie les plans et la disposition des rues de la cité incaïque, ce qui fait que celles-ci sont généralement étroites et irrégulières. Cuzco est traversé par le rio HUATANAY, canalisé par les Incas, dont les travaux merveilleux subsistent encore.

LE CUZCO, ou plus exactement CCOZCCO, est construit sur des terrasses artificielles aux pieds desquelles s'étale une vallée arrosée par cinq cours d'eau; c'est entre les divisions formées par ces rivières, que s'étendent les quartiers formant autant de cités, œuvres de plusieurs races.

Après le Cuzco cyclopéen, on peut voir les traces laissées par les *Amautas* et par les *Purhuas*, mais les vestiges les plus imposants sont ceux qui datent des Incas. Qu'on s'imagine une ville entièrement construite avec des pierres énormes, des blocs de granit et de porphyre de couleur foncée, puis sur cette ville rasée à quelques mètres du sol, sur des constructions à peu près intactes, une autre s'est reconstruite avec un style différent; c'est la ville hispano-mauresque des Espagnols et des Péruviens.

Ces deux villes superposées ne sont pas d'un bel aspect, mais le contraste est tellement frappant qu'il impressionne. C'est ainsi que nous admirons l'église de la Merced, dont la cour intérieure a voulu ressembler à celle de l'Alcazar; celle de Santo-Domingo, construite, non pas sur l'emplacement, mais sur le temple même du Soleil. Toutes les constructions, d'origine incaïque, sont rectilignes, elles s'étendent sur plus de trois kilomètres; seul le temple du Soleil est bâti en fer à cheval.

Mais ce n'est pas dans la ville seulement que s'est affirmée la science et l'activité merveilleuse des travailleurs incas; à une courte distance en dehors de Cuzco, le voyageur qui s'est fait accompagner d'un guide est saisi d'admiration à la vue des monuments gigantesques, des admirables vestiges qui s'élèvent de toutes parts; on éprouve en même temps un sentiment de respect pour la race remarquable qui a fourni cet effort grandiose.

Ce qui tout d'abord attire l'attention, c'est une colline de 200 mètres dominant Cuzco au nord, l'un des côtés est abrupt et inaccessible; de l'autre s'élève le fort cyclopéen de *Sacsay-Huaman;* sa longueur est de 350 mètres, et sur cette surface s'élèvent trois murs d'enceinte de 5 mètres de hauteur. Dans ces murs se trouvent creusées des niches dans lesquelles devaient s'abriter les sentinelles. Ces fortifications sont fort imposantes et, à l'époque, devaient être absolument imprenables. Mais ce qui est surtout admirable, ce sont les pierres qui servirent à édifier cette construction gigantesque. Quelques-unes pèsent 15 et 20 tonnes, et l'on se demande avec stupéfaction comment les artisans incas, qui ne connaissaient certainement pas les moyens dont nous disposons aujourd'hui pour soulever les poids lourds, ont pu mouvoir des blocs qui mesurent 4 et 5 mètres de hauteur. De quels ins-

truments les Incas se sont-ils servis pour transporter de semblables fardeaux ? Sur les moyens employés, on est obligé de se borner aux conjectures plus ou moins exactes, mais ces procédés, comme le résultat obtenu, n'en sont pas moins dignes de notre admiration.

Sur une élévation de terrain voisine du Sacsay-Huaman, appelée *Qquuisillo Hunqu-Ina* (l'endroit où danse le singe) par les Quechuas, et le *Rodadero* (Glisseur ou Rouleur) par les Espagnols, on trouve des blocs granitiques sculptés et transformés par les travailleurs incas en terrasses, galeries, renfermant un grand nombre de niches, en sièges et marches de toutes formes.

A l'est, on aperçoit les constructions bizarres du *Qquenco* entourées de travaux semblables à ceux qui se trouvent sur le Rodadero. Toutes ces constructions sont situées à la même altitude que le Sacsay-Huaman, à un peu plus de 200 mètres au-dessus de la vallée de Cuzco (1).

Mais ce qui pour l'observateur est le plus étonnant, c'est que les Incas dans leurs édifices n'employaient aucun ciment. Ils taillaient leurs pierres (ils ne connaissaient ni le fer et l'acier, mais avaient découvert, ce qu'aujourd'hui encore nous ignorons, la trempe du cuivre, et c'est avec des outils de cuivre qu'ils ont obtenu ces merveilleux résultats), et ils les taillaient avec tant de perfection qu'elles se juxtaposaient. Et ils ne les taillaient pas carrées ou rectangulaires, cela n'eût pas donné assez de solidité à leurs constructions, dans une contrée où les tremblements de terre sont plutôt fréquents ; non, leurs pierres sont hexagones, octogones, nous avons même vu une pierre qui avait douze angles inégaux, dont deux ou quatre rentrants, et, à ces mêmes pierres, les autres sont si bien

(1) Pour édifier le temple du Soleil, le Sacsay-Huaman et le Qquenco, 20.000 hommes furent employés pendant cinquante ans.

ajustées, qu'il est impossible aujourd'hui encore d'y passer une épingle.

Nous avons vu aussi d'autres blocs qui portaient des empreintes de mains, d'animaux ; d'autres, au contraire, où ces mêmes dessins étaient en relief ! Comment ont-ils pu faire cela ? Ce n'étaient pas leurs outils de cuivre, si bons fussent-ils, qui leur ont permis une telle œuvre. Non, là, la pierre a été rongée, dissoute, mais au moyen de quel acide ? Ces Indiens avaient la science si approfondie de la plante, de l'herbe de leur Cordillère que c'est là que nous devons en chercher l'explication. Et il est malheureux que, de même qu'ils ont su nous garder leur langue, ils ne nous aient pas transmis leur science.

Le nom de Rodadero, dont nous avons parlé plus haut, vient d'une pierre lisse qui se trouve sur l'une des faces de la colline. Cette pierre est si glissante, que l'on s'en sert pour en obtenir les effets d'une montagne russe. En effet, les habitants de Cuzco ont l'habitude de s'y rendre à certains jours de l'année et d'y prendre leurs ébats. Tous montent au sommet de la roche, puis chacun se laisse glisser jusqu'en bas de la pente rapide, au milieu des rires que provoquent les cabrioles et les chutes heureusement sans danger. Ce plateau de Rodadero devait servir sans doute de tribune, de lieu d'assemblée et de place pour les jeux, car sous le gouvernement des Incas, rien n'était libre, les divertissements et les travaux étaient également obligatoires. Les suppositions sur l'usage de cette sorte de cirque sont justifiées par le nombre et la disposition des marches et des sièges sculptés un peu partout.

C'étaient des gens pratiques que les Incas et qui, même pendant leurs jeux ou leurs assemblées, n'aimaient pas à être surpris par l'ennemi. Et de cette place même du Rodadero partait un souterrain qui avait plusieurs

issues : l'une aboutissait à la colline fortifiée ; l'autre allait jusqu'à l'entrée même de Cuzco; une autre, plus longue, débouchait à l'endroit où est actuellement l'église Santo-Domingo, édifiée sur le temple du Soleil, situé à l'autre bout de la ville. Mais ces souterrains si intéressants, qui pourraient être un si beau sujet d'études pour l'amateur, ont été obstrués, clausurés par ordre du gouvernement, sous prétexte que plusieurs personnes s'y étaient perdues !

La population de Cuzco, de 30.000 âmes environ, n'altère en rien par sa tenue le caractère incaïque de cette ville, car les neuf dixièmes de cette population sont composés par les descendants des anciens maîtres du pays. La population, métissée ou d'origine européenne, est en général d'esprit cultivé et très hospitalière.

A Cuzco, la vie est agréable et peu coûteuse parce qu'il y a un marché abondamment pourvu des produits si variés des vallées tropicales de Paucartambo et Urubamba. De ces régions arrivent de l'excellent café, du cacao d'une qualité exquise, toutes sortes de fruits, le quinquina Calisaya, le caoutchouc et la coca qui forment d'excellents articles d'exportation. On trouve au Cuzco et dans ses environs une grande variété de matériaux de construction à des prix peu élevés, et un facteur des plus importants pour le progrès et le développement de l'industrie, c'est-à-dire une main-d'œuvre abondante et bon marché.

On croit le département de Cuzco très riche ; des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb, mercure, amiante, etc., y ont été trouvées en nombre d'endroits. Les Incas et aussi les Espagnols exploitèrent quelques-unes de ces mines, mais la fertilité du pays jointe aux difficultés des communications ont fait que jusqu'ici on y a

peu recherché les minéraux. En outre la terre y est trop couverte de végétation pour laisser voir ses richesses métalliques.

Nous n'hésiterons pas à signaler cette région aux émigrants capables, habiles dans quelque industrie qui avec un petit capital voudraient jeter les bases d'une solide fortune. La ville de Cuzco, située à peu de distance des forêts à caoutchouc, des centres miniers, reliée au Pacifique par la voie ferrée, très rapprochée des cours d'eau navigables, affluents de l'Amazone qui lui offrent plusieurs routes directes vers l'Atlantique, centralisera toujours le commerce et l'industrie qui ne tardera pas à se développer dans cette région qui, nous le répétons, mérite d'attirer l'attention.

Il nous reste à parler maintenant des centres de population répandus dans la zone de la Montaña. Cette zone ne comporte qu'un seul département, celui de Loreto, qui représente presque la moitié de la superficie de la République.

XVIII. — Moyobamba, autrefois le chef-lieu du département de Loreto, se trouve située sur un chaînon de la Cordillère orientale des Andes, à 860 mètres d'altitude et sur le versant sud de ce chaînon. Moyobamba est située au bord de la rivière *Mayo* qui serait navigable en partie, mais cette ville reste très isolée à cause du mauvais état des communications ; la route qui conduit à *Balsapuerto*, d'ou l'on descend en canot jusqu'au port fluvial de Yurimaguas, où commence la navigation, n'est qu'un sentier mal entretenu et souvent impraticable, quoiqu'en disent les publications officielles. Le gouvernement s'emploie actuellement à améliorer cette route qui présente un certain intérêt.

Moyobamba a une population de 6 à 7.000 habitants ;

ceux-ci s'occupent principalement de la fabrication des chapeaux de paille, dits de Panama (1), dont il se fait un grand commerce par la voie Iquitos-Para.

Plus près de Yurimaguas, se trouve TARAPOTO dont les tabacs sont très appréciés.

Yurimaguas, Loreto, Nauta, Saposoa, Masisea Sarayacu, etc., etc., sont pour l'instant des centres de peu d'importance. Leur développement dans l'avenir dépendra de la régularité de la navigation fluviale.

XIX. — IQUITOS est la capitale actuelle du département de Loreto. Il y a trente ans, quand on inaugura la navigation à vapeur sur l'Amazone, le nom d'Iquitos ne figurait même pas sur les cartes ; aujourd'hui encore, par son grand éloignement des centres du Pérou, cette ville est plus connue des populations du Brésil que partout ailleurs. La population d'Iquitos, d'un peu plus de 18.000 habitants, est des plus hétérogènes ; elle se trouve constituée par des Brésiliens, un certain nombre d'Européens de différentes nationalités qui y possèdent d'importants comptoirs, des habitants des provinces de Chachapoyas et Moyobamba et surtout d'Indiens des tribus nommées Iquitos et Omaguas.

La ville est entourée de forêts épaisses, elle offre un joli aspect; l'activité commerciale qui la fait se développer de jour en jour continue à faire disparaître les huttes et maisons couvertes de paille remplacées aujourd'hui par des constructions confortables, en briques, avec toit de tuiles ou de tôle ondulée. Elle possède quelques édifices et une Chambre de commerce. C'est à Iquitos que se trouvent les grands exportateurs de caoutchouc, tabac,

(1) Consulter : L'*Industrie du chapeau en Equateur et au Pérou*, par le Dr Rivet. — Librairie Orientale et Américaine. E. Guilmoto, éditeur.

salsepareille, vanille, chapeaux de paille et quantité d'autres produits des forêts.

Parmi les exportations du port d'Iquitos pendant l'année 1911, on comptait 2.081.887 kilos de caoutchouc; 449.585 kilos d'ivoire végétal ou tagua; 19.515 kilos de peaux de bêtes diverses et 117 douzaines de chapeaux de Panama. — Rien que pour les trois premiers mois de 1912, la douane d'Iquitos produisit 60.070 livres sterling.

Nous sommes absolument convaincu que cette ville est destinée à jouer un rôle des plus importants dans l'œuvre de colonisation de l'immense et riche territoire qui l'entoure. Aussi le Gouvernement péruvien cherche-t-il à peupler peu à peu ses territoires orientaux. De même qu'en mars 1912, il a formé sur le Madre de Dios une colonie nationale composée de 62 familles récemment arrivées au Pérou, il a passé à la fin de la même année des contrats pour la colonisation des terrains situés sur les bords des rios Pisqui et Aguaitia, affluents de l'Ucayali.

A notre avis, cette colonisation ne pourra donner de résultats pratiques, pour les colons comme pour le Pérou, qu'autant que ces régions seront réunies aux centres de consommation et au littoral par les voies ferrées projetées (1).

(1) D'après les dernières nouvelles, on a commencé les travaux du chemin de fer qui part de Goillarisquiza, dans les environs de Cerro de Pasco, et ira aboutir au port fluvial de Pucalpa sur le rio Ucayali. Ce chemin de fer, qui fera communiquer le Callao avec la région de l'Amazone, est d'une importance qui sera toujours grandissante pour cette partie de l'Amérique du Sud. Il facilitera énormément l'exploitation des richesses immenses que renferme la montaña.

En mars 1912 on a achevé l'installation à Iquitos d'une tour de 100 mètres de hauteur, destinée au service de télégraphie sans fil qui met aujourd'hui cette ville, autrefois isolée, en communication directe avec Lima d'une part, et Manaos de l'autre. Le tarif est fixé à 20 centavos par mot et à 5 centavos pour le service de presse.

# CHAPITRE VII

I. Les routes et les voies ferrées du Pérou. — II. Chemin de fer central du Pérou — III. De Lima à la Oroya. — IV. Ligne Mollendo-Arequipa-Puno et Aréquipa-Sicuani-Cuzco. — V. Prolongations de voies ferrées. — VI. Frais d'exploitation. — VII. Lignes en exploitation. — VIII. Voies de communication à la Montaña et l'Amazone. — IX. Voie du Huallaga par Pacasmayo, Moyabamba, Bal-apuerto, Yurimaguas. — X. Voie d'Ayacucho. — XI. Voie du Sud. — XII. Voie centrale ou du Pichis. — XIII. Itinéraires, distance et temps employés. — XIV. Description territoriale. — XV. De Tarma à Puerto-Bermudez, prix et moyens de transports. — XVI. Difficultés. — XVII. De Puerto-Bermudez à Iquitos, navigation fluviale, canots et *lanchas*, prix approximatifs.

Dans une contrée aussi fortement accidentée que le Pérou, le nombre très restreint des voies de communication créera pendant longtemps encore des difficultés sérieuses au développement industriel et commercial du pays et en particulier à l'agriculture. On peut dire en principe qu'il n'y a pas de routes et que, depuis la construction par les Incas de la voie pavée qui traversait tout le Pérou des confins de la Bolivie à la capitale de l'Equateur et devant laquelle les plus grands travaux de l'époque gallo-romaine représentent une somme de travail bien insignifiante, les routes actuelles, à part celle de Sicuani au Cuzco et de Lima au Callao, de construction récente, ne sont, en somme, que de véritables sentiers muletiers, qui, aux

environs des villes, se transforment en chemins poussiéreux semés de pierres et d'ornières, absolument impropres au trafic roulant.

Parmi les chemins utilisables pour tous genres de véhicules, et dans le cours desquels la superficie du sol ne présente aucune sinuosité, on peut citer tous ceux qui se trouvent dans la zone de la *Costa ;* et parmi ceux-ci, la route qui commence au petit port de Supe pour aboutir dans les faubourgs de Lima à peu de distance des collines de Amancaes qui dominent la ville, avec le Cerro San Cristobal. Ce chemin a une longueur de 167 kilomètres ; il longe tout d'abord la mer à une distance d'un kilomètre pour s'en écarter peu à peu jusqu'à une distance de 10 kilomètres.

Les parties fertiles de cette route se trouvent dans les vallées de Supe, Huaura, Huacho, Chancay, Pasamayo. Ces points sont séparés par des *arenales* ou plaines de sables d'aspect aride et monotone surtout pendant l'été. Le plus long de ces sortes de déserts est celui qui s'étend de Huacho à Chancay. Malgré tout, la route est à peu près bonne.

Le gouvernement péruvien, conscient des inconvénients que produit le manque de moyens de communication, fait de grands efforts pour y remédier. Pour l'étude de nouvelles routes, il a organisé un corps des ponts et chaussées dépendant du ministère des Travaux publics (*Fomento*). Il encourage l'établissement de voies de communication, soit par intervention pécuniaire directe, soit par l'octroi de concessions de terrains en échange de la construction de routes, — concessions de terrains à caoutchouc ; soit enfin par la garantie donnée aux capitaux employés à la construction de chemins de fer, d'un intérêt de 6 ou 7 pour 100 ou du versement d'une annuité payable pendant 20 ans

et évaluée à 5 pour 100 du montant desdits capitaux.

En ce qui concerne les chemins de fer, l'extension du réseau péruvien atteint à peine 2.000 kilomètres ; ce réseau, qui devait avoir 2.700 kilomètres et a coûté à l'Etat près de 700 millions, est le produit d'un emprunt contracté en 1870. Malheureusement, à la suite des désastres qu'accumula sur le Pérou la funeste guerre du Pacifique, tous les travaux entrepris furent interrompus. Bientôt même, le Chili s'étant emparé du guano et du salpêtre qui constituaient les ressources principales du budget péruvien, le gouvernement fut dans l'impossibilité de payer les forts intérêts de l'emprunt contracté ; il prit la pénible résolution de vendre toutes ses lignes à ses créanciers. C'est ainsi que, en 1887, le Gouvernement, avec la sanction des Chambres, céda à la Peruvian Corporation la propriété de tous les chemins de fer, quais, stations, etc., appartenant au fisc et lui accorda la priorité dans toutes les entreprises de construction de chemins de fer, en échange du règlement total de la dette intérieure du Pérou. Ce fut cette Compagnie qui prolongea jusqu'à Cerro de Pasco la ligne qu'on avait dû, faute de capitaux, arrêter à Chicla.

La Peruvian Corporation s'était en outre engagée à terminer la construction de toutes les voies ferrées commencées et à payer au gouvernement péruvien : 1° une somme annuelle de 125.000 francs à titre de rente perpétuelle ; 2° une autre somme de 125.000 francs sur les bénéfices nets de l'exploitation. Cette dernière clause n'a pu être observée pendant une période de 10 ans.

Après quelques tiraillements auxquels nous faisons allusion plus loin l'accord semble devenu complet entre le gouvernement et la puissante corporation.

II. — Les lignes ferrées péruviennes partent toutes de la côte du Pacifique, malheureusement, dans leur état actuel,

elles ne constituent pas un système bien conçu de communication, ce sont surtout des tronçons, des amorces isolées de lignes plus ou moins étendues sans raccords entre elles. Toutefois il faut faire exception pour les deux lignes de *Lima à la Oroya et au Cerro de Pasco*, et de *Mollendo à Puno et au Cuzco*. Ce sont les deux chemins de fer les plus élevés du monde; le premier surtout, dit de la *Oroya*, constitue une œuvre prodigieuse, vraiment surprenante, qui n'a pas de rivale au monde et qui mérite que l'on en dise quelques mots.

La ligne part du Callao, traverse Lima et se dirige directement sur les Cordillères qu'elle gravit à une altitude de 4.775 mètres, par des pentes si rapides que cette hauteur est atteinte après un parcours de 145 kilomètres seulement.

La plus grande difficulté pour la construction du chemin de fer de la Oroya consistait à lui faire suivre le cours du Rimac. Pour tracer leurs plans les ingénieurs durent descendre dans des précipices et il fut impossible de commencer aucun travail avant d'avoir creusé, dans le roc, un chemin pour les mules.

Dans le trajet de Lima à la Oroya seulement, il n'y a pas moins de soixante tunnels et de quatre-vingts ponts. Le principal de ces ponts est celui de Verrugas, admirable construction métallique de 192 mètres de longueur qui franchit un précipice de 84 mètres de profondeur.

Les plans du chemin de fer de la Oroya ont été tracés par M. Meiggs, un Nord-Américain audacieux et entreprenant. M. Meiggs commença les travaux de Lima à Oroya en 1870 en vertu d'un contrat signé entre lui et le gouvernement péruvien. La ligne devait être construite dans l'espace de six ans et le gouvernement mettait à la disposition de M. Meiggs une somme de 138 millions pour

les frais de construction. Mais les ingénieurs se trouvèrent en présence de difficultés imprévues et quand la ligne fut amenée à Chicla, à 140 kilomètres du point de départ et à 3.723 mètres d'altitude, il ne restait plus rien des 138 millions. C'est la raison pour laquelle le point terminus de la ligne fut, pendant 12 ans, la ville de Chicla.

Pour que l'exploitation de ce chemin de fer fût productive il était nécessaire de lui faire traverser la Cordillère et de s'approcher le plus possible du centre minier de Cerro de Pasco, afin de pouvoir porter ses minéraux jusqu'à Callao. L'œuvre non terminée était presque inutile (1). Pour arriver jusqu'à Oroya, il restait à construire 80 kilomètres de voies ferrées à des altitudes variant entre 3.720 et 4.775 mètres. Malheureusement le Trésor du Pérou était épuisé.

C'est seulement douze ans après que la locomotive franchit la Cordillère au passage de la *Galera*, à 4.775 mètres au-dessus du niveau de la mer, puis redescendit enfin par le versant oriental jusqu'à la station de l'Oroya, à 3.712 mètres d'altitude et à 225 kilomètres de son point de départ.

La Oroya fut pendant quelques années encore la dernière station de la ligne. Mais par un nouvel effort on vient de la prolonger jusqu'au Cerro de Pasco, à 128 kilomètres au nord de la Oroya. Le gouvernement péruvien a dernièrement décidé de continuer cette voie jusque sur les rives du PALCAZU où la navigation devient possible pour descendre vers l'Amazone.

III. — Le trajet de Lima à la Oroya mérite d'être recommandé à tous les voyageurs, à tous les amateurs d'air pur désireux d'inscrire sur leurs carnets qu'ils ont

(1) La longueur de cette ligne est de 225 kilomètres et les dépenses se sont élevées à 225 millions de francs; soit un million par kilomètre.

fait une ascension (sans fatigue) à près de 5.000 mètres de hauteur. Une petite description de ce voyage donnera un aperçu des difficultés presque insurmontables que les ingénieurs ont réussi à vaincre.

Au sortir de Lima le chemin de fer remonte la vallée du Rimac en longeant la rive gauche de ce torrent. Après avoir dépassé Chosica on arrive à San Hilario, belle vallée bien cultivée qui produit quantité de fruits excellents. Jusqu'à San Bartolomeo, à une distance de 63 kilomètres, le train suit constamment le fond de la vallée ; à partir de ce point qui n'est qu'à 1.500 mètres d'altitude, nous allons attaquer véritablement la Cordillère.

Un énorme contrefort aux pentes presque verticales se dresse devant la voie et semble barrer le chemin. Au premier abord, il semble impossible que l'on puisse l'escalader, car l'espace manque absolument pour développer le tracé sinueux grâce auquel un chemin de fer triomphe de ces sortes d'obstacles. On y a réussi cependant à l'aide d'un ingénieux système de zigzags que le train décrit de la manière suivante :

La voie ferrée forme un boyau qui ne semble pas se prolonger au-delà de San Bartelomeo, village adossé à la montagne. Une voie presque parallèle à celle par laquelle le train vient d'arriver, se détache de la station et gravit hardiment les premières pentes, toujours en ligne droite ; elle aboutit à une étroite et longue plate-forme, d'où elle repart en suivant une direction opposée, qui la mène par une pente régulière sur un nouveau terre-plein horizontal, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la nature du terrain permette à la voie de se développer en courbe, ce qui était impossible le long d'une montagne à peu près verticale. Voici comment le train parvient à escalader cette série de gradins : la locomotive qui mar-

chait en tête à l'arrivée en gare, se trouve en queue au départ et pousse le train devant elle; arrivé à la première plate-forme, le conducteur descend, aiguille les rails, et le train repart machine en tête. La même manœuvre se répète autant de fois qu'il est nécessaire. La première fois que l'on accomplit ce trajet, on est un peu effrayé; la voie unique solidement construite, il est vrai, est très étroite, et ne possède aucun remblai qui la sépare du précipice qui se creuse de plus en plus à mesure que s'effectue l'ascension. C'est ainsi que le voyageur aperçoit sous ses pieds les quatre terrasses de la voie ferrée surplombant le mur vertical et comme accrochées dans le vide au-dessus du village de San Bartolomeo. De l'autre côté de la vallée, un sentier pour les mules grimpe audacieusement jusqu'aux sommets les plus élevés.

En s'élevant encore par des pentes rapides et sinueuses, après avoir traversé une véritable pépinière d'arbres fruitiers, véritable oasis au milieu d'un désert de roches, on arrive au célèbre pont de Las Verrugas (1), le plus élevé de la ligne. Il repose sur des piles de 80 mètres de hauteur; le tablier est à claire-voie; aucun garde-fou ne gêne la vue qui plonge librement au fond de l'abîme sur une verdoyante *quebrada* (crevasse, ravin) où roule un torrent impétueux. En face, on distingue les murailles en ruines d'innombrables terrasses (*andenes*), étagées sur le revers de la montagne. Ces immenses travaux attestent une fois de plus le degré de prospérité qu'avait atteint l'agriculture sous la domination des Incas.

Au-delà de Matucana, à 90 kilomètres de Lima et à

(1) Ce nom a été donné au pont en raison de ce que près de trois mille ouvriers, employés à la construction de la voie, furent atteints par tout le corps d'un grand nombre de verrues; affection que l'on observe dans certaines régions du Pérou et qui serait produite par la mauvaise qualité des eaux.

8

2.325 mètres d'altitude, le paysage devient de plus en plus grandiose, la voie grimpe le long d'une étroite corniche où les tunnels se succèdent rapidement. Après avoir traversé le pont de Chaupichaca, la voie s'enfonce dans des impasses ; à chaque instant on se demande comment on pourra franchir la gigantesque muraille qui, partout, semble obstruer le passage. Au-dessus et au-dessous on aperçoit des tronçons de voies, de tunnels, de ponts, puis on arrive à Tamboraque, où après un léger arrêt on reprend l'ascension vertigineuse.

Peu après avoir quitté la station de San Mateo, après avoir rasé les bords d'un précipice de plusieurs milliers de pieds de profondeur, on arrive au terrible pont de l'Infiernillo (Petit Enfer) qui réunit deux tunnels en franchissant une crevasse formée par deux murailles de roches à pic, d'une grande hauteur. Au fond de cet abîme, un torrent roule ses eaux écumantes. Rien ne peut dépeindre la sauvage horreur de ce site. Plus loin, la voie occupe le lit de la rivière Romae, qu'on a détournée par un tunnel pour la faire passer sous la ligne. Enfin, après de nouveaux zigzags on parvient au point culminant de la voie, le tunnel de Caldera, long de 2.400 mètres, situé à 4.775 mètres, presque l'altitude du Mont-Blanc. La ligne descend ensuite progressivement vers la Oroya ; la vue plonge alors sur un chaos de montagnes noires, aux sommets couverts de neige intermittente. Comme on le voit, le parcours peut donner aux alpinistes des émotions fortes, sans les fatigues de l'ascension.

IV. — La ligne *Mollendo-Arequipa-Puno et Sicuani* est pour l'instant la plus importante du Pérou ; sa longueur est de 674 kilomètres, et les travaux sont activement poussés vers Cuzco.

De Mollendo à Arequipa la voie traverse une région

sablonneuse et déserte, la Pampa de Joya ; l'œil ne découvre pas un être vivant sur ce plateau incultivable tout parsemé de dunes bizarres en forme de croissant. Au départ d'Arequipa, le train recommence son ascension parmi des montagnes encore plus abruptes, où ne croissent guère que des cactus épineux. Le train se dirigeant vers l'Est, on arrive à Punta de Arieros où les voyageurs descendent pour déjeuner. Le buffet compose, avec la gare et quelques huttes, la totalité de la ville. A Crucero Alto la ligne traverse la Cordillère à 4.460 mètres d'élévation ; c'est le maximum. Dorénavant on descend constamment jusqu'à Puno.

Ces deux voies transandines, celle du centre et celle du sud, en attendant une troisième qui devra réunir plus tard le port de Paita avec un port fluvial sur le Marañon, sont destinées à prendre une grande extension, d'autant plus que le chemin de fer pan-américain qui les coupera transversalement, les réunira entre elles.

Le Panaméricain venant de Loja en Equateur pénétrera sur le territoire péruvien par le rio Canchis ; il continuera par Jaen, Cajamarca, Huaraz, Cerro de Pasco, Oroya, Huancayo, Ayacucho, Cuzco, Juliaca et Puno et croisera la frontière de Bolivie près de Desaguadero, de sorte qu'il traversera tous les départements du Pérou, réunissant ainsi entre eux les principales villes de la région Andine. On en conçoit donc toute l'importance pour le pays.

V. — Le gouvernement péruvien, toujours inspiré par le désir de réunir ses lignes ferrées avec les grandes artères hydrographiques que sont les affluents de l'Amazone, vient de contracter un emprunt de 75.000.000 dans le but de prolonger quelques unes des voies ferrées actuellement en exploitation. Cet emprunt est garanti par la rente produite par l'impôt sur les tabacs, qui donne

200.000 livres par an. A la suite de cet emprunt, le congrès de la république vient d'autoriser la prolongation des lignes suivantes :

Prolongation de la ligne Pacasmayo à la Viña; de Sicuani à Cuzco ; continuation de la ligne Oroya-Huancayo à Cuzco ainsi que celle de *Moquegua;* union des lignes Mollendo et Arequipa à Ilo ; prolongation de la ligne de la Oroya au Pichis (via centrale). Nous avons signalé plus haut le projet concernant la construction d'une ligne entre Païta et le Haut-Amazone, pour laquelle le gouvernement fera des concessions de terrain.

L'Etat péruvien avait antérieurement passé un contrat pour la construction et l'exploitation d'un chemin de fer à voie normale de 1 m. 44 de Lima à Pisco. Par ce contrat, le gouvernement cède gratuitement au concessionnaire les terrains publics nécessaires à l'établissement de la ligne, de ses embranchements, des gares et de toutes les dépendances. Il lui accorde en plus la propriété de 500 mètres de terrain de l'Etat, de chaque côté de l'axe de la voie ; il lui concède encore la propriété de 2.500 hectares de terrains en cinq lots distants de cinq kilomètres au moins ; il s'engage en outre à payer au concessionnaire cinquante subventions semestrielles de 10.000 livres sterling chacune, la première devant être versée aussitôt que sera terminée la construction des 15 premiers kilomètres.

VI. — La distance de Lima à Pisco est de 240 kilomètres environ, et le coût de la voie et du matériel roulant est évalué à 2.500 livres par kilomètre (devis du gouvernement). Conformément à la loi du 30 mars 1904, le gouvernement dispose annuellement, soit pour la construction des chemins de fer, soit pour la garantie à donner aux constructeurs : en 1905, de 150.000 livres et les an-

nées suivantes, de 200.000 livres ; ces sommes qui, forcément, doivent être prévues au budget de la République, sont, comme nous l'avons dit, à prélever sur le produit de l'impôt du tabac. Mais la pénurie des voies ferrées n'est pas le seul obstacle au développement rapide de la contrée ; là où existent des chemins de fer, les difficultés de construction et les dépenses d'exploitation sont telles, que la société est obligée d'appliquer au transport des marchandises un tarif qui ne permet guère l'envoi à la côte, dans de bonnes conditions de frêt, des marchandises pondéreuses.

Prenons comme exemple le port de Chimbote ; un chemin de fer est en exploitation de Chimbote à Suchiman et en construction de Suchiman à Huaraz, capitale du département d'Ancash ; il doit se prolonger jusqu'à Recuay. Si l'on envisage, d'une part, la situation de Chimbote sur une baie magnifique et calme, de 7 milles de longueur sur 5 milles de largeur, et où les plus grands navires peuvent trouver un abri absolument sûr ; si, d'autre part, on tient compte des immenses richesses minières et agricoles du département d'Ancash, on doit arriver à la conclusion que le seul obstacle qui, jamais, puisse empêcher le développement rapide du port de Chimbote est le coût de transport dont seront grevées les marchandises à amener à la côte.

Il y a, paraît-il, de très riches gisements de charbon dans ce département, mais à notre connaissance, tous se trouvent à une distance de 125 à 250 kilomètres de Chimbote ; or, le tarif des transports de marchandises devant être, par kilomètre et par tonne, de 0. 45 pour la première catégorie, de fr. 0. 40 pour la seconde et de fr. 0. 35 pour la troisième, si nous appliquons, sur un parcours moyen de 150 kilomètres, le tarif de 0.35 à une tonne de char-

bon, nous voyons que cette tonne de combustible coûtera, à Chimbote, rien que comme fret de chemin de fer : 150 × 0.35 = fr. 52.50. A moins qu'un tarif de transport beaucoup moins onéreux ne soit mis en vigueur, le charbon ne paraît donc importable que dans le département d'Ancash lui-même, et, au premier abord, il est étonnant qu'on ait pu faire de Chimbote un point de ravitaillement en charbon pour les navires.

On pourrait faire la même remarque au sujet de tous les produits minéraux n'ayant qu'une valeur réduite à la tonne ; pour qu'une exploitation minière de ce genre soit possible dans le département d'Ancash, comme dans la plupart des districts miniers du Pérou, il faut qu'on s'outille de façon à n'avoir à envoyer à la côte qu'un produit fini ou tout au moins considérablement enrichi ; c'est ce que fait la firme « The Cerro de Pasco Mining C° », compagnie américaine puissante, exploitant des minerais de cuivre dans le département de Junin et tributaire, jusqu'à ce jour, de la ligne de la « Oroya au Callao » dont les tarifs sont écrasants.

VII. — Voici l'énumération de toutes les lignes commencées sur diverses parties du littoral péruvien, avec la distance sur laquelle elles sont exploitées, en partant du nord au sud. (Voir tableau, page 119.)

VIII. — En principe, six d'entre ces lignes doivent tôt ou tard parvenir aux forêts de la Montaña. Différents ports fluviaux, choisis sur plusieurs affluents de l'Amazone. Comme la plupart n'ont pas pu dépasser la Costa, ces lignes se prolongent par des routes et des sentiers assez mal entretenus, surtout vers l'orient, où la végétation a vite fait de reprendre possession du sol.

Ce sont :

1° Voie de Païta à Piura en chemin de fer, de cette ville

| | LONGUEUR | PROPRIÉTÉ | USUFRUITIERS | DÉPARTEMENTS TRAVERSÉS |
|---|---|---|---|---|
| | k. m. | | | |
| De Païta à Piura . . . . . . . . . . . . . | 100 | Nationale. | Peruvian corporation. | Piura. |
| — Piura à Catacaos . . . . . . . . . . . | 10 | Particulière. | | — |
| — Pimentel à Lambayeque. . . . . . . . | 24 | — | | Lambayeque. |
| — Eten à Ferrenafe et Patapo. . . . . . . | 78 | — | | — |
| — Pacasmayo à Guadalupe et Yonan. . . . | 92 | Nationale. | — | Libertad. |
| — Salaverry à Trujillo et Ascope . . . . . | 76 | — | — | — |
| — Huanchaco à Tres Palos . . . . . . . . | 36 | Particulière. | | — |
| — Chimbote à Suchiman . . . . . . . . . | 54 | Nationale. | — | Ancash. |
| — Callao-Lima la Oroya Cerro de Pasco . . | 353 500 | — | — | Lima-Junin. |
| — Callao à Lima et Chorrillos. . . . . . . | 28 | Particulière. | | Lima. |
| — Lima à Ancon. . . . . . . . . . . . . . | 37 | — | | — |
| — Lima à Magdalena. . . . . . . . . . . | 7 | — | | — |
| — Tambo de Mora à Chincha Alta. . . . . | 10 250 | — | | Ica. |
| — Pisco à Ica. . . . . . . . . . . . . . . | 74 | Nationale. | — | — |
| — Mollendo à Arequipa, Puno et Sicuani. . | 674 | — | — | Arequipo, Puno, Cuzco |

à Chulucanas, Salitral, Huancabamba par chemin muletier; de Huancabamba, Tabaconas, Turuyuca, Imaza et Nazareth, par *trocha* (piste, sentier); en canot de Nazareth au Pongo de Mauseriche, à partir duquel le Marañon devient navigable. Cette voie ferait communiquer directement la côte nord du Pérou avec l'Amazone.

IX. — 2° La voie qui part du port de Pacasmayo et arrive jusqu'à Yonan, et de ce point par chemin muletier traversant les départements de Cajamarca et de Amazonas jusqu'à Balsapuerto sur le Cachiyaco, affluent du Paranapura qui l'est à son tour du Huallaga et celui-ci du Marañon. Cette voie est la plus ancienne mais aussi la plus pénible. La traversée de la Cordillère orientale, jusqu'à Moyobamba, se fait à mule, à partir de Moyobamba, une partie du trajet ne peut être accomplie qu'à pied en se dirigeant sur Balsapuerto, et de là, en radeau jusqu'à Yurimaguas. L'avantage de cette voie réside en ce que ce dernier port est fréquenté assez régulièrement par les vapeurs d'Iquitos.

3° La voie de Chimbote à Huaraz, dans le département d'Ancash, qui doit faire communiquer ce port maritime avec le port fluvial de Uchiza sur le Huallaga (voie purement théorique à l'heure actuelle).

X. — 4° La voie qui unit le département de Ica avec celui de Ayacucho, mettra en communication le port maritime de Pisco avec le port fluvial de Bolognesi (ou un autre) sur le rio Apurimac.

XI. — 5° La voie du nord qui, partant de Mollendo en chemin de fer, arrive jusqu'à Juliaca, où elle se bifurque en deux embranchements, l'un vers Puno, l'autre qui attent Sicuani, de ce point par route carrossable jusqu'à Cuzco et le rio Urubamba.

XII — 6° La voie la plus importante de toutes est celle

qui utilise le chemin de fer du Callao à la Oroya, et de là à travers le département de Junin jusqu'à San Luis de Shuaro par route muletière, ensuite par la voie centrale qui conduit à Puerto-Bermudez sur le rio Pichis, affluent du Pachitea, qui lui se jette dans l'Ucayali, principale artère de l'Amazone.

Divers autres tracés sont à l'étude, car chacun veut avoir la voie de son choix, mais quoique toutes soient très intéressantes, seuls trois de ces itinéraires sont à prendre en considération. Ce sont : voie du nord, Piura, Huancabamba, Pongo de Manseriche ; ou Pacasmayo, Cajamarca, Moyabamba, Yurimaguas.

La voie centrale dite du Pichis, puis la grande voie transversale du sud, Mollendo-Arequipa-Cuzco, conduisant à l'Urubamba.

Devant la nécessité absolue de mettre les riches régions de la Montaña à même d'être pratiquement exploitées et surtout de créer à ses produits des débouchés vers l'Atlantique, le gouvernement péruvien fait les plus grands efforts pour améliorer ces deux dernières voies qui sont les plus immédiatement utilisables. Pendant que la *Peruvian Corporation* poursuit l'exécution de la route du *Pichis*, la maison Forga fils, d'Arequipa, construit le chemin de Cuzco à Sihuaniro sur l'Urubamba, et la C^ie^ française « Pacifique Amazone » est chargée de la route transversale, Sicuani-Marcapata-Inambari (vers le Madre de Dios).

La voie de l'Urubamba représente une promesse de prospérité facile et immédiate en même temps qu'une nécessité puissante pour le développement du département de Cuzco. Toute la vie économique du département converge vers la vallée de l'Urubamba où se trouvent concentrés un grand nombre de centres de population d'une certaine importance.

Pour l'instant, c'est la voie centrale qui absorbe tous les efforts et l'attention du gouvernement. Cette voie centrale du Pérou, qui devra résoudre le difficile problème de mettre en rapide et facile communication la Côte du Pacifique avec la partie orientale du Pérou, réserve de richesses naturelles incalculables, est très avancée.

C'est en vue du prolongement futur du chemin de fer central du Pérou, jusqu'aux rives du rio Pichis, que le gouvernement péruvien ordonna, dès 1890, la construction du chemin du même nom. Malgré une opposition tenace (1) et les difficultés que rencontrèrent diverses expéditions, la voie du Pichis fut définitivement choisie parce qu'elle devait traverser les régions les plus riches et les plus peuplées du Pérou central.

XIII. — Voici, à la suite, l'itinéraire que devra suivre le voyageur pour se rendre de Lima à Iquitos, sur l'Amazone, par la voie centrale, la description territoriale et fluviale de cette voie, et les conditions dans lesquelles le voyage s'opère actuellement. (Voir tableau, page 123.)

En principe et d'après les indications officielles, la navigation à vapeur commencerait à Puerto-Bermudez ; mais en réalité, le Pachitea ayant un courant violent et sujet à des variations de régime, même pendant la saison des pluies, et sans doute aussi parce qu'il ne se fait pas encore sur la rivière un trafic suffisant, le service est à l'heure présente incertain et irrégulier. Ce qu'il faut sur le Pachitea et le Pichis, ce sont des vapeurs calant peu et possédant une grande puissance. Le gouvernement dispose bien de quelques vapeurs chargés de transporter les voyageurs, mais ils sont en très petit nombre et trop souvent occupés ailleurs.

(1) Il s'agissait de faire adopter la voie du Mairo ou celle de Cajamarca.

| MOYENS de LOCOMOTION | | LIEUX D'ÉTAPES | DISTANCE | TEMPS EMPLOYÉ | DISTANCE de LIMA |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | kil. | h. m. | kil. |
| En chemin de fer. | 1re étape. | De Lima à Oroya. . . . . . . . . . . . . . . . | 222 | 11 » | 222 |
| A mule. | 2e — | De Oroya à Tarma . . . . . . . . . . . . . . . | 30 | 4 30 | 252 |
| — | 3e — | De Tarma à Huacapistana, en passant par Acobamba, Pampa et Carpata. . . . . . . . . . | 44 | 5 20 | 296 |
| — | 4e — | De Huacapistana à la Merced, en passant par Libertad et San Ramon. . . . . . . . . . . | 34 | 4 10 | 330 |
| — | 5e — | De la Merced à Tambo Llapaz. . . . . . . . . | 45 | 9 30 | 375 |
| — | 6e — | De Tambo Llapaz à Tambo Eneñas. . . . . . . | 30 | 6 40 | 405 |
| — | 7e — | De Eneñas à Tambo, kilomètre 93. . . . . . . | 40 | 9 15 | 447 |
| — | 8e — | De Tambo 93 à l'Azupizu, en passant par San Nicolas . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 50 | 9 » | 497 |
| — | 9e — | De Azupizu à Puerto Yessup. . . . . . . . . . | 42 | 7 30 | 539 |
| En canot ou à pied. | 10e — | De Puerto Yessup à *Puerto Bermudez*. . . . . . | 20 | 3 30 | 559 |
| En canot ou en chaloupe à vapeur. | | De *Puerto Bermudez* à Puerto Victoria et Masisea à la confluence du Pachitea avec l'Ucayali. . | 50 | | |
| | | De la confluence de l'Ucayali à Iquitos (1). . . | 1500 | 5 jours. | 2030 |

(1) Six à huit jours de plus en remontant le courant.

XIV. — La navigation à vapeur sur les rivières de l'Orient ne fonctionne très régulièrement qu'à partir de l'Ucayali ; les ports de Tabatinga, Masisea, Nauta, etc., sont très bien desservis. Le voyageur qui a pris la voie du Pichis est donc obligé, s'il ne veut attendre un temps indéterminé à Puerto-Bermudez, de louer un canot et de descendre jusqu'à l'embouchure du Pachitea. Dans ce cas, un canot se loue de 3 à 4 livres (la livre péruvienne vaut 25 francs) et le salaire des deux rameurs indiens composant l'équipage sera de 10 à 12 livres. Ces prix élevés sont occasionnés par les difficultés considérables qu'auront à vaincre les rameurs pour remonter le courant au retour, si le voyage s'opère en temps de crue (novembre à avril).

XV. — Ce voyage, depuis Tarma jusqu'à Puerto-Bermudez, ne s'opère pas toujours avec toute la facilité désirable et les ressources que l'on rencontre sur le chemin sont relativement peu abondantes. Le voyageur devra donc, pendant quelque temps encore, se munir de provisions avant son départ (1).

A part les lignes ferrées, que nous avons désignées, il n'existe pas au Pérou d'autres moyens de transport que le mulet, le cheval, l'âne, le llama et les canots et chaloupes à vapeur sur les rivières de la Montaña. C'est donc à mulet que doit s'effectuer le voyage de Tarma à Puerto-Yessup ; en raison de l'état précaire des chemins, la location d'un mulet coûte de 50 à 70 soles, de l'un à l'autre de ces deux points. Dans la Sierra et la Costa, l'âne est souvent employé concurremment au mulet, il peut transporter une charge de 70 kilos. Les mules ont une affection

(1) Une provision de cartouches de dynamite est très utile, aussi bien aux voyageurs qu'aux colons, pour pêcher dans les fleuves de la Montaña.

instinctive pour le cheval et dans les convois où il existe quelques-uns de ces animaux, il y a moins de *disparadas* (fuite, panique), il suffit que le ou les chevaux soient mis dans l'impossibilité de s'échapper eux-mêmes. Aussi, dans la généralité des cas, les caravanes de mules lourdement chargées sont-elles guidées par une jument que l'on désigne sous le nom de *madrina* (marraine).

Mais, le vrai transport économique se fait à dos de llama ; la charge d'un de ces animaux ne dépasse pas 46 kilos ; leur marche est lente, 4 kilomètres à l'heure. Ils peuvent faire des étapes de 20 à 25 kilomètres par jour. Le prix de transport à dos de llama est de 3 francs environ par 100 kilomètres et par 100 kilos.

Les mules de charge pour la Sierra et la Montaña emportent un poids brut de deux quintaux péruviens (1), généralement on paie un sol par jour et par charge (2), mais en réalité le prix est très variable, suivant les circonstances, l'époque de l'année et l'endroit. Sur un chemin à peu près bon, une mule chargée peut parcourir 6 kilomètres à l'heure et jusqu'à 50 kilomètres par jour, mais en général il ne faut compter que sur 40 kilomètres en moyenne.

Vu le nombre des bêtes de somme existant au Pérou, les transports à dos d'animaux devraient être meilleur marché que partout ailleurs ; cependant, d'après les quelques chiffres cités, ils sont toujours élevés et parfois exorbitants.

Cela est certainement dû à un défaut d'initiative et de

(1) Le quintal péruvien est de 46 kil. 500.

(2) Le chemin de fer central du Pérou divise le fret en trois classes. La première classe paie du Callao à la Oroya (244 kilomètres) 125 fr. 30 la tonne, la deuxième classe 109 fr. 30, la troisième classe 84 fr. 70.

Les minerais et produits métallurgiques font partie de la troisième classe, mais la Compagnie accorde encore sur ce prix une diminution de 30 à 50 pour 100 suivant la catégorie des minerais.

compétence dans l'exécution des transports. Il est évident que des entreprises de ce genre, bien organisées, amélioreraient considérablement la situation et faciliteraient grandement les transactions.

Malheureusement, les *arrieros* (muletiers) ne prennent aucun soin des bêtes qui ne sont pas leur propriété, ce qui fait que des mules sont parfois rendues inutilisables par des blessures qui auraient pu être évitées ou mieux soignées. Il y aurait peut-être avantage à intéresser les arrieros au sort de leurs bêtes, toute mule qui rentrerait sans blessure donnerait droit à une prime.

De Tarma à la Merced, la route est relativement bonne; après avoir chevauché 78 kilomètres, on traverse la fertile vallée de Chanchamayo où commence réellement la région des forêts et où la végétation devient luxuriante. Dans cette vallée, mise en valeur par des colons français, italiens et espagnols, on trouve d'importantes plantations de canne à sucre, cacao, café, etc., toutes ces exploitations sont pourvues de maisons confortables, de belles raffineries, on y fait un grand commerce d'alcool. La ville de la Merced, située dans la même vallée, doit son existence au développement croissant et à la prospérité du Chanchamayo. C'est le centre où s'effectuent toutes les transactions commerciales des plantations voisines.

A 32 kilomètres de la Merced, on rencontre la ville de SAN LUIS DE SHUARO, située au bord de la rivière du même nom et du Paucartambo (1). Ce bourg n'a de réelle importance que parce qu'il est le point de départ du chemin du Pichis et qu'il est entouré de nombreuses planta-

(1) Les ponts construits sur le Paucartambo ayant été détruits par une crue, la Peruvian Corporation reconstruisit l'un d'eux sur un emplacement différent, ce qui fait que pour le moment la voie centrale ne passe plus à San Luis de Shuaro.

tions. Le voyageur peut trouver à s'y ravitailler commodément. A partir de ce point, la voie centrale gagne, à travers les forêts, l'altitude de la *Cordillère de la Sal* qui est franchie au *puncu* ou passe de San Carlos. Le chemin commence alors à descendre, en suivant les premiers affluents du rio Azupizu, et passant par la colonie de San Nicolas, jusqu'à ce qu'il traverse la rivière sur un pont qui y a été jeté, elle continue ainsi à travers la forêt jusqu'à Puerto-Bermudez. Le chemin du Pichis a 221 kilomètres de San Luis jusqu'au confluent du Pichis et du Chivis.

XVI. — Mais que dire de ce chemin qui n'est qu'un sentier dans la forêt, le plus souvent abrupt, étroit, boueux, semé de troncs d'arbres et de pierres ? Sur les points intermédiaires et inhabités, le gouvernement maintient à ses frais des *tambos* (sortes d'auberges ou caravansérails, avec ou sans hôte) séparés par des distances telles que les voyageurs puissent les franchir en une seule journée. Il existe neuf de ces *tambos* depuis San Luis de Shuaro jusqu'à Puerto-Bermudez, qui offrent aux voyageurs des ressources suffisantes ; mais les vivres venant de San Luis, les prix augmentent proportionnellement avec la distance ; c'est ainsi que le prix des provisions double, du kilomètre 20 au kilomètre 157. La région traversée n'étant pas peuplée, les ressources sont peu abondantes ; à Puerto-Bermudez même il existe peu ou pas de moyens de ravitaillement.

Les voyageurs, informés de cette pénurie, ne tiennent pas compte des tambos établis aux distances officielles ; l'étape nocturne se compose alors du tambo solitaire et inhabité, situé sous la forêt non loin du sentier. Ce caravansérail n'a ni hôte, ni cuisine, ni lit, les murs et la toiture seulement. L'on y mange et l'on y couche bien ou mal, selon ce que l'on apporte avec soi, et aussi selon son

savoir-faire. Lorsqu'on a déjà voyagé dans ces contrées et qu'en conséquence on s'arrête où on veut, ces étapes sont tout à fait charmantes.

La chose la plus insupportable de ce voyage est la lenteur qu'il entraîne parfois. Il n'y a pas de route au monde plus irritante par ses arrêts forcés. Si on se trouve à une période de pluie, chose fréquente dans la Montaña, la route est détrempée, ravinée, les lits des torrents sont remplis d'eau, on marche dans la boue jusqu'à mi-jambe de la mule, qui s'enfonce parfois dans des fondrières d'où on la sort à grand'peine. On avance entre des arbres tombés qui interceptent le sentier et qui forcent à des escalades ou à des circuits incessants. A ces difficultés et d'autres plus insignifiantes il faut ajouter des pluies torrentielles qui font augmenter l'eau des rios, et qui après avoir cessé, laissent dans les arbres une quantité d'eau telle que celle-ci continue à tomber comme si c'était une pluie véritable. Il n'est guère possible de faire plus de 20 kilomètres par jour.

Cependant, l'État dépense chaque année 90.000 soles pour l'entretien de la *Via Central* et de ses dépendances. Malgré ces efforts, tous ceux qui ont suivi cette voie rapportent que jusqu'aujourd'hui on n'est pas arrivé à l'entretenir dans un état à peu près satisfaisant. On rencontre toujours des ponts détruits ou en mauvais état, les mauvais passages sont très nombreux ; mais la majeure partie des inconvénients signalés proviennent du caractère provisoire donné, au début, à la construction de cette route.

Le mauvais état des chemins, le peu de facilités offertes expliquent les prix élevés des transports par cette voie ; nous avons dit que le prix de location d'une mule de Tarma à Puerto Yessup pouvait être de 50 à 70 soles. En outre, la navigation fluviale est fort incomplètement orga-

nisée. A Puerto Yessup, il y a peu de canots, quelquefois un seul, ce qui fait que le trajet de ce point à Puerto-Bermudez, qu'on peut accomplir en quatre heures, arrive à coûter de 20 à 30 soles.

Si aucun vapeur n'est attendu à ce port, le voyageur n'a d'autre ressource que de louer un canot (s'il est possible) et des rameurs pour se rendre comme nous l'avons dit plus haut jusqu'à Masisea ; coût, une quinzaine de livres. Si au contraire il est possible de prendre passage sur un des vapeurs qui font le trafic des affluents de l'Amazone jusqu'à Iquitos, les prix seront les suivants :

XVII. — De Puerto-Bermudez à Masisea 5 soles par passager, plus 3 soles par jour pour la nourriture, lorsqu'elle est fournie. De Masisea à Iquitos et *vice versa*, 20 soles. Les marchandises et bagages paieront : entre Puerto-Bermudez et Masisea, ou *vice versa,* 1 sole par quintal, et de Masisea à Iquitos 4 soles par quintal (1).

La disproportion entre ces tarifs, pour une distance à peu près égale, réside dans ce fait que, entre Puerto-Bermudez et Masisea, le service est fait, toujours en principe, par des *lanchas* (petits vapeurs) entretenus par le gouvernement péruvien sur les rivières de l'Orient ; c'est dans le but d'encourager le trafic que le prix du fret est si peu élevé.

On peut aussi suivant des prix conventionnels faire remorquer des embarcations chargées de marchandises ou de machines.

Il va sans dire que sur ces *lanchas* le voyageur doit pourvoir à sa nourriture et organiser son couchage. Les vapeurs qui font le service de l'Ucayali sont beaucoup plus confortablement installés. Mais les premiers, tels

(1) Tarif des publications officielles ; quintal de 46 kilos.

qu'ils sont, s'ils faisaient un service régulier, pourraient rendre les plus grands services.

De Puerto Victoria à Masisea, on ne rencontre que quelques établissements plus ou moins récents, aussi les ressources sont-elles peu abondantes sur tout ce parcours lorsqu'il est opéré en canot. De Masisea à Iquitos le trajet se fait facilement et commodément en 5 jours (1).

D'Iquitos à Para, à 188 kilomètres de l'Atlantique il y a 3.656 kilomètres que l'on descend en 8 jours s'il n'y a pas trop d'escales.

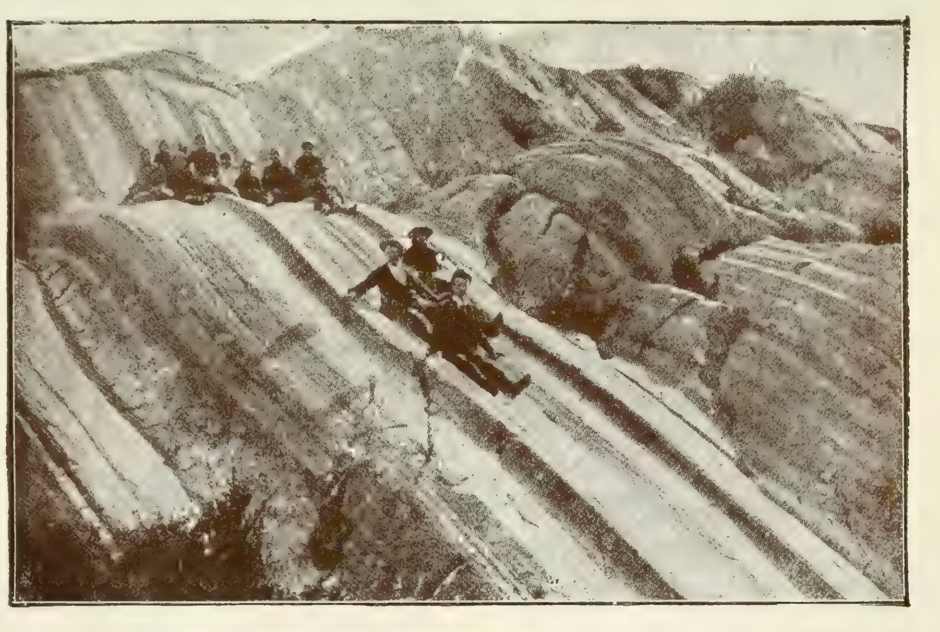
Outre la voie du Pichis proprement dite, il existe encore deux chemins convergeant à Puerto Victoria sur le Pachitea, ce sont : les voies du MAIRO et du CHUCHURRAS dont on dit le plus grand bien et qui sont appelées à compléter la voie du Pichis, en assurant des communications plus rapides entre le centre du Pérou et la Montaña. La voie du Chuchurras (2) faciliterait grandement, paraît-il, la colonisation de la plaine DEL SACRAMENTO.

En résumé, la voie centrale répond à une nécessité absolue de communiquer rapidement avec Iquitos ; le gouvernement le comprend si bien, qu'il fait les plus grandes concessions pour parvenir à ce résultat. Des garanties d'intérêt avec terrains, franchises et privilèges considérables, sont accordées aux compagnies qui créent des

(1) Sur les affluents péruviens de l'Amazone, insuffisamment connus, on ne navigue pas la nuit.

(2) Il existe encore divers tracés, entre ceux autres du *Pérené*, du Pangoa ; la voie de Ayacucho ayant son port sur l'Apurimac, la voie du Pérené permettrait de tenter la colonisation du Grand Pajonal, où il nous semble qu'il y aurait fort à faire.

En réalité, on peut dire que malgré les études faites sur les principales rivières, le service de la navigation est encore à organiser complétement, les notes établies ne donnant qu'un aperçu de la question. Pour l'instant il paraît superflu de discuter sur les avantages présentés par l'une ou l'autre de ces voies, avant que des études plus complètes aient été faites.



*Glissiere naturelle sur les rochers érodés du « Rodadero ».*

voies d'accès aux affluents de l'Amazone, ou à celles qui établissent la navigation sur ces fleuves. Malheureusement, jusqu'à l'heure actuelle cette voie n'a pas encore justifié les espérances qu'elle avait fait naître. Il faut reconnaître cependant que, n'étant pas encore tout à fait au point, elle ne peut présenter encore toutes les facilités, toutes les garanties indispensables pour qu'un grand courant commercial s'y établisse du jour au lendemain.

Telle qu'elle est, cette route marque un grand progrès dans le développement des communications au Pérou et le gouvernement ne peut plus abandonner aujourd'hui cette route qui a déjà coûté si cher au pays et qui est l'unique route ferrée existant entre la capitale et une rivière navigable de la Montaña, et il ne fait pas de doute que cette voie sera dans l'avenir un des facteurs principaux de l'avenir commercial de cette partie du Pérou (1).

(1) Il semble que les adversaires de Puerto Bermudez comme point d'aboutissement de la voie centrale du Pérou aient eu gain de cause, car un contrat d'études d'un chemin de fer de La Oroya à Tarma et de Tarma à Puerto Wethermann a été passé le 4 novembre 1911 entre le gouvernement péruvien et la firme Koppel de Berlin. Une fois la construction de ce chemin de fer décidée, la dite maison aura pendant douze mois la préférence pour l'exécution du travail.

A la suite des études faites par la firme Koppel, pour la construction d'un chemin de fer de Païta au Marañon de 700 kilomètres environ, un contrat de construction a été passé entre le gouvernement péruvien et la maison allemande : ce contrat n'a pas encore été ratifié par les Chambres.

# CHAPITRE VIII

Services publics. — Postes et télégraphes — I. Tarif postal — II. Mandats-poste. — III. Colis postaux. — IV. Télégrammes et câblogrammes. — V. Télégraphie sans fil. — VI. Système monétaire. — VII. Poids et mesures. — VIII. Douanes, fixation des droits. — IX. Instruction publique. — X. Sociétés scientifiques. — XI. Presse. — XII. Travaux publics. — XIII. Police. — XIV. Armée. — XV. Ecoles militaires. — XVI. Mission militaire française.

Le Pérou fait partie de l'Union postale universelle. Le service postal qui est assez satisfaisant s'effectue par l'intermédiaire de 375 bureaux.

I. — D'après les paragraphes 1 et 3 de la Convention postale qui apporte aussi une restriction à l'usage abusif des timbres officiels, les équivalences suivantes ont été établies entre le prix marqué des timbres français et des timbres péruviens.

| | | |
|---|---|---|
| 0 fr. 25 | 0 fr. 10 | 0 fr. 05 |
| 10 centavos | 4 centavos | 2 centavos |

En outre, depuis 1905 le tarif postal péruvien a été modifié ainsi qu'il suit : lettres de 15 grammes, *via Magellan, 10 centavos; — via Panama, 12 centavos;* cartes postales, *via Panama, 4 centavos; — via Magellan, 3 centavos; — via des Andes, 3 centavos.*

Journaux, via Magellan, par 50 grammes, 2 centavos ; via Panama, par 50 grammes, 3 centavos.

Imprimés, via Panama, par 50 grammes, 6 centavos ; via Magellan, 4 centavos.

Papiers d'affaires, via Magellan, par 50 grammes, 4 centavos (minimum 10 centavos) ; via Panama, par 50 grammes, 6 centavos.

Une lettre recommandée paie 10 centavos en plus, l'avis de réception également 10 centavos.

II. — Le plus grand nombre d'entre les bureaux postaux du Pérou sont autorisés à effectuer des virements postaux et télégraphiques dans l'intérieur du pays ; dans les principaux centres, ces bureaux peuvent aussi délivrer des mandats-poste, pour la France, l'Allemagne, la Belgique, l'Italie et les États-Unis.

Aucun de ces mandats ne peut être inférieur à un franc ni supérieur à 500 francs. La taxe est de 0 fr. 25 par 25 francs ou fraction de 25 francs.

Si l'expéditeur désire recevoir un avis de paiement, il paiera 10 centavos et pour le service *express* (1) 12 centavos.

Pour les chèques et toutes classes de valeurs déclarées contenus dans une lettre recommandée, le tarif est de 1 pour 100 jusqu'à 4.000 soles (10.000 fr.), 1/2 pour 100 de 4.000 à 20.000.

III. — Tous les bureaux de poste de la république péruvienne peuvent expédier et recevoir des *colis postaux* sans déclaration de valeur (2). Depuis quelques années en effet, le Pérou a établi un service de colis postaux avec n'importe quel pays d'Europe et *vice versa* à raison de 6 fr. 25 pour chaque colis. Ce service s'accomplit à l'en-

(1) Le service « express » consiste dans le paiement du mandat, au domicile du destinataire, immédiatement après l'arrivée du courrier.

(2) Les colis postaux, valeur déclarée, paient 1 pour 100 en plus.

tière satisfaction des intéressés qui trouvent dans ce mode de transport, un peu long peut-être, puisqu'il doit se faire par le détroit de Magellan, non seulement une économie considérable de fret, mais encore la suppression presque complète des frais à l'arrivée. Pour tout colis postal, le destinataire n'a à payer à la poste que 10 centavos en sus des droits de douane. Le plus petit colis envoyé d'une autre façon, au contraire, occasionne de grands frais au destinataire.

Il semble que beaucoup de commerçants français ignorent le service des colis postaux avec le Pérou, et que quand on leur commande une marchandise à expédier de cette façon, non seulement ils ne se conforment pas aux instructions données, mais ils se laissent le plus souvent imposer par des agents, peu soucieux des intérêts du destinataire, des frets exagérés.

Il faut donc que nos négociants sachent bien qu'on peut envoyer au Pérou, comme colis postal, tout colis d'un poids brut de *cinq* kilogrammes au maximum et ne dépassant pas en volume 25 décimètres cubes. Donc, une boîte en fer blanc ou en bois de 58 centimètres de longueur, 35 centimètres de largeur sur 12 de hauteur, peut être expédiée comme colis postal de France au Pérou. Une boîte en fer blanc peut peser 1 kilogr. 50. Nous avons appris avec satisfaction que quelques grands magasins parisiens, entre autres le Louvre et le Bon Marché, ont adopté ce service ; au début de chaque saison, ces maisons expédient une grande quantité de catalogues au Pérou, si bien qu'un grand nombre de dames de Lima et non des moins élégantes, reçoivent ainsi leurs toilettes de Paris. Ce qui est fait par ces grands magasins peut l'être également par tous les commerçants faisant des affaires avec le Pérou.

IV. — Le Pérou possède un réseau de lignes télégraphiques très étendu, mais encore très incomplet en raison de l'éloignement des centres et des altitudes ; cependant ce réseau se développe toujours de plus en plus, il se construit en moyenne chaque année 500 kilomètres de nouvelles lignes télégraphiques. La communication par ligne terrestre existe depuis quelque temps entre Lima, Bogota (Colombie), Quito (Equateur), La Paz (Bolivie), Santiago (Chili) et Buenos-Ayres (République Argentine) (1).

Deux câbles sous-marins font communiquer le Pérou avec le reste du monde. Ce sont, par le nord, la « *Central and South American Telegraph Company*, » et par le sud la « *West coast of America Telegraph Company.* » Ces deux compagnies possèdent un tarif uniforme, mais qui pour certains pays varie suivant les fluctuations du change. Ainsi il est de 2 fr. 80 par mot, pour la France ; 2 fr. 90 pour la Belgique, la Suisse, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie ; pour la Russie 3 fr. 10.

Malgré les louables efforts du gouvernement péruvien l'important service des postes et télégraphes laisse beaucoup à désirer dans les provinces de l'intérieur, en raison de l'indolence des employés. Sauf dans les principales villes, où le service est généralement bien assuré, il faut compter, dans l'intérieur, avec l'incurie et l'ignorance des fonctionnaires et préposés, qui, se trouvant loin de la surveillance de l'administration centrale, laissent souvent se détériorer le matériel confié à leurs soins.

Les riches et magnifiques régions des Andes orientales restaient presque complètement isolées du reste du pays ; le gouvernement péruvien a décidé d'établir des communi-

(1) Par les lignes de l'État, un télégramme de un à dix mots vaut invariablement 40 centavos ; chaque mot en plus se paie à raison de 4 centavos.

cations rapides au moyen d'un service de télégraphie sans fil entre Lima et Iquitos sur l'Amazone.

La télégraphie ordinaire ne convient pas à la région de la Montaña ; différents essais restèrent infructueux : tout d'abord il était à peu près impossible de traverser les forêts vierges, ensuite, les Indiens, ne comprenant rien aux fils qu'ils soupçonnaient d'être des agents malfaisants, détruisaient le réseau à mesure qu'il était établi. On avait ensuite songé à poser des câbles dans les rivières, mais le courant de la plupart de celles-ci étant trop rapide, il aurait fallu sans cesse renouveler la ligne par suite d'usure. C'est pourquoi le gouvernement a adopté la résolution de relier Lima à Iquitos par un service de télégraphie sans fil.

V. — Un contrat a été conclu entre le gouvernement péruvien et la compagnie allemande « Gesellschaft für drahtlose Telegraphie » pour l'installation de la télégraphie sans fil entre Puerto-Bermudez et Iquitos.

Un ingénieur de la Compagnie de télégraphie sans fil de Berlin est parti pour l'intérieur avec quarante ouvriers et de nombreux Indiens porteurs, afin de rechercher l'emplacement de cinq stations radio-télégraphiques, pour mettre en communication la côte du Pérou avec la côte du Brésil sur l'océan Atlantique. L'expédition, qui a été rendue très pénible par la nécessité de traverser des forêts extrêmement denses, des régions inhabitées et même inexplorées, a cependant, fort bien réussi.

La compagnie allemande a obtenu le monopole de l'exploitation et procède à l'installation des stations : entre Puerto-Bermudez, point où s'arrête la télégraphie ordinaire, Masisea et Iquitos. Si ce service réussit, il sera prolongé jusqu'à Manaos et le Para. De cette façon la télégraphie sans fil reliera l'Atlantique et le Pacifique.

Lima, le Callao et ses environs sont réunis par de nombreuses lignes téléphoniques; il en est de même pour les principales villes et leurs environs immédiats.

VI. — Il n'y a pas très longtemps encore, le Pérou possédait un *système monétaire* dont la stabilité laissait fort à désirer; car l'unité monétaire, le *sol* ou soleil, jadis oscillait et variait suivant les fluctations du change. — Il n'en est plus de même depuis que l'étalon or a été adopté au Pérou. L'unité monétaire est la livre péruvienne, identique en poids, dimensions et titre à la livre sterling anglaise.

Les monnaies d'argent et de cuivre frappées dans le pays sont des fractions de la livre. La livre équivaut à dix *soles* d'argent qui reste quand même la monnaie unitaire. Le sol est égal en dimension, qualité et poids, à la pièce de cinq francs; sa valeur au change est de 2 fr. 50.

Le sol se subdivise en pièces de 20, 10, et 5 centavos; le centavo, monnaie de cuivre, est la centième partie du sol. — L'introduction de la monnaie d'argent et de cuivre est prohibée au Pérou; cette mesure a été prise dit-on afin de conserver l'étalon d'or. Les monnaies d'or anglaises, les livres et les demi-livres sterling ont cours légal au Pérou; on les considère comme livres péruviennes dans les transactions commerciales.

Le papier-monnaie, si déprécié partout, n'existe plus au Pérou, il n'y a même pas de billets de banque, et la loi en défend l'émission.

VII. — Théoriquement, d'après la loi de novembre 1862, les poids et mesures du système décimal français devraient être les seuls admis au Pérou ; mais en réalité les anciennes unités du système espagnol sont toujours en usage ; en outre, certaines mesures de superficie ne sont pas toujours les mêmes dans tous les départements. Comme il

existe une notable différence entre ces mesures et les nôtres, nous croyons utile de donner ici leur équivalence.

*Mesures de longueur.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| La *vara* (ou mètre) | 0 | mètre | 8359 |
| Le *pie* (pied) | 0 | — | 2786 |
| La *pulgada* (pouce) | 0 | — | 2321 |
| La *linea* (ligne) | 0 | — | 1934 |
| Le *punto* (point) | 0 | — | 1612 |

*Mesures agraires.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| La *yugada* | 321.947 | mètres carrés | » |
| La *fanega* | 6.438 | — | 94 |
| Le *celemin* | 536 | — | 57 |
| Le *estadal* | 11 | — | 17 |
| Le *topo* de 500 varas carrées | 3.493 | — | 95 |

Il existe encore la *fanegada*, égale à 2 hectares 8 ares; cette mesure est employée sur la Costa. Dans les départements de Arequipa et de Puno, on emploie le *topo* qui mesure 4.608 *varas* carrées. Dans le département de Piura, c'est la *cuadra* qui est en usage, soit 10.000 mètres carrés; dans celui de Junin, c'est le *tongo*, soit un carré de 13 varas de côté.

*Mesures de capacité* (matières sèches).

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le *cahiz* | 666 | litres | 001 |
| La *fanega* | 55 | — | 500 |
| Le *Almud* | 27 | — | 780 |
| La *Cuartilla* | 13 | — | 890 |
| Le *Celemin* | 4 | — | 623 |
| Le Cuartillo | 1 | — | 156 |

*Mesures de capacité* (liquide).

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le *Mayo* | 258 | litres | 126 |
| L'*arroba* ou *cantara* | 16 | — | 132 |
| La *cuartilla* | 4 | — | 033 |
| L'*azumbre* | 2 | — | 016 |
| Le *cuartillo* | 0 | — | 504 |
| La *copa* | 0 | — | 126 |

*Mesures de poids.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| La *tonelada* (tonne). . . . . . . . . . | 920 | kilogr. | 186 |
| Le *quintal* . . . . . . . . . . . . . . | 46 | — | 009 |
| La *arrorba* . . . . . . . . . . . . . . | 11 | — | 500 |
| La *libra* (livre). . . . . . . . . . . . | 0 | — | 460 |
| La *onza* (once). . . . . . . . . . . . | 0 | — | 281 |
| El *adarne* . . . . . . . . . . . . . . | 0 | — | 129 |

*Mesures de volume.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Tonelada (tonne . . . . . . . . . . . | 1 | mètre cube | 516 |
| *Vara cubica* (mètre). . . . . . . . . . | 0 | — | 584 |
| *Pié cubico* . . . . . . . . . . . . . . | 0 | — | 0.2163 |
| *Pulgada cubica*. . . . . . . . . . . . | 0 | — | 0.000.125 |

Les mesures topographiques diffèrent également de celles qui sont employées, et comme les expressions sont à peu près les mêmes il s'en suit des erreurs de distance parfois considérables.

Ainsi, la *legua* ou lieue, c'est toujours de la lieue géographique qu'il s'agit, à raison de 20 au degré ; la lieue péruvienne est donc de 5 kil. 555 ; on emploie aussi la lieue commune, qui est de 5 kil. 572.

Le milla ou mille de 1000 pas équivaut à 1.393 mètres.

L'*estadal* représente 1 m. 672.

Le *paso* ou pas géométrique donne 1 m. 393.

Le *pié* géométrique 0 m. 278.

VIII. — Les principales ressources du budget péruvien reposent sur les entrées et sorties douanières, et sur l'affermage de divers monopoles, etc. Malheureusement l'administration des *douanes* laisse beaucoup à désirer. Malgré le trop grand nombre de ports (d'aucuns disent, nombre insuffisant), en raison de sa trop grande étendue, la côte se trouve peu ou pas surveillée, ce qui rend très facile l'introduction de marchandises en contrebande.

Pour remédier à tous ces inconvénients et aussi à ceux

qui résultent de pratiques vexatoires ou routinières, le gouvernement prépare certains règlements dont il attend les meilleurs résultats.

Considérant qu'il peut être utile pour le commerçant ou pour le voyageur de connaître les droits qui grèvent les marchandises à leur entrée au Pérou, nous donnons quelques indications à ce sujet.

Le régime douanier péruvien est basé sur le système *ad valorem*.

Les tissus paient 40 pour 100, les produits manufacturés 45 pour 100, vins et liqueurs 65 pour 100, matières premières de 5 à 20 pour 100.

Nous croyons savoir que ce tarif subit encore une aggravation de 3 pour 100.

L'impôt sur les importations est *ad valorem* et *spécifique*. Pour le paiement des droits *ad valorem* on doit tenir compte de l'unité de tarif qui sert pour la fixation des droits, suivant que l'évaluation se fait en poids, mesure ou quantité, et ensuite le pour-cent que désigne la partie correspondante du tarif. Le poids est net ou brut, il est toujours net lorsqu'on n'a pas spécifié le contraire.

Quand le droit est établi pour un poids brut, on fait le compte en multipliant l'évaluation par le poids et en déduisant le pour-cent. Quand il y a plusieurs ballots égaux, on multiplie leur nombre par le poids de chacun et le produit se multiplie à son tour par l'évaluation ; le résultat se nomme *principal*, le pour-cent de ce dernier sera le montant du droit à payer.

Par exemple, si l'on demande l'expédition de 10 pièces d'étoffe dont le poids serait de 50 kilos chacune (et les droits sont fixés à 40 centavos le kilo avec le 30 p. 100), le calcul se fera de la façon suivante : $10 \times 50 = 500$ kil. ;

$500 \times 40 = 200$ *principal*. Si nous prenons le 30 p. 100 nous trouverons : $\frac{200 \times 30}{100} = 60$ soles qui sont les droits d'importation que devront payer les pièces d'étoffe.

Quand la marchandise est tarifée par quantité, à tant par douzaine, le nombre de celles-ci se multiplie par l'évaluation et ensuite, on déduit le pour-cent.

Pour les marchandises tarifées par longueur, il est nécessaire de se rendre compte si c'est par mètre linéaire, carré, ou cubique. Quand il s'agit d'une marchandise tarifée par mètre de longueur, le tarif signale la largeur par centimètre ; de façon que cette fois il est nécessaire de multiplier l'évaluation par le nombre de centimètres de large et par le nombre de mètres de longueur en déduisant du total le pour cent.

Quand le tarif est par mètre carré, on multiplie la longueur par la largeur et le produit que l'on obtient est le nombre de mètres carrés correspondant à la marchandise, on multiplie ensuite par l'évaluation et en prenant le pour-cent, on trouve la quantité que l'on doit payer.

Les marchandises étrangères ont à payer à leur entrée au Pérou un droit *ad valorem*, variant suivant les catégories entre 40 et 50 pour 100, sauf pour le Pérou amazonien, où les droits sont de 15 pour 100, sur les prix de facture pour les marchandises comprises dans la section 7 du tarif des douanes. Dans cette région, les articles suivants entrent libres de droits : bétail sur pied, navires ou chaloupes à vapeur, pièces de rechange, charbon de terre, outillage et machinerie de toute catégorie pour l'agriculture et l'industrie, rails et tout matériel roulant pour chemin de fer, or contrôlé, livres et ustensiles d'école, fours pour usage industriel, alambics de cuivre pour rectification, tachos (chaudrons) de fer ou de cuivre pesant plus

de 36 kilos ; cuves, chaudières et autres ustensiles qui sont employés pour recueillir le caoutchouc.

Toutes les autres marchandises paieront 30 pour 100 sur la valeur fixée par le tarif, exception faite des bijoux d'or et d'argent montés avec pierres précieuses.

Le caoutchouc qui s'exporte par les douanes amazoniennes paie, quelle que soit sa catégorie, un droit de 20 centavos (0 fr. 50) par kilo (poids brut), ou 24 centavos (0 fr. 60) poids net, quand il n'est pas emballé en caisse.

IX. — Suivant la loi du 18 mars 1876, l'*instruction publique* est officielle, libre ou particulière. L'enseignement se divise en primaire, secondaire et universitaire. L'enseignement primaire est gratuit et obligatoire. On compte au Pérou six universités, celles de Lima, Arequipa, Trujillo, Cuzco, Puno, Ayacucho, où existent des facultés de droit, théologie, médecine, des sciences, des lettres et de philosophie.

Il y a des écoles normales de fondation récente, des écoles d'Arts et Métiers, d'Agriculture, de Commerce, de Mines, de Beaux-Arts, Ecole Navale, Ecole Militaire. Parmi les écoles spéciales, nous citerons encore : l'Ecole spéciale de constructions civiles et de mines qui possède une importante collection géologique, minéralogique et paléontologique, l'Ecole militaire d'application, l'Ecole de contremaîtres du Cerro de Pasco, l'École Nautique de Païta et le Jardin Botanique.

Malgré tous ces établissements, dont plusieurs sont de fondation récente, il faut, pour être exact, reconnaître que l'instruction publique a été longtemps entièrement délaissée au Pérou, et qu'elle est loin d'être aussi avancée que dans la République Argentine et au Chili. Jusqu'à ces derniers temps, le Pérou pouvait figurer dans toutes les statisti-

ques scolaires comme un des pays dépensant le moins pour l'instruction publique, et bien souvent les fonds qui devaient être attribués à l'enseignement étaient mal répartis ou avaient un emploi différent.

En raison de l'état stationnaire du pays, la réalisation de ce problème de l'enseignement exigeait de si coûteuses dépenses et la stabilité gouvernementale était si précaire, que la plupart des gouvernements qui se succédèrent jusque vers 1900, laissèrent les choses telles qu'elles étaient ; c'est dire que, outre les Indiens Quechuas qui se montrent quelque peu réfractaires à l'enseignement, il existe encore un grand nombre de Péruviens qui ne savent ni lire ni écrire. Mais dans ces dernières années, le Pérou, profitant d'une période de paix qui semble définitive, a consacré à l'instruction publique des ressources et des soins dont les résultats se feront sentir.

C'est sous l'administration des deux derniers présidents, MM. Candamo et Leguia, que les progrès dans l'enseignement furent les plus sensibles. Grâce à leur impulsion on commença par fonder des écoles normales pour la formation des maîtres. On enleva aux municipalités la gestion scolaire qui dès lors fut sous la surveillance de l'Etat ; les émoluments du personnel enseignant furent augmentés, des retraites créées, dont les ressources iront en augmentant rapidement, attendu que les fonds qui doivent les alimenter proviennent d'un impôt de 5 pour 100 sur les recettes fiscales et de 30 pour 100 sur les recettes départementales. On fit en outre venir d'Europe des professeurs compétents, et enfin, on entreprit la construction d'écoles bâties en harmonie avec les règles les plus modernes de l'hygiène, écoles qui sont en voie d'achèvement.

C'est ainsi que pendant ces deux dernières années plus

de trois cents écoles ont été créées dans l'intérieur. Il y aurait actuellement 1.435 écoles officielles ; 2.000 écoles primaires ; 410 écoles libres, avec près de 100.000 élèves. En 1908, on dépensa 238.398 livres sterling pour les établissements primaires ; en 1912, 245.810 livres.

Dans les facultés de médecine et de sciences les droits d'inscription sont de 30 soles, et autant de droits d'examen. Dans les autres facultés ces mêmes droits sont de 24 soles ; quand on suit les cours de deux facultés, exception faite des deux premières, ces droits sont réduits à 36 soles.

L'instruction universitaire, jadis réservée aux magistrats, devient de plus en plus à la mode dans la haute et moyenne société, d'où elle pénètre dans les classes secondaires.

A Lima, Arequipa et le Callao, un grand nombre de personnes de la société sont très lettrées et parlent couramment le français, l'anglais et même l'allemand ; car, contrairement à ce qui se passe chez nous, l'étude pratique, et non uniquement classique, des langues étrangères est très en honneur.

X. — Un certain nombre d'institutions, étroitement liées avec l'instruction publique et le progrès intellectuel du pays, se développent remarquablement sous l'impulsion donnée par quelques hommes éclairés et dévoués, qui trouvent encore chez le président Pardo des encouragements et un appui effectif. Parmi ces institutions, nous citerons la Bibliothèque nationale et le Musée National qui, quoique ayant été pillés par l'armée chilienne en 1881, se sont peu à peu reconstitués ; les Archives nationales, les Sociétés d'Agriculture, de Mines, d'Industrie, la Société des ingénieurs, des Amants de la science, et enfin la Société de Géographie de Lima, grâce à laquelle

la géographie du Pérou, presque dans l'enfance il y a vingt ans, prend un développement considérable.

Cette société a été fondée en 1888, dans le but de propager les études géographiques et de faciliter la connaissance et l'exploitation des produits naturels du pays, de créer un centre de renseignements sur l'ensemble du pays généralement peu connu même du Péruvien ; on peut dire que ce but a été grandement atteint et que la Société de Géographie de Lima, qui est la principale institution scientifique du Pérou, peut être justement comparée aux sociétés du même genre existant en Europe. C'est sous son impulsion et avec l'aide et la protection du gouvernement que différents travaux scientifiques dont le monopole semblait appartenir aux étrangers, tant les Péruviens s'en occupent peu, ont été achevés ou continués, comme par exemple la carte générale du Pérou laissée inachevée par le savant naturaliste et géographe Antonio Raimondi qui, avec Paz Saldan, contribua le plus à faire connaître le Pérou. Outre la publication de son Bulletin, et d'importants travaux sur la géographie, l'archéologie, la statistique, l'hydrographie et la climatologie du pays, cette société a été chargée de publier et de continuer l'œuvre de Raimondi, « El Peru », travail immense, dont tous ceux qui parlent du Pérou sont tributaires.

XI. — La liberté de la presse est aussi grande au Pérou que dans les principaux pays d'Europe, aussi les publications y sont-elles fort nombreuses. Déjà au temps de la colonisation et pendant trois siècles, Lima, qui comptait plusieurs établissements typographiques, fut seule à fournir de publications toute l'Amérique du Sud, malgré les entraves que l'on mettait à l'expression de la pensée à cette époque.

C'est surtout dans les grandes villes qu'il se publie

quelques livres et surtout beaucoup de brochures, et il va sans dire un grand nombre de journaux parmi lesquels il faut signaler : « *El Comercio* », le doyen de la presse, qui date de 1839; *El Nacional; El Pais; La Opinion nacionale; El Tiempo; La Ley; El Peruano* (qui vient d'être converti en journal officiel); etc., etc. Parmi ces journaux, quelques-uns, entre autres *El Comercio*, publient des articles de sciences et d'affaires des plus intéressants.

Dans l'intérieur, les journaux sont généralement encore dans l'enfance, et contiennent le plus souvent des discussions oiseuses entre particuliers, des dithyrambes ou des critiques passionnées, des annonces et des réclames à foison ; mais guère d'articles de fond, qui d'ailleurs laissent toujours à désirer. On écrit pour écrire et c'est tout.

La plupart des institutions scientifiques possèdent des organes ou revues très bien rédigés et toujours très intéressants, parmi lesquels : *La Revista de Sciencias; El Boletin de la Sociedad geografica de Lima; Boletin de la Sociedad de Agricultura; Boletin de la Escuela de Minas; Boletin de la Sociedad de Mineria.* La lecture du *Boletin del cuerpo de Ingenieros del Peru* et du *Boletin del Ministerio de Fomento*, serait grandement utile, et nous la conseillons très vivement aux capitalistes et industriels qui y trouveraient des renseignements précieux sur les mines et gisements récemment découverts ou inexploités. Dans le *Boletin del Ministerio de Fomento* on trouvera d'utiles indications sur les procédés agricoles employés, les produits cultivés, leur rendement, les régions libres où pourra se faire avec avantage l'exploitation de telles ou telles ressources naturelles.

XII. — Le Pérou n'a pas encore à sa disposition un

corps d'ingénieurs des ponts et chaussées bien organisé. Pour tous les travaux publics importants, routes, chemins de fer, ports, il traite directement avec des entreprises particulières ; la Péruvian Corporation entreprend une grande partie de ces travaux qu'elle mène à bien avec plus ou moins d'empressement.

Les travaux maritimes ont de tout temps été fort négligés ; seul le Callao possède des docks artificiels fort bien conçus, œuvre d'une société française ; les autres ports sont à l'état de nature, avec quelques môles ou wharfs, mal conçus et dans un état tout à fait embryonnaire.

Le gouvernement péruvien ne s'occupe que fort peu de la construction des églises, préfectures, mairies, etc. Dans les villes de l'intérieur, les municipalités ont à cet égard la plus large autonomie, le gouvernement n'intervient que pour procurer les plans et les ingénieurs et faciliter les emprunts s'il y a lieu. Il est vrai que dans les départements péruviens, les préfets ne sont pas comme chez nous logés dans des palais ; fort loin de là, sous ce rapport, ces fonctionnaires ne sont pas très privilégiés.

XIII. — Jusqu'en 1886, l'organisation de la police laissait grandement à désirer ; elle ne se composait alors que de simples fractions, commandées par des officiers de l'armée, et placées sous le même régime que celle-ci, mal payées, et susceptibles d'être mobilisées comme troupes de ligne. Cet état de choses engendrait de nombreux abus et actes d'arbitraire de la part des agents de cette police vis-à-vis d'une certaine partie de la population. Il faut reconnaître que depuis, des réformes importantes ont été réalisées. Un des premiers essais employés avec succès à Lima fut, outre l'amélioration des conditions matérielles de la garde civile, le décret garantissant l'avancement hiérarchique depuis le poste modeste

de *Inspector del Orden* (inspecteur de l'ordre) jusqu'à celui d'*inspector superior*, faisant ainsi de la police une carrière professionnelle avec les différents avantages qui y correspondent. Les résultats furent si satisfaisants que cette organisation fut étendue aux principaux centres.

Telle qu'elle est, la police des principales villes du Pérou rend des services appréciables, nous ajouterons même que, sauf à Santiago du Chili et à Panama, nous n'avons trouvé nulle part ailleurs des agents aussi courtois, discrets et serviables. La gendarmerie ou police rurale est organisée sur les mêmes bases, elle assure dans la mesure du possible, vu l'immensité du territoire péruvien, la sécurité du trafic dans les vallées de l'intérieur ; cependant la douceur des mœurs et l'honnêteté relative des Indiens quechuas sont encore une garantie supérieure. Ce que l'on peut appeler la police préventive, de sûreté, n'existe que peu ou pas.

XIV. — Nous ne pouvons achever ce chapitre sans dire quelques mots de l'armée péruvienne. Cette armée, malgré l'étendue du territoire, est peu nombreuse. Sont inscrits au budget de la guerre : 6 bataillons d'infanterie donnant 2.000 hommes en tout ; 2 régiments de cavalerie de 250 hommes chacun ; 4 escadrons autonomes de 125 hommes chacun, lesquels servent d'escorte au chef de l'État ; un régiment d'artillerie de montagne de 510 hommes, ce qui peut former un total vrai de 4.000 hommes, limite fixée par la loi budgétaire.

Jusqu'à ces dernières années, le corps des officiers, sauf un certain nombre d'exceptions, laissait quelque peu à désirer ; on constatait leur peu de goût pour l'étude et par conséquent leur manque d'instruction solide ; en échange, surtout chez les officiers supérieurs, beaucoup de penchant pour la politique.

XV. — Pour arriver à la réorganisation complète de son armée, le Pérou créa en 1896 une École militaire navale préparatoire. Les jeunes gens y reçoivent une instruction théorique, puis ils doivent passer à l'École d'application, avant de figurer dans les cadres de l'armée ou dans ceux de la marine.

Les élèves sont tous boursiers de l'État, ils reçoivent dans ces écoles nourriture et éducation, les vêtements, ustensiles, livres et fournitures diverses d'enseignement restant seuls à la charge des parents ou tuteurs. Avant de commencer la troisième année d'études, chaque élève doit signer un engagement par lequel il s'oblige à servir cinq ans dans l'armée ou la marine. Les études concernant l'infanterie et la cavalerie se font en trois ans, pour les armes spéciales, cinq ans.

Les élèves qui ont terminé leurs études d'une façon satisfaisante passent ensuite comme sous-lieutenants à l'Ecole d'application (1) qui est installée à Chorrillos. Dans cette école qui est organisée en quatre sections permanentes : infanterie, cavalerie, génie et administration, les jeunes officiers reçoivent l'instruction technique pratique. En 1896, le gouvernement péruvien fit appel à un groupe d'officiers français pour diriger chacune des sections de cette école.

Le chef de cette mission militaire fut le capitaine d'artillerie Paul Clément, secondé par le capitaine Bailly-Maistre pour le génie et par le capitaine d'André pour l'infanterie. Ces officiers, qui avaient au Pérou le grade de colonel, accomplirent leur mission de la manière la plus heureuse.

Leur tâche n'était cependant rien moins que facile dans

(1) C'est en même temps une école d'instruction complémentaire dont l'organisation excellente est due aux officiers de la mission française.

un pays où jusqu'alors la carrière militaire avait été fort peu recherchée par l'élite de la population.

Les officiers de la mission militaire française eurent à lutter contre la mauvaise volonté d'une partie du corps des officiers qui, sauf d'honorables exceptions, se faisait remarquer par une ignorance et une paresse absolues. En outre l'armée péruvienne, composée d'éléments d'apparence plutôt médiocres, paraissait difficile à améliorer, en raison du caractère apathique des soldats, indolents au delà de toute expression : l'armée péruvienne est en grande partie composée d'Indiens. Les lois sur le recrutement militaire équitables en théorie présentent dans la pratique de graves inconvénients, les procédés employés pour boucher les vides sont fortement entachés d'arbitraire, et très impopulaires dans les régions centrales. La mission militaire a réussi à faire voter par les Chambres une loi qui a apporté plus d'équité dans l'avancement, autrefois dû au bon plaisir et à l'arbitraire ; mais les méthodes de recrutement n'ont pas été, quoi qu'on dise, améliorées. On opère toujours de la manière suivante :

Un détachement de troupes parcourt les villages de l'intérieur, et enrôle de force les malheureux Indiens qui ne se sont pas dissimulés à temps. Ces recrues sont désignées sous le nom d'engagés volontaires !

Ces indigènes, peu belliqueux en général, ont peu de goût pour le métier militaire, ils se montrent tout d'abord réfractaires à tout exercice. Un certain nombre même, transportés loin de leur pays ou brutalement séparés de leurs familles, voire de leurs femmes, sont minés peu à peu par le désespoir et meurent de nostalgie. Mais le plus grand nombre au contraire, une fois passés les premiers jours d'éducation militaire, se trouvent tellement bien du régime qu'ils ne veulent plus retourner dans leurs familles, car le

sort qui leur est fait au régiment est souvent préférable à la vie précaire qu'ils menaient dans leurs montagnes : ils ont tout au moins à la caserne l'existence assurée. Ces mêmes Indiens, dans les époques « d'enrôlements volontaires », ne sont pas les recruteurs les moins impitoyables.

Les officiers de la mission française ont réussi à améliorer l'aspect de ces troupes, capables d'efforts héroïques à l'occasion, mais d'une tenue assez fâcheuse. On peut les voir aujourd'hui défiler dans les rues de Lima revêtues d'uniformes d'une propreté irréprochable ; elles conservent sous les armes une allure plus martiale (1).

(1) Des manœuvres faites par l'état-major, sous la direction de la mission, démontrèrent les progrès réalisés dans l'instruction technique et pratique des officiers et des corps de troupes.

En 1904, le capitaine Clément revint en France, son engagement terminé. A son arrivée, il fut nommé commandant; le capitaine de cavalerie Dogny le remplaça comme chef de la mission militaire. Cependant le gouvernement péruvien, ayant su apprécier les efforts et la valeur du commandant Clément et reconnaissant des résultats obtenus, proposa peu après à cet officier de revenir au Pérou comme chef d'état-major général de l'armée avec le grade de général. Le commandant accepta, et depuis quelques années il occupe ces fonctions à l'entière satisfaction de tous; cette situation lui permet de faire bénéficier l'industrie française de commandes importantes de matériel et d'objets d'équipement.

Poursuivant ses améliorations, le gouvernement a fait voter en 1912 une loi rendant le service obligatoire pour tous les Péruviens de vingt et un à cinquante ans d'âge, capables de porter les armes. Nous avons vu qu'en novembre de la même année il s'assura le concours d'une nouvelle mission française composée de colonels.

Pour ce qui concerne la marine, une nouvelle école navale a été édifiée à la Punta, près de la station balnéaire qui domine la baie du Callao ; le coût en est de 14.000 livres sterling. Le gouvernement péruvien a aussi acheté à la France un cuirassé et un submersible, qui sont arrivés récemment au Pérou. Ce pays est actuellement le seul de l'Amérique du Sud à posséder un sous-marin.

# CHAPITRE IX

I. *La Costa*. — II. Aspect. — III. Les lomas. — IV. Végétation et production. — V. Propriétés rurales. — VI. L'agriculture péruvienne. — VII Les grandes propriétés. — VIII. Irrigation de la Costa. — IX. Les canaux de Chicama. — X. Brûler la pierre. — XI Lois d'irrigation. — XII. Une région intéressante. — XIII. La province de Tumbes. — XIV. Essences forestières. — XV. Fertilité du sol. — XVI. Récoltes. — XVII. Les palmiers-cocotiers. Une exploitation avantageuse. — XVIII. Le bananier. — XIX. Ressources minières. — XX. Climat de Tumbes.

I. — La Cordillère des Andes se divise en entrant au Pérou en trois chaînes qui sillonnent le pays du nord au sud. L'une de ces chaînes, que l'on nomme Cordillère Occidentale ou Cordillère de la Côte, suit et serre de si près les côtes du Pacifique, qu'entre la mer et les montagnes, il n'existe plus qu'une étroite bande de terre affectant la forme d'un plan incliné, longue de près de 2.000 kilomètres et d'une largeur variant entre 90 et 150 kilomètres, comprise entre le bord de la mer et 1.500 à 2.000 mètres d'altitude. Cette zone, que l'on nomme la *Costa*, a une superficie de 250.000 kilomètres carrés environ; c'est une série de dunes (*lomas*), de plaines d'apparence désertique, sillonnées de vallées transversales arrosées par des rivières torrentueuses.

II — Le sol de cette zone descend vers la mer du haut

de la Cordillère en ondulations déchiquetées, sablonneuses et jaunâtres. Si des vallées et vallons assez nombreux forment des oasis d'une incroyable fertilité, la verdure qui les signale contraste très vivement avec les contreforts de la Cordillère et avec les *arenales*, régions de sables stériles, et avec deux sortes de déserts de plusieurs centaines de kilomètres, l'un au nord que l'on nomme *Séchura*, l'autre au sud appelé *pampa* d'Islay.

Comme nous l'avons déjà dit, l'état caractéristique de la Costa est une extrême sécheresse. Mais il y a la rosée, appelée *garua*, et surtout le courant de Humboldt — véritable fleuve d'eau froide venu des régions antarctiques — qui rendent le pays habitable. La fraîcheur qui se dégage de ce courant tempère l'ardeur des rayons du soleil. C'est ce qui fait que la chaleur maxima de cette zone ne dépasse guère 30°, et cela sous la même latitude que le nord de Madagascar ou que Java. Ce courant assainit la côte en transportant au large le mélange d'écume, d'algues et de vase rejeté du fond de la mer par les éruptions sous-marines. Il roule en outre des poissons en quantités innombrables, groupés en masses compactes; ces poissons à leur tour attirent des nuages d'oiseaux de mer, mouettes, cormorans, pajaros, gaviotes, etc.; ces oiseaux sont si nombreux parfois, que pendant de longs moments ils interceptent la lumière du soleil. Ce sont ces mêmes oiseaux qui ont recouvert les îles Chinchas et d'autres encore, du guano qui pendant longtemps fit la fortune du Pérou; cette richesse est à l'heure présente sinon épuisée, du moins considérablement amoindrie.

III. — Entre la chaîne de collines de la Côte que l'on nomme communément *lomas*, la terre reçoit, pendant ce qu'il est convenu d'appeler hiver, de petites averses; à cette époque la garua ne tombe pas. Pendant cette saison

relativement humide le sol se couvre d'une sorte de pâturage qui est d'autant plus abondant que les collines sont plus hautes ; ces herbages sont plus rares lorsque l'année est exceptionnellement sèche ; le plus souvent ils couvrent d'un vert tapis toute la pente des collines où se nourrissent de nombreux troupeaux venus de la Sierra et des vallées adjacentes.

Dans certains ravins de cette chaîne il y a de l'eau courante pendant quelques semaines, quand cesse la saison pluvieuse il reste des sources dont l'eau est employée pour arroser des oliveraies et des champs de luzerne. Les terrains cultivés de cette partie des lomas ne dépassent guère 200 hectares.

On pourrait cultiver beaucoup d'autres vallons en les arrosant à l'aide de pompes, mues par des moulins à vent, comme cela a été essayé avec succès dans une *quebrada* entre Mollendo et la première station du chemin allant à Arequipa.

Toutes les rivières ou torrents qui sillonnent la zone de la Costa roulent peu d'eau malgré leur largeur, pendant les mois de mai à décembre. En janvier, février, mars et avril, les eaux produites par les pluies qui tombent dans la Sierra les convertissent en cours d'eau des plus torrentueux, impossibles à franchir autrement que sur des ponts établis de loin en loin.

IV. — Malgré son apparence aride la Costa est la région la plus peuplée du Pérou, en raison sans doute de son climat absolument uniforme, et aussi à cause du voisinage de l'océan. Du reste cette côte, qu'on dit inculte, peut être transformée en riches plantations de coton et de canne à sucre, comme l'exemple l'a maintes fois démontré dans des plaines nues et désolées, où il a suffi d'établir quelques barrages ou de faire quelques travaux d'irrigation. Sans

être d'une grande diversité, la production de la Costa est quand même des plus importantes.

Cette végétation est concentrée dans un certain nombre d'oasis naturelles et artificielles, ces dernières deviennent de plus en plus nombreuses. Tout ce qui n'est pas vallée, les plaines et versants des montagnes, est dénudé pendant sept à huit mois de l'année ; çà et là, on trouve des cactus et des chardons qui recouvrent un peu l'aridité du sol. Mais lorsque les averses et la rosée de brouillard commencent à tomber, ces déserts se couvrent d'une végétation herbacée plus ou moins abondante, parmi laquelle jaillissent les grandes fleurs jaunes de l'*amancaues*, et diverses autres aux couleurs rouges et blanches qui égaient le paysage, généralement morne et désolé. Mais tout cela disparaît avec le retour du printemps, et bientôt le sol reprend son aspect désertique.

La végétation reste constante dans les vallées arrosées par de petits cours d'eau, ou par des étangs et des mares (*represas*) dont l'eau a été captée plus ou moins loin. Si les essences forestières sont peu nombreuses, puisqu'on voit à peine quelques bosquets de caroubiers, d'acacias ou de *molle* odoriférant, car les grands arbres ne se plaisent pas dans cette région, en revanche on y trouve toutes les variétés des arbres à fruit d'Europe, en même temps que ceux des régions intertropicales : poiriers, pêchers, pruniers, pommiers, mûriers, oliviers, voisinent avec des bananiers, des citronniers, des orangers, des grenadilliers, l'ananas, etc. C'est aussi une grande variété de légumineuses, pommes de terre de plusieurs sortes, la patate *camote*, le manioc (yucca), divers échantillons de plantes naturelles et un grand nombre de fleurs cultivées avec soin.

Les plantes qui font l'objet d'une culture intensive sont : la canne à sucre, le cacaoyer, le riz, le cotonnier, le maïs,

la vigne et le nopal ou cochenillier. Toute cette végétation est celle que l'on trouve à proximité de la mer. Les végétaux se modifient peu à peu à mesure qu'on s'élève vers la Sierra. Tout d'abord les variétés délicates cèdent la place à de plus grossières, les plantes tropicales perdent peu à peu du terrain et finissent par se mélanger avec celles de nos pays tempérés à 1.000 ou 1.200 mètres.

A cette altitude, on commence à trouver en abondance le cactus, les nopals et surtout un géant de l'espèce, le *peruvianus;* les arbres fruitiers croissent encore admirablement; de même la vigne qui donne des fruits comme en France.

Toute cette région jusqu'à 3.000 mètres semble l'endroit d'où l'Europe a tiré la pomme de terre, qui paraît être le produit naturel du pays avec d'autres tubercules, *l'alluco* et le *massua.*

Quoique du nord au sud de l'immense Costa, tous les fruits, toutes les plantes et cultures que nous venons de désigner viennent également bien et s'exploitent en plus ou moins grande quantité, la nature semble avoir divisé cette zone en plusieurs parties en donnant à chacune d'elles une production spéciale, c'est-à-dire plus favorisée.

Par exemple, en partant du nord de la république, nous trouvons la région de TUMBÈS spéciale pour ses tabacs; dans celles de PIURA et de PAITA et dans celle d'ICA plus au sud, le coton est exploité en grand avec d'excellents rendements; la région de LAMBAYEQUE et de CHICLAYO produit du riz en abondance. Dans le département de LIBERTAD, les régions de PACASMAYO et de TRUJILLO se prêtent admirablement à la culture de la canne à sucre (1).

(1) Cette graminée, que l'on cultive encore dans de meilleures conditions dans les vallées profondes de la Sierra et de la Montaña, croît d'une façon admirable dans cette partie de la Costa et y donne de plus grands

Le département de Lima produit aussi de la canne à sucre, et dans la contrée avoisinant la capitale et le Callao on cultive, en outre, les plantes maraîchères.

Sur la côte sud, dans les régions de Pisco et de Moquegua, la vigne fait l'objet d'une grande exploitation et vient dans des conditions merveilleuses. Toute cette partie du Pérou est aussi particulièrement favorable à la culture du coton ; l'olivier se développe admirablement dans les provinces de Lima, Camana, et Moquegua. Il y existe trois variétés d'oliviers donnant des olives : noires communes, vertes, et rouge brun ; l'industrie en extrait 46 kilos d'huile vierge pour 140 kilos de fruits.

En parlant de l'agriculture nous nous étendrons plus longuement sur toutes ces productions, leur exploitation et les avantages qui en résultent.

V. — La propriété rurale fut organisée au Pérou par les conquistadors espagnols, dont les chefs distribuèrent entre leurs subalternes une grande partie du territoire conquis sur les Incas. Ces fractions se nommèrent *partidas* ou *encomiendas*, et leurs possesseurs étaient seigneurs absolus de ces fiefs ; plus tard les héritages et les cessions divisèrent progressivement ces propriétés de façon qu'il en existe aujourd'hui une plus grande quantité ; cependant la majeure partie de ces propriétés possèdent encore une extension territoriale très considérable ; celles qui comprennent 100 ou 150.000 hectares ne sont pas rares ; nous ne parlons pas ici des grandes concessions de 500.000 et

bénéfices en raison de la proximité de la mer et des grands centres ; elle ne subit pas non plus dans cette région de tempêtes ni d'orages qui en d'autres lieux détruisent en quelques heures de magnifiques plantations. Dans ces vallées de la Costa, la canne à sucre atteint sa pleine maturité en 18 à 20 mois et peut donner quatre coupes ; le rapport est de 10.000 kilos par hectare, tandis qu'aux Antilles, la canne ne donne que 3.000 à 4.500 kilos par hectare.

jusqu'à 2 millions d'hectares accordées ces dernières années à diverses sociétés, entre autres à la « Peruvian Corporation. »

Au Pérou et dans presque toute l'Amérique espagnole, on désigne, sous le nom d'*hacienda*, une portion quelconque de territoire cultivable en totalité ou en partie, dont l'étendue n'est pas inférieure à 35 hectares. Dans toute hacienda, il existe un édifice plus ou moins important nommé *las casas* (les maisons), qui sert en même temps d'habitation pour le propriétaire lorsqu'il se trouve à l'hacienda, et pour le *mayordomo* ou intendant, en même temps que de *bodega* ou dépôt pour les marchandises et les outils. Le gouvernement intérieur d'une hacienda dépend uniquement de ses propriétaires ; mais ces derniers ne peuvent se soustraire à l'inspection et à la juridiction des autorités locales.

On désigne sous le nom de *chacara*, ou de *chacra*, toute hacienda dont l'extension n'excède pas 30 hectares ni moins de 15 ; une *hijuela* est une propriété de 5 à 15 hectares. On appelle *quinta* la propriété de 5 hectares et moins. Les dénominations de chacra et de hijuela sont parfois synonymes, quand il s'agit par exemple de diviser une hacienda pour la vendre ou la répartir entre héritiers. Dans la pratique le mot chacra signifie une propriété peu étendue : généralement les chacras sont toujours mieux cultivées en raison de leur superficie plus réduite et proportionnellement produisent souvent plus que certaines haciendas. On y cultive des fruits et des plantes maraîchères, de là le nom primitif de chacra qui s'applique à toutes les cultures de ce genre. Les quintas existent seulement aux environs des villes, il faut les considérer comme des villas ou des maisons de campagne ; elles atteignent une grande valeur et elles sont d'un bon rapport. Quelques quintas

des environs de Lima ont de magnifiques plantations et jardins, et des habitations d'une construction riche et élégante.

VI. — Après avoir été des plus prospères, pendant la période incasique, l'agriculture péruvienne fut presque totalement abandonnée sous la domination espagnole ; des régions fertiles jusque-là, parce que savamment irriguées, redevinrent stériles, toute la main-d'œuvre étant envoyée dans les mines qui seules étaient fiévreusement exploitées.

Depuis que le Pérou a reconquis son indépendance, les habitants se sont attachés peu à peu à redemander au sol toutes les richesses qu'il peut produire ; les résultats furent des plus encourageants, outre une multitude de *chacras*, un grand nombre d'*haciendas* se sont élevées et ont rapidement prospéré partout où existent quelques voies de communication.

Sur beaucoup de points du littoral, l'agriculture est très avancée, il y existe un certain nombre d'établissements agricoles importants qui emploient un outillage des plus perfectionnés, et qui utilisent les procédés les plus nouveaux de l'agronomie moderne. Dans toutes ces grandes *haciendas* (1) il y a des directeurs techniques, pourrait-on dire, des agronomes français, anglais, allemands, américains.

(1) Le mot *hacienda* ne désigne pas toujours, comme on le croit généralement, une immense exploitation agricole, avec d'imposantes constructions, dont la partie réservée aux maîtres renferme tout le confort que comporte le luxe moderne. Ces établissements ne sont pas encore très nombreux, et on les trouve seulement à une courte distance des grandes villes, à proximité des lignes ferrées, des principales voies de communication ou à proximité de cours d'eau navigables. (Le modèle type de ces établissements est l'hacienda d'*Infantas* à quelque distance de Lima, sur la route de Chorrillos). Une hacienda signifie exactement : domaine rural d'une étendue plus ou moins considérable. Dans la plupart

Dans la banlieue des grandes villes comme le Callao, Arequipa, Lima, tous les terrains utilisables sont bien cultivés et ces cultures sont aussi belles que dans nos campagnes ; pas un endroit qui ne soit irrigué et fumé comme chez nous.

Malheureusement, sur beaucoup de points de la Costa, mais surtout dans la Sierra et dans la Montaña, le plus grand nombre d'entre les *hacendados* (1) emploie encore, en agriculture, les procédés de culture les plus rudimentaires, par routine ou par ignorance, si bien que les champs ne produisent pas les récoltes qu'ils devraient raisonnablement produire. Dans la Montaña, ces procédés n'ont pas grande importance, surtout à l'heure actuelle, car la terre est si fertile qu'elle donne quand même tout à profusion ; mais dans la Sierra les méthodes d'exploitation, malgré les modifications apportées par quelques propriétaires, gagneraient beaucoup à être quelque peu améliorées (2).

Les raisons pour lesquelles l'agriculture ne s'est pas développée à une certaine distance de la Costa, sont les suivantes : Tout d'abord le manque d'initiative, d'émulation parmi les populations rurales, dont la majeure partie produit uniquement pour son usage, sans s'occuper de personne ; l'Indien, en général, n'ambitionne rien, il ne

des cas, si le domaine est important comme superficie, surtout sur les hauts plateaux, une partie est réservée à l'élevage ; dans les vallées chaudes, à exploiter sur une grande échelle la canne à sucre, le coton, le cacao, etc. Le plus souvent, beaucoup d'haciendas se composent uniquement de quelques cases en torchis ou pisé, autour desquelles on a défriché l'espace nécessaire à la culture de quelques hectares de canne à sucre dont la récolte sera totalement employée à fabriquer de l'alcool de canne qui, sous le nom de *caña* ou de *borracha*, sera d'un écoulement facile et rémunérateur.

(1) Ou *hacenderos*, propriétaires d'haciendas.

(2) Dans le but d'inculquer les connaissances nécessaires aux agriculteurs péruviens, le gouvernement a favorisé la fondation récente d'un institut agricole dirigé par des pères salésiens.

consomme pas d'articles étrangers qui lui sont indifférents quand ils ne lui sont pas inconnus.

VII. — En second lieu, la mauvaise division du sol : il y a trop et de trop grandes propriétés, cela limite la production, restreint la population et l'immigration ; ces grandes propriétés restent souvent incultes, faute de capitaux ou d'initiative : des vallées entières de plusieurs centaines de milliers d'hectares appartiennent à une ou deux familles. C'est ainsi qu'une seule famille est propriétaire de la campagne aux environs d'Arequipa ; trente-deux hacendados se partagent les vallées du département de Piura et trente-six la splendide vallée de Chicama. De ces dernières il n'y a trop rien à dire, car elles sont en pleine exploitation ; mais la plupart de ces grands propriétaires de l'intérieur et de la Costa obtiendraient de grands avantages en morcelant, pour les louer, leurs propriétés en petits lots, ce qui doublerait la valeur de terrains qui, pour l'instant, ne produisent rien. Ainsi opèrent les grands propriétaires argentins qui se trouvent bien de cette méthode. Depuis quelque temps, et devant les résultats splendides obtenus dans l'exploitation en grand de la canne à sucre et de ses dérivés, des différentes variétés de coton et des rizières de la Costa, des sociétés américaines se sont substituées à plusieurs propriétaires qui laissaient leurs terres à peu près inexploitées ; la province de Tumbes, dont nous parlerons plus loin, offrirait encore quelques bonnes opérations de ce genre.

VIII. — Il se dessine, à l'heure actuelle, au Pérou, un mouvement en faveur de l'irrigation d'une grande partie de la Costa, des projets grandioses sont à l'étude depuis plus de trente ans. Les événements politiques en ont empêché la réalisation. Parmi ces grands travaux dont l'exemple a été donné par les Incas, figurait un immense

réservoir à établir à 6 lieues de Piura, pouvant contenir 150 millions de mètres cubes d'eau.

Si ce projet n'a pas encore été exécuté, en revanche un certain nombre de réservoirs, puits artésiens et canaux ont été construits par des particuliers ou des sociétés, et des régions entières ont été fertilisées.

La commune de Sechura a ouvert plus de vingt canaux qui arrosent ses vastes plaines ; celle de Catacaos, aidée par le commerce de cette localité, a ouvert six canaux de grandes dimensions. C'est ainsi que depuis 1902 Catacaos et Sechura produisent annuellement 45.000 quintaux (46 kilos) de coton. Les propriétés de ce district sont divisées en petits lots.

La zone de la Costa renferme 20 millions d'hectares sur lesquels 250,000 sont cultivés à l'heure actuelle; 5 millions d'hectares faciles à irriguer et à travailler, aussi fertiles que les meilleures plaines connues, restent encore improductifs.

Une soixantaine de rivières torrentueuses mais de peu de longueur descendent de la Sierra pour arroser quelques parties des terrains secs de la Costa. Chacune de ces rivières favorise des cultures plus ou moins étendues, suivant le volume d'eau qu'elles apportent et les circonstances plus ou moins favorables des vallées qu'elles traversent. La plupart de ces rivières sont, il est vrai, intermittentes. Malgré tout, il se perd encore, pendant la saison sèche, des milliers et des milliers de litres d'eau.

On trouve fréquemment des vestiges de canaux, dont plusieurs servent encore. Cette région, stérile aujourd'hui, était autrefois couverte de cultures et de jardins, car le système d'irrigation des Incas était fort bien compris. Les Péruviens se décident aujourd'hui à les imiter et à les améliorer si possible. Dans certaines circonstances, il



*Arrieros ou llameros, conducteurs de llamas*

s'est produit des faits heureux de restauration d'ouvrages abandonnés et perdus, comme ce fut le cas pour la vallée de Chicama (1), autrefois région stérile et aujourd'hui une des régions les plus riches et les plus fertiles du Pérou. Ce fait est connu de tous sur le littoral.

IX. — Voici, d'après M. Charles Wiener, qui cite cet exemple dans son livre *Perou et Bolivie*, à la suite de quelle trouvaille heureuse cette transformation d'un désert a pu être opérée.

Un M. Luis Albrecht, au cours d'un voyage dans l'intérieur, remarqua des traces de cultures anciennes, et, curieux de savoir comment ces cultures avaient été alimentées, il se mit à la découverte du canal d'irrigation qui avait dû exister autrefois. Il en trouva les traces et les poursuivit jusqu'à la source qui se déversait et se perdait dans un profond ravin. Aussitôt, il acquit à vil prix ces immenses terrains, et fit rétablir le canal des autochtones. Les frais occasionnés par cette opération montèrent à peine à 40.000 francs.

Après avoir installé douze haciendas, exploité pour son compte quatre fermes immenses, M. Albrecht dota ses cinq enfants à raison d'un million de soles chacun, soit 2.500.000 francs en monnaie française, sans compter des machines et des haciendas pour une valeur de quatre millions, de la canne à sucre pour une valeur égale, et des terrains immenses, gagnant tous les jours en valeur dans des proportions extraordinaires.

X. — Les canaux d'irrigation anciens traversent parfois d'assez grands espaces sur un sol granitique. Pour creuser une roche aussi dure, les Indiens modernes emploient un procédé fort curieux ; ils *brûlent la pierre*.

(1) Non loin de Trujillo, département de Libertad.

Pour brûler la pierre ils amoncellent sur la roche qu'ils veulent creuser, du bois, des mousses, du charbon, de la *taquia* (excréments d'animaux, particulièrement de llama), suivant les régions. Ces combustibles sont allumés, et lorsque la pierre a atteint une température assez élevée, on verse de l'eau froide sur la surface chauffée. Les cendres obtenues par la combustion servent à tracer les bords de la canalisation ; l'opération est recommencée plusieurs fois. Le granit se fendille tout d'abord, puis éclate petit à petit, le canal s'établit graduellement sans grande main-d'œuvre, les cendres servent d'isolateur, les bords du canal sont très nets.

Tous les propriétaires n'ont pas eu le bonheur de trouver des travaux à peu près faits, mais cette découverte stimula les initiatives, et de nouvelles haciendas s'établirent là où il n'y avait que sécheresse ou stérilité.

A l'heure actuelle, une douzaine d'entreprises d'irrigation se sont organisées, une moitié de ces entreprises particulières sont en train d'être menées à bonne fin.

En principe, tout le travail consisterait donc à capter les eaux à l'intérieur du territoire et à les verser, par des canaux convenables, sur les plaines voisines.

Des études récentes ont permis cependant de constater que dans certains cas il serait beaucoup plus économique de faire l'irrigation par des puits artésiens comme on l'a pratiqué en Afrique et en Australie. En effet, tout le long de la côte se développe la chaîne des Andes, hauts sommets, pour la plupart couverts de neiges perpétuelles et dont les rivières de la côte ne révèlent qu'une petite partie des eaux du dégel, le reste traversant la côte par des conduits souterrains, très peu profonds. En général, des puits de 15 à 50 *mètres de profondeur* seraient largement suffisants pour profiter de ces eaux et entreprendre

la création des oasis, que les cultures élargiraient après de plus en plus.

XI. — Les irrigations ont été organisées au Pérou par la loi du 6 octobre 1893. D'après cette loi, pour avoir une concession, il suffit :

1° De présenter une demande écrite au gouvernement avec description précise des lieux à irriguer, des cours d'eau qu'on veut utiliser, du délai de travail, etc. ;

2° De déposer une petite garantie pour donner au gouvernement toutes les assurances d'un projet sérieux. Le gouvernement, de son côté, donne la propriété à long terme ou pour toujours des terrains et cours d'eau, l'exemption des droits d'importation sur les machines agricoles et tout le matériel nécessaire à la construction hydraulique, l'exemption de l'impôt direct pendant trois ans en faveur de ceux qui occupent ou travaillent les terrains irrigués, etc., la faculté de changer le cours des eaux qui ne sont la propriété de personne, d'augmenter le débit au moyen d'étangs-réservoirs.

Les concessionnaires auront le droit d'employer gratuitement les terrains du domaine public qui seraient nécessaires pour la construction de réservoirs, lits d'aqueduc et tous autres travaux indispensables à l'irrigation. Si ces terrains appartenaient à des particuliers, le gouvernement, en vertu de cette loi, les déclarerait d'utilité publique et en effectuerait l'expropriation conformément aux lois.

XII. — Au sujet de la mise en valeur des territoires de la Costa, il existe encore un certain nombre de projets, intéressants peut-être mais d'une exécution problématique ; nous n'en parlerons donc pas. Il nous paraît plus utile de signaler aux capitalistes français quelques régions qui semblent prendre un grand développement, nous serions particulièrement heureux d'attirer leur attention sur le départe-

ment de Piura, le plus septentrional du Pérou, et en particulier sur la province de Tumbes, qui est située sur le golfe de Guayaquil et qui forme la limite du Pérou et de l'Equateur. Cette région nous paraît susceptible d'être le centre d'exploitations diverses des plus rémunératrices.

XIII. — Le territoire de la province de Tumbes comprend en superficie, plaines, collines et montagnes, 300.000 hectares, desquels 150.000 hectares en terrains plats peuvent être facilement irrigués (1). La région montagneuse et accidentée peut être réservée pour l'élevage du bétail et pour l'extraction des bois de construction et de teintures qui y sont extrêmement abondants, au point que l'établissement d'un chantier dans le port de Tumbes serait une opération avantageuse.

XIV. — Parmi ses arbres les plus abondants sont le chêne (roble), le charme (charan), le pechiche, l'acajou, le bois de fer, l'oranger, le palmier, l'acana, le cannetier, le rosisella, le bois violet, le buis, l'aulne, le chonta, l'œuf végétal, l'arbre de la tagua, le bois noir, le bois jaune, le caroubier, le manglier et une foule d'autres essences pour la teinture.

La province de Tumbes est arrosée par le rio de ce nom qui est avec le Chira la plus importante des rivières de la Costa.

Ce fleuve est navigable de novembre à mai, pour des bateaux ne calant pas plus de quatre à six pieds, sur une étendue de 100 kilomètres ; le reste de l'année, la partie navigable est réduite des trois quarts ; des vapeurs ne calant pas plus de 50 à 60 centimètres pourraient cependant utiliser les deux tiers de son cours.

(1) D'après des personnes compétentes, l'irrigation de cette plaine serait de facile réalisation, les frais occasionnés s'élèveraient à 150.000 livres pour toute la région, ce qui ferait une livre sterling par hectare.

A son embouchure dans la mer, le Tumbes mesure 2 kilomètres de largeur, réduits à 200 mètres en temps de sécheresse, formant une plage toujours recouverte d'une magnifique végétation de palmiers, cocotiers, tamarins, manguiers, bananiers, etc. A l'époque de la baisse des eaux, on peut estimer la vitesse du courant de ce fleuve à un mille et demi à l'heure et jusqu'à huit milles à l'époque des crues, car il pleut annuellement dans cette province et plus ou moins abondamment; lorsque ces pluies sont copieuses, elles peuvent être comparées à celles de l'isthme de Panama.

Le centre d'activité de la province est la ville de Tumbes, située à très courte distance de la mer à l'embouchure du rio. Elle ne présente pas encore une grande activité commerciale, mais par sa situation dans le golfe de Guayaquil et comme ville frontière, elle prendra un certain développement lorsque la région sera mieux connue.

XV. — Placés sous la ligne équatoriale, les terrains de la province de Tumbes sont seuls comparables pour la fertilité à ceux de la Montaña baignés par les affluents de l'Amazone, et ils ont la supériorité d'être d'un accès facile. Ce sol excellent est entièrement pur de mélanges de sables, comme il s'en rencontre dans d'autres provinces de la Costa.

XVI. — Tumbes possède tous les fruits de la zone torride, tels que la *canne à sucre* souvent citée, qui dans cette région plus humide produit dix à onze mois après avoir été plantée et dure vingt-cinq ans. Le rendement des autres produits est le suivant :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Coton . . . . . . . . . . . . . . . | 2 | récoltes | à l'année |
| Maïs. . . . . . . . . . . . . . . . | 4 | — | — |
| Riz . . . . . . . . . . . . . . . | 3 | — | — |

| | |
|---|---|
| Ramie. . . . . . . . . . . . . . . | 4 récoltes à l'année. |
| Tabac . . . . . . . . . . . . . . | 5 à 8 coupes — |
| Café . . . . . . . . . . . . . . | 2 récoltes — |
| Lin et chanvre . . . . . . . . . | 2 — — |
| Cacao. . . . . . . . . . . . . . | toute l'année |
| Pommes de terre . . . . . . . . | 2 récoltes à l'année |
| Patates . . . . . . . . . . . . . | 3 — — |
| Manioc . . . . . . . . . . . . . | 1 — — |
| Cocotier. . . . . . . . . . . . . | toute l'année |

Les haricots donnent 4 récoltes. En outre, on trouve des amandes, noix, châtaignes, l'anis, le ratanhia, la tagua ou ivoire végétal (corozo), la cochenille, le quinquina, le caoutchouc, le baume du Pérou, et, comme nous l'avons dit, quantité d'autres produits naturels plus ou moins intéressants. On pourrait, paraît-il, y cultiver le thé, la coca et l'opium.

XVII. — Un produit de grande importance peut s'obtenir à peu de frais dans cette province, nous voulons parler du fruit du *cocotier* qui y est d'excellente qualité et qui atteint un volume considérable.

Dans un hectare de terrain on peut planter cent palmiers, dont le produit annuel sans travaux ni dépenses d'aucune sorte est évalué à 3 ou 4 *soles* (1) par palmier. C'est ainsi que le rendement d'un hectare serait de 400 soles à l'année, le terrain restant libre pour y cultiver d'autres plantes, les bananiers par exemple, ce qui augmenterait le rendement de l'hectare.

En Tumbes, les palmiers cocotiers produisent la cinquième année après avoir été plantés; on sait que de la noix de coco on extrait trois produits de grande consommation, l'huile, extraite de la *coprah*, la farine et le beurre de

(1) Un *cocal* ou plantation de cocotiers de 50.000 pieds, ce qui, paraît-il, est une plantation modeste, peut laisser annuellement un bénéfice liquide de 60.000 à 80 000 francs. Dans des exploitations de 20.000 hectares le bénéfice net peut s'élever à plus de cinq millions.

coco. Aujourd'hui l'huile de coprah est raffinée par des procédés perfectionnés, dans les fabriques de Marseille qui sont les principales d'Europe.

On ignore encore généralement que de cette industrie du raffinage de l'huile de coco, est sortie l'industrie du beurre de coco, généralisé aujourd'hui à l'étranger sous le nom de végétaline, beurre végétal, taline et cocoaline. Ce beurre est riche en substances nutritives et ne rappelle en rien son origine par son goût et son aspect.

L'application principale de l'huile de coco réside dans la fabrication du savon. Les trois quarts des stocks de savon, des manufactures de parfumerie, ont pour base ladite huile, qui donne à la pâte une grande finesse, la rendant aussi plus mousseuse. Quant à la farine de coco, elle est employée moulue dans la confection de pâtisseries.

On tire encore du cocotier toute une variété de produits. Par exemple, de l'étoupe qui entoure le fruit, on fabrique des cordages pour les bateaux, de l'étoupe pour les calfats, du noir de fumée, de la pâte pour papier, la cellulose, etc., etc.

Il nous faut signaler aussi une autre sorte de palmier, le *mbocaya* qui croît par milliers à l'état sauvage dans tout le nord du Pérou et la Montaña. Les fruits viennent en grappe de 150 à 200 baies, environ de la grosseur d'une noix. Chaque baie contient un noyau oléagineux donnant 60 à 65 pour 100 d'huile ; ce noyau est enveloppé d'une écaille très dure entourée d'une chair comestible dont on extrait, comme du *cocus nocifera*, dont nous venons de parler, le beurre de palme. Le noyau, qui est également comestible, donne l'huile de palme qui s'emploie aussi dans la fabrication du savon et des bougies.

XVIII. — La culture de la *banane* doit être aussi dans cette région des plus avantageuses en raison de la proximité

de la côte et parce qu'elle peut aller de pair avec celle du cocotier ou du cacaoyer, à qui elle donne de l'ombre. Le bananier est un arbre précieux. On ne se lasse jamais de son fruit qui peut se manger mûr et cru, grillé sous la cendre ou bouilli et réduit en pâte, en confiture, en boisson, en amidon, etc.

Comme presque tout l'amidon est transformé en sucre dans la banane, ce fruit est extrêmement nourrissant. Une seule plante de bananier peut donner 100 kilogrammes de fruits par an, de sorte que, sur la même superficie, la culture du bananier fournit 45 fois plus de matières alimentaires que la pomme de terre et 133 fois plus que le blé. Il existe une banane dorée et la banane rosée. Pour l'exportation, il est préférable de cultiver une banane blanche, celle que les exportateurs du Brésil ont adoptée, car elle résiste beaucoup mieux à un transport prolongé.

XIX. — Il est possible que dans les contreforts de la Cordillère qui forme la limite entre le Pérou et l'Équateur, région qui n'a pas encore été explorée, on rencontre des filons d'or, particulièrement en raison de la proximité de Zaruma, centre de mines très riche; d'ailleurs on lave des alluvions aurifères dans différentes rivières. Mais on ne peut rien affirmer avec certitude, présentement, car dès l'endroit connu sous le nom de Puyanco, sur le rio Tumbes, commence la région des forêts, restées jusqu'à ce jour impénétrables.

Il semble qu'une grande partie de la province de Tumbes se trouve composée de charbon de terre et de pétrole. Les gisements de pétrole découverts jusqu'aujourd'hui sont extrêmement nombreux. Le principal d'entre eux est l'établissement de *Zorritos*, monté suivant le système américain, avec tous les appareils modernes. Cet établissement seul fournit la plus grande partie du pétrole consommé

au Pérou. Ces gisements situés au bord de la mer sont à 34 kilomètres du port de Tumbes.

Des gisements de lignite (1) ont été découverts dans les coteaux de *Mal Paso*, à 27 kilomètres de Tumbes. Au pied de ces coteaux se trouve la belle rade de la *Cruz* qui fut l'ancien port des Incas, et l'endroit où débarquèrent pour la première fois les conquistadors espagnols.

XX. — Le climat de Tumbes diffère essentiellement de celui des autres provinces du département de Piura ; il est plus humide, souvent nuageux, mais moins chaud ; pendant les mois les plus rigoureux de l'été, la température maximum atteint à peine 32°, mais pendant les huit autres mois, elle varie entre 22 et 25°. Comme la brise de la mer est constante et se fait sentir dans toutes les parties planes, la grande chaleur est peu sensible.

Quoique cette région se trouve placée sous la ligne équinoxiale, les maladies y sont rares, exception faite des fièvres paludéennes qui peuvent se présenter aux époques de grandes pluies. Ces dernières, qui se produisent tous les trois ou quatre ans, occasionnent des inondations.

Dans ces circonstances peu fréquentes, il est prudent, pour éviter le paludisme, d'habiter à une certaine distance des marécages formés par l'inondation, loin des miasmes qui se dégagent des décompositions organiques sous l'action du soleil tropical.

En résumé, malgré toutes les ressources que nous venons de signaler plus haut et les facilités relatives qu'offre l'exploitation de ces richesses, cette partie du Pérou est peu exploitée ; elle mérite cependant d'attirer l'attention des capitalistes, car nous avons l'absolue conviction que cette région doit faire l'objet d'entreprises fructueuses.

(1) L'étendue de ces couches de charbon est de 450 milles.

# CHAPITRE X

La Costa (*suite*). I. Piura, climat, production. — II. Culture du coton, espèces, qualités, prix, rendement. — III. Travaux d'irrigation. — IV. Problème de la main-d'œuvre. — V. Cultures nouvelles. — VI. La *paja toquilla* et les chapeaux de Catacaos. — VII. Élevage des ânes et mulets de Sechura. — VIII. *L'abigateo*. — IX. Lambayeque, Libertad. — X. Culture de la canne à sucre, ses sous-produits. — XI. Vallée de Chicama. — XII. Ancachs. — XIII. Ressources agricoles dans les régions de Lima et Chancay. — XIV. Condition des ouvriers agricoles. — XV. Valeur du terrain. — XVI. Ica, sa canne à sucre. — XVII. Arequipa, ses vallées. — XVIII. Le Huacan. — XIX Camana. — XX. Moquegua.

I. — Piura est le département du Pérou où la chaleur est la plus forte et la sécheresse vraiment excessive. On y trouve un *arenal* (désert de sable) connu sous le nom de Sechura. Si nous ajoutons qu'il n'y pleut que tous les six ou sept ans (1), on s'expliquera difficilement la prospérité réelle de ce département.

Deux vallées sont d'une grande fertilité, favorables à la culture de tous les produits de la zone intertropicale, aussi bien que de ceux de la zone tempérée.

Tout d'abord, c'est la riche vallée de la Chira, à 218 kilomètres au sud de Tumbes. Cette vallée qui se

(1) Les autres années, la pluie est remplacée par la garua.

trouve dans la province de Païta est arrosée par l'importante rivière de la Chira ; c'est le rio qui roule le plus grand volume d'eau de toute la Costa ; durant la saison sèche, sa profondeur est encore de 2 mètres au milieu de son lit et 0 m. 50 sur les bords avec une largeur moyenne de 100 mètres. Pendant les crues de l'hiver, il roule à une vitesse prodigieuse, entraînant de grands arbres qu'il a arrachés sur son parcours.

Le climat est parfaitement sain, car la température est d'une rare égalité ; les changements brusques sont inconnus ; la température n'est jamais basse, entre le jour et la nuit, il y a une différence de deux degrés. Et cependant la chaleur n'est pas excessive, puisque le thermomètre ne dépasse guère 33° (1). Le ciel est toujours bleu, même on pourrait dire que les jours sont presque trop clairs.

La rareté de l'oxygène donne, paraît-il, une nouvelle vigueur aux organismes, si bien que sous ce climat les rhumatismes sont inconnus, et on assure que ceux qui en sont atteints guérissent en peu de temps. Sur la côte de ce vaste département, il existe une trentaine de havres de facile accès, mais peu sûrs, le port de Tumbes, la baie de Sechura et le golfe de Tumbes. Les chemins de ce département ne sont pas trop mauvais et les communications avec les différents centres, relativement faciles ; en outre, une voie ferrée de 98 kilomètres relie le port de Païta à Piura, et une autre ligne, propriété particulière, relie Piura à Catacaos, distant de 12 kilomètres.

II. — La culture la plus répandue dans les vallées de Piura et de Chira est celle du coton, c'est celle qui occasionne le moins de frais ; il existe d'ailleurs peu de con-

(1) A Santiago et à Buenos-Ayres, le thermomètre atteint 38°, à la Havane 45° et à New-York 48 et 50°.

trées où les conditions climatologiques soient aussi favorables au développement du cotonnier.

Le coton est, après le sucre, la denrée d'exportation la plus importante pour le Pérou; mais les situations commerciale et culturale des deux produits sont tellement dissemblables, qu'avant peu l'ordre sera renversé. C'est pourquoi la superficie des terrains plantés de cotonniers augmente annuellement sur les points où la culture est favorisée par les irrigations, et surtout par l'existence de routes et de bras.

Le pays possède dans la région de Lima des manufactures qui traitent la matière première ; les résidus des graines sont réduits en une pâte pressée que le commerce exporte en Angleterre. Les districts cotonniers possèdent l'outillage nécessaire au traitement de la matière. A côté des machines qui séparent les graines de leur duvet, il y a les presses pour l'emballage. Le travail de l'usine est, la plupart du temps, exécuté contre payement en nature, c'est-à-dire par une quantité déterminée de graines. Les ateliers pour préparer et expédier les cotons sont au nombre d'une vingtaine, ils se trouvent principalement à Sullana, Catacaos, Piura, Huaca, Querecotillo, Tambo Grande et Nomala.

Le meilleur des cotons péruviens est celui qui provient des plantations de la province de Piura (1). La botanique connaît cette variété sous le nom de *Gossypium peruvianum*, et le commerce désigne son fruit sous deux classifications : *full Rough* et *moderate Rough* ou *Rough peruvian*. Les cotons du Pérou obtiennent de très hauts prix à cause de la nature de la fibre qui est longue, dure et uniforme; il est des récoltes qui la don-

(1) Il existe aussi des cotons de diverses couleurs, gris brun, jaune, violet foncé et rouge, qui pourraient être manufacturés sans teinture.

nent quelque peu soyeuse. — Le prix actuel du *full Rough* à fibre dure franche est de 240 francs les 100 kilos, et le *moderate Rough*, 162 francs.

L'industrie recherche les cotons du Pérou pour leurs propres mérites d'abord, puis aussi parce qu'ils se prêtent à un mélange facile et intime avec la laine. Un mélange de 10 pour 100 de coton dans un filé de laine pure, ne peut être constaté que par l'analyse chimique.

Le gossypium se développe au Pérou sous la forme arborescente ; c'est le fruit des pluies qui tombent tous les sept ans, ce qui est aussi sa durée maximum de production. Placée dans des conditions favorables de sol et de milieu, la plante peut donner deux récoltes dans l'année, mais la période la plus productive est de quatre années. Peu avant l'époque des pluies prévues, on arrache les plantes qui ont produit, celles-ci sont remplacées par d'autres que l'on plante pendant les premiers jours de l'année pluvieuse.

La saison des pluies commence en février pour finir en avril ; on obtient la première récolte en janvier de l'année suivante, la deuxième en juillet ou août de la même année. La récolte de la deuxième année est généralement la plus importante en qualité et quantité, les récoltes des années suivantes vont en diminuant graduellement à mesure que disparaît l'humidité du sol.

Les terrains qui se dirigent vers la mer dans la solitude de Sechura sont ceux qui produisent les deux meilleures qualités. Dans les terres basses du littoral, le coton est cultivé sur les bords des rivières ; sur les hauts plateaux l'arbuste vient égalcment, mais les pluies, les nuages et de subites variations de température sont assez préjudiciables à son développement. Aussi la culture se reporte de préférence vers les terres basses. Déjà on a fait des

expériences d'irrigation artificielle afin d'adapter certaines terres à la culture du gossypium. Un bon terrain comporte 150 pieds par hectare, 66 mètres carrés pour chaque arbuste.

La grande aire laissée autour de la plante est utilisée pour la petite culture maraîchère, voire pour le maïs ; elle profite de l'irrigation sans porter aucun préjudice à la qualité du coton. Les expériences et les observations suivies ont démontré que la culture de la plante cotonnière *herbacée* ne convient pas au Pérou, et que plus l'arbuste aura de l'air et de l'espace, plus seront abondantes les fleurs et les capsules.

Pour les jeunes plantes la floraison commence après six mois, et si le sol est suffisamment humide, elles donnent, comme nous l'avons déjà dit, une première petite récolte vers la fin de l'année. Dans les plantations de deux et trois ans, le fruit est cueilli de juillet à septembre ; le rendement est assez irrégulier, 2 à 3 kilos de coton par arbuste à partir de la troisième année. Pour qu'il soit tout au moins rémunérateur, il faut que chaque hectare donne la moyenne de 500 kilos de fruits, ce qui rapporte de 175 à 180 kilos de coton préparé pour le commerce. Mais il n'est pas rare que certaines années en donnent le double, lorsque le sol est de bonne qualité.

L'exploitation cotonnière du Pérou n'a commencé à prendre corps que vers 1891 ; en 1896 la quantité exportée était de près de 5 millions de kilogrammes ; depuis elle n'a pas cessé de progresser, atteignant cette année 12 millions de kilogrammes.

Malheureusement la culture du coton est, dans certaines régions, en butte à des ennemis divers. Grillons, sauterelles et lézards envahissent souvent les plantations et rongent les jeunes plants, germes prometteurs des pro-

chaines récoltes ; leur apparition se produit généralement à la suite des pluies légères, et, en quelques heures, le dommage causé par ces bestioles qui vont par troupes est considérable. Mais de tels accidents se produisent sous toutes les latitudes.

La rapidité du développement agricole dans les provinces de Païta et de Piura soulèvera, dans un avenir plus ou moins prochain, divers problèmes que devront résoudre les agriculteurs. Le premier sera celui de la main-d'œuvre.

III. — Les travaux d'irrigation déjà exécutés et ceux en voie d'exécution vont donner plus de 60.000 hectares de terrain à exploiter et, pour qu'ils le soient convenablement, il faudrait une augmentation de plus de 20.000 hommes dans la population (1). Nous ne voyons pas bien comment on pourrait se procurer les bras qui vont faire défaut : au Pérou on est maintenant adversaire de l'immigration chinoise, nous ne savons trop pourquoi, car les prétextes invoqués ne nous paraissent pas suffisants; quant au paysan européen, il ne faut pas songer à le voir émigrer pour gagner la journée d'un peon indien ou métis.

IV — L'immigration européenne ne pourra venir dans cette région qu'au cas où les grands propriétaires seraient disposés à faire coloniser leurs terres en les offrant aux colons, pour être payées en une dizaine d'annuités.

Donc, le manque de bras ne tardera pas à faire abandonner le système actuel de culture, resté entièrement pri-

(1) Il est question d'entreprendre l'irrigation des vallées de tout le département. Les prix auxquels sont évalués ces travaux sont les suivants : vallée de Tumbes, 1.500.000 soles; vallée de Chira, 2 millions de soles ; vallée de Piura, 1 million ; au total 4.500.000 soles.

Avec cette somme, on pourra fertiliser dans ces trois vallées un million d'hectares, ce qui fera 4 soles par hectare.

mitif et qui n'a recours qu'à la force de l'homme. Il faudra se résoudre à employer toutes les ressources mécaniques de l'industrie moderne, imiter les grandes haciendas qui se servent, les unes de machines agricoles à traction animale, les autres de charrues à vapeur; mais bientôt la traction électrique devra suppléer au manque de bras, et c'est dans ce but que de puissantes sociétés viennent de se fonder à Lima et cherchent à capter toutes les forces hydrauliques disponibles; par exemple la *South American construction Company* qui va utiliser l'énorme force que doivent lui donner les rapides du *rio Quiroz.*

V. — Il serait peu raisonnable de la part des propriétaires de s'adonner exclusivement à la culture du coton, parce qu'il peut subir des baisses très sensibles dans les années d'extrême abondance, et aussi parce que, au Pérou, il ne se prête pas aux multiples applications industrielles des cotons à fibre souple d'Égypte ou de la Nouvelle-Orléans.

La vallée de Chira, comme la vallée de Piura, conviendrait à l'établissement de rizières. Dans ces deux vallées le lin donnerait sans doute de bons résultats. Des plantations d'ananas et de bananes trouveraient au Chili un important marché de consommation; c'est toujours une culture avantageuse, elle exige peu de frais et de main-d'œuvre.

La sériciculture aurait aussi sa place dans les districts de Catacaos, Sechura, Amotape et Collan, mais cette industrie devra être entreprise avec précaution.

VI. — La *paja toquilla*, qui est la matière première servant à la confection des chapeaux dits de Panama (1),

(1) On exporte annuellement, par le port de Paita, pour plus de 600.000 soles de ces chapeaux.

sans doute parce qu'ils se fabriquent dans l'Équateur et au Pérou, pourrait procurer de bons bénéfices; des essais sur une petite échelle ont donné des résultats satisfaisants. Si l'on considère que le district de *Catacaos*, qui est avec Moyobamba le centre de l'industrie du chapeau de Panama au Pérou, utilise chaque année pour près de 300.000 francs de *toquilla*, qu'il est tributaire de l'Équateur pour ce produit et qu'il arrive souvent que ce district, où près de 15.000 ouvriers sont employés au tissage des chapeaux, a éprouvé des difficultés pour obtenir la matière première indispensable à son industrie, on conviendra que cette culture serait avantageuse pour la région (1), car les chapeaux tissés de Catacaos sont considérés aux États-Unis comme les meilleurs ; ils trouvent sur les marchés de ce pays des prix très rémunérateurs et sont toujours très demandés.

VII. — Le département de Piura est non seulement renommé pour ses cotonniers, mais on peut citer aussi ses troupeaux de bœufs, vaches, moutons et chèvres. Ces animaux se trouvent en très grand nombre dans les provinces de Ayabaca et de Huancabamba où il est facile d'ajouter du sel à leur alimentation, lorsque les pâturages sont de médiocre qualité (2).

Dans les provinces de Païta et de Piura, ce sont les ânes et les mulets qui dominent, avec quelques troupeaux de chevaux. Les mulets de Piura sont très réputés et, comme ces animaux sont indispensables pour le transport des marchandises et des personnes, il s'en fait un grand commerce.

(1) Voir la brochure du Dr Rivet : *L'Industrie du chapeau de Panama en Équateur et au Pérou*. Librairie orientale et américaine, Guilmoto éditeur.

(2) Comme le sel est monopole d'État, ce produit destiné à l'élevage est déclaré d'usage industriel et vendu à un prix avantageux.

C'est dans le Sechura que l'on rencontre des bandes considérables d'ânes, de mulets et de chevaux. On comprend à peine comment ils peuvent vivre et se reproduire dans cette région. Livrés à eux-mêmes, ils mènent une existence errante et deviennent si sauvages qu'il faut de véritables chasses pour les capturer. Un soleil implacable les brûle toute l'année, à peine rencontrent-ils un peu d'eau de loin en loin, au printemps ils trouvent d'assez fins pâturages (*pastos*) ; mais tout le reste de l'année, leur principale alimentation consiste en une sorte de racine de manioc qu'ils trouvent facilement et déterrent avec adresse, et dans le fruit du caroubier ; cependant malgré ces mauvaises conditions ils croissent et se reproduisent si bien que tous les ans on en exporte près de 12.000.

Un bon mulet vaut de 250 à 400 francs, c'est la monture favorite des Péruviens dans la Sierra ; la mule *criolla* (créole) péruvienne est d'apparence chétive et plus petite que celle de l'Argentine, elle est par contre plus résistante et moins ombrageuse, outre le mérite de son excessive sobriété.

C'est avec les provinces équatoriennes de Lojas et de Oro, que Piura fait le plus grand commerce de chevaux et de mulets ; en échange ces provinces fournissent du bétail à ce département, où celui qui existe commence à dégénérer. Les éleveurs de Piura ne cherchent pas à améliorer leurs animaux, spécialement de la race bovine, en raison des vols de troupeaux qui se produisent sur la frontière ; les propriétaires se soucient fort peu d'acheter très cher des reproducteurs qui peuvent tomber entre les mains des *cuatreros* (1).

VIII. — C'est dans les provinces équatoriennes citées

(1) Voleurs de bestiaux.

plus haut que sont conduits les chevaux et mulets volés en territoire péruvien ; d'un autre côté, on amène à Piura les bêtes à cornes volées à Lojas (Equateur). Ces vols de troupeaux augmentent toujours à l'approche des foires qui ont lieu annuellement à Lojas, Sabiando, Santa Rosa, Catacacha et autres localités de l'Equateur proches de la frontière péruvienne.

Cette plaie de l'*abigateo*, — ainsi nomme-t-on là-bas le vol du bétail, est une véritable maladie qui sévit sur toute cette partie de la frontière ; elle est favorisée par l'article 881 du code civil équatorien, qui ne reconnaît pas aux propriétaires de biens meubles volés le droit de les revendiquer, si leur possesseur les a acquis dans une foire. Contre le paiement d'une petite redevance, les municipalités des localités où les foires ont lieu, apposent une marque aux animaux vendus ; l'achat ainsi régularisé, il est impossible aux propriétaires du bétail de le récupérer, même lorsqu'ils fourniraient la preuve qu'il leur a été volé.

Les chevaux de Piura ne sont pas très beaux ni très rapides, mais en échange ils ont les qualités indispensables aux contrées où ils sont appelés à rendre des services ; on peut vanter avec raison leur sûreté de pied, leur résistance à la fatigue et leur sobriété.

Le département de Piura a été longtemps considéré comme un des plus pauvres du Pérou au point de vue minier ; on y rencontre cependant des gisements nombreux, fer, cuivre, or, argent, plomb, soufre et surtout du charbon et du pétrole ; comme on le verra dans le chapitre consacré aux mines, ce dernier produit est exploité sur une grande échelle par plusieurs compagnies importantes.

IX. — La région de Lambayeque n'a été élevée au rang de département que vers 1890 ; les productions de ce dé-

partement sont les mêmes que celles de Piura, mais c'est le riz et la canne à sucre qui constituent les principales récoltes. Ce département, qui possède quelques amorces de voie ferrée, réunissant Eten, le principal port du département, avec le nouveau chef-lieu Chiclayo et Lambayeque, l'ancienne capitale, fait de très rapides progrès ; le riz qui y est recueilli est d'excellente qualité et d'un rendement très satisfaisant.

X. — Libertad est le département voisin, les productions sont celles du reste de la Costa ; il est renommé pour son tabac et sa cochenille ; son climat est considéré comme un des meilleurs de la république. On trouve à peu de distance du littoral d'importantes plantations de coton et de canne à sucre et de nombreuses rizières, cette dernière culture tendant à se développer. C'est à quelque distance de Trujillo, capitale du département, que se trouve la célèbre vallée de Chicama dont plus haut nous avons raconté l'histoire. Cette vallée est une véritable oasis située au milieu d'une immense plaine désolée ; une trentaine d'haciendas y sont groupées, elles sont très florissantes : le coton, la vigne et le riz sont d'un bon rapport; c'est la canne à sucre qui fait l'objet de la culture la plus importante. On en tire le sucre, l'alcool et la *chancaca* qui sont consommés en quantités énormes dans le pays.

La chancaca est une mélasse qui est employée pour l'élaboration d'une espèce d'anisette et de la *chicha ;* elle s'emploie surtout comme article de première nécessité pour la population pauvre, car tous en mangent. Préparée pour cet usage, elle vaut 10 soles le quintal (46 kilogrammes). Le sucre ordinaire vaut de 6 à 8 soles le quintal ; la chancaca employée pour la distillation vaut de 5 à 7 soles ; l'alcool de 40 degrés vaut 12 soles environ

le bidon de 6 *galons* (1), le rhum de 30 degrés s'écoule très facilement à raison de 2 soles le galon.

XI. — Toute la vallée de Chicama est irriguée au moyen d'une multitude de petits canaux, alimentés par l'eau de la rivière qui traverse la vallée et qui est entièrement captée d'après les procédés employés de tout temps par les sujets des Incas. La région irriguée est une des plus prospères du Pérou et son importance s'accroît chaque jour davantage.

Ce sont quelques étrangers, propriétaires de plusieurs haciendas, qui ont très largement contribué aux progrès de l'agriculture dans cette vallée fertile; car les propriétaires des autres grands domaines, péruviens fixés à Lima, ne s'en occupaient guère. L'exemple donné a été suivi ; presque tous ces domaines ont aujourd'hui renouvelé leur outillage et modifié des procédés de culture restés archaïques jusque-là.

Toutes les productions du sol de Chicama sont exportées par le port de SALAVERRY, le plus important du département, où l'on embarque pour les Etats-Unis des quantités considérables de sucre. Salaverry n'est qu'à trois heures de navigation du Callao, en passant par celui de CHIMBOTE, un des plus beaux mouillages de toute la côte, et un bon refuge, qualité qui est très rare sur tout le littoral péruvien.

XII. — Le département d'ANCACHS appartient aussi bien à la zone de la Costa qu'à celle de la Sierra. Il sert de trait-d'union entre celui de Lima et celui de Libertad, c'est un des départements les plus peuplés du Pérou. En sus des productions de la Costa, ce département possède un climat permettant de semer et de récolter le blé en

(1) Le galon vaut 3 litres et demi environ.

toutes saisons indifféremment, les pâturages de cette région se prêtent admirablement à l'élevage du bétail dans des conditions très avantageuses, il y existe peu d'animaux. Il reste de nombreuses ruines de la période incaïque. Ce département est peut-être le plus riche du Pérou au point de vue minier, mines d'argent principalement et gisements de houille d'excellente qualité. Un chemin de fer, qui doit partir du port de Chimbote, est en construction et se dirige sur Huaraz, capitale du département, et ensuite vers Recuay, très riche district minier éloigné de 25 kilomètres seulement de Huaraz. Le climat de ce département est très sain ; les productions agricoles sont secondaires.

XIII. — Le département de Lima peut se diviser en deux zones : la Costa et la Cordillera occidentale. La région de la Costa, dont la largeur à cette latitude est à peine de 70 kilomètres, offre de grands espaces désolés et sans végétation ; ces étendues sont coupées par des vallées qui descendent des Andes en courant de l'est à l'ouest. La température moyenne de cette zone est de 19 à 20° ; les changements de saison y sont à peine sensibles, mais on observe une importante transition thermométrique entre le jour et la nuit. Dans les vallées, la chaleur humide (le thermomètre atteint 30°) est cause de l'existence de la fièvre tierce (*terciana*).

Le département est arrosé par une dizaine de cours d'eau dont les principaux sont : Cañete, Ana, Rimac, Mala, etc.

Parmi les six provinces de Lima, les plus importantes au point de vue agricole sont celles de Chancay, Lima et Cañete. La province de Lima est subdivisée en 12 districts parmi lesquels les plus riches sont ceux de Pachacamac, Chorrillos, Surco et Até qui renferment de très nombreuses haciendas. Ils produisent en quantité la canne

à sucre, les fruits, le fourrage, car ils sont bien pourvus d'eau. Le district de Lurigancho est favorable à l'élevage, à la culture du blé et de la luzerne, il en est de même du district de Carabaylo à peu de distance de Lima. Aux environs d'Ancon, à 28 kilomètres de la capitale, il n'existe aucune végétation et l'eau des puits y est rare et saumâtre.

La province de Chancay a pour chef-lieu la ville de Huacho, qui ne tardera pas à être reliée à Lima par un chemin de fer en voie d'achèvement; elle possède aussi une douzaine de districts, avec une population totale de 50.000 à 55.000 habitants ; c'est cette province qui, avec le district de Carabaylo, approvisionne les marchés de Lima et du Callao des produits de consommation de première nécessité, tels que le maïs, le riz, le sucre, les pommes de terre, la patate (*camote*), le manioc (*yucca*), les oiseaux de basse-cour, les poissons, le bétail sur pied et les porcs qui, au nombre de 50.000 par an, sont conduits sur les marchés déjà nommés.

Cette province jouit d'un climat très salubre, absolument réfractaire aux fièvres tierces qui sévissent dans les vallées de la province de Lima; ce climat est très favorable aux convalescents et aux malades.

SUPE est un des principaux districts du département, mais, sur le trajet de Lima à cette ville, la nature n'a pas prodigué l'eau en la répartissant uniformément sur la région, elle l'a au contraire concentrée dans les vallées de Supe, Convento, Huaura, Huacho, Chancay, Piedras Gordas (1) ; dans ces endroits, la végétation est exubérante, les *cañaverales* succèdent aux *cañaverales* (2), les eaux sont cristallines et fraîches, les cultures nombreuses

(1) Etroit défilé qui se prolonge de 5 à 22 kilomètres de Lima.

(2) Champs de canne à sucre.

et productives, la température presque invariable est vraiment délicieuse.

La vallée de Carabaylo, qui est l'espace fertile compris entre le rio Chillon et le Rimac d'une part, et les collines d'Amancaes d'autre part, est extrêmement riche et renferme de nombreuses haciendas très prospères.

Huacho est une petite ville qui progresse très rapidement, elle est appelée à devenir une des plus florissantes du littoral péruvien. L'agriculture est l'industrie des habitants de la région qui est favorisée par un sol fertile et abondamment arrosé. Tous les produits de Huacho comme ceux de Chancay sont amenés à Lima et au Callao, la route carrossable est passable et le chemin de fer dessert une grande partie du trajet. Le climat y est excellent, aussi de nombreuses familles de Lima viennent-elles s'y reposer.

La grande vallée du Rimac se subdivise en une quinzaine de vallées secondaires très fertiles, dont une partie seulement est cultivée. Sur un total de 37.000 hectares de terrains utilisables, 25.000 hectares environ ont été mis en rapport, soit directement par les propriétaires, soit par le système de fermage dit *yanaconas* (1). Il reste donc près de 12.000 hectares à mettre en valeur.

Dans ces vallées des environs de Lima, les semis se font de septembre à décembre pour la canne à sucre ; de mai à août pour la luzerne ; d'avril à septembre pour le maïs ; de mai au 15 juin pour les pommes de terre ; d'avril à mai pour l'orge, l'avoine, l'escourgeon, l'orge carrée (*cebada*) ; de août à décembre pour le manioc ; les légumes et plantes potagères en tout temps.

XIV. — Les ouvriers agricoles (peones) ou journaliers gagnent en général un salaire de 80 centavos (2 fr.) à un

(1) Locataire de terrains qui s'est engagé à remettre au propriétaire le tiers de la récolte.

sole 20 (3 fr.) par jour, et nourris. La nourriture consiste dans la distribution quotidienne d'une certaine quantité de vivres. Le prix de cette ration ne dépasse guère 20 centavos.

On peut avoir une paire de bœufs de labour pour 150 à 200 soles ; un cheval de trait pour 40 soles ; un mouton vaut 2 soles ; un porc engraissé 30 soles.

XV. — La valeur des terrains est difficile à fixer, car elle dépend de la qualité de ceux-ci et de l'état dans lequel ils se trouvent. Ainsi : la *fanegada* (1) vaut 500 soles dans les environs de Lima ; certains terrains de Piura valent de 100 à 500 soles la *cuadra* (2) ; à Arequipa, le *topo* de 500 *varas* (3) carrées vaut un prix sensiblement égal.

Cañete est encore une province intéressante du département de Lima ; on y trouve de nombreuses haciendas, la région est riche en vignes, et produit du coton et des fourrages en abondance.

Sauf le district de Chilca, où l'eau est rare et qui est envahi par les sables, toute la province de Cañete est favorable aux établissements agricoles. La population est en majeure partie composée de nègres, de Chinois et d'Indiens, qui se livrent aux travaux des champs.

XVI. — Ica, situé sur la côte sud du Pérou, possède une étendue de 6.000 kilomètres carrés ; le climat de ce département le rend éminemment propre à la culture des plantes qui exigent beaucoup de chaleur. Il est traversé par les rios Palca, Ica et Pisco qui le divisent en trois régions de même nature et climat.

Comme tous ceux de la Costa, le département est formé

(1) 2 hectares 86.
(2) Carré de 125 mètres de côté.
(3) *Vara :* 0 mq. 695.

par des vallées fertiles, entre autres : Nasca, Molino, Saeta, Ollas, Chunchanga, San Miguel, Condor et Chincha. La vigne et la canne à sucre sont les produits les plus riches et les plus abondants de cette région. La production moyenne de canne à sucre par hectare est de 135 tonnes (1). Une partie de la récolte est convertie en *aguardiente* qui est d'excellente qualité et qui trouve un facile débouché dans le pays même, le reste fournit environ 60.000 tonnes de sucre (2).

Les vallées d'Ica produisent aussi du coton et l'immense variété des fruits des régions tropicales et tempérées.

La province de Chincha est peut-être la plus prospère de ce département, grâce au chemin de fer qui relie le port de Pisco à la ville d'Ica ; par cette ligne pénètrent toutes les marchandises destinées au département et à diverses provinces des départements voisins de Huancavelica et de Ayacucho.

Sur les pentes de la grande Cordillère qui forme la limite du département à l'est, on trouve des mines d'argent, d'or, de cuivre et divers autres métaux. Au bord de la mer il existe des gisements de charbon de terre qui ne sont pas exploités à cause de leur peu de puissance, qui en rendrait l'exploitation coûteuse.

La population est la même que sur tout le littoral du Pérou. Les Européens se concentrent particulièrement dans les villes comme Ica, Pisco, Chincha. L'élément indigène mixte forme la majorité de la population ; ces métis sont de forte constitution physique et adonnés aux travaux agricoles. Dans les principales haciendas de

(1) La même récolte donne 13.200 kilos de sucre dans le département de Libertad

(2) La production moyenne de toute la Costa est de 150.000 tonnes, qui sont exportées aux Etats-Unis.

cette région, les procédés de l'agriculture moderne sont seuls en usage, comme dans le département voisin d'Arequipa, la charrue à vapeur a remplacé le bœuf pour le travail de la terre.

XVII. — Quoique moins riche en productions minérales et végétales que plusieurs autres de la République, comme par exemple Junin, Ancachs, Cuzco, Amazonas, le département d'Arequipa est sans conteste le plus important et le plus prospère du Pérou, en raison de l'activité et de l'initiative de ses habitants. C'est une véritable oasis située entre la mer et les Andes, c'est aussi, de tout le Pérou, le pays où les industries sont les plus nombreuses et où, pour les travaux agricoles, les procédés routiniers ont fait place à l'exploitation méthodique avec un outillage perfectionné.

Parmi les provinces du département d'Arequipa possédant les vallées les plus fertiles, nous citerons Islay qui occupe une bande de côte de 87 kilomètres ; c'est, en général, une sorte de désert de sable coupé par les splendides vallées de *Tambo* et de *Quilca*. Cette dernière est arrosée par le rio Chili, qui conserve de l'eau toute l'année. La capitale de cette province est le port d'ISLAY. Il est remarquable par sa configuration caractéristique, il ressemble à une fosse immense entourée par de sombres falaises, des ravins, des rochers coupés à pic qui ne laissent nulle part de place pour une plage. En dépit d'un môle en fer, le débarquement des marchandises y est toujours difficile à exécuter, la houle venant se briser avec violence sur les rochers environnants, surtout aux équinoxes.

La vallée de Tambo est située à 125 kilomètres d'Arequipa, elle s'étend sur une longueur de 80 kilomètres, depuis son origine au pied du mont San Antonio de

Esquilache. Arrosée par le rio Tambo, uni au Huancarani, cette oasis produit en abondance la canne à sucre, le riz qui y est d'une qualité vraiment supérieure et se recommande par sa grosseur, sa blancheur et son bon goût; différentes sortes d'excellentes cucurbitacées, des olives, patates, pommes de terre, etc., etc.

XVIII. — On y remarque aussi un arbre sauvage, le *Huacan* (Marica ollycappo), dont les graines broyées et bouillies donnent une très bonne cire, quoique un peu jaune. Le rio Tambo, qui sillonne cette vallée, est assez important. On y trouve plusieurs sortes de poissons très savoureux. La vallée est très profonde, le climat y est assez doux et sain; c'est de cette région que Mollendo, Islay et Arequipa, tirent tous leurs produits alimentaires qui ne montent pas à Arequipa par le chemin de fer de Mollendo, et sont transportés à dos de mulet; les arrieros (1) partent à la nuit tombante et arrivent à Arequipa dans la matinée, soit 125 kilomètres.

XIX. — La vallée de Camana est une vallée élevée qui a son origine, de même que sa rivière, sur le haut plateau de Nincocoya, derrière le Misti, sur la seconde branche des Andes. Camana, en quéchua, signifie spacieux; cette vallée est en effet longue et large, elle est fermée par de hautes montagnes dont la hauteur décroît graduellement jusqu'à la mer où elle se termine par de belles prairies. Toute cette province ne serait qu'un désert de sable si ses vallées n'étaient fertilisées par les rivières Ocaña et Majis, qui arrosent presque toute la province.

Camana produit une grande quantité de fruits. L'olivier y est extrêmement abondant, cependant, par suite d'une

(1) Conducteurs.

singulière cueillette qui consiste à frapper l'arbre brutalement pour en faire tomber les fruits, la récolte est intermittente. L'huile extraite des olives de cette région est consommée dans le département et à Lima. La canne à sucre qui, elle aussi, y est cultivée avec soin et intelligence, est d'un excellent rendement. L'aji amarillo et colorado (1) vient très bien et en abondance ; ce produit est échangé dans la Sierra contre de la viande sèche, du *chuño* (2), des pommes de terre, des ponchos, des couvertures et nombre d'autres produits alimentaires.

Le riz est aussi un des principaux produits de Camana ; le blé est cultivé aussi avec succès, et il est expédié à Lima. Tous ces produits constituent la principale richesse de Camana ; les autres suffisent à peine à la consommation intérieure.

Sauf dans le district de Atico, sur les collines duquel croît pendant plusieurs mois de l'année un excellent pâturage, l'élevage du bétail ne se pratique pas dans la province de Camana ; c'est la province de Parinacocha qui la ravitaille en bêtes à cornes ; en échange les porcs et les oiseaux de basse-cour y sont très nombreux. On pêche dans la rivière et dans la mer une grande quantité de poissons excellents, entre autres le *camarone*. La moitié de la population se nourrit de ce poisson qui, fumé et séché au soleil, est en outre un produit d'exportation pour Arequipa, Majis, Chuquibamba et la Bolivie.

Dans la rivière, on trouve une loutre au poil très fin, de la taille d'un chien.

XX. — Le département ou province littorale de Moquegua possède dans les vallées de Moquegua, de Lo-

(1) Piment jaune et rouge.

(2) Fécule de pomme de terre préalablement gelée et séchée, qui est très amère.

cumba et de Sama, de grands vignobles qui produisent les vins les plus estimés du Pérou ; Locumba produit des eaux-de-vie et Moquegua des vins secs. Quoique la vigne ait été introduite dans cette région en 1557, et s'y soit trouvée dans des conditions très favorables à son développement, la viticulture ne s'est pas développée comme elle l'aurait pu, car les procédés de culture y sont restés trop archaïques. Le rendement actuel est de 90 à 100 hectolitres par hectare.

Sur toute l'étendue de la Costa, on ne trouverait *pas un animal dangereux;* sauf les oiseaux de mer et les poissons, sans oublier la multitude de parasites particuliers aux régions chaudes, cette zone ne possède pas de faune particulière, car les animaux sauvages dédaignent cette région sèche et sans végétation. Tous nos animaux domestiques, chevaux, bœufs, ânes, mulets, moutons, etc., ont été importés et ce sont les seuls quadrupèdes que l'on rencontre.

# CHAPITRE XI

I. La Sierra. — II. Aspect. — III. Température. — IV. Solitude de la Puna. — V. Végétation. — VI. Productions. — VII. L'agriculture sur les hauts plateaux péruviens. — VIII Plantes fourragères, pomme de terre blé, orge, maïs, frais et rendement par hectare. — IX. Difficultés d'écouler les récoltes. — X. Une culture intéressante, le maguey et le zapupe. — XI. L'élevage, bœufs, vaches, moutons. — XII. Question des transports. — XIII. Mortalité des animaux. — XIV. Le *Michipas*. — XV. Le llama, l'alpaca, la vigogne, le paco-vienne. — XVI. Tonte, rendement, prix de la laine. — XVII. Les animaux de la Sierra.

I. — La Sierra commence à 130 ou 140 kilomètres de la côte ; cette zone, d'un caractère exceptionnel, se compose de montagnes élevées et d'immenses plateaux qui s'étendent d'une extrémité à l'autre du Pérou, sur une largeur variant entre 60 et 220 kilomètres. Montagnes et hauts plateaux se trouvent encore enserrés entre deux crêtes d'une grande élévation (1), qui prennent le nom de Cordillère occidentale et de Cordillère orientale, suivant qu'elles se dressent comme une immense barrière longitudinale à l'ouest ou à l'est du pays. C'est l'arête dorsale du Pérou ; elle forme comme une ligne de partage qui

(1) Quelques sommets dépassent 6.000 mètres, et les montagnes de 3.500 à 5.000 mètres sont très nombreuses.

séparerait la faune et la flore, les eaux et les vents de deux mondes différents.

II. — Avec ses plateaux dont plusieurs sont d'une étendue considérable, situés à des altitudes variant de 2.000 à 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, comme celui de Titicaca, la Sierra forme comme un pays neutre élevé par la nature au centre du Pérou, entre l'Océan Pacifique et les plaines immenses du bassin de l'Amazone.

Par suite de son élévation excessive, jointe à sa proximité de l'équateur, cette région a un climat très particulier. C'est ainsi qu'on y observe des changements de température subits et violents, des tempêtes et des orages tellement forts et redoutables qu'ils mettent des convois en péril ; malgré le voisinage des tropiques, on y peut voir des montagnes couvertes de glaciers et de neiges éternelles, à côté de pics moins élevés, dont l'aspect est morne et dénudé.

III. — Sur certains plateaux plus élevés, on est brûlé par le soleil au milieu du jour, et le soir on gèle parfois si certains vents se sont mis à souffler. Cependant, on aurait tort de croire que sur les grands plateaux la température soit difficile à supporter ; à part les variations pénibles par leur fréquence, la chaleur ni le froid ne sont jamais excessifs, l'air y est très vif et très pur, sans brouillard d'aucune sorte, les pluies ne tombent avec force que pendant trois mois de l'année.

La Sierra se divise en deux régions naturelles, la Sierra proprement dite et la Puna. La Sierra proprement dite est une région excellente où les Européens s'acclimatent fort bien ; les maladies de foie, la dysenterie et les fièvres endémiques ou épidémiques y sont inconnues ; en revanche, on y est sujet à une oppression de poitrine dont nous avons déjà parlé, connue sous le nom de *soroche*, *puna* et *veta*.

A partir des premières élévations et jusqu'à une altitude



*Sur les rives du Lac de Titicaca.*

de 3.500 mètres, le climat est en général tempéré et le froid fort supportable. Pendant les journées les plus froides, la température baisse jusqu'à 5° et même 2° au-dessus de zéro. Pendant les journées chaudes, elle s'élève à 16 et 18° dans les parties les plus hautes et jusqu'à 24° dans les parties basses, mais dans les vallées profondes elle atteint souvent 35°.

Depuis 3.500 mètres d'altitude et jusqu'à 4 500 mètres, c'est-à-dire dans la partie de la Sierra désignée sous le nom de *Ceja de Cordillera* (1), le froid est assez vif, car pendant la saison des pluies, en été, la température baisse pendant la nuit jusqu'à — 3°, et le jour elle ne dépasse pas + 7° dans les parties élevées et + 16° dans les parties basses. Pendant la saison sèche ou hiver, la température est de + 11° pendant le jour et + 8° pendant la nuit.

Dans la Cordillère et les punas ou plateaux élevés au-dessus de 4.000 mètres, le froid est intense pendant les mois de juin à septembre; la température la plus haute de cette zone est de 11 à 12° et la plus basse est de 16 à 18° au-dessous de zéro.

IV. — Rien n'est plus morne et plus triste que les punas; l'horizon est large mais l'aspect d'effrayante nudité de cette nature est navrant; on se sent comme prisonnier entre une ceinture de pics neigeux et de roches nues; partout la solitude, car les habitants, les animaux et même les végétaux semblent s'être réfugiés dans les vallées et ne se montrent nulle part. Au loin, l'œil n'aperçoit partout que des landes couvertes d'une herbe chétive et rude qui croît sous un vent froid, glacial (2), à l'altitude

(1) Sourcil de la Cordillère.

(2) La neige tombe assez souvent dans la Puna; en plus des tempêtes de grêle éclatent presque chaque jour, mais ces orages de menus grêlons durent à peine quelques minutes.

du mont Blanc. Au milieu de cette nature désolée et inhospitalière, l'homme n'a pour compagnons que quelques llamas ou quelques vigognes qu'on distingue épars sur un versant de montagne.

On nomme *puna brava* les endroits les plus sauvages de cette région, par contre on désigne sous le nom de *paramos* les terrains de la puna situés à une altitude moindre où l'on trouve des plateaux un peu plus herbeux et moins froids ; c'est le pays des troupeaux, l'*ychu* (1) et la luzerne y croissent comme dans la sierra proprement dite.

V. — La végétation de la sierra n'est ni abondante ni variée, on ne trouve des arbres que dans les vallées basses et abritées, dans ce cas on rencontre côte à côte les végétaux de la zone tropicale et ceux des climats tempérés. Les uns et les autres n'atteignent cependant que des proportions ordinaires, même dans les vallées profondes ; ils sont d'apparence médiocre dans la plupart, surtout si on les compare à ceux des versants de la montaña. Quelques arbustes forment tout le combustible de la chaîne centrale et des hauts plateaux, on les nomme *ccapu* et *ccanlli ;* ils sont d'essence résineuse. Plus encore qu'à ces arbustes, les indigènes ont recours pour entretenir leurs foyers à des mottes de terre et d'herbes sèches mélangées de *taquia* (2).

On trouve encore quelques buissons épineux croissant entre les rochers, les *tala* qui montrent leurs branches rachitiques, crispées et retournées sur le sol. Mais à côté de cette végétation rabougrie, misérable, des plantes fourragères, groupées par familles, s'étalent à perte de vue. C'est le pays de la *paja* (littéralement paille), c'est-à-dire

(1) Pâturage des plateaux.
(2) Fiente de ruminant, particulièrement de llama.

différentes sortes de luzerne, *l'ychu*, le *crespillo* excellents pour engraisser le bétail, plusieurs sortes de cactus, entre autres le *cajaruru* et la *cabeza de negro* (tête de nègre) qui rendent les mêmes services que la luzerne et le *crespillo ;* mais la chair et la graisse des animaux engraissés avec ces cactus sont peu fermes.

VI. Toutes les céréales, l'orge, le blé, l'avoine, etc., viennent admirablement bien dans la Sierra, mais cette zone est par-dessus tout la patrie de prédilection des tubercules ; on y rencontre plusieurs sortes de yuccas (manioc), plusieurs variétés de patates et de pommes de terre. Tous ces produits, principalement ceux qui sont analogues à ceux de nos climats, atteignent dans la Sierra des proportions et des qualités supérieures à celles que nous obtenons en Europe.

La canne à sucre, le bananier, l'ananas et tous végétaux des tropiques ne poussent que dans les vallées basses ; comme nous l'avons déjà dit, la canne à sucre arrive à maturité dans ces vallées au bout de dix mois, comme dans la Montaña ; sur la Costa, cette graminée ne peut être récoltée que de dix-huit à vingt mois. Dans la Sierra, la canne à sucre sert presque uniquement à produire la *chancaca* (mélasse) et du tafia.

Si l'on écarte un instant les richesses minières incalculables que renferme le sous-sol de la Sierra (1), cette zone apparaît surtout comme un merveilleux pays d'élevage, et grand producteur de céréales, mais elle restera toujours plus pastorale qu'agricole.

VII. — L'agriculture n'a pas pris un grand développement dans la Sierra, l'activité des agriculteurs étant grandement paralysée par la difficulté des moyens de

(1) Or, cuivre, argent, étain, fer, houille, mercure, plomb, etc., etc.

communication. Leur insuffisance est telle que la zone tempérée de la Sierra, qui pourrait fournir en abondance toutes les céréales, car partout le sol est couvert d'une énorme couche d'humus ne peut servir à approvisionner les habitants de la Costa, qui doivent acheter leurs farines au Chili.

VIII. — L'agriculture s'exerce toujours au moyen d'un outillage des plus primitifs; cependant on récolte d'énormes quantités de luzerne, d'escourgeon, d'orge et d'avoine ; la luzerne vaut, toute fauchée, 8 centimes l'arroba (16 kilogr. 300). L'industrie des fourrages comprimés pourrait se développer dans les régions traversées par le chemin de fer central.

Le maïs et le blé font l'objet de cultures assez importantes, surtout dans le département de Cuzco; le maïs de cette région est aussi renommé que le maïs de la montaña, dit *chuncho* (sauvage) qui se récolte quatre mois après avoir été semé; il en est de même des blés de qualité supérieure de Huamachuco et de Torata. Malheureusement, faute de pouvoir les transporter dans les centres de consommation, on doit négliger l'exploitation de ces produits, qui, dans l'avenir, amèneront l'aisance et le bien-être.

Pour l'instant, les habitants ne cultivent que les plantes et les céréales indispensables à leur alimentation et à l'approvisionnement des principales agglomérations. Ils récoltent aussi le *quinua-quinua* (1), plante indigène qui ne se rencontre que dans cette zone; c'est paraît-il un des aliments les plus complets et les plus nutritifs qui existent; les indigènes en mangent les graines en potage ou en gâteaux ; les feuilles sont aussi comestibles et se mangent comme les épinards.

On connaît des quinuas de diverses couleurs, des

(1) Chenopodium quinoa.

blancs, des noirs, des rouges, des moirés ; mais la plus usitée est le quinua blanc que l'on mange cuit ou sous la forme d'une farine appelée *canihua ;* les autres catégories sont employées comme fourrages. Il est indéniable que le jour où cette plante sera plus connue et plus facilement exportée, elle pourra rendre les plus grands services aux classes pauvres des deux continents, étant donné l'insignifiance des soins qu'elle exige, le peu de frais qu'elle entraîne et l'énorme rendement qu'elle fournit ; on peut cultiver la quinua sur les sols les plus froids et les plus pauvres de la Sierra.

Les départements susceptibles de prendre un grand développement agricole sont ceux de Puno, Cuzco, Huanuco, de Junin, et dans ce dernier tout particulièrement les provinces de Tarma, Jauja et Huancayo ; ce dernier point sera très prochainement relié à Lima par un chemin de fer en construction. Il existe déjà dans ces centres des cultures très importantes. Voici à titre de renseignement le rendement par hectare de quelques céréales :

74 kilos de blé ensemencé rendent 952 kilos dans un terrain irrigué, et 381 kilos dans un terrain non irrigué ou arrosé ;

62 kilos de maïs donnent dans le premier cas 952 kilos et 793 dans le second ;

79 kilos d'orge ou d'avoine rendent 2.379 kilos en terrain irrigué et 1.010 en terrain non irrigué, 309 kilos de pommes de terre rendent 3.172 kilos. Il faut tenir compte que la pomme de terre ne se sème pas en terrains non irrigués et que le maïs dans l'un ou l'autre terrain ne s'arrose plus une fois semé.

Les frais d'exploitation par hectare varient naturellement suivant la plante et le mode d'exploitation qui est encore très défectueux.

Le blé occasionne une dépense totale de 42 fr. 50 par hectare ; le maïs, 55 francs ; l'orge et l'avoine, 35 francs ; la pomme de terre, 75 francs.

Pour la vente des graines telles que le maïs, l'avoine, l'orge, les fèves, quinuas, on se sert dans la Sierra d'une mesure appelée *tercio* qui est de 60 kilos, s'il s'agit du blé ; le tercio est de 72 kilos.

Les prix moyens de vente de ces denrées sont les suivants : le blé vaut 140 francs la tonne métrique, le maïs, 167 francs ; l'orge, l'avoine, 83 fr. 50 ; la pomme de terre 67 francs ; la quinua, 209 francs ; les fèves, 83 francs, etc.

Comme on le voit, l'exploitation en grand de ces différents produits pourrait être rémunératrice, et les provinces de Tarma, Jauja et Huancayo pourraient être transformées en greniers de la Costa : 1° si les procédés agricoles de la Sierra étaient quelque peu modernisés ; 2° si le prix du fret par chemin de fer était abaissé à 2 centavos par tonne kilométrique.

IV. — A l'heure actuelle, le transport d'une tonne métrique de Angaraes à Lima par voie ferrée revient à 150 francs ; il faut y ajouter le prix du grain. On comprendra qu'il est impossible, actuellement, de provoquer dans ces régions la culture en grand des céréales pour faire concurrence aux blés d'Australie et du Chili qui sont consommés sur la côte, et dont le prix de vente au Callao est de 180 francs la tonne, un peu plus que le prix du transport du blé de la Sierra.

Il existe dans les régions de Tarma, Jauja et Huancayo un certain nombre de moulins à farine, extrêmement primitifs, qui pour l'instant cherchent à suffire aux nécessités locales sans y parvenir.

X. — Quelques industriels entreprenants s'étant rendu compte que différentes espèces de cactus du genre *maguey*

étaient très répandues dans certaines parties de la Sierra, surtout dans le département de Junin, firent des essais d'exploitation qui réussirent fort bien. Comme cette industrie est très rémunératrice (1) au Mexique et que le maguey péruvien semblait promettre un rapport au moins égal à celui de ce pays, on fit des plantations de plantes de maguey; on choisit l'espèce dont les feuilles sont dépourvues d'épines et qui sont considérées comme les meilleures.

Ce cactus n'a pas besoin d'être irrigué; mais s'il l'est, il se développe plus vite. Chaque plante possède généralement 130 feuilles qui peuvent produire près de 7 kilos de fibre propre et 11 kilos d'*aguardiente* (2). Cette plante fleurit tous les dix ans; sa fleur s'épanouit au sommet d'une tige de six ou sept mètres de hauteur; après quoi cette tige tombe et la plante meurt. Un hectare de terrain peut contenir 1.100 plantes; comme culture, il suffit de nettoyer simplement les touffes une fois par an.

Nous signalerons en outre la culture d'un autre textile du même genre, le *zapupe*, qui pourrait être avantageusement exploité non seulement dans la Sierra, mais particulièrement sur les versants de la Cordillère occidentale, à partir de 1.000 mètres d'altitude. L'affaire serait d'autant plus avantageuse, que ce textile pourrait être plus facilement exporté, les communications étant beaucoup plus aisées sur la Costa que dans la Sierra. Les Indiens du Mexique connaissent le zapupe depuis des siècles, et ils le tissent; il n'est connu des blancs que depuis deux ans. Il pousse dans l'État de Vera-Cruz, et on a facile-

(1) Le propriétaire de l'hacienda « Collor », près de Huancayo, tire d'importants bénéfices d'une exploitation de maguey, et encore ne fait-il qu'un commerce local.

(2) Eau-de-vie.

ment étendu sa culture dans des régions présentant les mêmes conditions d'altitude et de climat que certaines parties de la Sierra péruvienne et de la Cordillère occidentale.

Le zapupe est un agave qui a deux fois plus de feuilles que le henequen de Yucatan. Sa fibre est blanche, résistante, flexible, incorruptible dans l'eau. Ses avantages sur le henequen sont évidents : il fournit, par pied, deux fois plus de fibres ; il donne sa première coupe dès la troisième année après le repiquage, et l'on sait que le henequen ne produit qu'au bout de cinq, six ou sept ans.

Entre la troisième et la sixième année, le zapupe produit annuellement de 100 à 110 feuilles et, dans les dernières années de son existence, entre douze et quinze ans, il en donne encore de 75 à 80. Les coupes sont de 20 à 35 feuilles par chaque trimestre. Quand on ne coupe pas les feuilles, la plante ne vit que cinq, six ou sept ans ; la hampe florale de huit pieds de haut, dont le développement signale la caducité et précède la mort de la plante, ne naît que beaucoup plus tard, entre la douzième et la quinzième année, si l'on exploite les feuilles.

La production annuelle de fibres est, en moyenne, de 2 livres et demie à 3 livres par plante.

La culture est très simple. On plante les rejetons espacés, en damier, de 6 pieds et demi en 6 pieds et demi, soit 1.600 plants à l'hectare. Les sarclages ne sont nécessaires que la première année ; dès la seconde année, la vigueur de la végétation empêche toute autre plante de pousser. Il peut être nécessaire d'ouvrir à la sape des chemins d'exploitation.

Actuellement, on peut se procurer des jeunes plants d'un an pour 5 centavos. La journée d'un péon vaut 80 centavos. Sur ces bases, on calcule que la livre de fibre re-

vient à 4 ou 5 centavos. Sa valeur, à New-York, a été estimée 8 ou 9 cents, soit 16 ou 18 centavos.

Le zapupe pousse dans les terrains pierreux, mais il se développe plus rapidement dans les sables. Il redoute l'ombre et l'humidité du sol; on doit préférer, pour une plantation, des terrains en pente. Les pluies tropicales et les sécheresses ne causent aucun dommage. Le repiquage doit se faire entre octobre et mars.

Les fortes épines terminales protègent la plante contre le bétail; aucune clôture n'est nécessaire.

Un avantage notable du zapupe sur les autres plantes tropicales : on récolte les feuilles toute l'année et l'on peut, sans inconvénient, retarder une coupe de plusieurs semaines; le planteur n'est donc pas à la merci des péons, dont la mauvaise volonté a fait perdre tant de cannes à sucre, de coton, de cacao et de café.

XI. — L'élevage tend à devenir de plus en plus un facteur très important de richesse publique et privée au Pérou. Il se développe principalement dans les départements de Puno, Ayacucho, Cajamarca, Junin et Ancachs. Dans ces derniers départements diverses sociétés viennent de se constituer; ces sociétés achètent des haciendas exploitées jusqu'alors d'une façon empirique pour les transformer suivant les principes modernes.

Dans les départements cités les troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, d'alpacas et de llamas sont très nombreux, et procurent de beaux bénéfices. Dans le département d'Ancachs et même dans la province de Cauta, l'élevage des chevaux est d'un excellent rapport.

Le mouton élevé sur les plateaux andins du Pérou est petit et de forme irrégulière (1), la tonte s'en fait tous les

(1) La race bovine des plateaux andins laisse aussi à désirer : les bœufs sont de petite taille et les vaches mauvaises laitières, ne donnent en

ans ou tous les deux ans ; elle produit à peine deux livres de laine annuellement. On a cherché à diverses reprises à obtenir, par le croisement des races étrangères et notamment avec le mérinos, de plus beaux produits donnant des laines supérieures. On a remarqué qu'il était très mauvais pour la reproduction d'amener des béliers étrangers trop jeunes dans ces régions. Le vétérinaire belge Declerck estime que le travail d'acclimatation, auquel ils sont soumis, diminue leurs forces. Le climat des hauts plateaux est, en effet, sec et froid ; la dépression atmosphérique, dans une semblable altitude (3.000 à 4.000 mètres), est très grande et, de plus, la nourriture y est généralement insuffisante pour les races étrangères, habituées à une alimentation beaucoup plus intense.

Dans le but d'améliorer la race ovine du pays plusieurs fortes sociétés anglaises et péruviennes établies dans les provinces de Tarma, Jauja et de Huancayo, ont introduit dans leurs haciendas des moutons mérinos et des croisés. Elles ont importé aussi un certain nombre de vaches suisses. Dans les haciendas de « Consac », de « Runatullo », de « San Juan de Yanamucro » où ces essais furent faits, les résultats ont été des plus encourageants. Pendant que les brebis du pays produisent à peine un kilo de laine annuellement, les mérinos et les métis donnèrent dans le même espace 1 kilogr. 600 et 2 kilogr. 500 par tête ; les vaches, elles, donnèrent 15 litres de lait par jour.

Une autre société anglaise a importé de Punta Arena (Terre de Feu) à Atocsaïco, près de Junin, entre la Oroya

moyenne que deux litres de lait par jour; il est vrai que l'on a dans la Puna la mauvaise habitude de ne traire les vaches qu'une fois par jour, ce qui est de nature à faire baisser leur production en lait. D'autre part les bœufs ne sont mis à l'engrais que vers l'âge de quatre ans, ce qui est trop tard.

et le Cerro de Pasco, de magnifiques brebis et de superbes béliers, 8.000 bêtes en tout, qui après la période d'essai donnèrent également d'excellents résultats financiers; l'intelligente initiative des capitalistes anglais et péruviens recevait ainsi sa récompense.

XII. — L'élevage des brebis ne se fait guère au Pérou que pour la laine; il y aurait, ce nous semble, grand avantage, de viser à l'engraissement du mouton et à l'alimentation du marché de Lima. Malheureusement, pour les éleveurs, la question du transport n'est pas tout à fait résolue, et elle est d'une grande importance; il est très coûteux et assez dangereux d'envoyer, par exemple, des moutons de la Oroya à Lima par chemin de fer. On est obligé de les amener le plus souvent au marché de la capitale par petites étapes et à travers des contrées où ils ne trouvent pas la nourriture suffisante à leur subsistance; ces bêtes maigrissent donc considérablement en cours de route, et de plus les troupeaux laissent toujours un certain nombre d'animaux dans les précipices du chemin.

L'idéal, pour l'éleveur, serait de s'établir à une distance relativement faible de la côte et d'un port, de ne pas avoir des plaines immenses et arides qui l'en séparent, de cette façon, il pourrait emmener ses moutons prêts pour l'abattoir sans qu'ils perdent de leur poids. D'après les renseignements qui nous ont été donnés, ce territoire idéal d'élevage pourrait se trouver dans le Nord-Ouest du Pérou, non loin de Tumbes.

XIII. — Dans la Sierra, avec les méthodes actuelles d'élevage, la mortalité annuelle, dans les troupeaux de bêtes à cornes, est d'environ 10 pour 100 du capital, elle peut s'élever à 20 et 25 pour 100 chez les nouveau-nés. Les éleveurs péruviens et leurs pâtres ne savent guère porter remède aux maladies du bétail. Les éleveurs et les

sociétés qui font de l'élevage méthodique obtiennent une mortalité moins élevée en vaccinant leurs animaux.

La mortalité des agneaux s'élève jusqu'à 50 pour 100 ; elle serait occasionnée par les gelées et les chutes de neige, autant que par les maladies qui attaquent les jeunes moutons.

A ces 50 pour 100, l'éleveur peut ajouter 25 pour 100 pour pertes et vols du fait des pasteurs. Il reste donc 25 pour 100 à l'avantage de l'éleveur. Malgré ces coefficients élevés de pertes, l'élevage dans le département de Junin est considéré comme lucratif. Dans les haciendas établies sur les deux rives du rio Mantaro, on table sur un intérêt de 25 pour 100, qui, dans les plus mauvais cas, n'est jamais inférieur à 10 pour 100.

On n'exagère rien en affirmant que l'élevage est, au Pérou, une industrie de grand avenir. Il rapportera de solides fortunes chaque fois qu'il sera tenté d'après des méthodes rationnelles. Les meilleurs résultats seront, malgré tout, obtenus dans la région nord-ouest du Pérou où la mortalité n'excéderait guère 25 pour 100 et où les conditions de transport seraient plus facilement assurées. En Huancabamba, province du département de Piura, on élève déjà une race spéciale, à toison noire longue et soyeuse.

L'élevage des mulets, chevaux, ânes, porcs et chèvres se fait dans de meilleures conditions sur la Costa, où ces animaux s'alimentent de baies de caroubier, de salt-bushes, totoras et graminées qui poussent dans les dunes.

XIV. — Les dépenses occasionnées annuellement par l'élevage des bêtes à cornes s'élèvent à 7 fr. 50 par tête d'animal; pour les brebis, cette dépense peut être ramenée au tiers. Les pâtres ou *vaqueros* gagnent un salaire infime, mais en compensation, ils ont le droit d'élever des ani-

maux leur appartenant, ces animaux proviennent le plus souvent du tant pour cent qui leur est alloué sur les naissances ; en outre, ils ont encore le *michipas*, qui consiste dans le droit de garder avec les leurs des troupeaux d'autrui. Le michipas et le tant pour cent ne sont généralement accordés que pour l'élevage de la race ovine. L'Indien quéchua *pasteur*, habitant une hacienda, peut également cultiver sur le domaine du maître tout le terrain qu'il désire pendant le temps qu'il ne doit pas au propriétaire généralement une semaine par mois ; il n'est pas rétribué, mais il touche sa ration.

En résumé, on peut affirmer que l'élevage en grand, en observant les procédés modernes d'exploitation et en y ajoutant celle d'une laiterie moderne, serait un excellent emploi de capitaux dans le département de Junin. Parmi les difficultés auxquelles se heurtent parfois les éleveurs, dans ces régions, il nous faut signaler les vols d'animaux dont nous avons déjà parlé sur la Costa et les usurpations de terrains par les communautés voisines. Les haciendas sont souvent en procès avec ces communautés pour des questions de limites. Les vols de brebis sont plus fréquents que les vols de bêtes à cornes.

XV. — Une des bêtes les plus précieuses du Pérou par ses utilités diverses est le *llama* (1), c'est par excellence l'animal de la Sierra et de la Puna. D'un naturel craintif, il vit pendant l'hiver en troupeaux demi-sauvages, sur les plateaux de la Sierra ; l'été il remonte vers les solitudes de la Puna, sous la garde d'un seul pâtre. Le llama est la providence des habitants des régions déshéritées de la Sierra, qui mangent sa chair, s'habillent de sa laine et utilisent ses déjections comme combus-

(1) Au Pérou on dit : *le* llama.

tible (taquia), il sert en outre comme bête de charge.

Le commerce des hauts plateaux du Pérou a en effet des allures toutes particulières ; vu le manque de voies de communication et la longueur des trajets à parcourir, les transports de marchandises, grains, minéraux, se font à dos de mulet, d'âne et de llama ; ce dernier animal est le plus fréquemment employé parce qu'il est très docile et qu'il trouve partout à s'alimenter sans qu'il en coûte rien à son maître.

Les meilleurs llamas peuvent porter jusqu'à 50 kilos, mais c'est le quintal péruvien (46 kilos) qui paraît être sa charge normale ; nous en avons vu se coucher et refuser de marcher parce que les ballots dont on les avait chargés paraissaient dépasser ce poids. Le llama marche lentement, on est surpris de voir avec quelle lenteur, quelle hautaine indifférence cheminent ces animaux, qui s'arrêtent souvent pour brouter çà et là l'herbe pauvre de la montagne, l'*ychu* et à son défaut la *paja brava* (mauvaise herbe) qui leur suffit quand d'autres animaux périraient de faim à côté de cette même nourriture. Ils vont à raison de 4 kilomètres à peu près par heure, et peuvent faire sans s'arrêter des étapes de 20 à 22 kilomètres par jour (1).

Les mules, au contraire, peuvent faire des étapes de 40 à 45 kilomètres, avec une charge par animal de 120 à 140 kilogrammes (2). Le pouvoir de transport du llama est donc six fois plus faible que celui de la mule. Cependant si l'on tient compte du prix peu élevé de l'animal, de la

(1) Il y a à ce sujet un dicton du pays qui dit : que la llama marche 4 heures, fait 4 lieues (lieues de 20 au degré) par jour, et porte 4 arrobas (11 kgr. 1/2).

(2) Les négociants européens qui font des affaires avec les villes des hauts plateaux péruviens, ne devraient pas oublier qu'en vue du transport à dos de mule ou de llama, les ballots et les caisses qu'ils expédient ne doivent pas dépasser 65 kilos ou 28 kilos, chaque animal, mule ou llama, portant deux de ces caisses.

facilité de son alimentation, on s'aperçoit que le llama est un moyen de transport économique, le fret à dos de llama ne dépassant pas à l'heure actuelle 4 francs par 100 kilos et par 100 kilomètres. Il est vrai qu'il ne faut pas être très pressé.

Le prix d'un de ces animaux qui était autrefois de 20 soles est descendu aujourd'hui jusqu'à 5 et même 4 soles, depuis l'ouverture au transit de la ligne de la Oroya au Cerro de Pasco, et à cause de la paralysation momentanée de l'exploitation minière, les grandes sociétés s'occupant actuellement de vider les mines qui sont envahies par les eaux.

Le passage d'une caravane de llamas est toujours intéressant à observer. La démarche lente et tranquille, ils vont en troupe serrée, la tête haute; leurs grands yeux noirs et curieux expriment une sorte d'orgueil imbécile. C'est sans doute pour flatter cette vanité que les *arrieros* indigènes leur ornent les oreilles, préalablement percées, de pompons de laine rouge ou bleue. Un seul conducteur ou arriero conduit généralement une *piara* de trente bêtes; ces arrieros sont des Indiens quéchuas généralement doux, patients et parfois serviables, ce sont d'excellents, pour ne pas dire d'indispensables auxiliaires, à peu près les seuls dignes de confiance; la réputation de probité des arrieros est assez justifiée. Certains de ces Indiens, possédant de grands troupeaux de llamas, sont fort connus. Les arrieros sont munis d'une sorte de connaissement comme les capitaines de navires de commerce.

Les arrieros traitent leurs animaux avec la plus grande douceur. Bêtes et gens franchissent d'un même pas les pentes escarpées et les passages difficiles des Cordillères, en passant d'une chaleur étouffante, lorsqu'ils sont au soleil, à un froid glacial, lorsqu'ils sont à l'ombre.

Dans ce pays de ravins et de précipices, les llamas ne marchent jamais la nuit, l'étape doit toujours être achevée avant la fin du jour, car cet animal ne mange pas dans l'obscurité. S'il est doux et docile avec son maître, le llama qui semble avoir ses défauts et ses qualités, est tout particulièrement entêté, il oppose dans ses mauvais moments une extraordinaire force d'inertie, on pourrait alors le tuer qu'il ne bougerait pas. Il arrive parfois que le llama de tête se trouve pris de la fantaisie de ne plus marcher, ou du désir de dormir. Il se couche alors au milieu du chemin, sourd aux remontrances et aux encouragements de son conducteur indien qui se garde bien de le frapper.

Il nous est arrivé de voir tout un convoi de llamas, chargé de minerais, couché au milieu d'un sentier ; le favori, le llama de tête, s'étant senti saisi d'une soudaine paresse, s'était étendu sur le sol, aussitôt imité par tous ses congénères. L'arriero, assis sur ses talons à quelques pas du mutin, l'exhortait d'une voix douce, mais le gaillard faisait la sourde oreille. Alors, placidement, l'Indien se leva, rassembla un petit tas de cailloux et au bout de quelques instants il en prit un qu'il lança adroitement dans les oreilles de l'animal qui sommeillait ; après un court intervalle il recommença son manège et ainsi de suite jusqu'à ce que le llama, ennuyé et trouvant sans doute dans sa cervelle obtuse que la place ne valait rien pour dormir, se levât et se remît en route.

La laine du llama surpasse en brillant et en solidité la laine du mouton. Elle fait l'objet d'un grand commerce avec l'Angleterre et les États-Unis : le prix de vente moyen d'un kilogramme de laine de llama, non lavé, est de 1 fr. 25.

L'*alpaca* est un autre animal domestique de la Sierra ;

c'est en somme un llama de petite taille. Il est uniquement élevé pour sa laine qui est plus fine que celle du llama ; elle se cote à raison de 3 fr. 25 le kilogramme.

La *vigogne* (vicuña) est également un ruminant sans cornes, à peu près semblable au llama par la forme, mais de couleur fauve généralement, et doué d'une grande agilité ; la vigogne ne vit qu'à l'état sauvage, elle ne se rencontre guère qu'au Pérou et en Bolivie (1) et l'on emploie pour la capturer des pièges spéciaux, formant une enceinte originale que l'on nomme *klepis*. Sa laine est fine comme de la soie et a une valeur supérieure à celle de l'alpaca. Son prix moyen est de 5 francs le kilo, mais il s'est élevé dernièrement jusqu'à 12 francs (2).

On parvient à domestiquer certaines vigognes capturées toutes jeunes et on obtient, par le croisement avec l'alpaca, un métis nommé *paco-vienna*, dont la toison fournit une laine plus grande et de meilleure qualité ; supérieure à la toison des chèvres d'Anatolie, cette laine se vend 4 à 5 francs. Il y a dans l'élevage de ces animaux, qui ne coûtent aucun entretien, une importante source de profit, car ces laines sont fort demandées.

XVI. — La tonte annuelle des llamas, alpacas et pacoviennas, a généralement lieu le jour de Santiago (saint Jacques), patron des llamas. C'est dans toute la Sierra l'occasion d'une fête, où, comme toujours, on se livre à d'interminables beuveries. Le llama est loin d'être beau, lorsqu'il est tondu, aussi paraît-il moins fier ; sur le dos, on lui laisse, sans la tondre, une petite place, afin que le sac de minerai ou de marchandise dont il sera chargé,

(1) Un autre ruminant sauvage, semblable par la forme et la couleur à la vigogne, mais à la toison moins fine, le *guanaco*, se rencontre sur toute la chaîne des Andes, depuis le Pérou jusqu'au détroit de Magellan.

(2) La laine de brebis se cote à 0 fr. 90 ou 1 franc.

ne puisse le blesser. Il arrive souvent que la tonte des alpacas ne se fait que tous les deux ans. Elle produit six livres d'une laine longue de 20 centimètres.

XVII. — La faune de la Sierra est un peu mieux pourvue que celle de la Costa ; cependant cette zone n'a pas non plus assez de végétation pour attirer les animaux sauvages. Il y existe cependant quelques carnassiers, des renards, le *barruco* ou daim des sierras et un certain nombre de petits animaux, sans compter les cochons et les cobayes (1) dont on élève un grand nombre.

Un certain nombre de cours d'eau sillonnent cette région : les uns, les moins nombreux, se dirigent vers le Pacifique ; les autres, tous affluents de l'Amazone, et l'Amazone elle-même, coulent dans la direction de l'Atlantique, en faisant des détours sans fin à travers le dédale monstrueux des montagnes qui contrarient constamment leurs cours. Pendant leur parcours dans la Sierra, ces cours d'eau semblent ne faire vivre aucun amphibie ; ceux-ci, lamantins, loutres et une sorte de petits phoques, ne commencent à se montrer que dans la Montaña. Les poissons, sans être rares, ne se trouvent en abondance que dans la même zone orientale.

On aperçoit le condor, ce roi des Cordillères, partout dans la Sierra, mais principalement pendant l'été : malgré la force de ses ailes immenses, on le rencontre peu à une altitude dépassant 4.500 à 5.000 mètres, où l'air se raréfie de plus en plus. Quoi qu'on en ait dit, ce géant ailé fréquente fort peu les montagnes couvertes de neige ; il n'aime pas les glaciers ni le froid excessif, d'ailleurs il n'y saurait que faire et n'y trouverait aucune proie.

(1) Dans une grande partie de la Sierra, les oiseaux de basse-cour sont le plus souvent remplacés par des cochons d'Inde, qui sont élevés dans les habitations mêmes. Il s'en fait une grande consommation.

Si dans la Sierra la nature s'est montrée avare de végétaux, en échange, elle s'est montrée prodigue de richesses métalliques ; il n'existe pas de pays au monde où se trouvent concentrées un aussi grand nombre de mines. Comme nous en parlerons plus loin, nous n'indiquerons que pour mémoire l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le fer, la houille, le mercure, etc., dont on rencontre partout des gisements dans la Sierra. Il faut ajouter que, toujours faute de communications, le plus grand nombre, pour ne pas dire la presque totalité, restent sans être exploitées.

## CHAPITRE XII

I. La Montaña. — II. Aspect et divisions. — III. Végétation. — IV. Administration. — V. Climat. — VI Moustiques et zancudos. — VII. Fièvres tierces et intermittentes, moyen de les prévenir, traitement. — VIII. Conseils pratiques aux voyageurs. — IX. Les voies navigables de la Montaña. — X. Marañon. — XI. Huallaga. — XII. Ucayali. — XIII. Pachitea et Pichis. — XIV. Apurimac. — XV. Pérené. — XVI. Territoire de colonisation. — XVII. Encore les voies d'accès à l'Orient et la navigation fluviale. — XVIII. Faune de la Montaña.

I. — Comme on le sait déjà, la *Montaña* (1) est la partie du territoire péruvien qui s'étend de l'autre côté de la Cordillère orientale jusqu'aux frontières du Pérou et du Brésil. Sa largeur varie entre 500 et 1.200 kilomètres, sa longueur est de 1.000 kilomètres, approximativement.

Cette zone est formée par un immense territoire boisé d'un peu moins d'un million de kilomètres carrés, qui, composé d'abord de hautes collines, contreforts du versant oriental de la Cordillère des Andes, se continue ensuite par des vallées peu profondes et des plaines (boisées, toujours), jusqu'aux confins de l'Equateur, de la Colombie,

(1) Nous le répétons, le mot « montaña » n'a pas ici la signification de montagnes, mais de régions des forêts ; on appelle aussi cette zone l'*Oriente* (Orient), ou encore Region de *los Bosques*, ou région des forêts.

du Brésil, et de la Bolivie. Cette région peut se diviser en deux parties aussi distinctes que la Costa et la Sierra.

II. — La première est la Montaña proprement dite, désignée aussi sous le nom de Ceja de Montaña (1); elle comprend les premiers versants montagneux jusqu'à une altitude de 1.800 à 2.000 mètres. Cette région correspond à la Sierra, mais tant par sa climatologie que par ses productions, elle constitue une contrée entièrement distincte. L'autre partie forme la région désignée sur les cartes sous le nom de « *région de los bosques y mosquitos* », région des forêts et des moustiques ; elle s'étend depuis 1.800 mètres au-dessus du niveau de la mer, jusqu'aux immenses territoires baignés par l'Amazone et ses affluents.

La Montaña proprement dite, ou Ceja de Montaña, renferme un grand nombre de plateaux et de vallées extrêmement riches et fertiles ; c'est, de l'avis de tous les voyageurs, la région la plus saine du Pérou et qui se prêterait le mieux à une exploitation intensive, et même à la colonisation. Les colonies qui se sont formées dans la vallée du *Chanchamayo* sont très prospères, et il paraît évident que des résultats semblables, sinon supérieurs, pourraient être obtenus dans l'immense « *Pampa del Sacramento* », située entre le Huallaga et l'Ucayali.

III. — Le sol de cette partie du Pérou est littéralement couvert d'une végétation admirable, d'une exubérance telle qu'elle échappe à toute description ; elle rend très difficile le travail de défrichement. Dans ces forêts séculaires arrosées par des pluies fréquentes, des représentants de toutes les familles végétales connues se trouvent répandus sur les plateaux, vallées, plaines, s'étreignant et s'entrelaçant dans une véritable lutte pour la vie. Après

(1) Sourcil de la Montaña.

avoir franchi les derniers chaînons des Andes, on n'aperçoit plus qu'une immense mer de verdure, qui se prolonge sur plusieurs milliers de kilomètres jusqu'aux rives de l'Atlantique. Ces forêts renferment les essences les plus riches et des produits de grande valeur commerciale, comme le quinquina et le caoutchouc.

IV. — L'énorme territoire constitué par la Montaña ne forme qu'une seule division administrative, le département de Loreto, qui, s'il est le plus vaste et le plus riche du Pérou en ressources de toutes sortes, en est en même temps le moins peuplé. Les endroits cultivés sont relativement rares si l'on considère l'immensité du territoire, ils sont occupés par des plantations de cannes à sucre, de coca, de caféiers, de cacaoyers, de tabacs. Les établissements les plus avancés s'occupent en outre de l'exploitation du caoutchouc et des plantes médicinales qui sont la source d'importants bénéfices, comme nous le verrons plus loin.

Cependant, si l'on consulte une carte du Pérou, on s'aperçoit qu'elle contient un grand nombre de noms, que l'on pourrait prendre pour ceux de quelques villages ou localités de quelque importance. Le plus souvent ce ne sont là que des expressions géographiques, le nom d'une exploitation isolée et parfois abandonnée ; dans d'autres cas, c'est celui d'un village ou d'un campement indien, qui par moments se déplace au gré de la fantaisie de ses habitants, de sorte que cette vaste région ne possède qu'une population approximative de 130.000 habitants, en comptant les *cahuchero* ou *seringueiros* venus de l'Amazonie brésilienne.

A la tête de cette grande division territoriale, le gouvernement de Lima s'efforce de placer des fonctionnaires d'élite et des plus méritants, les plus aptes à diriger les affaires de la région qui reste toujours fort éloignée de

l'administration centrale. Le gouverneur, ou commissaire spécial du gouvernement dans le département de Loreto, a des attributions beaucoup plus étendues que celles dont jouissent les autres préfets, de façon à faire immédiatement face à toutes les nécessités ou à toutes les difficultés. Ces efforts ne sont pas toujours couronnés de succès.

V. — Quoique entièrement située sous les Tropiques, la région des forêts péruviennes possède un climat plus sain qu'on ne le croit généralement, surtout quand on le compare à celui des régions intertropicales situées sous la même latitude ; l'orientation des vallées, l'abondance des eaux et l'extension des forêts vierges qui la couvrent, déterminent un climat chaud et humide dans les terres basses, et chaud et sec sur les collines et en pays plat non inondé par les crues. Dans la Montaña proprement dite, les saisons correspondent avec celles de la Sierra, avec cette différence que la limite entre la saison des pluies et la saison sèche est beaucoup moins sensible, car dans cette partie de la Montaña, la pluie tombe par intervalles, même pendant cette dernière saison.

Cette zone est beaucoup plus agréable à habiter que les vallées du bassin de l'Amazone, car on peut y choisir l'atmosphère que l'on désire, suivant que l'on veut habiter le versant de telle ou telle montagne ou élévation.

La chaleur dans la journée évolue entre 20° et 32° ; celle des nuits, de 15 à 20° ; le thermomètre dépasse rarement ces extrêmes. En général, le climat de cette région est excellent ; le milieu du jour est un peu plus chaud. L'inconvénient ou plutôt le désagrément de cette contrée, ce serait la fréquence et l'abondance des pluies ; toutefois, comme elles ne sont jamais froides, elles ne sont pas désagréables pour tous, et on arrive à les affronter avec indifférence, d'aucuns ajoutent avec plaisir. Nous avouerons ne

pas partager du tout ce sentiment. Ces pluies sont produites par la condensation dans ces altitudes des vapeurs de l'Océan Atlantique apportées par les vents d'Est très fréquents, qui sont arrêtés par les Cordillères. En raison de ces pluies, les matinées et les soirées sont relativement fraîches.

Dans les vallées de la Montaña, inférieures à 1.000 mètres, les cas de fièvres intermittentes sont plus fréquents que dans la première région, cependant ils n'affectent jamais une forme maligne ; et en général cette région ne mérite pas la réputation d'excessive insalubrité qui lui a été faite. Il est certain que la fièvre tierce et le paludisme sévissent avec plus de force dans les terrains inondés et marécageux ; les matières organiques entrant en décomposition sous les effets d'une chaleur humide sont un foyer de fièvres paludéennes et de béri-béri. C'est pourquoi tous les villages, campements, établissements d'échange ou *baracons* sont établis à quelque distance du bord du fleuve, et autant que possible dans les parties les plus élevées s'il s'en trouve.

Tous ceux qui vivent dans ces régions marécageuses, particulièrement les chercheurs de caoutchouc, prennent en peu de temps un teint jaune produit par l'affaiblissement du sang, occasionné non seulement par les fièvres dont tous ne sont pas atteints, mais par la nourriture généralement trop peu substantielle dont il est fait usage et qui ne procure pas au sang les éléments nécessaires à sa reconstitution. On évite cet état d'anémie lorsqu'on peut varier son alimentation végétarienne en y ajoutant fréquemment de la viande fraîche. Avec une alimentation réconfortante et une vie réglée, on peut, dans la Montaña, se maintenir presque en aussi bonne santé que dans d'autres régions plus salubres.

Donc en général, sauf dans quelques rares endroits, le

climat de ces *régions basses* est difficile à supporter. Cette contrée n'est pas un territoire de colonisation mais d'exploitation, l'Européen ne s'y acclimate pas facilement ; il peut y vivre pendant un certain temps, quelques années même, au bout desquelles il est obligé d'aller se rétablir en Europe ou dans la Sierra. Aussi le commerçant et le seringueiro occasionnels n'ont-ils qu'un but : gagner de l'argent le plus vite possible pour s'établir ailleurs. Toutefois ce climat est encore moins mauvais que sa réputation, et on peut se maintenir dans un état de santé relativement satisfaisant en évitant l'abus des boissons alcooliques et autres excès.

Par contre, si l'Européen est habitué à boire et s'il ne veut modifier en rien ses habitudes dans ces régions chaudes, il s'expose à contracter une maladie de foie et la dysenterie, cependant peu fréquente, et à compromettre ainsi son existence.

VI. — Mais la fièvre n'est pas le principal inconvénient de ces régions, celui-ci consiste dans l'existence d'innombrables légions de moustiques de toute taille et de toute espèce, qui, principalement la nuit, ne vous laissent pas un moment de repos. Les *zancudos* (littéralement échassiers) sont parmi les plus féroces de ces animalcules ; ils fréquentent de préférence les rives de l'Ucayali et de l'Amazone, mais on ne les rencontre guère à une altitude supérieure à 1.200 mètres.

Celui qui n'a eu à lutter que contre les ennuyeux cousins, les familiers moustiques d'Europe, ne peut se faire une idée juste de cette plaie que sont les *zancudos*. Dès que la nuit commence à tomber, c'est une véritable invasion, il n'y a plus un moment de tranquillité, c'est une attaque et une défense continuelles ; mais l'ennemi est si subtil qu'il s'introduit de tous côtés, il pénètre par la partie

inférieure du pantalon et grimpe le long des jambes que les chaussettes et les caleçons sont impuissants à protéger contre des milliers de piqûres. Rien n'est plus exaspérant que d'être envahi par une nuée de moustiques ; quelques piqûres énervent déjà sensiblement, mais un grand nombre, contre lesquelles on ne peut se défendre, irritent à tel point le voyageur, même au caractère le mieux fait, qu'il tombe dans des accès de fureur et de rage incroyables ; c'est un ennemi qui décourage les meilleures volontés. Souvent, à une journée de fatigue et de privations, on n'a pour tout repos qu'une nuit de supplice.

Ces minuscules animaux sont certainement doués d'un instinct étonnant, on peut dire que l'odeur de l'homme les fait accourir de tous côtés. Souvent, on arrive à un endroit où il n'y avait pas un seul zancudo, quelques minutes après ils arrivent de toutes parts par légions (1).

Si la moustiquaire employée a une petite ouverture, ils y pénètrent en grand nombre et ne laissent plus au corps un moment de repos. Le meilleur moyen de s'abriter contre les moustiques, c'est de tendre sa moustiquaire de bonne heure, quand l'ennemi n'est pas encore arrivé, car si l'on attend la nuit, il sera impossible de ne pas en enfermer quelques-uns avec soi ; alors le supplice commence. La moustiquaire doit être grande, de façon à pouvoir être glissée sous les quatre côtés du matelas. Dans les *baracons* (2), le meilleur moyen de se préserver des moustiques c'est de fermer toutes les portes avant la nuit. Il est vrai que dans les maisons ainsi closes il fait une chaleur suffocante, mais de toute façon elle est plus supportable que les *zancudos*.

(1) On emploie avec succès contre les piqûres de moustiques, de la teinture d'iode légèrement diluée dans l'eau.

(2) Sorte de factoreries.

Si l'on était pour vivre longtemps dans la région, il serait préférable de construire une habitation avec de grandes fenêtres, sur lesquelles on pourrait adapter un châssis couvert d'une gaze, ou mieux d'une toile métallique, de façon que l'air puisse entrer librement, sans livrer passage aux maudites bestioles, les ennemis infatigables des habitants des régions basses de l'Amazonie péruvienne, auprès desquels la fièvre semble un mal insignifiant.

VII. — C'est surtout pendant la saison des pluies (de novembre à mai) que la fièvre sévit, mais plus particulièrement au commencement et à la fin de cette saison ; au commencement, en raison des alternatives de sécheresse et d'inondation, qui permettent aux miasmes délétères de s'élever et de se répandre ; à la fin, alors que les fleuves et les lacs débordés rentrent dans leurs lits, laissant à nu de grands espaces marécageux dont les rayons du soleil précipitent la décomposition.

La fièvre est dite tierce (*terciana*) lorsque les accès en sont quotidiens ; chez les personnes que ce malaise atteint pour la première fois, la fièvre présente trois stades bien marqués : 1° tout d'abord, des frissons plus ou moins longs avec claquements de dents et crampes de jambes ; 2° transpirations abondantes ; 3° sensation de chaleur excessive. Chez les acclimatés elle n'offre que ces deux derniers symptômes : elle s'annonce par un accablement général, des douleurs vagues dans les articulations, et quelquefois aussi, des maux de reins. Les accès ne sont pas intermittents chez les acclimatés, ils ne s'en ressentent généralement qu'après plusieurs mois. Toutefois un travail forcé au soleil, des excès variés se paient le plus souvent par un accès de fièvre.

Le traitement de la fièvre est facile et à peu près partout le même ; un vomitif, suivi d'une purgation saline

(sulfate de soude ou magnésie), suffisent pour la couper aussitôt qu'on en ressent les premiers prodromes : troubles gastro-intestinaux, inappétence, sensibilité du creux épigastrique; parfois aussi, mais très rarement des vomissements ou diarrhées bilieuses. Ce remède réussit presque infailliblement, si on y ajoute pendant quelques jours de faibles doses de quinine et mieux encore, s'il est possible, l'usage d'un peu de vin arsenical (1).

Si un premier accès s'est déclaré, ou si la fièvre est bien prononcée, on la traitera de façon analogue : vomitif, purgatif, quinine. Mais dans ce cas, les doses de quinine iront de 75 centigrammes à un gramme pendant quatre ou cinq jours environ, trois heures avant les accès. Si l'on disposait d'une potion d'antipyrine, de teinture de racine d'aconit et de sirop de morphine, on pourrait l'utiliser avec avantage un peu avant la quinine.

Malgré tout, il est bien plus important de prévenir la fièvre que d'avoir à s'en débarrasser ; on y arrive assez facilement par des soins hygiéniques, puis par l'usage préventif de la quinine (2). C'est là le moyen qui nous a toujours réussi, car pendant les divers séjours que nous avons faits dans des régions réputées insalubres, nous ne fûmes jamais atteint d'accès intermittents, quoique vivant le plus souvent assez frugalement, à la manière indigène, de manioc, de bananes, de camotes (3), de riz, auxquels nous ajoutions de temps à autre quelque gibier, et du poisson plus fréquemment ; c'est là encore, peut-être, la raison de cette immunité relative. Cependant, nous ne pûmes échapper à l'anémie résultant d'un climat chaud et humide

(1) La *terciana*, qui sévit à certain moment dans la vallée de la *Costa*, ne résiste jamais à ce traitement.

(2) Par doses de 25 à 30 centigrammes, à prendre trois ou quatre fois par semaine.

(3) Variété de patates.

toujours déprimant, et d'une alimentation assez peu substantielle.

En résumé, si l'on veut éviter la fièvre et ses conséquences déprimantes, il faut observer une grande hygiène du corps, se maintenir en appétit, prendre comme boisson, lorsque cela est possible, du thé ou du café très étendu (les boissons de fruits fermentés sont loin d'être nuisibles) ; porter une ceinture de flanelle ou de laine contre les variations de température ; éviter toute marche au soleil après une averse, ainsi que tout voyage ou travail entrepris à jeun. Les abus de boissons (1) et autres excès, doivent être tout particulièrement évités, car c'est là le motif de la plupart des accès de fièvre.

VIII. — A part la fièvre et l'anémie, les autres maladies qui existent dans la Montaña et même dans tout le Pérou, ne sont ni nombreuses ni trop dangereuses, ni plus ni moins, en tout cas, que les différentes affections qui menacent ou empoisonnent notre vie en Europe.

De toute manière, même la considération de la fièvre ne doit sincèrement arrêter aucun voyageur ou colon ; nous conseillerons seulement à ceux qui viendront s'établir dans *les régions inférieures* de la Montaña, de ne pas le faire au commencement de la saison des pluies, mais au commencement de la saison sèche, c'est-à-dire de mai à novembre, afin qu'ils puissent s'acclimater plus facilement.

Enfin, il est naturel d'ajouter que tous les tempéraments ne sont pas faits pour les pays tropicaux. Une personne déjà anémiée ou dont le système nerveux est débilité, ou qui a une maladie de foie ou des voies respiratoires, ne doit pas s'expatrier, pas plus que les personnes d'un certain âge, cinquante ans par exemple, alors que les forces

(1) Nous disons abus, car l'usage *modéré* de certaines boissons alcooliques ne saurait être interdit.

commencent à baisser et sont moins propres à s'adapter à une nouvelle vie et à un nouveau climat.

Comme conseils pratiques, nous devons ajouter que l'Européen qui veut voyager ou s'installer dans les régions de la Montaña, devra savoir faire beaucoup de choses par lui-même : faire la cuisine, le charpentier, chasser et pêcher, savoir faire du commerce et très souvent faire le *médecin*. Les indigènes et les métis ont souvent recours aux blancs pour adoucir leurs maux ; pour ces pauvres gens l'Européen doit tout savoir et avoir réponse à tout, sans cela il perdrait son prestige ; bien plus il serait considéré en ennemi, car son ignorance serait taxée de mauvaise volonté. C'est en se faisant les éducateurs patients des Indiens, en les renseignant et en essayant de porter remède à quelques-unes de leurs maladies, que certains colons se créent une influence et certaines facilités dans leurs établissements.

De même, pour voyager sur le versant oriental des Andes péruviennes où le numéraire est peu apprécié, il est indispensable de se munir d'une petite pacotille d'articles variés, tels que : hachettes, couteaux, ciseaux, aiguilles, miroirs, chapelets, médailles, mouchoirs et foulards de couleurs vives ; ceci, pour les échanges et les cadeaux, car le cadeau est, auprès de l'Indien des hauts plateaux de la Cordillère, comme aussi auprès des Indiens *mansos* (soumis) et *bravos* (sauvages), de la Montaña, bien plus utile que l'argent.

Comme arme, le revolver et un fusil de chasse muni d'un canon rayé ; les cartouches doivent toujours être à enveloppes métalliques, à cause de l'humidité qui fait se gonfler les douilles en carton et parce qu'elles peuvent être facilement rechargées.

Dans les forêts de la Montaña, le fusil de chasse est

destiné à rendre plus de services que la carabine winchester, car la densité de la végétation y est telle, que l'on tire rarement à de grandes distances. Comme boussole, la plus pratique et la plus maniable est la boussole dite d'arpenteur.

Comme couchage, il sera très pratique de se munir d'un hamac, ou bien d'un long sac en peau de mouton, de vigogne ou de guanaco, la toison à l'intérieur; une habitation est vite improvisée à l'aide de quatre piquets, de quelques branchages et d'une botte de feuilles de palmier ou de bananier, cela suffira contre les averses assez fréquentes. Mais, ce que le voyageur ne devra pas oublier d'emporter, c'est une moustiquaire ; la gaze n'offrant pas une assez grande résistance, il est préférable d'employer dans ce but la toile légère, qui sera aussi un excellent objet d'échange.

Enfin, dernier conseil, les bagages, campement, instruments, armes, provisions, ne doivent pas dépasser la charge de six hommes. Les provisions destinées aux indigènes ne sont pas d'un prix très élevé et on peut généralement se les procurer dans les haciendas des frontières.

On paiera la *chalona*, ou un mouton sec, 4 francs la pièce; le bœuf se vend de 10 à 12 fr. 50 l'arroba (25 livres); le *chuño* ou fécule de pomme de terre gelée, 25 francs les 112 kilos; la même quantité de maïs se vend 16 francs; les pommes de terre fraîches, 2 fr. 50 les 30 kilos. La mélasse ou *chancaca* vaut 0 fr. 90 le kilo; le sel 8 francs les 46 kilos.

IX. — On ne peut parler de la Montaña sans dire quelque chose des grands affluents de l'Amazone qui sillonnent cette région après avoir pris leur source dans la Sierra ; quoique la région ne soit pas encore très connue, diffé-

rentes explorations ont permis de déterminer le cours de quelques-unes de ces grandes rivières qui permettent de se rendre des hauts plateaux péruviens à Iquitos sur l'Amazone.

X. — L'AMAZONE, sous le nom de MARAÑON, prend sa source dans le lac de Lauricocha, dans le département de Junin ; il n'entre au Brésil qu'après avoir parcouru plus de 2.000 kilomètres en territoire péruvien, il prend le nom de *Solimoes* et ne devient pour les Brésiliens le véritable Amazone qu'à partir de son confluent avec le rio Negro. Depuis sa source jusqu'à son embouchure, ce fleuve incomparable reçoit plus de 11.000 affluents et arrose par lui-même ou par ses tributaires 3.200 kilomètres en latitude et 2.800 kilomètres en longitude, c'est-à-dire les territoires de six États sud-américains.

Parmi les affluents de l'Amazone sur lesquels le gouvernement péruvien fonde les plus grandes espérances pour donner une issue sur l'Atlantique aux innombrables ressources naturelles que renferme son territoire de la *Montaña,* figurent : le Huallaga, l'Ucayali, le Pachitea, le Pichis, l'Apurimac, l'Urubamba, l'Ené, le Péréné, etc.

Le HUALLAGA est une des rivières les plus torrentueuses du Pérou. Ce serait le meilleur moyen de communication avec l'Amazone, si la navigation à vapeur n'était malheureusement arrêtée par le rapide au *Pongo d'Aguirre*, à 167 milles au sud de son embouchure. Le Huallaga prend sa source à *Pucallacu* à peu de distance de Cerro de Pasco, et il se jette dans le Marañon après avoir reçu de nombreux affluents. C'est la voie navigable la plus anciennement connue de l'Orient péruvien au port de YURIMAGUAS, non loin du PONGO DE MANSERICHE. Elle est régulièrement fréquentée par les vapeurs venant d'Iquitos qui drainent par l'Ucayali toutes les marchandises, tous



*Un tambo dans la montaña.*

les produits récoltés dans les établissements qui se sont fondés sur ses rives. La distance d'Iquitos à Yurimaguas est de 380 milles, qui sont franchis en 20 ou 22 heures en descendant et en 35 heures en remontant le courant.

XII. — L'Ucayali est une artère immense, dont le volume d'eau est plus considérable que celui de trois de nos fleuves français ; c'est le plus beau des affluents péruviens de l'Amazone, il est navigable dans tout son cours de 700 milles, un grand nombre de chaloupes et de bateaux à vapeur le sillonnent continuellement. Sur les rives de ce fleuve qui a été exploré et étudié plusieurs fois, on trouve un certain nombre de factoreries et d'établissements commerciaux dans lesquels il se fait un grand trafic de poissons fumés et surtout de caoutchouc. L'Ucayali, formé par le Pachitea, l'Apurimac et le Beni, se jette dans l'Amazone, près de Nauta. La navigation à vapeur pourrait s'étendre, d'après certains explorateurs, entre autres Samanez, jusqu'au Tambo à l'Ené, et sur l'Urubamba, les explorations de Robledo ont confirmé cette possibilité.

XIII. — Le Pachitea, qui descend du plateau de Junin, où il a sa source à l'est du Cerro de Pasco, reçoit aussi un certain nombre d'affluents, dont le Pozuzo, le Huancabamba, le Yanachaguas et le Pichis. Le Pachitea a été parcouru à différentes reprises par des petits vapeurs du gouvernement et par d'autres appartenant à des maisons d'Iquitos, jusqu'au port du Mayro, au confluent du Palcazu, lequel peut, paraît-il, être aussi remonté en partie jusqu'à son confluent avec le Chuchurras, situé à quelques milles au sud du Mayro ; le fait n'a pas été prouvé jusqu'ici par la pratique ; malgré tout, il existe de nombreux partisans de ce point comme aboutissement de la voie centrale du Pérou. C'est cependant Puerto-Bermudez, sur le Pichis, qui a été choisi ; ce cours

d'eau coule plus à l'est et parallèlement au Palcazu, mais il est certain que, dans l'avenir, les partisans du Chuchurras obtiendront la construction d'un embranchement, car ce point est le plus rapproché du chemin de fer de la Oroya et des principales villes du Pérou central.

XIV. — L'Apurimac a sa source dans la Cordillère occidentale sur le plateau de Condoroma, entre les départements de Cuzco et d'Arequipa, il reçoit l'Urubamba, le Pachacaca, le Paucartambo, le Pampas, le Mantaro, le Perené, le Tambo, etc.

L'Apurimac qui, comme toutes les rivières citées, roule pendant l'hiver des masses liquides considérables, offre aussi comme celles-ci de nombreux rapides et des profondeurs très variables pendant l'été, il serait donc exagéré de dire que la navigation à vapeur peut y être assurée toute l'année, sans que quelques modifications soient apportées à son cours. On peut cependant arriver à la jonction du Tambo et de l'Urubamba en descendant le cours de l'Apurimac (1), de l'Eni et du Tambo, ces rivières n'offrant aucune difficulté sérieuse à la navigation. Toute la région arrosée par ces rios est d'une richesse inouïe, indescriptible ; dans ces contrées, s'étendent des plaines immenses couvertes d'une végétation incomparable. Ces cours d'eau sont navigables toute l'année pour des radeaux et des canots ; l'emploi de petits vapeurs à aube, ne calant pas plus de 0 m. 70, serait des plus heureux.

XV. — Le Perené est un affluent de l'ouest du Tambo qui vient de la pampa de Chanchamayo, région riche et fertile où il existe une colonie florissante et un certain

(1) L'Apurimac, qui prend le nom d'Eni après sa jonction avec le Mantaro, peut desservir directement le riche département d'Ayacucho, mais elle nous paraît un peu éloignée pour servir utilement les intérêts commerciaux de Cuzco, qui le seront plus facilement par l'Urubamba.

nombre de riches haciendas, mais ce cours d'eau n'est navigable que près de son embouchure et à peu de distance du confluent du Pangoa.

XVI. — Toutes les régions comprises entre le Alto Ucayali, le Pachitea et les autres affluents déjà cités, sont situées dans la première partie du versant oriental et par conséquent jouissent d'un climat salubre ; il n'est pas de contrée plus intéressante par la valeur de ses productions naturelles et par la fertilité fabuleuse du sol. Tous les voyageurs qui ont traversé ces territoires sont unanimes à reconnaître qu'ils sont préférables à tous les autres pour des entreprises d'exploitation et même de colonisation.

Entre l'Ucayali et le Pichis, on trouve un plateau immense appelé le Gran Pajonal. Cette région, autrefois colonisée par les Jésuites, est redevenue le domaine des Indiens Campas, desquels, avec de bons traitements et en leur laissant une grande liberté, on pourrait se faire d'utiles auxiliaires. Le Pajonal, comme son nom l'indique, renferme des plaines étendues couvertes de riches pâturages où les troupeaux se sont propagés depuis. A la suite de la révolte de 1747, les missions durent être abandonnées.

Sur la rive droite du Pichis s'élève le Cerro de San Carlos, où l'or est très abondant; il en est de même du Cerro de San Matias qui se trouve sur la rive gauche du même fleuve, à peu de distance du Pachitea.

Le « Cerro de la Sal » qui, comme son nom l'indique, possède de riches gisements de sel, sépare le bassin du Pichis de celui du Perené et du Chanchamayo. Dans toute la région désignée plus haut, on trouve en abondance le caoutchouc, la coca, le quinquina et tous les autres produits de ces contrées dont nous parlons plus loin; le

climat est relativement tempéré et des plus sains, particulièrement sur le Pajonal, que nous n'hésitons pas à signaler comme une région d'avenir. Il en est de même des territoires situés entre le Pichis, le Palcazu et le Pachitea.

Au nord du Pachitea se trouvent d'immenses plaines analogues à celles du Pajonal et paraissant plus riches encore, ce sont les pampas dites PAMPAS DEL SACRAMENTO. Nous ne dirons rien de ces plaines qui s'étendent jusqu'au Marañon, car elles sont restées inexplorées jusqu'à présent et servent de refuge aux Indiens *Cashibos*, considérés à tort ou à raison comme des sauvages sanguinaires, anthropophages même ; ces guerriers féroces et de si mauvaise réputation nous paraissent plutôt être les victimes des autres tribus qui les chassent et les exterminent pour s'emparer des femmes et des enfants. Les territoires qui s'étendent depuis le Chanchamayo jusqu'à l'Apurimac et ceux compris entre l'Eni et l'Urubamba, jusqu'au 11° 3', méritent de retenir l'attention au même degré que ceux que nous avons déjà nommés, mais cela, quand ils seront pourvus de communications praticables. Il est bien entendu que tous les établissements agricoles, commerciaux et autres devront toujours s'établir là où les communications par eau ou par terre sont ou seront les plus rapides.

XVII. — Devant le développement croissant de certaines parties de la Montaña, particulièrement de la région d'Iquitos et des environs des confluents du Tambo et de l'Urubamba, le gouvernement péruvien a compris qu'il était indispensable, ce qui d'ailleurs a toujours été son ambition, de desservir ces fertiles contrées en les reliant à la côte du Pacifique et à l'Atlantique par les grandes artères fluviales de l'Amazone. A cet effet, continuant l'œuvre patriotique commencée il y a plus de trente ans déjà, mais depuis longtemps interrompue par suite de

circonstances malheureuses, le gouvernement actuel fait les plus louables efforts pour amener, à grands frais, jusqu'à un port fluvial de la Montaña, les deux chemins de fer, Callao, la Oroya, Cerro de Pasco et Huancayo, et celui de Mollendo, Arequipa, Sicuani, Cuzco. Le premier constitue la voie dite, *Via centrale del Peru*, qui se continue actuellement par une route dite carrossable jusqu'à Puerto-Bermudez, sur le Pichis ; le deuxième forme la voie transversale sud qui, de Cuzco, doit se poursuivre jusqu'à Bolognesi ou tel autre port sur l'Uurubamba, ou à Sihuaniro. Dans le chapitre sur les voies et communications, nous avons déjà parlé de ces routes, nous nous bornerons à ajouter quelques commentaires.

Outre les deux voies déjà citées, le gouvernement, sollicité avec insistance, semble disposé à porter son effort sur une troisième ligne, la voie du nord, qui partirait de Paita sur la côte pour aboutir à un point navigable du Marañon (1). Malgré l'intérêt réel que présente cette voie, nous estimons que le gouvernement péruvien renouvellerait, en l'entreprenant, l'erreur grave commise par le zélé et patriote président Balta qui, dans un but louable, dispersa les efforts de l'État en éparpillant, sur plusieurs points du

(1) La voie du nord part actuellement de Pacasmayo pour aboutir à Yurimaguas, port sur le Huallaga. Pour se rendre de l'un à l'autre de ces deux points, on prend la ligne ferrée qui mène de Pacasmayo à Yonan, à 35 kilomètres de Cajamarca; de ce point à Chachapoyas il y a 275 kilomètres ; de ce centre jusqu'à Moyobamba dans le département de Loreto, il y a encore 269 kilomètres à franchir par des sentiers muletiers ; de Moyobamba à Balsapuerto, 65 kilomètres ; il reste alors à peine 125 kilomètres en canot sur les rios Cachiyaco et Paranapura pour atteindre Yurimaguas qui se trouve à 3 kilomètres de l'embouchure du Paranapura ; jusqu'au Marañon, comme la rivière fait de nombreux circuits, il y a 205 kilomètres. De l'embouchure du Huallaga et du Marañon à Iquitos, il y a 586 kilomètres ; d'Iquitos à Tabatinga, frontière du Brésil, 512 kilomètres et enfin de Tabatinga au Para, 5.434 kilomètres. Cette voie est surtout longue et penible jusqu'au Huallagua.

territoire, des lignes ferrées qui, restées inachevées, ne constituèrent jusqu'à aujourd'hui que des amorces, sans utilité pratique. Il conviendrait plutôt de ne céder à aucune sollicitation et de consacrer toutes les ressources disponibles à l'achèvement de la voie du Pichis (via centrale) qui paraît la plus avancée. Il semble qu'arrivé sur les rives de ce fleuve, toutes les difficultés ne seront pas encore vaincues et qu'il faudra poursuivre l'effort jusqu'à l'Ucayali si l'on ne veut pas avoir travaillé en pure perte.

Malgré la bonne volonté du gouvernement et de ceux qui se sont occupés de ces questions importantes, il faut reconnaître que le problème de la navigation à vapeur sur les rios Huallaga, Perené, Palcazu, Pichis, Tambo, etc., n'est rien moins que résolu, en ce sens que si ces fleuves sont navigables en canot, il ne s'ensuit pas qu'ils le soient toute l'année pour des vapeurs, même calant fort peu, car ils présentent, suivant les crues occasionnées par des pluies plus ou moins abondantes, une grande instabilité dans leur vitesse et leur profondeur. Pendant l'hiver, les fleuves et rivières de la Montaña roulent un volume d'eau tellement considérable que dans certaines régions la crue dépasse 25 mètres d'élévation ; ces torrents entraînent des végétaux et des arbres immenses, si bien que cette saison, qui devrait être favorable à la navigation puisque les rapides, lorsqu'il en existe, sont couverts par les eaux, est au contraire dangereuse, surtout en remontant le courant, en raison de la vitesse de ce dernier et des épaves qu'il roule sur son parcours. C'est pourquoi les maisons d'Iquitos qui ne possèdent pas encore de vapeurs calant peu, mais pourvues de machineries puissantes, ne se soucient pas de risquer leurs bateaux sur ces rios trop souvent dangereux (1).

(1) Pour éviter ces difficultés, un de nos compatriotes, M. Olivier Ordinaire, ancien consul au Callao, qui avait été frappé des inconvénients et

XVIII. — Si la Costa et la Sierra ont une faune assez pauvre, en échange celle de la Montaña est beaucoup plus riche ; comme la description des multiples espèces du règne animal de cette zone demanderait une étude longue et détaillée, qui ne peut trouver place dans cet ouvrage, nous ne citerons que quelques espèces. Les principaux quadrupèdes sont, par ordre d'importance :

Diverses variétés de félins, *felis pardalis*, *felis onza*, *felis concolor*, portant différents noms, tigre, yagarète, ou jaguar à la robe mouchetée, animal souple, nerveux et féroce ; les lions d'Amérique ou *pumas*, appelés aussi couguars, sont de deux espèces : l'une au pelage fauve, l'autre brun. Il existe en outre dans la Montaña un grand nombre de petits félins variant de la taille du renard à celle du chat, cette dernière espèce pullule véritablement.

La férocité des félins de grande taille a toujours été notablement exagérée par la plupart des voyageurs. Certes, la rencontre d'un couple de jaguars ou de pumas n'est pas exempte de danger, mais le plus généralement, ces animaux éprouvent une certaine répugnance à se rencontrer avec l'homme qu'ils jugent sans doute plus féroce et sanguinaire qu'eux-mêmes, c'est pourquoi, le plus souvent, ils fuient prudemment à son approche.

des avantages offerts par ces splendides régions, avait, lui aussi, présenté un projet qui méritait de retenir l'attention, et qui tôt ou tard se trouvera réalisé, car il diffère peu de celui qui est en cours d'exécution.

Ce projet consiste à emprunter aussi la ligne centrale du Pérou à construire un chemin à travers le *Gran Pajonal*, pour aller directement de la vallée du Chanchamayo à l'Ucayali par le rio Unini ; cette voie aboutit à un port plus lointain que celui proposé par le Perené, le Palcazu et le Pichis, mais à un port où peuvent mouiller en tous temps et en toute saison des vapeurs de 500 tonneaux. En outre, si l'on tient compte que les sources du *Purus* bifurquent à peu de distance des eaux de l'Ucayali, il serait, dans l'avenir, facile de rejoindre ce fleuve par deux petits canaux.

Il existe aussi plusieurs espèces de fourmiliers ou tamanduas ; l'un, connu improprement sous le nom de *oso hormiguero* (ours fourmilier), atteint très souvent une assez forte taille, et quoique d'allure lente et débonnaire, il ne craint pas, lorsqu'il est attaqué, de se mesurer avec le jaguar, auquel il fait de terribles blessures à l'aide de ses grands ongles fouilleurs ; cet animal vit surtout de fourmis.

Le tapir porte au Pérou les mêmes noms qu'au Brésil et au Paraguay, il s'appelle *anta*, *vaca del monte*, *gran bestia*, *M'borebi*, selon chaque peuplade indienne qui le traque sans relâche. C'est l'animal le plus fort de la faune sud-américaine ; d'un naturel très timide, il fuit au moindre bruit, droit devant lui en cassant tout sur son passage. Il affectionne plus particulièrement les endroits marécageux et la proximité des rivières. Cet animal est susceptible d'être apprivoisé et on en trouve souvent dans les établissements ou les villages indiens de la Montaña, errant en liberté dans les enclos ou autour des habitations. On a dit que la chair de cet animal avait des vertus purgatives, c'est là une erreur ou une exagération ; cette chair est très comestible et a le goût de celle du bœuf, à peine un peu plus coriace.

Il existe aussi des cerfs, des daims, des chevreuils de diverses variétés ; plusieurs espèces de cochons sauvages, dont le pécari qui vit en bande nombreuse ; la chair de ce petit sanglier est excellente, mais la chasse en est parfois dangereuse. On trouve aussi plusieurs espèces de tatous, animal bizarre, recouvert d'une sorte de cuirasse en forme d'écaille, il vit dans des terriers qu'il creuse avec une extrême rapidité. L'aï ou paresseux ressemble à un singe muni de longues pattes, armées de griffes longues et recourbées, ce qui l'oblige à marcher avec lenteur ; ces

griffes sont d'une grande ténacité, il est impossible de lui faire lâcher la branche sur laquelle il s'est réfugié sans la casser; ce pauvre animal, inoffensif, est la victime de tous ceux qui le rencontrent.

La Montaña renferme aussi une grande variété de singes. La première place revient au singe hurleur, singe rouge, dont les hurlements s'entendent de fort loin et surprennent désagréablement ceux qui ne sont pas habitués à ce concert diabolique; le sinistre marimonda (*Atele niger*), le frailecito ou petit moine, le plus mignon des singes d'Amérique (*Chrysotrix phareus*), plusieurs variétés de macaques, de ouistitis, de coaïtas, dont on fait une grande consommation, car la chair du coaïta et du maquisapa, pillards intelligents, souples et nerveux, que l on rencontre dans toutes ces régions en plus ou moins grand nombre, figure comme le principal plat de résistance sur la table des voyageurs et des traitants.

On rencontre souvent dans toutes les régions basses de l'Amazonie, une sorte de chauve-souris dont le corps est de la grosseur d'un pigeon au maximum, on la nomme vampire, ainsi qu'une autre petite espèce de la taille de celles de nos climats. Cette chauve-souris vit du sang de tous les animaux qu'elle peut saigner pendant leur sommeil. S'il est vrai que les animaux piqués fréquemment s'affaiblissent peu à peu et deviennent anémiques, il est faux que ces piqûres puissent entraîner la mort d'un homme ; l'imprudent qui s'est endormi dans la forêt sans être entouré d'une moustiquaire, s'il est piqué à l'orteil, endroit préféré par le vampire sans doute parce qu'il est découvert, s'en tirera avec quelques jours de faiblesse. C'est également une légende fausse, que ces chauves-souris maintiennent leurs victimes endormies en leur procurant une sensation de fraîcheur, en les éventant doucement

pendant la succion. Il n'en est pas moins vrai que ces *murcielagos*, comme on les nomme dans l'Amazonie péruvienne, sont une plaie dans les vallées qu'elles habitent de préférence.

Les oiseaux sont en nombre tellement considérable qu'il faut renoncer à les décrire. C'est tout d'abord, d'après leur importance, le condor, roi des Cordillères et des oiseaux de proie, qui atteint parfois jusqu à cinq mètres d'envergure ; l'aigle à tête blanche ; un vautour redoutable, la *harpia destructor*, et une multitude de petits aigles et faucons de toute espèce, tous plus voraces les uns que les autres. Parmi tous ces oiseaux de proie, il nous faut signaler à nouveau le plus utile d'entre eux, une sorte de vautour noir, l'urubu, nommé *gallinazo* au Pérou.

Le gallinazo, qui pullule dans presque toutes les villes du Pérou où on le rencontre aussi souvent que les pierrots dans nos rues et presque aussi familier, rend les plus grands services à la voirie en aidant activement les balayeurs municipaux à débarrasser les rues des immondices qui y sont jetées. Dans certains endroits le service est uniquement fait par les gallinazos qui sont protégés par les lois.

Les pauxis ou hoccos sont de grands oiseaux noirs à bec rouge, donnant aux chasseurs une chair très appréciée, il en est de même de plusieurs espèces de dindons sauvages ; on rencontre partout des faisans nommés *gallos del monte* (coqs de la forêt), des perdrix nombreuses, des toucans, des tourterelles, et toute une innombrable variété d'oiseaux chanteurs et parleurs. Parmi ces derniers il nous faut citer les *cheredes*, sorte de perroquets qui répètent en sifflant tout ce qu'ils entendent. Ces oiseaux ont un grand talent d'imitation, on leur fait dire ce que l'on veut ; les vrais perroquets ou *loros* présentent une

grande variété et leur chair, quoi qu'on dise, est fort délicate; les perruches criardes fourmillent littéralement, ainsi que les aras aux plumages admirablement variés.

On trouve sur toutes les rivières et fleuves de la Montaña des tortues en grand nombre qui sont une grande ressource pour les indigènes. Les reptiles, qui sont plutôt rares sur la Costa et dans la Sierra, sont par contre trop nombreux dans l'Amazonie péruvienne; parmi ceux-ci, figurent en première place le boa constrictor, et le *sucuriyu* ou boa aquatique; ce dernier, nommé par les indigènes de la Montaña *yuca mama*, et, par les métis, *mama de agua* ou mère de l'eau, atteint des proportions vraiment incroyables : Emmanuel Liais cite le cas d'un sucuriyu de *22 mètres*. Nous avouerons n'en avoir jamais entrevu aucun approchant de cette taille, même de loin. L'unique spécimen que nous ayons pu mesurer était un sucuriyu atteignant un peu plus de 9 mètres, dont nous avions trouvé le cadavre enfoui dans la vase; en outre, nous avons pu voir, dans une exploitation, un très curieux fauteuil fait avec les vertèbres d'un boa de 12 mètres.

Beaucoup de voyageurs ont fait au sucuriyu, ou boa aquatique, une réputation aussi terrible qu'imméritée; si par son aspect cette couleuvre géante est redoutable et inspire une légitime frayeur, elle est généralement inoffensive et fuit à l'approche des canots et au moindre bruit.

Parmi les serpents il en existe maintes variétés plus dangereuses les unes que les autres : serpent à sonnettes, serpent corail, macarana, plusieurs espèces de *bothrops* tout aussi redoutables, la *vibora sonsa* ou vipère niaise, etc., etc. Malgré l'abondance de ces répugnants reptiles dans certaines régions, il ne faut pas croire qu'à chaque instant on aura maille à partir avec quelques-uns d'entre eux, le plus souvent on ne fait que

les entrevoir, car à moins d'être surpris endormis ils se dissimulent au moindre bruit, et il en est de même de tous les animaux réputés dangereux, qui semblent plutôt vouloir s'écarter de la présence de l'homme ; il est vrai que celui-ci est encore l'animal le plus redoutable de ces régions, et dans bien des cas plus encore le *civilisé* que l'indigène.

Diverses espèces de caïmans habitent les fleuves des régions basses, car on les voit somnoler sur la vase du rivage ou des îlots ; cet animal répulsif atteint souvent 5 mètres de longueur. Les iguanes sont une sorte de grands lézards inoffensifs et comestibles dont la taille dépasse fréquemment plus d'un mètre ; ils sont très nombreux dans les forêts du bord des fleuves. Les batraciens présentent aussi des espèces nombreuses et variées. Nous avons gardé le plus désagréable souvenir d'un énorme crapaud-bœuf, dont les coassements, semblables à de rauques aboiements, sont des plus lugubres à entendre pendant la nuit.

Les rivières regorgent de poissons de toutes tailles ; on peut dire sans exagération qu'elles sont un véritable vivier. Dans les principales, on trouve encore le lamantin, appelé aussi manati, c'est le *peixe boï* (poisson bœuf) des Brésiliens. C'est un mammifère inoffensif qui atteint souvent 6 mètres de long et pèse plus de 500 kilogrammes ; ces amphibies paissent l'herbe des rivières, les femelles ont des mamelles ressemblant assez aux seins d'une femme ; la chair du manati ressemble assez à celle du bœuf, aussi sa pêche est-elle toujours une bonne fortune.

Il nous faut signaler aussi le *paiche*, sorte d'énorme brochet pesant de 100 à 150 kilos. La chair de ce poisson qui est séchée, fumée ou salée, fait l'objet d'un grand commerce dans toute l'Amazonie brésilienne, où elle sert

d'aliment principal aux indigènes, aux chercheurs de caoutchouc et à tous les ouvriers métis ou indiens qui travaillent à bord des vapeurs et des établissements installés sur les bords des fleuves. C'est un objet de première nécessité et à ce titre il est intéressant d'en connaître la valeur pour avoir une idée des dépenses occasionnées sur une exploitation par les ouvriers de couleur.

Le *païche*, appelé pirarucu par les Brésiliens, se prépare presque entièrement dans l'Ucayali où il est très nombreux : c'est avec le caoutchouc le principal fret des vapeurs qui sillonnent ce cours d'eau ; on le vend à raison de 18 à 20 soles les cent morceaux de 5 à 6 livres de poids ; ce prix varie généralement fort peu. Il n'en est pas de même des *charapas*, sorte de grosses tortues d'eau douce très appréciées, comme comestible, surtout dans la région d'Iquitos. A l'époque de la baisse des eaux qui est celle où ces tortues se répandent sur la plage pour faire la ponte, elles valent moins d'un franc pièce ; mais après cette époque les prix augmentent progressivement. La valeur moyenne est généralement de un sol.

On fait un grand usage de la chair de cette tortue dans la population moyenne, en raison de la cherté de la viande de boucherie qui n'est pas très abondante et se vend à raison de 0 fr. 50 la livre dans les morceaux inférieurs. A Iquitos un mouton vaut de 7 à 8 soles, un porc élevé par les Indiens vaut 5 soles. Dans cette région, on ne trouve de pain qu'à Iquitos et dans les principales agglomérations ; la farine, qui vient des États-Unis, vaut 30 à 35 centimes la livre, le pain également (Iquitos). Le biscuit ou *galleta* sèche est d'un usage plus fréquent que le pain ; de provenance américaine, il se vend à raison de 3 fr. 75 la boîte de 12 livres. Ce sont là les prix de gros à Iquitos ; ils varient considérablement suivant les régions.

## CHAPITRE XIII

I. Richesses naturelles de la Montaña. — II. Bois d'ébénisterie. — III. Essences tinctoriales. — IV. Végétaux textiles. — V. Plantes aromatiques. — VI. Plantes médicinales, le copahyba, la salsepareille, l'aloès. — VII. Le cocatier, la coca, ses effets, son exploitation, sa valeur. — VIII. Le quinquina, où on le trouve, comment on l'exploite. — IX. L'or noir. Régions gommifères. — X. Les arbres à caoutchouc. — XI. *Caucheros et seringueiros*. — XII. A la recherche des Heveas. — XIII. Exploitation des *estradas*. — XIV. Comment on extrait le latex *fine Para* et *Sernamby*. Production d'un Hevea, valeur du caoutchouc dans les rivières. — XV. Falsification. — XVI. Baraconero Aviamento. — XVII. Les vivres d'un seringueiro, sa vie. — XVIII. Prix des denrées dans les régions basses. Dans la Ceja de Montaña. — XIX. Ce que produit la campagne d'un cauchero. — XX. Ports d'exportation du caoutchouc. Iquitos. Mollendo.

I. — La région des forêts, dite la « Montaña », est et restera longtemps encore pour le Pérou une réserve de ressources inépuisables. C'est vraiment le paradis du végétal, et il n'est pas exagéré de dire qu'il n'est pas de pays au monde où la nature ait prodigué plus de splendeurs, et concentré plus d'essences utiles, riches et variées, remarquables non seulement par leur beauté, mais surtout par leurs qualités précieuses. Tous ceux qui ne connaissent que nos forêts d'Europe ne peuvent se faire une idée du chaos de végétation de l'Amazonie péruvienne. Qu'il nous suffise de dire que sur la surface d'un hectare,

on rencontre fréquemment de cinquante à soixante espèces distinctes d'arbres, sans compter un grand nombre d'arbustes et de lianes. Sans entrer dans une énumération aride, il nous semble indispensable de signaler, parmi les productions naturelles de la Montaña, celles dont l'exploitation pourrait être avantageuse, ou celles dont il est utile de connaître l'existence. Au premier rang de ces produits, il faut placer le caoutchouc, « l'or noir », comme on le nomme aujourd'hui, le quinquina et la coca ; de ceux-ci, nous en parlerons un peu plus loin.

II. — Les bois d'ébénisterie sont tellement nombreux qu'il faudrait un volume pour les énumérer tous. On compte déjà plus de deux cents espèces de bois de fer, par exemple l'*itauba*, si épais et si dur qu'il résiste au feu et qu'il ne flotte pas sur l'eau. Ce bois, qui a presque la résistance du fer, est surtout employé par les indigènes pour la construction de leurs canots.

L'acajou, le bois de rose, le palo santo, le cèdre, le palissandre se rencontrent partout ; il existe une variété de palissandre appelé *palo de la cruz*, ou bois de la croix, qui est fort recherchée au Pérou et dans les républiques voisines, par suite d'une croyance populaire. Ce bois, des plus singuliers, a le cœur noir, et le reste d'un blanc jaune parsemé de taches noires. D'après la légende, ces larmes seraient les propres larmes du Christ tombées autrefois sur un des ancêtres de cet arbre qui se serait perpétué. Dans les classes populaires et cultivées même, on attribue au palo de la cruz des vertus merveilleuses ; celui qui possède une canne de ce bienheureux bois est assuré d'une félicité éternelle dans l'autre monde. Aussi, on peut croire que ces cannes sont des plus recherchées. Le *pucheri* est une essence aromatique comme le santal des Indes ; il possède la propriété d'écarter les fourmis, poux de bois,

et tous les insectes nuisibles des Tropiques. Sur toutes les rives des fleuves et rivières on trouve le *palo de canoa*, bois de canot, ayant quelque analogie avec les tecks de l'Inde et de Birmanie, si réputés. Le *palo balsa*, bois à radeau, est le contraire de l'itauba, car ce bois est d'une légèreté telle, qu'il est employé à la construction des radeaux. Cet arbre atteint une assez forte taille et il suffit de cinq à six troncs pour faire un radeau insubmersible.

III. — Les essences tinctoriales sont aussi fort nombreuses. Parmi les plus répandues, figurent le *vita* ou *génipa*, dont les fruits donnent une couleur bleu foncé ; les Indiens de la Montaña s'en servent pour se peindre le corps et le visage dans leurs fêtes ou leurs expéditions. Cette coutume aurait pour objet de les protéger des moustiques et aussi d'effrayer leurs adversaires. Les fruits du génipa auraient encore, d'après les Indiens, la propriété de guérir l'hydropisie. Il y a aussi les *allanguas*, l'un arbre, l'autre arbuste, appartenant respectivement aux espèces bignonia et indigofera, dont les feuilles fournissent une teinture bleu d'azur. Viennent ensuite l'indigotier, le rocou, le *tupatupana* dont les feuilles teignent en rouge, une espèce d'ipecacuanha nommée *quilloguya*, qui donne une teinture jaune.

IV. — Parmi les végétaux textiles susceptibles d'exploitation, nous citerons la bombanaza, dont la feuille est employée en grande quantité pour tisser les chapeaux dits de Panama, dans les districts de Catacaos (Costa) et de Moyabamba (Montaña). Le huimba, un *bombax* qui donne une sorte de soie douce et brillante, mais trop courte pour être tissée ; elle peut remplacer la laine dans la confection des matelas. Le *chambira* fournit un fil très résistant avec lequel on fabrique des sacs et des hamacs aussi fins que solides. Le *llanchana* est une écorce qui, battue,



*Types d'Indiens Campas.*

forme une sorte de tissu dont plusieurs tribus indigènes se fabriquent des chemises très amples ; cette écorce peut également servir à d'autres emplois suivant l'épaisseur à laquelle elle a été coupée.

V. — Les plantes aromatiques sont représentées par le copal dont la résine sert à combattre les maladies de poitrine, le vanillier qui entoure les troncs des plus grands arbres, il en existe plusieurs variétés ; il y croît aussi plusieurs espèces de tabac qui peuvent rivaliser avec ceux du Mexique et de la Havane, le camphrier, le cannelier, le giroflier, des piments de diverses espèces, etc., etc.

Diverses variétés de palmiers à choux sont comestibles, la tête de ces palmiers fournit un fruit dont le goût se rapproche de celui de l'artichaut ; toutes les espèces de manioc poussent dans la Montaña, la meilleure est la *yucca brava*, qui contient une grande proportion de poison, mais celui-ci est facilement extrait par lavage à l'eau courante, après que le tubercule a été préalablement râpé ; on fait avec le manioc des galettes dites de cassave, à la Guyane, de la farine ou *farinha* au Brésil et des gâteaux au Pérou. Cette racine, la plus alimentaire, remplace le pain dans le bassin de l'Amazone. Le café vient aussi admirablement dans cette zone chaude et humide, les caféiers, autrefois importés d'Europe, ont si bien prospéré sur ce sol fécond que leurs produits sont devenus supérieurs aux meilleures variétés des Antilles et de l'Amérique centrale ; comme ceux d'Haïti ils sont très demandés sur les marchés des États-Unis. En raison de leur qualité, les cafés péruviens auraient droit à occuper une des premières places sur les marchés d'Europe. Malheureusement la culture du caféier ne se pratiquant guère que sur le versant oriental des Andes, l'acheminement du café vers les ports d'embarquement est excessivement onéreux et en élève les

prix dans des conditions qui l'empêchent d'affronter la concurrence déjà rendue impossible par la surproduction des cafés brésiliens.

Les principales plantations de café se trouvent dans les régions de Carabaya, Huanuco, Choquisongo et Chanchamayo.

La préparation d'un hectare de terrain pour planter du café revient à 160 francs; la culture et la récolte à 12 fr. 50 les 46 kilos. La récolte se fait d'une façon normale à partir de la troisième année avec un rendement d'une livre à une livre et demie par arbuste ; comme en général on sème de 1.000 à 2.500 plantes par hectare, on obtient une production de 1.500 à 3.750 litres.

Malgré la baisse du prix de ce produit il s'exporte plus de 1.500.000 livres de café.

Le Pérou peut donc être relégué au seizième rang parmi les vingt et quelques nations qui se livrent à l'exportation du café ; les envois qui sont faits au Chili, en Angleterre et aux États-Unis s'élèvent à environ 1.200.000 kilos.

VI. — C'est du Pérou que nous viennent un grand nombre de simples des plus efficaces ; les plantes médicinales abondent dans la Montaña et la plupart des Indiens connaissent une grande quantité de plantes dont les vertus sont encore ignorées de la pharmacopée moderne. Le métier de chasseur de plantes médicinales est très rémunérateur, il est pratiqué par un certain nombre d'habitants des frontières (*fronterizos*) blancs, indiens et métis. Les plantes les plus recherchées sont :

Le *quinua-quinua*, dont on extrait le fameux baume du Pérou, utilisé pour les affections de poitrine.

Le *copahiba* ou copayer, dont on extrait le copahu, est un arbre de taille gigantesque dont le bois serait utilisable en ébénisterie ; ces arbres, rameux au sommet, ont des

feuilles grandes et pennées, les fleurs sont blanches et dégagent une odeur très forte.

On obtient la résine de copahu en incisant l'arbre jusqu'au tissu médullaire, près de la base du tronc ; la résine coule en abondance sous la forme de liquide clair et incolore, qui s'épaissit bientôt et prend une teinte jaunâtre. On recommence plusieurs fois dans l'année l'opération du perçage sur le même arbre, et c'est des plus vieux sujets que l'on tire la meilleure qualité. Un travailleur actif peut recueillir dans sa journée de 10 à 12 kilos de copahu dont le prix moyen est de 4 francs le kilo.

La *salsepareille* est très répandue dans la Montaña et les *fronterizos* s'adonnent en grand à sa récolte et à sa préparation. Un travailleur peut ramasser dans sa journée, laver et sécher 8 à 10 kilos de racines, suivant son activité, ce qui, au prix moyen de 2 francs le kilo, donne un résultat rémunérateur. Une fois séchées, les racines sont boucanées sous un feu lent, pendant vingt-quatre heures, ensuite on en fait des bottes de 10 à 12 kilos environ chacune. La *sarsaparilla* affectionne les lieux humides, elle y étale ses longues tiges sarmenteuses armées d'aiguilles comme celles de la ronce ; les racines s'étendent à une grande distance. La salsepareille jouissait autrefois et jouit encore d'une grande renommée en matière médicale, on la préconisait comme un énergique sudorifique, aujourd'hui on l'emploie comme un dépuratif du sang ; il nous semble que ses vertus sont tant soit peu exagérées.

L'*aloès* fait aussi l'objet d'un certain trafic, c'est une plante du genre des liliacées, elle est remarquable par l'épaisseur charnue de ses feuilles et par la couleur différemment nuancée de ses fleurs qui se présentent en épi.

On emploie divers procédés pour extraire le suc de l'aloès, mais le plus souvent, on coupe la pointe des feuilles de la plante, on la suspend sens dessus dessous et le suc s'égoutte lentement dans des vases disposés pour le recevoir. Ce suc est filtré et évaporé ensuite à une chaleur douce, il devient tellement dur qu'il est facile de le réduire en poudre. En bloc sa couleur est brun foncé, en poudre au contraire, elle est jaune doré.

Les vertus thérapeutiques de l'aloès le font considérer comme tonique, échauffant, et fortifiant comme tous les amers, en outre, on lui reconnaît une action purgative qui se déclare plusieurs heures après l'absorption : on lui attribue aussi la faculté d'agir sur le foie et d'aider à l'évacuation de la bile, on prétend encore qu'il engorge les vaisseaux abdominaux et qu'il dégage les vaisseaux céphaliques. L'aloès est ordonné comme tonique de l'estomac dans les cas de dyspepsie, comme purgatif, comme antibiliaire dans les affections du foie. Employé comme purgatif, on le prend à raison de 2 à 5 grains, soit de 10 à 30 centigrammes ; comme tonique, un demi-grain ou un grain soit de 2 à 5 centigrammes.

Outre *l'aceite-maria*, le sang-dragon, le *barbasco* ou « jaquinia armillario » dont la racine broyée fait périr les insectes et que les Indiens utilisent pour enivrer le poisson, il existe encore des centaines de plantes médicinales qui figurent dans toutes les pharmacies et un nombre égal d'autres, dont les vertus incontestables sont appréciées dans la Montaña lorsqu'on les emploie sur l'heure et sous l'influence de la chaleur tropicale.

VII. — Le cocayer ou cocatier est un arbuste de la taille d'un citronnier dont le fruit est rouge, il vit uniquement sur les pentes orientales des Andes de Bolivie et du Pérou. Sa reproduction s'obtient en enterrant quelques graines

encore sèches, et les feuilles, qui doivent être cueillies aussi minutieusement que celles du thé afin qu'elles conservent toutes leurs propriétés, peuvent être récoltées au bout d'une année, quinze mois au plus tard. La bonne coca vaut de 2 à 6 francs le kilo.

Les Indiens du Pérou de Bolivie et de Colombie font un usage immodéré de la coca qu'ils mâchent continuellement; comme le goût de cette feuille est presque nul, ils lui donnent du piquant en ajoutant à la chique, ou *acullico,* une pâte appelée *llucta,* qui est un mélange de chaux, de cendres de bois de molle et de quinua ou de bouillie de pommes de terre gelée. L'ensemble forme une pâte que les indigènes divisent en boulettes qu'ils enveloppent de feuilles de coca, ces chiques sont désignées sous le nom d'*acullicos.* L'Indien quechua ne se sépare jamais d'un sac contenant une certaine quantité de boulettes et de feuilles de coca, la mastication de cette feuille facilite le bon fonctionnement des organes respiratoires et permet aux indigènes de supporter un certain temps la privation d'aliments plus substantiels. La coca est indispensable aux Indiens et aussi très utile aux Européens qui supportent plus facilement le séjour des hautes altitudes. Avec quelques acullicos pour toute nourriture, les Indiens quechuas, excellents marcheurs, font des étapes incroyables à travers des sentiers impossibles.

Les indigènes qui abusent des chiques de coca sont sujets à une infirmité, sans doute produite par la chaux ou la cendre qu'ils absorbent. Une de leurs joues, celle du côté où ils mâchent, reste atteinte d'une enflure chronique appelée *piccho ;* ils sont aussi parfois saisis d'accès d'insensibilité morale, pendant lesquels ils continuent à vaquer à leurs occupations habituelles, mais d'une façon machinale et tout à fait inconsciente. On dit alors

qu'ils sont *armados*, c'est-à-dire armés ou cuirassés.

On a pu nier les effets de la coca, mais il ne fait aucun doute que cette feuille exerce sur l'économie générale une action spéciale qui a beaucoup d'analogie avec celle des narcotiques; il est permis de supposer qu'à la manière de l'opium, la coca endort les fonctions digestives, car elle diminue la sensation de la faim et de la soif, d'aucuns soutiennent qu'elle agit comme excitant, comme le thé et le café. Les deux opinions sont exactes, car nous avons reconnu, par expérience personnelle, que la coca ne produit pas les mêmes effets en Europe que dans son pays d'origine, sous l'influence d'un climat et de circonstances différentes. La mastication de quelques pincées de coca ne nous produit ici qu'une forte excitation nerveuse, semblable à celle que nous produirait du café ou du thé pris à forte dose, mais les fonctions digestives n'étaient pas troublées, ou interrompues passagèrement, comme nous l'avions observé sur les hauts plateaux. Peut-être cette action différente est-elle aussi occasionnée par l'absence de chaux et de cendre.

Lorsque Pizarre conquit l'empire des Incas, les naturels faisaient déjà une grande consommation de cette feuille sur laquelle les conquérants mirent un tribut.

L'usage des feuilles de coca est si considérable dans toute l'Amérique du Sud, que la consommation annuelle s'élève à près de 16 millions de kilogrammes, représentant une somme de 45 millions de francs. Ces feuilles sont arrivées à être un des produits péruviens les plus recherchés depuis quelque temps, dans une mesure telle, qu'il existe actuellement une sorte de trust pour l'achat de cette feuille. Son marché principal est Hambourg.

La valeur de la coca, rendue à la côte en paniers d'une vingtaine de kilos, est de 10 à 15 soles. Les *fronterizos*

se livrent à la culture de ce précieux arbuste, et malgré leur indolence et leur peu de soin, ils obtiennent un rapport moyen, de 110 kilos par hectare. La récolte annuelle atteint plus de 8.000.000 kilos, chiffre qui pourrait être considérablement augmenté. Les Européens qui entreprendraient avec méthode l'exploitation de la coca y trouveraient un grand profit, car cette culture demande peu de soins ; la cueillette seule doit être soignée, dans l'intérêt du rendement.

VIII. — C'est des forêts du Pérou que provient une grande partie des écorces de quinquina employées en Europe. Grâce à ses qualités supérieures, il se fait chaque année une exportation toujours plus importante du précieux fébrifuge, qui atteint une valeur considérable.

On sait que les écorces de quinquina sont surtout produites par le *Cinchona oficinalis*, qui croît dans la Cordillère des Andes, depuis les montagnes de *Santa Marta*, en Colombie, jusqu'à Chuquisaca, en Bolivie, c'est-à-dire sur une étendue de plus de 3.000 kilomètres. Ces arbres vivent à une altitude qui varie de 1.200 à 3.000 mètres et plus suivant les espèces ou leur éloignement de l'équateur. Ils échappent ainsi aux variations extrêmes, mais leur port varie dans ces divers milieux ; ce sont de grands et beaux arbres dans les zones chaudes et tempérées, tandis qu'ils sont réduits à l'état d'arbustes dans les parties élevees.

Quoique l'arbre entier, y compris les feuilles, contienne un principe fébrifuge, l'écorce seule de l'arbre à quinquina est employée ; elle se découpe sur le tronc et sur les branches de l'arbre debout ou abattu pour aller plus vite. La récolte du quinquina sur le versant oriental des Andes péruviennes est fort pénible. Les arbres une fois abattus, les *cascarilleros* ou cascadores (1) enlèvent

(1) De *cascarilla*, nom sous lequel, au Pérou, on désigne l'écorce d'une variété de quinquina.

l'épiderme du tronc, et séparent l'écorce au couteau, en lanières de 40 à 50 centimètres de long sur 8 ou 10 de large. Ces plaques sont ensuite disposées en piles carrées et exposées au soleil. L'épiderme est laissé sur les branches qui sont également séchées. La récolte est soumise à un *mayoral* ou *capataz* (contremaître) qui dirige les travaux, puis mise dans de gros canevas de laine et expédiée dans les centres commerciaux. Là, elle est définitivement emballée dans des cuirs frais qui forment les *surones*, et c'est ainsi que l'écorce est embarquée.

Véritable spécifique de la fièvre intermittente et des fièvres pernicieuses, ce sont les quinquinas jaunes et rouges qui contiennent une plus grande proportion de quinine, le gris est surtout riche en cinchonine. Les habitants du versant oriental de la Montaña, créoles et métis, même les indigènes, ont une confiance illimitée dans les vertus de l'arbre à quinquina ; aussi, prennent-ils fréquemment des infusions de feuilles ou de fleurs de quinquina, sous forme de thé ou de café. C'est par le port de Mollendo que s'exporte la plus grande partie de la cascarilla du Pérou.

IX. — Il nous reste maintenant à parler du caoutchouc, qui, avant les produits que nous venons de citer, et dont l'exploitation laisse pourtant des bénéfices élevés, forme la richesse la plus importante du département de Loreto qui comprend toute la Montaña péruvienne. En raison des proportions incalculables qu'ont prises le commerce et l'industrie de l'*oro negro* ou *oro prieto* (or noir), comme le nomment les *caucheros* ou *seringueiros* (1) de l'Amazonie, nous croyons devoir donner quelques détails

(1) *Caucheros* et *seringueiros*, noms donnés aux chercheurs de caoutchouc.

sur l'exploitation de ce produit dont la consommation égale et dépasse souvent la production.

X. — On trouve des arbres à caoutchouc appartenant à diverses espèces dans l'immense région comprise entre les rios Marañon, (nom du Haut-Amazone) *Ucayali*, *Huallaga*, *Pachitea*, *Urubamba*, *Yurua*, *Purus*. *Madre de Dios*, Beni (c'est-à-dire du 2e au 14e degré de latitude sud et du 68e au 78e degré de longitude ouest du méridien de Paris). Ces arbres y sont tellement nombreux que cette région est capable, à elle seule, d'alimenter tous les marchés du monde pendant un grand nombre d'années. Rien que les régions du *Madre de Dios* et ses nombreux affluents, celles du Purus et du Yurua péruviens (1), toutes trois comprises entre le 7e et 14e degré, ont une superficie d'environ 50 millions d'hectares renfermant un grand nombre d'arbres produisant le caoutchouc, dont le rendement est supérieur à ceux du Brésil.

Dans les régions mentionnées plus haut, les uniques familles d'arbres à caoutchouc qui sont exploitées appartiennent à la série des euphorbes. La famille des Euphorbiacées possède deux genres principaux dans le bassin Amazonique, savoir :

1° *L'Hevea Guyanensis*, qui a un tronc de 15 à 20 mètres de hauteur, et 60 à 80 centimètres de diamètre, et forme une colonne cylindrique couronnée par ses branches; son écorce est de couleur grise.

2° *L'Hevea Brasilensis*, de 18 à 20 mètres de hauteur, tronc également presque cylindrique et gris clair, couvert de protubérances.

3° *L'Hevea Andenense*, espèce de caractères égaux à ceux de l'*Hevea Brasilensis*, mais qui se distingue de celui-

(1) Il est bon de tenir compte qu'une partie de cette région est en litige.

ci, au rapport de la quantité et qualité de latex produit, qui diffère comme de 3 à 5. On lui donne la dénomination d'andenense, parce qu'on le rencontre remontant les Andes jusqu'à plus de 1.600 mètres au-dessus du niveau de la mer; on le nomme aussi *orco-shiringa* et le produit s'appelle *weak fine* (1). L'aspect de cet *Hevea* est le même que celui du *Brasilensis*.

4° *L'Hevea lutea*, tronc de 18 à 20 mètres de hauteur, forme cylindrique de 70 à 80 centimètres de diamètre. Le latex de cet arbre a la propriété d'occasionner des taches noires.

5° Les *Micrandias*, famille qui comprend quatre classes d'arbres distincts, originaire du bassin de l'Amazone, comme la *Manisoba* qui forme la sixième catégorie.

Toutes ces espèces croissent particulièrement dans les terres d'alluvion, au bord et à l'embouchure des rivières; elles produisent le caoutchouc le plus estimé, connu en Europe sans le nom de « *fine-para* », qualité qui occupe la meilleure place et atteint les plus hauts cours sur les marchés. Viennent ensuite les *castilloas*, au tronc de 15 mètres de hauteur, de 60 à 90 centimètres de diamètre, aux feuilles grandes mais assez rares, l'écorce de couleur semblable à celle des Heveas. Le Castilloa, dont on pratique la culture rationnelle au Mexique, peut être exploité dès l'âge de cinq ans, tandis que l'Hevea ne commence à produire d'une façon rémunératrice qu'à quinze à dix-huit ans. En revanche, l'Hevea n'atteint la caducité qu'après plus d'un siècle, tandis que la longévité du Castilloa ne dépasse guère vingt-cinq à trente ans.

Il existe encore des ficus de l'ordre des Ulmacées, arbres et arbustes qui présentent une variété de plus de

(1) D'après J. M. Von Hassel.

600 plantes différentes; des *Cecropias* offrant aussi de nombreuses variétés, possédant, comme marque caractéristique, des branches ondoyantes et fistuleuses dans les entre-nœuds : des *Urceolas*, des *Hancornias* et des *Manihot*; les premiers produisent la cinquième année, les seconds à dix. On trouve encore des *Landolphias* de plusieurs variétés, et d'autres plantes à caoutchouc qui, quoique produisant du latex, n'entrent pas en compte comme plantes de l'industrie gommifère, soit par la pauvreté de leur sève, soit parce qu'on ne connaît pas encore la méthode d'élaboration convenant à leur latex. Malgré l'apparente uniformité de la forêt, celle-ci se trouverait divisée, suivant. J. von Hassel, en véritables sections par des lignes subtiles, divisions dans lesquelles se trouvent compris les arbres à caoutchouc; dans la grande plaine du bassin de l'Amazone, se croisent les lignes polaires qui divisent le monde végétal. Ces lignes divisionnaires sont constituées par la formation du terrain, sans qu'à première vue on puisse noter la différence qu'elles établissent, parce que les groupes d'arbres à caoutchouc séparés par ces lignes, sont en apparence de la même classe et de la même famille, quand en réalité leur produit diffère en qualité et en quantité. Un groupe de la zone inférieure, par exemple, produit le double en quantité et d'une qualité supérieure à un autre groupe en tout semblable, existant à peu de distance de la partie extérieure de la ligne.

Le défaut de connaissance parfaite en matière de caoutchouc a été souvent la cause de pertes considérables subies par des sociétés insuffisamment renseignées, car aucun ouvrage de botanique ne détermine avec exactitude cette théorie. Les auteurs s'occupent seulement de la définition des diverses familles d'arbres à caoutchouc, sans

se préoccuper de déterminer dans quelle mesure tel arbre de la même famille et espèce varie dans sa production, quant à la qualité et la quantité, suivant le lieu de la zone extérieure de la ligne qui lui correspond et dans laquelle il est situé.

L'étude de ces divisions est d'un grand intérêt pour le développement de l'industrie caoutchouquifère, car on a pu observer que plusieurs entreprises échouaient parce que la production n'arrivait pas à couvrir les dépenses d'exploitation, sans que l'on puisse incriminer l'administration, pendant que d'autres entreprises négligemment administrées donnaient des bénéfices importants.

XI. — Les chercheurs de caoutchouc, *caucheros* où *seringueiros* de l'Amazonie péruvienne se recrutent principalement parmi les *loretanos* ou habitants du district de Loretos, tous nés dans la région fluviale, ensuite entre les immigrants de la région de Moyobamba, Chachapoyas, Lomas, Tarapoto etc., en troisième lieu, entre les Indiens soumis sinon civilisés, des mêmes régions, et enfin des étrangers de toutes nationalités, brésiliens en majorité. Ces derniers sont particulièrement recherchés, car la recherche du caoutchouc constitue pour eux une véritable spécialité.

Ces seringueiros de métier sont habitués depuis longtemps à une vie à peu près solitaire au milieu des immenses forêts, où ils supportent souvent des souffrances cruelles. Le chercheur de caoutchouc doit être bon chasseur et bon pêcheur, car son habileté lui sera d'un grand secours lorsqu'il se trouvera loin de tout centre habité, pour varier son alimentation et se défendre contre les dangers qui pourraient surgir.

Son centre de réunion et de repos, ou pour mieux dire, sa base d'opération, est Iquitos : c'est là qu'il vient se

reposer et s'amuser, faire son contrat de provision et d'où il part dispos pour les contrées éloignées. Une *lancha* (1) le mène le plus loin possible dans la rivière qu'il a choisie, là il descend du petit vapeur avec sa femme et ses fils s'il est marié, toutes ses richesses consistant, principalement dans une carabine, un fusil de chasse, des lignes et hameçons, sa machine à coudre, son accordéon, sans oublier le vase intime qui le suit partout, nous ne savons trop pourquoi. Ainsi équipé, il remonte en canot les rivières et pénètre jusque dans les parties les plus éloignées de l'immense plaine amazonique.

Le *cauchero* qui s'est adonné plus particulièrement à l'exploitation des lianes et arbustes à caoutchouc, reste parfois absent deux ou trois ans, au bout desquels il revient à Iquitos ramenant sa récolte, qui peut s'élever jusqu'à plus de 10.000 kilos, dans des conditions à peu près favorables ; il se repose et s'amuse quelque temps, puis repart pour recommencer la même vie ; c'est un nomade.

Le seringueiro, au contraire, exploite son seringal, ou *estrada* (2) comme un agriculteur, et à chaque saison il se dirige vers Iquitos ou quelque point de l'Ucayali ou de quelque autre rivière sur le bord de laquelle il aura défriché une *chacara*. Les exploitations sont impossibles pendant l'époque des pluies ; ce n'est que de juin à fin novembre que les chercheurs de caoutchouc organisent leurs expéditions.

XII. — Une fois arrivé à un endroit, vierge d'exploitations antérieures, le *cauchero* installe sa demeure au bord de la rivière même, sur une élévation s'il le peut, puis il entreprend plusieurs excursions dans la forêt en établis-

(1) *Vapeur de rivière.*

(2) Une estrada ou seringal est un groupe de 100 à 200 arbres à caoutchouc, réunis sur un espace plus ou moins étendu.

sant chaque jour un campement provisoire qui lui sert de centre pour exploiter les environs, marquant au passage, à l'aide de son machète, les arbres qu'il rencontre, et ces marques sont un signe de possession religieusement respecté par les autres caucheros.

Une vue exercée reconnaît les différentes catégories d'arbres par leur aspect particulier ; c'est ainsi que les arbres à caoutchouc (heveas) se reconnaissent de loin, pendant quelques mois de l'année, par leur feuillage jaunâtre d'un aspect particulier, bien connu des seringueiros.

Une fois que la forêt a été suffisamment explorée et qu'il a marqué un nombre suffisant d'arbres, le cauchero commence son exploitation. Il commence par nettoyer les alentours de l'arbre, puis saigne le tronc ou les racines; si son but est d'extraire du sernamby (1), il laisse exposé pour qu'il se coagule, sous l'influence de l'air, le latex que produisent les saignées, et qui s'écoule par de petits canaux artificiellement préparés dans le sol, la sève se transforme ainsi en rubans que l'on enroule ensuite. Ce produit est connu sur le marché sous le nom de sernamby de caoutchouc (*caucho*). Si, au contraire, le cauchero veut obtenir du caoutchouc en plaque, il recueille dans des seaux la sève des arbres préalablement abattus et la transporte dans une excavation ayant une forme presque carrée et 30 à 40 centimètres de profondeur, il y mélange ensuite du savon ordinaire ou une infusion d'une sorte de liane, pour provoquer la coagulation (2). Telle est la récolte du caoutchouc en plaque.

XIII. — L'exploitation des heveas et des orco-shiringa

(1) Caoutchouc de deuxième qualité.

(2) Le suc de deux sortes de lianes, le *sachacamote* et le *cumalhuascar*, servent à cet effet.

s'opère d'une façon plus régulière et plus rationnelle. Le seringueiros explore le terrain en partant du bord du fleuve ou d'une rivière quelconque, chaque arbre rencontré est relié au précédent par une trocha ou piste tracée à coups de machète. Une fois qu'il a trouvé un nombre d'arbres suffisant, il les réunit par un sentier définitif qui facilitera son exploitation. C'est là ce qui constitue l'unité d'exploitation d'arbres à caoutchouc appelé *estrada.* Si les arbres sont réunis dans un espace relativement réduit, l'estrada se compose de 120 à 150 arbres, parfois même de 200 en terrains riches.

Si au contraire, les arbres sont espacés, l'estrada sera réduite à 80 ou 100 arbres au plus. Le but poursuivi par cette division, est qu'un homme doit pouvoir travailler une estrada par jour. Un homme actif peut s'occuper de deux estrada de 100 à 120 arbres, et il nous paraît impossible de faire plus malgré des affirmations contraires. Si on admet entre chaque arbre un écartement de 40 pas pour les régions riches, et de 50 à 60 pas pour les régions moyennes, on obtient des estradas de 4 à 6 kilomètres de tour suivant le nombre des arbres : l'exploitation sur une distance plus grande ne serait pas très rémunératrice. Toutes les estradas ont la forme ovale et sont tracées en zigzag, de façon à ce que l'entrée et la sortie partent d'un même point, qui est toujours la case du seringueiro et le « défumador. »

La construction d'une case est une mince besogne. Quelques coups de hache ou de machète donnent du bois pour former les montants, des lianes souples comme des ficelles servent à attacher les traverses et maîtresses poutres. On fend ensuite les côtés d'un palmier quelconque, et on assemble ces divisions en leur laissant un certain écartement, puis on pose en travers de la toiture

des feuilles de bananier et voilà une case de terminée. Par le même procédé on fabrique un parquet et des cloisons. Le seringueiro qui exploite continuellement la même estrada peut se construire une habitation plus confortable. Le *défumador*, l'endroit où l'on fume le caoutchouc, qui n'est formé que d'une toiture élevée sur quatre poutres verticales, est d'une construction plus rapide.

XIV. — Le seringueiro chargé d'une estrada saute de son hamac le matin de bonne heure, prend son fusil et part faire sa tournée ; il s'arrête au pied de chaque arbre auprès duquel il a laissé un certain nombre de vases en fer blanc nommés *tejelinas* (tigelhina au Brésil) ; comme outil il porte une *machadinha* (1), petite hachette d'un tranchant de trois centimètres au plus ; à l'aide de cet instrument, il donne le plus haut possible sur l'hevea un coup sec, oblique, sans entamer l'aubier, des gouttes de latex perlent aussitôt sur le fond rose rouge de l'écorce, ces gouttes se réunissent et coulent en grosses larmes suivant la vigueur de l'arbre qui, selon sa grosseur, peut recevoir de quatre à dix incisions, pas plus, si l'on ne veut pas abîmer l'arbre.

Au dessous de ces incisions qui sont espacées de quinze centimètres environ, le seringueiro place le godet en fer blanc dont un bord tranchant s'enfonce dans l'incision et y reste fixé.

Dans les endroits où l'on ne possède pas de tejelinas, particulièrement chez les Indiens, on fait des godets en *ipa*, sorte de bambou dont on coupe les tubes au-dessous des nœuds et qu'on adapte à l'incision avec de l'argile. Le seringueiro parcourt son estrada, ne perdant pas plus d'une minute et demie à chaque arbre, et revient à son point de

(1) Les machadinhas doivent être en fer doux, car l'expérience a démontré que l'acier endommage l'arbre.

départ après avoir placé toutes ses tejelinas. Mais, il n'en est encore qu'au tiers de sa tâche, il ressort aussitôt de sa case muni d'un seau en fer blanc nommé « balde » ; refaisant le chemin parcouru, il va d'arbre en arbre pour ramasser le contenu des *tejelinas* posées, qui est versé dans le « balde. » Une estrada peut fournir de huit à dix litres de latex par jour, fournissant 4 à 5 kilos de caoutchouc pur et sec ; il y a des estradas qui donnent de quinze à dix-huit litres de sève.

Toutes les tejelinas ayant été relevées, le seringueiro, une fois de retour, pénètre sous le défumador et verse dans une bassine le contenu de son seau. Le latex est d'abord nettoyé en le faisant chauffer à une température de 35 à 45° afin de permettre l'agglutinement des impuretés, tels les débris végétaux de toute sorte qui ont pu tomber dans le balde. Ceci fait il allume un foyer alimenté par des racines d'un palmier *chapapa* ou d'autres semblables, mêlés à du bois résineux, puis, lorsque le brasier donne une fumée épaisse, il place dessus une cheminée en fer, sorte de diable, nommée *boulbao*, par l'orifice duquel la fumée s'échappe en flocons opaques ; le seringueiro place alors au-dessous de la cheminée une sorte de pelle, longue comme celle d'un boulanger et soutenue sur les genoux ou par une fourche en bois fixée en terre sur laquelle il verse le latex recueilli à l'aide d'une moitié de calebasse, en le faisant tourner en même temps au-dessus de la fumée, mouvement qui détermine la forme que prend le caoutchouc et qui est celle d'une boule. Immédiatement, l'action de la chaleur forme de l'enduit liquide une mince pellicule solide ; le seringueiro continue d'arroser sa pelle jusqu'à épuisement du latex dans la bassine. Après plusieurs jours de travail, il aura un pain de forme ovoïde dont le poids peut varier, suivant les endroits, entre 8 et

50 kilos. Cette boule est formée de ce que l'on appelle la *borracha fina* (1) plus connue sous le nom de *fine para;* chaque boule est nécessairement marquée au feu de l'initiale ou de la marque du propriétaire. Telle est la tâche journalière du seringueiro durant la *safra* ou récolte ; la durée de la safra est limitée par les inondations qui succèdent aux crues de la saison des pluies et les heveas croissent de préférence dans les terrains inondés ou marécageux qui occasionnent alors les fièvres tierces et paludéennes.

La *orco-shiringa* peut se travailler toute l'année ainsi que les lianes et arbustes qui y vivent généralement, mais il faut toujours tenir compte que l'arbre s'épuise si l'on veut augmenter sa production.

Les propriétaires d'estradas, qui connaissent la valeur des arbres, recouvrent l'incision de terre glaise l'extraction une fois terminée, mais ces seringueiros soigneux sont peu nombreux. Il est très important de savoir calculer le nombre d'incisions à faire à un arbre, car si on dépasse ce nombre, l'arbre meurt ou reste longtemps sans produire.

Il convient de faire remarquer que l'exploitation barbare qui consiste à abattre les arbres pour en extraire tout le suc gommeux a été trop souvent pratiquée au Pérou. Il en est résulté que les plantes produisant le précieux suc sont devenues assez rares dans le voisinage des côtes et des lieux habités et que les collecteurs de caoutchouc sont obligés aujourd'hui d'aller le chercher beaucoup plus loin.

C'est pour cela que, dans les nouvelles concessions de terrains à caoutchouc, le gouvernement impose l'obliga-

(1) Tous les débris de latex coagulés sur les arbres, sur les tejelinas, balde et bassine sont soigneusement recueillis par les seringueiros, car ils constituent une qualité inférieure de caoutchouc nommée sernamby.

tion stricte de ne pas abattre les arbres et de n'user que de la saignée, comme cela se pratique dans les exploitations bien comprises et bien dirigées.

Les propriétaires de grandes estradas, les sociétés concessionnaires de grandes exploitations, ont des employés spéciaux charger d'inspecter périodiquement les estradas et de contrôler le nombre de tejelinas qui sont placées sur les arbres, et l'état de ceux-ci.

On calcule la production moyenne d'un hevea à 5 kilos de caoutchouc fin par semestre. Celle de la *orco-shiringa* à 3 kilos. Enfin, celle des autres arbres : *manihot, landolphia*, hancornia, jusqu'à 45 kilos d'une seule fois, puisqu'ils sont abattus par les caucheros. La récolte d'un seringueiro exploitant l'hevea andeneuse peut s'élever à 600 ou 700 kilos en 7 mois de travail.

Dans tout le bassin de l'Amazone, on emploie comme unité de mesure, dans le commerce, l'*arroba* portugaise qui est de 15 kilos; les prix sont sujet à de grandes fluctuations, mais d'une façon générale ils ne sont guère inférieurs aux chiffres suivants qui étaient dernièrement ceux des marchés de New-York :

| | | |
|---|---|---|
| Caucho (1) Iquitos . . . . . | 4 fr. 70 à 5 fr. » | la livre. |
| Caucho du Madre de Dios. . | 3 fr. 65 | — |
| *Jebe fino* ou *fine para* . . . . | 6 fr. 20 à 6 fr. 50 | — |
| Le *weak fine*, produit du orco shiringa. . . . . . . . . | 6 fr. » | — |
| Le Sernambv . . . . . . . | 4 fr. 85 | — |

Prise dans les rivières, la gomme se paie généralement de 2 fr. 50 à 3 francs de moins par kilogramme.

Le seringueiro parti à cinq ou six heures du matin a gé-

(1) Dans la classification des gommes on nomme *jebe fin* ou *para fino* le caoutchouc extrait des heveas et *caucho* ou *cahucho* celui extrait de tous les autres arbres, sauf l'orco-shiringa qui a nom *weak fine*.

néralement terminé sa tournée à midi, il lui suffit de deux heures pour fumer ou coaguler sa récolte. Règle générale, un seringueiro actif ne travaille pas plus de huit heures par jour, pendant lesquelles, en comptant le caoutchouc à 6 francs le kilogramme, il aura gagné 25 ou 30 francs, si nous prenons pour base une production de 4 à 5 kilos par estrada. (Une estrada riche peut donner 8 et 10 kilogrammes.)

XV. — Les falsifications industrielles ne se rencontrent pas seulement dans les centres civilisés, mais aussi dans les coins les plus reculés de l'Amazonie péruvienne ou brésilienne. Poussés par le désir de corriger leur mauvaise chance, certains seringueiros peu scrupuleux introduisent parfois des pierres, de la terre ou des brins de bois dans le latex qu'ils laissent coaguler, augmentant ainsi son poids frauduleusement ; d'autres y mélangent le lait de l'arbre appelé caoutchouc faux, ou le latex du « tapuru », de difficile coagulation et qui absorbent beaucoup d'eau, ce qui cause aussi une augmentation de poids. On mélange aussi le latex du ficus elastica (caucho) avec celui de l'arbre appelé *caucho-maska* (cousin du caoutchouc) par les quechuas ; le latex de la shiringa ou hevea brasilensis est mélangé avec la *leche-caspi*, produit par l'arbre appelé *loro micuna*, qui une fois fumé devient noir et acquiert la consistance de la poix, car ce latex n'est qu'une résine. L'opération qui consiste à mouiller le caoutchouc avant de le livrer, est aussi très usitée. Les acheteurs se défendent contre ces fraudes en coupant les boules pour examiner à l'intérieur et établir une défalcation sur les gommes humides.

XVI. — Le seringueiro travaille rarement pour son propre compte ; il a le plus souvent un patron, qui est un commerçant (*baraconero*) ou un seringueiro propriétaire

d'un certain nombre d'estradas qui travaille sur une grande échelle avec un personnel nombreux. Celui-ci avance au seringueiro : les marchandises, le matériel, les vivres et l'argent nécessaires à une expédition, très souvent sans contrat ni document d'autre sorte que la bonne foi du contractant. Ainsi pourvu, le seringueiro part et revient quelque temps après, ramenant le produit de sa récolte pour régler son compte ; il se repose quelque temps, puis retourne dans la forêt.

Les grands patrons seringueiros ont parfois jusqu'à 200 hommes à leur compte ; ceux-ci sont pourvus par eux de tout ce qui peut leur être nécessaire, et de temps en temps ils vont recueillir la récolte au moyen de petits vapeurs de leur propriété. La récolte des estradas confiées aux seringueiros est remise suivant les conditions stipulées à l'avance.

XVII. — Il faut au cauchero ou au seringueiro qui part pour une saison dans les régions basses, la quantité de vivres suivante :

| | |
|---|---|
| Morue sèche ou bacalao. . | 20 kilos. |
| Conserves . . . . . . . . . | 40 boîtes. |
| Café . . . . . . . . . . . . | 20 kilos. |
| Sucre. . . . . . . . . . . . | 50 — |
| Farine de manioc . . . . . | 170 — |
| Eau-de-vie de canne. . . . | 50 litres. |
| Riz. . . . . . . . . . . . . | 50 kilos. |
| Haricots (*feijao* du Brésil) . | 50 kilos. |
| Vin, suivant possibilité . . | 60 bouteilles ou plus. |
| Savon . . . . . . . . . . . | 30 kilos. |
| Tabac . . . . . . . . . . . | 12 — |
| Pétrole. . . . . . . . . . . | 30 litres. |
| Allumettes. . . . . . . . . | 144 boîtes. |

Il faut aussi comprendre dans ces avances environ huit cents tejelinas, une *b ssia*, un seau, de la poudre et du plomb, des cartouches, des liqueurs, *des parfums!* des médicaments, des bijoux faux, des étoffes (pour les Brésiliens), le tout pour une valeur de 1.500 à 1.800 francs.

Il arrive parfois qu'un seringueiro peu sérieux, qui a dormi, bu, fumé et joué plus souvent qu'il ne l'aurait dû, ou tout simplement malchanceux, ne rapporte du caoutchouc que pour une somme inférieure à ses avances, il se trouve donc encore lié à son patron pour l'année suivante ; dans ce cas, s'il est honnête, il attendra la saison en cultivant du manioc, ou au contraire, ce qui arrive souvent chez les Brésiliens, il brûlera son compte et, la saison venue, il se fera faire des avances par un patron concurrent.

En général, les seringueiros de métier sont des êtres aux appétits grossiers, chez lesquels l'alcoolisme fait de grands ravages ; il est la cause de la mortalité élevée qui règne dans les forêts. Le jeu sous toutes ses formes et la boisson sont leur passe-temps favori. Aussi, lorsqu'un seringueiro trouve qu'il y a longtemps qu'il n'a pas fait la fête, il monte dans son canot et se met en quête de compagnons et d'un baracon, où pendant quelques jours il videra un certain nombre de bouteilles.

Quelquefois, encore, lorsque la distance n'est pas trop grande, il charge sa récolte et remonte ou descend le fleuve jusqu'à la case du patron auquel il remet sa gomme en compte, tout en absorbant les liquides les plus variés. Aussi, sachant qu'une fois ivre le malheureux prendra envie de tout, et se livrera à des achats fantastiques, le patron encourage-t-il ces excès pour élever le compte à plaisir. Tout l'argent péniblement gagné par le seringueiro est gaspillé en babioles qu'il se figure indispen-

sables. Les *baraconeros* (1) et les patrons tirent d'énormes bénéfices des spécialités pharmaceutiques qui sont très demandées, on ne sait trop pourquoi, des armes, de la parfumerie et de la bijouterie en toc.

XVIII. — Cependant, à tout prendre, si l'on considère que le patron seringueiro court grand risque de perdre ses avances, soit par la malhonnêteté, soit par la mort du seringueiro, on finit par admettre qu'un bénéfice de 100 à 120 pour 100, et plus même, ne paraît pas très illicite.

Ainsi, la morue, qui coûte 0 fr. 30, est revendue 2 francs le kilo ; le sucre, acheté 0 fr. 60, est revendu 2 francs le kilo ; le tabac, acheté 7 fr. 50, se vend 20 et 30 francs ; la farine de manioc, qui est achetée 3 francs les 25 kilos, se vend jusqu'à 100 francs ; l'eau-de-vie de canne à sucre, coûtant 0 fr. 90, se revend 2 fr. 50 et 3 francs, et souvent plus ; le riz et les haricots, achetés 0 fr. 40 le kilo, sont revendus 1 fr. 50 et 2 francs ; les 15 kilos de *paiche* ou pirarucu valent 80 francs, quand ils coûtent 20 francs ; 1 kilo de viande sèche, coûtant 1 fr. 80, est revendu 3 fr. 50 ; la boîte de conserve dite de « carne fresca » coûte 1 fr. 50, et se revend 4 francs ; une bouteille de *cognac* est revendue 12 à 15 francs la bouteille, lorsqu'elle coûte 2 fr. 50 à 3 francs ; une chemise de coton, coûtant 3 fr. 50, est revendue 8 et 9 francs, etc., etc.

Ces prix sont ceux des régions basses de l'Amazonie péruvienne, ils augmentent beaucoup suivant que les régions sont plus ou moins éloignées, et plus ou moins bien desservies par les vapeurs fluviaux. Dans les régions arrosées par l'Urubamba, le Tambo, l'Inambari, etc., dans

(1) *Ces baraconeros* ou les patrons sont à leur tour approvisionnés par des *aviadores*, gros traitants qui leur font à eux-mêmes des avances de plusieurs centaines de mille francs, dont le paiement est fait en caoutchouc en fin de saison, qui commence en juin et se termine en février.

les parties les plus saines de la Montaña, mais où les communications ne sont pas encore très commodes, les prix sont différents. Les voici à titre de renseignement :

| | fr. | c. |
|---|---|---|
| Carabine Winchester. . . . . . . . . . | 200 | » |
| Cartouches, le mille. . . . . . . . . . . | 75 | » |
| Fusil à un coup. . . . . . . . . . . . . . | 125 | » |
| Poudre, la livre. . . . . . . . . . . . . | 10 | » |
| Plomb, le kilo. . . . . . . . . . . . . . | 2 | 50 |
| Chocolat en boîte d'une demi-livre. . . | 3 | 25 |
| Cognac, la bouteille. . . . . . . . . . | 15 | » |
| Bière d'Allemagne, la bouteille. . . . . | 10 | » |
| Biscuit ou galleta, les 5 livres. . . . . | 12 | 50 |
| Vin en carafons, caisse de 15 kilos. . . | 45 | » |
| Saindoux, les 11 kilos. . . . . . . . . | 25 | » |
| Eau-de-vie, — . . . . . . . . . . . . | 25 | » |
| Tabac, le kilo. . . . . . . . . . . . . . | 12 | 50 |
| Paiche (poisson séché), les 3 kilos. . . | 5 | » |
| Haricots, les 11 kilos. . . . . . . . . . | 10 | » |
| Café, le kilo . . . . . . . . . . . . . . | 2 | 50 |
| Sucre. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2 | 50 |
| Riz, les 50 kilos. . . . . . . . . . . . | 50 | » |
| Farine de manioc, les 40 kilos. . . . . | 50 | » |
| Une hache ou un machète. . . . . . . . | 12 | 50 |

Les hamacs et les étoffes sont dans les régions citées d'un prix exorbitant. Comme dans les régions basses, les sociétés, patrons seringueiros et aviadores, font à leurs employés une avance en armes, outillages, marchandises et vivres d'une valeur de 1.000 à 1.500 francs. Comme plus de la moitié du prix du caoutchouc récolté est payé en marchandises, le kilo, payé en moyenne 6 francs au seringueiro, revient en réalité à moitié prix au patron, dont

le bénéfice sur chaque seringueiro employé peut être évalué à 1.500 francs au bas mot.

XIX. — Dans la partie de la Montaña proche du département de Cuzco, zone où abondent les arbres à caoutchouc, que les caucheros saignent à fond en les abattant, la récolte peut s'élever à 1.000 ou 1.200 kilos par homme s'il est actif. Quelques sociétés établies sur l'Inambari et l'Urubamba engagent des travailleurs de Huanuco qui, habitués à un salaire de 2 fr. 50 par jour avec la nourriture, deviennent d'excellents caucheros lorsqu'ils s'aperçoivent qu'après leur campagne de six mois, il leur reste un bénéfice dépassant souvent 2.000 francs, leurs avances une fois réglées. Mais comme pour leurs collègues des régions basses, cette somme est rapidement gaspillée en pétards, boisson et folies de toutes sortes.

XX. — L'exportation de la majeure partie du caoutchouc du Pérou se fait par le port d'Iquitos sur l'Amazone, où un grand nombre de maisons européennes s'occupent presque exclusivement de ce commerce. Ce port est d'ailleurs très avantagé, car les droits d'exportation ne sont que de 0 fr. 50 et 0 fr. 70 par kilo de caoutchouc fin ou de Sernamby, quand au Brésil ces droits sont de 24 p. 100 *ad valorem* soit 0 fr. 85 par kilo de *fine Para* ou de Sernamby et en Bolivie 0 fr. 40 et 0 fr. 50. Il s'exporte à l'heure actuelle, par le port d'Iquitos, 2.200.000 kilos de caoutchouc de différentes qualités par an.

Une partie du caoutchouc provenant de l'Urubamba et du haut Madre de Dios, ainsi que du Tambopata, est dirigée chaque année sur le port de Mollendo, où le mouvement d'exportation des gommes ne dépasse guère 60.000 kilos, car jusqu'à présent la presque totalité du caoutchouc produit par ces régions a été exportée, par la voie du Beni et du Madeira, à travers une route des

plus accidentées et en franchissant les nombreuses cataractes du rio Madeira dont certaines ont plus de 8 mètres de hauteur avec des pentes de 4 pour 100.

Il s'ensuit que les expéditions par cette voie occasionnent des frais considérables et courent les plus grands risques. C'est pourquoi, le mouvement des expéditions par le port de Mollendo est appelé à augmenter considérablement quand seront terminées les routes destinées à compléter les voies de communication entre la région Tambopata-Inambari et la ligne de chemin de fer Mollendo-Sicuani. Ces routes font l'objet de concessions spéciales du gouvernement péruvien à MM. Forga é hijos, d'Aréquipa, et à la Société Pacifique-Amazone, qui a son siège à Paris.

Cette Société, formée en partie avec des capitaux belges, s'est engagée à construire une route muletière qui ira aboutir à un point navigable de l'Inambari, affluent du Madre de Dios.

Le point de départ de cette route sera le village de Marcapata, à 200 kilomètres de Sicuani, son étendue sera d'environ 150 kilomètres et sa construction demandera encore une année. Mollendo sera ainsi relié au bassin du Madre de Dios par une voie de communication d'un millier de kilomètres dont 700 de chemin de fer déjà construit et le reste de route muletière. Il est certain qu'alors les « caucheros » de cette région et même ceux du Beni (Bolivie) préféreront cette nouvelle voie qui sera plus courte, moins coûteuse et n'offrira pas les mêmes risques que celle du Madeira.

Depuis trois ans, de nombreuses concessions ont été accordées par le gouvernement pour l'exploitation du caoutchouc dans la zone du Madre de Dios, Inambari et Tambopata

Les principales sociétés titulaires de ces concessions

sont : La Compania Gomera de Tambopata, Forga é hijos, la Société Pacifique-Amazone, la Peruvian corporation, etc. (1).

En résumé, la Montaña recèle des produits de grande valeur, susceptibles, comme nous venons de le voir pour le caoutchouc, de donner de beaux bénéfices aux entreprises qui se constitueraient pour les exploiter. Mais seules des sociétés bien organisées, et surtout bien dirigées et administrées, sont capables d'atteindre des résultats brillants.

Quoique la campagne d'un cauchero ou d'un seringueiro soit rémunératrice, nous ne conseillerons pas à nos compatriotes d'user leur énergie à récolter de la gomme dans les forêts. Ou bien, ce sera exceptionnellement, comme pis aller, pour se procurer la mise de fonds nécessaire pour trafiquer avec les seringueiros dans la Montaña ou pour s'établir dans une ville. Nous devons imiter les Américains, les Allemands, les Anglais, dont on rencontre partout les établissements naissants et les baracons, sur les rives de plusieurs rivières de la Montaña. Tout autant qu'eux nous sommes capables d'avoir des relations avec les gens de l'intérieur, de tenir un comptoir, de savoir faire des marchés et d'en expédier les produits en Europe.

(1) En 1912 le gouvernement péruvien a passé un contrat avec M. Victor E. Gragnani pour le dragage de la rivière Tambopata entre Astilleros et Baltimore, creusant un canal qui donnera toute l'année un minimum de deux pieds d'eau. Ce canal, de 5 mètres de large en moyenne, devra avoir 10 mètres en plusieurs parties de son cours. Les travaux ont commencé à la fin de l'année. Une fois achevés, le concessionnaire, qui doit également établir un service régulier de bateaux automobiles, recevra 300.000 hectares de terrain dans le bassin du Madre de Dios.

# CHAPITRE XIV

I. Colonisation et exploitation de la Montaña. — II. Concessions. — III. Comment on obtient des terrains de Montaña. — IV. Colonies allemandes du Pozuzo, de Oxapampa et de Chanchamayo. — V. Encore la Ceja de Montaña et les régions basses. — VI. Conditions favorables et défavorables de la colonisation. — VII. Comment on débrousse la forêt. Chacra. — VIII. Les meilleures régions. — IX. La main-d'œuvre. — X. Comment on se procure des travailleurs. — XI. Ethnographie de la Montaña. Indiens *mansos* et *bravos*. — XII. Caractère et coutumes *des Indiens Campas*. — XIII. Les indigènes du *Putamayo*. — XIV. Piros. — XV. *Conibos* et Sipibos. — XVI. *Ce qu'est une correria ; les Amahuacas*. — XVII. Les Amueshes. — XVIII. Main-d'œuvre indigène.

I. — Coloniser la Montaña a été de tous temps l'ambition primordiale de tous les gouvernements péruviens, qui se succédèrent au pouvoir. Dans ce but, cet immense territoire a été converti en département afin que les efforts puissent y être centralisés avec plus de chances de succès ; puis après avoir installé quelques colonies, ces gouvernements édictèrent des lois de colonisation et d'immigration larges et généreuses, conviant nationaux et étrangers à venir s'installer sur le premier versant des Andes orientales.

Faute de bonnes voies de communication, ces tentatives échouèrent en tout ou partie, si bien que pendant quelques

années les efforts des derniers gouvernements se ralentirent quelque peu et se portèrent sur la construction du chemin du Pichis qui, suivant quelques-uns, devait servir de voie d'écoulement aux productions de la région traversée par cette route. Jusqu'à nouvel ordre, ces espérances ne se sont pas non plus réalisées ; il est vrai que sur la dernière partie de son parcours, ce chemin a été construit avec tant de hâte et d'une façon si provisoire que la végétation en reprend bien vite possession et que le plus souvent ce n'est plus qu'un sentier défoncé par les pluies et obstrué par les troncs d'arbres écroulés.

II. — Considérant qu'il est indispensable de veiller à la conservation de cette route, et de développer son trafic en favorisant la colonisation de cette contrée, le gouvernement distribue gratuitement des concessions à tous ceux, nationaux ou étrangers, qui en font la demande, aux seules conditions suivantes :

Les concessionnaires s'engagent à se fixer avec leurs familles et à établir leurs fermes en formant de petites colonies reliées entre elles, sur la partie construite ou à construire de la route allant au Pichis ; chacun d'eux pourra prendre un lot de 20 hectares, en se soumettant au tracé qui sera fait par ordre de la direction des Travaux publics. Les concessionnaires s'engagent en outre à conserver en tout temps la route en bon état pour le passage des bêtes, sur un parcours déterminé ; à établir tous les 40 kilomètres un *tambo* (auberge) où les voyageurs pourront trouver à juste prix un *logement* pour eux et du fourrage pour leurs bêtes, tout en disposant librement des pâturages de cet endroit.

En compensation de ces obligations, le gouvernement cède en toute propriété à chaque famille le lot de 20 hectares déjà mentionné, il fournit au colon des moyens de

transport et des instruments de défrichement, et leur paiera, aussitôt leur établissement dans l'endroit désigné, un salaire de 40 centavos par jour et par famille durant une période de six mois au moins, afin de leur donner le temps nécessaire de faire leurs premières récoltes. Le tenancier du tambo recevra, à titre de subvention, une allocation journalière de 50 centavos.

La « Peruvian Corporation », chargée de la construction de la route, obtint sur le côté droit du chemin, depuis la ville de San Luis de Shuaro jusqu'au Palcazu; une première concession de 50.000 hectares, puis, successivement, d'autres concessions de 30, 50, 60, 110, 120, 200.000 hectares. Ces concessions furent remplacées par une autre de 500.000 hectares, sur les deux rives du Péréné et sur celles de l'Ené. D'autres groupes d'une importance aussi considérable furent par la suite encore accordés à la « Peruvian Corporation », pour y établir des colonies : mais cette puissante Compagnie s'occupe surtout de faire exploiter les richesses naturelles de ses concessions, principalement celle des arbres à caoutchouc.

III. — Toujours dans le but de fomenter l'exode des colons et la formation de sociétés d'exploitation, le gouvernement péruvien édicta à la fin de 1898 une loi dite « loi de terrains de Montaña » dont nous croyons utile de citer les principaux articles. L'article premier déclare propriété de l'État toutes les terres de cette région qui n'ont pas été acquises conformément au code civil.

Il y a quatre façons d'acquérir les terrains de Montaña; par achat, par concession, par contrat de colonisation et par adjudication gratuite. Par achat, en payant 5 soles minimum par hectare; par contrat de colonisation, en exécutant les conditions stipulées dans chaque cas; par

concession en payant un canon (1) annuel conformément à la loi; par adjudication gratuite, tant que cette adjudication ne dépasse pas deux hectares. Cette adjudication pourra être accordée autant de fois que le bénéficiaire en fera la demande, mais seulement chaque fois que le lot précédent aura été défriché et cultivé.

Le paiement de 5 soles minimum par hectare donne la propriété perpétuelle et absolue des terres acquises par ce moyen.

Le paiement du droit de concession se fait par avances, à raison de 1 sole par hectare pendant les trois premières années, la même somme pendant les années suivantes pour la partie cultivée, et deux soles pour chaque hectare non cultivé.

Le gouvernement a décidé par cette même loi que les fonds provenant des achats de terrains seraient uniquement employés au profit de ceux-ci pour la construction de chemins devant améliorer les communications; une partie de ces fonds pourront encore être invertis pour délimiter les terres, pour la formation d'un cadastre, et autres travaux indispensables pour faciliter l'adjudication du lot et connaître les nécessités de chaque région.

Malgré les privilèges et les facilités accordés, les colons ne prennent qu'en petit nombre le chemin de la Montaña; en échange les demandes de concessions de terrains par des sociétés d'exploitation (2) deviennent de plus en plus fréquentes. En 1910 on a enregistré la formation de 25 sociétés dont le capital varie de 3.000 à 300.000 livres péruviennes (25 fr.). Citons :

(1) Canon, droit que paie une terre, annuellement et pendant un temps fixé, suivant convention ou acte public.

(2) Les concessions de moins de 1.500 hectares peuvent être accordées par les autorités départementales; au-dessus de ce chiffre elles doivent être octroyées par le Congrès.

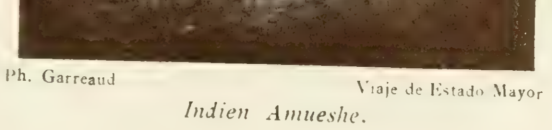
*Aporama Goldfield Ltd*, au capital de 300.000 livres; *Ferrobamba Limitada*, avec 120.000 livres; *Compañia Salinera del Peru*, avec 100.000 livres; *Credito Hipotecario del Perú*, avec 50.000 livres; *Pacific Sulphur Trading Cy*, avec 50.000 livres; *Sociedad Ganadera del Centro*, avec 50.000 livres; *Marañon Land Gesellschaft*, avec 50.000 livres; *Rio Tambo Rubber Cy*, avec 30.000 livres; *Compañia Maranga Lda*, avec 10.000 livres; *Compañia Nitral Lda*, avec 10.000 livres; *Sociedad Nacional de Pesqueria Lda*, avec 7.000 livres.

Une autre société, la The *Paucartambo Rubber Company Limited* vient de se constituer au capital de 50.000 livres, dont la moitié seulement a été demandée. Le but de cette dernière compagnie est d'établir des factoreries dans les vallées du Paucartambo et le bassin du Madre de Dios, acheter de la gomme, exploiter les arbres à caoutchouc et faire des plantations de ces arbres précieux.

IV. — Il existe cependant quelques colonies assez florissantes malgré l'état précaire de leurs débouchés; il faut citer principalement les colonies du Pozuzo, de Oxapampa et de Chanchamayo. Cette dernière est formée de colons de diverses nationalités, parmi lesquels de nombreux Français; les deux autres sont des colonies allemandes.

La colonie du Pozuzo fut fondée en 1868, époque où 300 colons allemands furent dirigés sur ce point. Aujourd'hui, la colonie du Pozuzo, qui présentait une augmentation annuelle de 20 pour 100, compte environ 700 membres, le plus grand nombre nés dans la colonie ou arrivés à un âge très tendre.

Malheureusement, on note une sorte de dégénéres-



Ph. Garreaud — Viaje de Estado Mayor

*Indien Amueshe.*



Photo Garreaud

*Indienne Amueshe.*

cence dans la descendance de ces premières colonies, car, quoique relativement sain, le climat du Pozuzo est chaud et débilitant ; surtout avec les privations et les fatigues du début, l'anémie fait son œuvre lente. Sous ces influences qui auraient dû être combattues par une alimentation plus nutritive et moins végétale, et par des coutumes moins sédentaires, le lymphatisme naturel à la race s'est exagéré. En outre le cercle étroit du mariage en un nombre réduit de familles originaires des mêmes lieux, est venu ajouter l'effet de la consanguinité à ces influences débilitantes, que seul, le croisement avec les races locales acclimatées permettrait de combattre efficacement. Aujourd'hui que cette colonie est des plus florissantes, il serait regrettable de conseiller à ces braves gens de se transporter dans un lieu plus tempéré.

Ces colons se déclarent heureux à présent, car ils sont moins isolés qu'avant grâce aux routes qui ont pris un développement relatif. Toutefois, les communications avec Panao qui est le centre habité un peu important le plus rapproché (122 kilomètres) et de là à Huanuco (165 kilomètres) sont encore longues et difficiles ; à l'heure présente, le chemin de *Cumbre Punza* à Cuashi rapproche cette distance de 39 kilomètres.

Ces communications sont, on en conviendra, véritablement insuffisantes pour transporter facilement et rapidement les produits des cultures, entre lesquelles la coca a une place particulière ; il est regrettable que l'impôt qui grève le tabac soit venu priver cette colonie d'une source de revenus importante. L'issue naturelle des produits du Pozuzo, serait le Cerro de Pasco, aujourd'hui relié à la côte par un chemin de fer qui se trouve à une distance de 170 kilomètres ; mais pour l'instant les communications sont détestables.

La grande majorité des colons ont leurs habitations disséminées dans le centre même de leurs cultures ; ces habitations sont spacieuses, bien construites, en bois, surélevées sur pilotis, avec un escalier d'accès qui rappellerait les chalets suisses, sans la végétation exubérante et les magnifiques orangers qui les protègent contre les ardeurs d'un soleil tropical. A l'intérieur, règne une scrupuleuse propreté ; dehors, attachées à une mangeoire construite à l'européenne, des vaches donnent le lait qui, avec la *yucca* (manioc) et les bananes, forme l'alimentation trop végétale des colons. La colonie possède une gentille église, un presbytère et une école en pierres taillées ; les colons ont conservé, avec la langue, les coutumes patriarcales et les vertus domestiques qui sont une des qualités de la race allemande.

La colonie de Oxapampa est une branche de la colonie du Pozuzo. En 1891, un certain nombre de colons abandonnèrent leurs *chacras* en pleine production pour aller s'établir à Oxapampa (1) où ils réussirent très bien. Ce point offrait un terrain fertile et riant, et un climat beaucoup plus sain et agréable que celui du Pozuzo ; les colons supportèrent courageusement les difficultés et les peines des premiers mois et, aujourd'hui, le succès a couronné leurs efforts. Ces colons sont robustes et laborieux, à l'esprit entreprenant et persévérant, simples et francs ; on pourrait cependant leur reprocher de n'avoir pas entre eux l'harmonie et l'union qui permet la réussite de grandes entreprises ; on peut en dire autant des colons de Chanchamayo. Il faut aussi signaler une antipathie ou plutôt une certaine animosité existant entre les fils du pays blancs ou métis, et les colons ; les Péruviens ignorants de

(1) Cette colonie s'est formée, sans l'appui du gouvernement, avec ses propres ressources.

ces régions sont surtout jaloux de la réussite des étrangers, de leur initiative et de leur activité. Un certain nombre de colons de diverses nationalités se sont établis sur les rives des rivières navigables ou susceptibles d'être desservies par un service de navigation fluviale, quelques-uns ont réussi à se faire d'utiles auxiliaires des Indiens sauvages de cette région, généralement portés, non sans raison, à voir des ennemis dans tout homme de race blanche, qu'il soit étranger ou Péruvien.

Ainsi, non loin de Puerto Chuchurras, un colon allemand, Guillermo Frantzen, réside au milieu d'une importante agglomération d'Indiens qu'il a su attirer, et qui mieux est, retenir, ce qui était plus difficile. Ces Indiens sont disséminés dans un cercle de plusieurs kilomètres, car comme ils vivent principalement de chasse, ils ne peuvent rester concentrés, mais ils restent en constante relation avec l'établissement et le propriétaire pour lequel ils ont une véritable vénération, a réussi à obtenir d'eux, sans grands frais, un travail utile dans ses plantations et pas mal de caoutchouc qu'il envoie à Iquitos de temps à autre. Cet endroit serait très favorable à l'élevage du bétail.

V. — La colonisation de la *Ceja Montaña* est une chose possible, mais elle ne pourra se faire avec chances de succès que lorsque les voies de communication se seront multipliées. Les résultats obtenus, quelque alléchants qu'ils puissent être, ne sont pas assez concluants et ne sont que des cas isolés, sur lesquels on ne peut se baser d'une façon générale. Malgré ses ressources, ses séductions et ses richesses de toutes sortes, il nous semble, malgré les opinions contraires, que c'est une erreur de vouloir, quant à présent, coloniser sans chemin de fer des régions si lointaines, même avec le chemin du

Pichis et ses différents embranchements, car il n'y a aucun produit agricole qui puisse résister au fret de 500 kilomètres de route. A part quelques exceptions et jusqu'à l'arrivée de la locomotive sur les rives de l'Ucayali et l'établissement d'un service régulier de navigation fluviale, la Montaña ne peut être qu'un pays d'exploitations, ouvert aux seules grandes entreprises capables d'assurer le transport des produits exploités, par un service de batelage leur appartenant en propre.

Quant aux régions basses de la Montaña proprement dite, à partir de l'Ucayali, il ne peut, en aucun cas, être question de les coloniser jamais ; les fièvres et surtout les moustiques ont bien vite fait d'écarter toute idée d'établissement stable. Tous les blancs attirés dans cet immense pays par la chasse, la pêche, la récolte du caoutchouc et des plantes médicinales, ainsi que la culture lucrative à l'excès, s'empressent de quitter cette région aussitôt qu'ils ont amassé le pécule qu'ils se sont fixé. Les Jésuites et les Franciscains, cependant si experts dans la façon de coloniser, ont échoué dans cette contrée plate et inondée ; c'est en vain que trois siècles d'efforts consécutifs réunirent autour d'eux des tribus entières d'Indiens dont aujourd'hui il ne reste pas plus de traces que des colonies elles-mêmes.

VI. — La colonisation et l'exploitation des régions plus hautes et plus salubres de la première partie de la Montaña se présentent elles-mêmes sous divers aspects, les uns favorables, les autres défavorables.

Parmi les conditions favorables il faut signaler : 1° des terrains en quantité illimitée et d'une fertilité prodigieuse, des indigènes d'une race très inférieure, appelée à disparaître très rapidement et qui n'opposerait qu'une résistance facile à vaincre ; quelques tribus irréductibles recu-

leront devant la civilisation, pendant que d'autres au contraire viendront d'elles-mêmes se mettre sous la protection des blancs, qui, trop souvent déjà, leur a fait défaut; 2° un climat relativement sain.

Parmi les conditions défavorables figurent : 1° le caractère tropical, la chaleur humide qui règne dans la Montaña pendant la saison des pluies ; 2° des terrains couverts d'une végétation extrêmement dense, formant une forêt ininterrompue ; 3° des communications longues, difficiles et insuffisantes dans leur ensemble, une main-d'œuvre rare et chère, peu d'indigènes dans certaines régions et encore ne travaillent-ils que peu ou pas, sans doute parce qu'on a voulu les considérer comme des esclaves.

VII. — Ces conditions favorables et défavorables sont intimement liées les unes aux autres. En premier lieu se présente le problème du défrichement. Le défrichement, dans un terrain couvert d'une épaisse végétation, est loin d'être une opération facile; en zone tropicale, ce travail exige une grande vigueur physique et une grande dépense de force. Débrousser, brûler et nettoyer sont les phases de ce travail.

On commence par couper les arbres à la scie, à la hache et au machète: les mois les plus favorables sont avril, mai et juin, commencement de la saison sèche. On laisse sécher sur place, puis après huit ou quinze jours, on met le feu à l'amas de troncs et de branchages, ensuite, on recueille le surplus et on y met le feu à nouveau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cendres, que l'on répand ensuite, restituant ainsi au sol les éléments minéraux que la végétation lui avait pris.

Comme il ne manque pas d'arbres d'un gros diamètre, les branches seules sont brûlées; on les laisse pourrir sur place, c'est une affaire de deux ans au plus, les insectes,

les fourmis et l'humidité en viendront facilement à bout.

Pour détruire rapidement les troncs d'arbre, le meilleur procédé est le suivant : on fait à l'aide d'une gouge ou d'un foret un trou d'un pouce de diamètre et de 50 centimètres de profondeur. Ceci fait, on y introduit 30 grammes de salitre (salpêtre, nitrate de soude), puis on remplit avec de l'eau et l'on bouche soigneusement avec un bouchon de bois. Ceci doit être fait en automne, et quand arrive le printemps, on sort le bouchon et on met dans le trou 120 grammes de pétrole ; le feu mis, l'arbre brûle jusqu'à la racine.

Il faut estimer à cent jours de travail normal, pour un ouvrier muni d'instruments ordinaires (scie, hache et machète), le temps nécessaire pour débrousser complètement, préparer et ensemencer un hectare de forêt vierge.

Ces cent jours de travail momentanément improductifs représentent un capital que l'on peut évaluer à 250 francs au minimum, qui vient s'ajouter aux 12 fr. 50 exigés par l'État péruvien pour la concession de 2 hectares de terrain de Montaña. Cela, pour dans certains cas, le plus souvent même à l'heure présente, ne pas avoir la sortie facile des produits cultivés, et rester en communication difficile avec les centres civilisés. Il faut aussi tenir compte que le déboisement est une opération malsaine par excellence. Les fièvres plus ou moins pernicieuses, l'anémie palustre sont les conséquences plus ou moins immédiates d'un déboisement effectué sans précautions suffisantes, sous une température chaude et humide comme l'est celle de ces régions. Il ne faut donc pas, en général, compter sur l'élément européen pour les cultures tropicales qui paraissent avoir dans ces pays une attraction spéciale. La preuve en est dans le fait suivant.

Dans toutes les bourgades situées sur les premiers ver-

sants des Cordillères (*fronterizos*), chaque habitant, qu'il soit blanc ou métis, étranger ou Péruvien, possède, en plus de son habitation dans le village, un défrichement qu'il nomme sa chacra (chacara), pseudo-maison de campagne, d'où il tire tout ce qui est nécessaire à son existence. Dans ce défrichement qu'il augmente sans cesse s'il est actif, le *fronterizo* cultive le bananier, l'arbuste à coca, le caféier, etc. Sur l'espace gagné peu à peu sur la forêt, il plante à la houe ou avec un bout de bois des fruits ou des légumes qui viennent à maturité en trois mois, la canne à sucre en neuf ou dix mois, deux fois plus vite que sur la Costa, le bananier en dix mois, qui, ainsi que la patate, repousse de lui-même sans nécessiter d'autres soins que de le débarrasser de temps en temps des herbes ou plantes parasites ; presque tous les autres produits donnent deux et trois récoltes par an. Cette fertilité prodigieuse du sol est la raison de l'attraction qu'opère cette région sur les habitants de la Sierra et sur ceux des frontières; malgré les communications difficiles, là ils sont assurés d'avoir toujours, sans grand travail, la vie large et facile.

De ce fait, que nous signalons toutes les difficultés avec lesquelles aura à lutter le colon dans la Montaña, il ne s'ensuit pas que nous déconseillions de tenter l'exploitation de ces régions, bien au contraire, car nous estimons que la voie ferrée, qui peu à peu s'avance de la côte, atteindra tôt ou tard ces riches contrées, et qu'en outre le problème de la navigation fluviale sera prochainement résolu d'une façon satisfaisante. Il est donc du plus grand intérêt pour tous les capitalistes ou sociétés que séduiraient les ressources innombrables de la Montaña, de s'assurer d'ores et déjà des concessions, dans les territoires situés à proximité de la « voie centrale » ou sur les fleuves navi-

gables affluents de l'Ucayali et de l'Amazone. Des concessions de plusieurs centaines de milliers d'hectares sont chaque jour sollicitées par de puissantes sociétés anglaises et américaines; nous avons même eu la satisfaction de voir les noms de sociétés françaises.

VIII. — C'est l'opinion de tous ceux qui ont visité cette partie du Pérou, que les seules terres de colonisation et de peuplement de la Montaña se trouvent dans ce qu'il est convenu de nommer la « Ceja de Montaña », qui ne descend pas au-dessous de 1.300 mètres d'altitude, et parmi les meilleures sont celles qui se trouvent dans la « zone moyenne des quinquinas » (1), c'est-à-dire entre 1.500 ou 2.000 mètres d'altitude.

Dans cette zone une exploitation des richesses végétales naturelles (2) entreprise par des *sociétés sérieuses* sur une échelle suffisante, dans laquelle le travail d'exploitation et de culture serait fait par des indigènes et dirigé par des Européens, pourrait être tentée avec beaucoup de probabilités, presque une certitude de succès.

IX. — Là, il est vrai, se présente la difficulté signalée, de la rareté de la main-d'œuvre dans ces régions. Sur la « Costa », la largeur des vallées qui forment en certains endroits de véritables plateaux de moyenne étendue permet l'usage de machines agricoles qui viennent avantageusement remplacer la main-d'œuvre. Au surplus, l'immigration japonaise introduite depuis six ou sept ans, et qui s'élève à peine aujourd'hui à deux mille cinq cents in-

(1) On sait déjà que la zone des quinquinas est une très étroite bande qui s'étend entre 1.000 et 3.000 mètres sur les versants de la chaîne orientale des Andes.

(2) Précédant une exploitation agricole, qui se développerait aussitôt que les communications deviendraient plus faciles. Au début les cultures devraient se limiter au nécessaire pour l'alimentation bon marché des travailleurs.

dividus, a permis d'utiliser dans un bon nombre de plantations l'activité de cet élément asiatique qui, malgré les difficultés de la première heure, occasionnées par l'acclimatation et par l'hostilité des travailleurs indigènes, est venu très avantageusement suppléer ces derniers.

Le remède n'est pas si facile à trouver dans la « Montaña », sauf pour les fortes sociétés disposant de grands capitaux et de moyens d'action considérables. Là les simples haciendas sont le plus souvent établies à flanc de coteaux et l'emploi des machines est pour le moment impossible, leur transport en serait d'abord difficile et fort onéreux. L'immigration japonaise n'y pénètre pas encore, car, comme nous venons de le dire, elle n'est encore qu'à ses débuts, et à peine débarqués, les individus qui la composent sont aussitôt distribués dans les centres agricoles les plus rapprochés de la côte. Quant à introduire une main-d'œuvre européenne sur le versant de l'Amazone, il est inutile d'y songer, les Européens doivent être employés comme contremaîtres, non comme ouvriers ; cette main-d'œuvre coûterait aussi très cher. En outre, les essais tentés par les Français et les Italiens au Chanchamayo et par les Allemands au Pozuzo et à Oxapampa prouvent, comme nous l'avons indiqué, que malgré une réussite apparente, les Européens n'étaient pas faits pour supporter indéfiniment, sans dégénérescence, les rudes travaux des terres incultes, le défrichement d'épaisses forêts, dans lesquelles s'accumulent depuis des siècles d'épaisses couches d'humus, sous un climat où un *effort prolongé* conduit à l'anémie si l'on n'ajoute pas à l'alimentation végétale, la plus usitée parce qu'elle s'offre d'elle-même, une nourriture plus substantielle que dans une exploitation bien comprise on peut tout aussi facilement se procurer. Le contraire semblerait étonnant, lorsqu'on sait que les ri-

vières regorgent de poissons, et qu'avec une seule cartouche de dynamite on peut recueillir de quoi ravitailler un village.

X. — C'est donc à l'élément indigène qu'il faut avoir recours et de ce côté on rencontre encore pas mal de difficultés qu'il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir soulever. Les centres populeux de la frontière sont généralement fort éloignés les uns des autres, de 40, 50, 80 et même 100 kilomètres. Pour recruter des ouvriers, les propriétaires paient à des embaucheurs « enganchadores » une certaine somme par homme qu'ils leur envoient. Ceux-ci, à leur tour, se mettent en quête d'indigènes ayant besoin d'argent, soit pour subvenir à l'entretien de leur famille, soit pour payer quelques dettes, ou pour enterrer l'un des leurs. Ils leur font souscrire un engagement de travailler dans telle ou telle « hacienda » pour un temps qui varie généralement de deux à six mois et, ceci fait, ils leur paient le plus souvent la moitié de la somme convenue en espèces et l'autre en marchandises. L'ouvrier est alors mis en demeure de se rendre au plus tôt sur le lieu du travail ; c'est là que, pour un modeste salaire de 60 à 80 centavos (1 fr. 50 à 2 francs, plus la ration), il est occupé aux travaux des champs, dix heures durant, exposé aux rayons brûlants du soleil ou aux pluies torrentielles fréquentes dans la région ; logé sous de vastes abris ouverts à tous les vents, il doit acheter les objets dont il a besoin, et surtout l'alcool pour lequel il a un penchant prononcé, au magasin de l'hacienda qui se charge toujours de lui en donner en abondance et lui fait facilement dépasser le montant de son salaire ; c'est ainsi qu'arrivé au terme de son contrat d'engagement, le malheureux indigène reste devoir au propriétaire de la plantation un mois et parfois plus de travail. On arrive ainsi à garder certains ouvriers

et ordinairement les meilleurs, pendant de longs mois, quelquefois même pendant plusieurs années. Rendu à son foyer après une longue absence, souvent en proie à des fièvres intermittentes, on comprend facilement la répulsion qu'éprouve le malheureux ouvrier à retourner travailler dans les plantations.

Cette répulsion est en partie justifiée par les procédés autoritaires des propriétaires péruviens qui ont conservé l'habitude de traiter les indigènes comme des serfs ou des esclaves, et parfois avec plus ou moins de justice ou d'humanité. Nous sommes absolument convaincu que traités avec fermeté, mais surtout avec douceur et équité, on peut obtenir des Indiens Quechuas de la Sierra ou des frontières un travail efficace, pourvu aussi qu'on les laisse célébrer à leur façon, c'est-à-dire par des libations prolongées, les nombreuses fêtes du calendrier chrétien jointes à celles du calendrier indigène. Vivant chichement et éprouvant peu de besoins, ils ne travaillent que pour satisfaire leur passion pour les fêtes, les pétards et l'alcool.

Cependant, il est à remarquer que l'Indien des hauts plateaux éprouve toujours une certaine répugnance à descendre très loin sur le versant oriental des Cordillères; habitué aux solitudes désertiques des punas, les immenses forêts de la Montaña font sur son esprit une pénible impression; seul l'appât d'un gain élevé, lorsqu'il est endetté, le décidera à y faire de courts séjours.

XI. — Il nous faut aussi dire quelques mots sur les tribus d'Indiens qui vivent encore à l'état sauvage, éparses dans l'immense territoire qui compose le département de Loreto. Si on jette les yeux sur une carte du Pérou, on est surpris de voir figurer sur les blancs qui désignent des territoires encore peu connus de la Montaña un grand nombre

de noms de tribus indiennes qui, suivant les géographes, habiteraient ces régions.

Rien n'est moins exact; parmi ces tribus, dont l'existence avait été autrefois révélée par quelque missionnaire ou par quelque aventurier ayant pénétré sur leur territoire, un grand nombre n'existent plus aujourd'hui, d'autres n'ont jamais existé, et d'autres encore se sont vues appliquer deux ou trois noms chacunes. En réalité, c'est un fait que la Montaña n'est pas aussi peuplée d'Indiens qu'on le croit généralement; il est difficile de donner un chiffre exact pour une région encore si peu explorée et d'une si grande étendue, mais il est permis de croire qu'il n'existe pas plus de deux cent mille Indiens dans toute la Montaña péruvienne, et dans des régions entières, les autochtones sont destinés à disparaître rapidement. Il est vrai que ce résultat est obtenu par les luttes entre tribus hostiles, par une forte mortalité infantile, et aussi par les razzias sanglantes et les exactions de tous genres (*correrias*) (1) de beaucoup d'individus, plus ou moins blancs, qui s'intitulent civilisés et qui le sont moins que leurs victimes, bandits cosmopolites qui exploitent la Montaña à leur manière.

Les Indiens de la Montaña habitent le plus souvent les bords des rivières qui sillonnent cette zone; généralement nomades, ces Indiens sont dit *mansos* (soumis) lorsqu'ils ont des rapports plus ou moins suivis avec les blancs ou les Quechuas; ils sont dits : *bravos* (féroces, méchants) lors-

(1) Il est malheureusement trop certain que des groupes d'individus, blancs et métis, abusant de l'impuissance des autorités trop faibles ou trop éloignées, se livrent à de véritables chasses à l'homme, dans le but de capturer des femmes et surtout de jeunes enfants, pour les revendre dans les haciendas ou les exploitations, où ils sont soi-disant adoptés par les propriétaires, mais où en réalité ils ne sont le plus souvent considérés que comme des esclaves, sous le nom de « muchachos ».

qu'ils sont rebelles à toute civilisation. Les Quechuas et les métis des frontières donnent le nom de *chunchos* à toutes les tribus sauvages ; ce nom, qui signifie homme des forêts ou homme sauvage, ne saurait être appliqué spécialement à aucun groupe ; c'est surtout dans le bassin du Santa Ana et la province de Carabaya que ce vocable est usité.

Les peuplades d'Indiens sont nombreuses dans le département de Loreto, mais ils vivent en fractions peu importantes ; plusieurs d'entre elles servent d'intermédiaires pour le commerce entre le Pérou et le Brésil. Parmi les tribus habitant sur les bords du *Marañon*, du Huallaga et leurs affluents figurent les *Cocamas*, les *Cholones*, les *Yurimaguas*, les *Omaguas*, les *Pebos*, les *Iquitos*, les *Orejones* ainsi nommés en raison de leurs oreilles qu'ils allongent démesurément, les *Mayorunas*, les Tiamas, etc.

D'après Raimondi, les tribus du bassin de l'Ucayali sont les *Campas* ou *Antis*, les *Piros*, les *Amahuacas* et *Amueshes*, proches parents des Campas, les *Remos*, les *Conibos*, les *Setebos*, les Shibibos, les Chontaquiros, les *Cashibos* et les *Paños*, qui parlent tous un idiome de la même famille. Les *Iquichanos* vivent absolument indépendants, dans les forêts orientales du département d'Ayacucho.

Sur les fleuves Sepa et Sepahua, on trouve les Amahuacas dont des fractions remontent jusqu'au Péréné et les rivières avoisinantes ; plus à l'est les *Impetinellis ;* sur le Tambo, les *Uninis*. Sur le Pachitea et ses affluents on rencontre de nombreux groupes de Cashibos (1).

(1) Ces Indiens et beaucoup d'autres sont considérés comme anthropophages ; cette opinion, qui nous paraît inexacte, aurait son origine dans la coutume *qu'ont presque toutes les tribus* du bassin de l'Amazone, de découper en petits morceaux le corps des ennemis tués à la guerre. Chacun des guerriers recevait un de ces morceaux et le mangeait, non

XII. — Sauf les Campas qui sont d'une taille au-dessous de la moyenne, tous ces Indiens sont bien découplés et présentent une assez forte musculature. Les Campas se rencontrent sur le Paucartambo, l'Apurimac, le Tambo, et nombre d'autres rivières, ces Indiens sont plus sédentaires que tous les autres, ils se divisent en deux grandes sections : les *Catongos*, et les *Catongosates*, chacune de ces sections parle un dialecte distinct dérivé de la langue mère.

Ces sauvages sont assez travailleurs et commerçants ; ils s'occupent, dans la région de Acon par exemple, de recueillir de la vanille et du cacao de leurs forêts et viennent les échanger avec des commerçants ou hacendados de cette région. Une grande partie du maïs et du manioc qu'ils récoltent est employée par eux à faire de la *chicha* (boisson fermentée). Ils font aussi un grand usage de coca qu'ils mâchent continuellement. Ils ont une grande prédilection pour la chasse et pour la pêche, ils sont très adroits dans la confection de pièges de toutes sortes et dans le tir à l'arc ; ils pêchent généralement en empoisonnant l'eau des rivières à l'aide de la racine d'une plante vénéneuse nommée *cubi*, qu'ils cultivent à cet effet.

Ces Indiens, dont quelques-uns sont catéchisés, croient confusément à une divinité qu'ils nomment *Genoquenire* et à un esprit du mal qu'ils craignent davantage, appelé Camagari ; ils sont surtout très superstitieux et ont une foi aveuge en la sorcellerie.

Les Campas sont polygames, mais il est rare de voir un jeune homme posséder plusieurs épouses ; les hommes faits

pour satisfaire son appétit, mais pour se donner une partie du courage qui, pendant sa vie, avait animé le guerrier tué. On retrouve les mêmes usages, ainsi que celui de momifier les têtes des ennemis tués, chez les nations *tupies* qui peuplaient autrefois le Brésil.

en ont au contraire plusieurs, dont ils augmentent le nombre à mesure qu'ils vieillissent ; ils traitent les malheureuses avec le plus grand despotisme, ils les renvoient ou bien ils en font cadeau à leurs amis lorsqu'ils en sont fatigués. Ils prennent indistinctement pour femmes leurs parentes les plus proches. En échange, ils aiment beaucoup leurs enfants et les élèvent dans la plus grande liberté. Chez ces Indiens, il n'y a pas de cérémonie fixée pour le mariage, non plus que pour les funérailles.

Ils sont d'adroits pagayeurs et manœuvrent également les petits radeaux et canots qu'ils emploient dans les rivières. Ils varient beaucoup dans la construction de leurs habitations ; les unes sont grandes et spacieuses, les autres étroites et incommodes, ce n'est le plus souvent qu'un toit suspendu par des piliers, pourvu d'un clayonnage en guise de parois.

Leur lit est une natte de palmier étendue sur le sol autour d'un foyer qu'ils ont toujours soin de tenir allumé toute la nuit et auprès duquel ils se rôtissent la plante des pieds, car ils ne dorment sous leurs cases que lorsqu'il pleut. Quand un Indien Campa meurt, il est enterré dans sa case même, ou bien le cadavre est jeté à l'eau.

Les Campas sont généralement d'une méfiance exagérée, et quoique cette méfiance les pousse parfois jusqu'à la trahison, ces indigènes ne sont pas les Indiens féroces que l'on représente volontiers, il suffit de les bien traiter pour être bien reçu par eux et en obtenir tous les services dont ils sont capables. Les crimes dont parfois ils se sont rendus coupables leur sont le plus souvent suggérés par des civilisés des villages frontières. Ces indigènes ont une grande déférence pour les blancs ainsi que pour les civilisés ; plus laborieux que tous les autres Indiens, ils pourraient rendre des services aux colons et dans les entreprises

forestières, si on les traitait avec bienveillance, mais en leur laissant toutefois une certaine liberté.

La réputation de férocité de la plupart des Indiens de la Montaña est très surfaite, le plus souvent cette humeur farouche a été occasionnée par les exactions et les cruautés dont ces Indiens ont été les victimes dans le présent ou dans le passé, cruautés dont ils gardent le souvenir et dont ils attribuent la responsabilité à tous les civilisés sans distinction.

XIII. — C'est ainsi que sur la rive gauche du *Putumayo* (1) vivent diverses tribus sauvages représentant 40.000 individus environ, qualifiés comme de juste d'anthropophages, qui sont en réalité les Indiens les plus paisibles et les plus dociles que l'on puisse voir ; ils recherchent la société des civilisés. Sans doute, vu l'éloignement, n'ont-ils pas encore eu affaire à un trop grand nombre de blancs, ce qui aurait pu changer leur caractère.

Les cruautés révoltantes, que nous signalions déjà en 1908, dont les indigènes de Putumaya étaient l'objet de la part des agents de certaines compagnies, ont soulevé en mai 1912 de violentes protestations. Cependant la société Larrañaga, Arana et C^ie^ a par de bons traitements conquis l'amitié de cinq tribus importantes, subdivisées en 170 groupements parlant différents dialectes ; ce sont les tribus des *Huitoto*, des *Borax*, des *Momamos*, des *Andoques* et des *Névajes*. Les groupements soumis par la Compagnie Larrañaga sont au nombre de 18, ayant à leur tête chacun un chef nommé *capitan ;* ces capitaines sont dirigés par trois ou quatre jeunes gens, employés de la société commerciale, qui surveillent le travail de leurs sections occupées à l'extraction du caoutchouc. Chaque

(1) Territoire contesté entre le Pérou et la Colombie, litige actuellement soumis à l'arbitrage.

groupement comprend près de 300 Indiens de travail ; le fait que trois ou quatre commis sont suffisants pour diriger et gouverner de 600 à 1000 hommes prouve en faveur de la docilité et du caractère soumis de ces Indiens.

L'entreprise Larrañaga et C^ie s'est efforcée d'obliger les Indiens à se vêtir et leur a appris à extraire le caoutchouc dans la Montaña, elle s'efforce surtout de créer à ces primitifs des nécessités, afin qu'ils prennent envie de différentes choses, de façon à ce qu'ils apprennent à travailler pour les obtenir. D'après les livres de cette entreprise, celle-ci a environ 8.000 Indiens à son service, ne donnant il est vrai qu'un travail intermittent, mais entraînant peu de frais. Chaque Indien ne demande comme avance (*aviamento*) que divers objets d'une valeur insignifiante, quelques-uns demandent des fusils, de la poudre, des munitions, des capsules, des haches, des machetes, mais surtout des perles de couleurs, ornements très appréciés par les Indiennes de cette région.

Tous ces Indiens sont bons chasseurs et habiles pêcheurs. Pour se défendre de leurs ennemis, ils construisent, dans les sentiers et pistes conduisant à leurs habitations, des pièges, particulièrement des fosses recouvertes de branchages et de terre, au fond desquelles ils ont disposé des lances empoisonnées.

La zone habitée par ces sauvages est très saine et composée de terres fertiles, riches en heveas.

XIV. — Les Piros sont les Indiens les mieux faits et les plus alertes de l'Ucayali, ils sont en général gais et communicatifs, et très commerçants. Ils font preuve, lorsqu'ils le veulent, d'une grande habileté pour tous les travaux, surtout en ce qui concerne la navigation.

Les Piros aiment leur liberté par-dessus tout, et ne peuvent supporter une servitude prolongée, ce à quoi

s'habituent pourtant les autres Indiens. Ils sont en général braves et ne craignent pas de s'attaquer à des groupes plus nombreux que les leurs. Dans leurs correrias, ou expéditions contre les autres tribus, ils s'emparent des femmes et des enfants pour les vendre ou s'en servir comme d'esclaves. Ils traitent ces derniers avec douceur, de façon que leurs prisonniers ne cherchent pas à les quitter après quelque temps de servage. Ces Indiens qui font du commerce avec les traitants de l'Ucayali, s'habillent de pantalons et de chemises qu'ils échangent, ainsi que des haches et couteaux, contre du caoutchouc ; ils échangent à leur tour l'excédent de leurs marchandises avec d'autres Indiens. La coutume de se peindre le visage, les mains et les jambes est généralement observée ; ils font, sur ces membres, des dessins symétriques du meilleur goût, à l'aide du fruit du *huito* qui donne une couleur noir bleuté. En cas de guerre, ils se peignent en rouge avec de l'*achiote*.

Les femmes piros ne portent pas d'autres vêtements que la *pampanilla*, sorte de pagne qui les couvre de la ceinture aux genoux ; elles joignent à ce vêtement très simple une ceinture composée d'un grand nombre de perles de couleur blanche, et des colliers de différentes couleurs combinées avec goût. Ce sont les femmes qui sont naturellement chargées des plus durs travaux, elles servent de rameurs, abattent du bois, défrichent, sèment, tissent, et peignent les hommes et elles-mêmes. Elles aident en outre leurs maris à extraire le caoutchouc.

Les Piros sont polygames comme tous les Indiens, possédant autant de femmes qu'ils peuvent en acheter et entretenir ; ces femmes vivent dans la meilleure harmonie, et se traitent de la manière la plus cordiale.

Quand un Piro meurt, on l'enterre dans sa case comme

pour les Campas, et sur sa tombe on brûle tous ses vêtements et objets combustibles, on jette ses armes et ses outils à la rivière et on tue ses animaux préférés. Rien de ce qui appartenait au défunt ne doit subsister. Comme les Campas ces Indiens sont des plus superstitieux, ils ont en outre, parmi les autres tribus, la réputation d'être sorciers, aussi sont-ils craints de toutes parts, et partout on les comble de cadeaux et d'attentions. Leurs sorciers se nomment *cajonchis* et ils n'arrivent à cet emploi recherché qu'après s'être soumis à un certain nombre d'épreuves pénibles, consistant le plus souvent en une retraite plus ou moins prolongée dans les parties les plus sombres de la forêt, livrés aux jeûnes et évoquant le terrible *Saminchi*, le dieu du mal ; *Huaycali*, le dieu du bien, n'a pas besoin d'être prié puisqu'on ne le craint pas. Après leurs épreuves, les *cajonchis* sortent de la forêt, réduits à l'état de squelette, ils reçoivent les hommages de tous et peuvent s'adonner à la médecine qui consiste pour eux à se livrer à d'extravagantes cérémonies. Ces sorciers n'oublient pas de se faire bien payer.

Si les Piros ont quelques qualités, celles-ci sont contrebalancées par trois graves défauts : ils sont tout d'abord très paresseux ; extrêmement inconstants et versatiles, ne se fixant nulle part d'une manière stable, c'est pourquoi leurs défrichements et leurs cases sont faits très à la légère ; enfin, sauf quelques exceptions, ils ne se montrent pas très sérieux en affaires, d'assez mauvaise foi et aimant tricher et frauder toutes les fois qu'il leur est possible. On observe chez ces Indiens une affection curieuse de la peau, le « overo » qui se manifeste par des taches verdâtres et blanches sur tout le corps ; ils emploient les décoctions de tabac comme moyen curatif.

XV. — On trouve des groupes d'Indiens *Sipibos* et

*Conibos* depuis l'embouchure du Marañon jusqu'à l'Urubamba et sur plusieurs affluents de l'Ucayali. Ces deux tribus ont des coutumes et un idiome identiques, si bien qu'on les considère comme formant une seule nation indienne. Ces Indiens sont de taille moyenne, généralement robustes et de teint plus foncé que les Piros. Hommes et femmes sont ordinairement laids, laideur encore augmentée par la coutume barbare d'aplatir la tête des nouveau-nés entre deux planchettes : l'une placée sur le front et l'autre derrière. Suivant eux, cette coutume aurait pour but de leur durcir la boîte crânienne de façon à résister aux terribles coups de *macana*, sorte de massue ou matraque en bois de *chonta* dont ils se servent dans leurs querelles ou leurs combats.

Conibos et Sipibos sont de caractère circonspect, très attachés à leurs usages traditionnels ; ils sont surtout vains et orgueilleux, se croyant les plus industrieux et les plus vaillants des habitants de l'Ucayali. Leurs plantations sont en réalité bien cultivées et ils possèdent toujours plus que le nécessaire à leur subsistance. Leurs cases sont grandes avec des toits très élevés et d'une grande solidité, quelques-unes ont jusqu'à 25 mètres de long sur 15 de large, ces habitations sont très propres et donnent asile à trois ou quatre familles chacune. Ces grandes cases sont toujours isolées, il est très rare de les rencontrer en groupe. Auprès de chaque habitation, il y a de petites huttes destinées à recevoir toute la batterie de cuisine, vases et plats en terre cuite, de la fabrication exclusive des femmes.

Les armes des Sipibos et des Conibos sont les mêmes que celles de tous les Indiens de l'Amazonie, arcs et flèches, macana, mais celle qu'ils préfèrent et emploient le plus fréquemment, est la sarbacane ou *pucuna*, arme

très efficace dans les forêts, pour la chasse des oiseaux et des singes. Quoique bons rameurs, ces indigènes ne valent pas les Piros pour la conduite des embarcations, ils n'ont pas la même hardiesse que ces derniers dans les mauvais passages.

Le vêtement des Conibos et Sipibos est le même que celui de tous les Indiens du Pérou amazonien, ils sont uniformément recouverts de la *cushma*, large chemise sans manches, de toile grossière, de la fabrication de leurs femmes, teinte en rouge sombre, parfois presque noire, qui leur arrive jusqu'aux mollets, cette chemise possède une ouverture de la poitrine à l'épaule pour laisser passer la tête ; ceux qui ont quelques relations avec les civilisés, portent avec orgueil quelques mauvais pantalons, chemises ou chapeaux. Les femmes portent la *pampanilla* ou pagne couvrant les reins et les cuisses, avec en plus une sorte de caraco couvrant la partie supérieure du corps que le plus souvent elles préfèrent laisser à découvert. Le corps de ces Indiens est si maltraité par les moustiques (Ucayali), que la peau en est devenue rugueuse, ressemblant plus à l'écorce d'un arbre qu'à une peau humaine.

Lorsque les Indiens abandonnent leur vêtement national pour se parer des vieilles défroques des civilisés, ils prennent un aspect souvent comique.

Les missions franciscaines, qui furent autrefois très actives dans ces régions, et qui continuent aujourd'hui sur une petite échelle leur œuvre de propagande, n'ont pas eu grand succès auprès des Sipibos. Cependant leur contact n'a pas été sans influer un peu sur le caractère de quelques familles, qui peuvent être considérées sinon comme tout à fait soumises, du moins comme *mansas*, c'est-à-dire non hostiles (littéralement : douces).

Des Sipibos ont gardé certaines pratiques chrétiennes, auxquelles d'ailleurs ils n'attachent pas grande signification, et une connaissance tout aussi rudimentaire de la langue espagnole. Ces Sipibos sont connus des colons, et ils portent des prénoms de civilisés : Santiago (Jacques), Genaro (Janvier), Catalina (Catherine), etc. Dans tous les autres cas, Sipibos et Conibos donnent à leurs fils, dans leur dialecte, le nom d'un animal quelconque.

Ces Indiens ne célèbrent que très peu de cérémonies. L'enterrement d'un Sipibo décédé après maladie a lieu sans appareil spécial. Cependant une cérémonie se déroule sous forme de banquets de funérailles, à chaque retour d'une expédition, lorsqu'il y a eu des morts tués à l'ennemi. Ce banquet est destiné a apaiser les âmes des morts, qui sans cela viendraient harceler les vivants.

Pour procéder à cette cérémonie à laquelle ils s'efforcent de donner une solennité extraordinaire, on commence une semaine à l'avance à préparer avec du manioc une grande quantité de *masato* (1). Les hommes se dispersent afin de réunir le plus de gibier et de poisson possible. Les invités une fois réunis, commence une série de beuveries et de repas orgiaques qui ne prennent fin qu'avec les provisions.

Pendant les beuveries, des querelles s'élèvent parmi les hommes, des combats singuliers à coups de macana s'ensuivent ; c'est l'occasion d'éprouver la résistance des crânes aplatis. Lorsque les vivres et le masato sont épuisés, tout le monde se disperse.

XVI. — Pendant les mois de juillet, août et septembre, les Conibos et les Sipibos partent en expédition ou *corre-*

(1) Boisson fermentée, sorte de chicha, faite avec du maïs ou du manioc pilé.

*rias*; personne ne reste dans les cases, tout le monde s'embarque dans les canots, non seulement les membres d'une même famille, mais aussi les chiens et les autres animaux domestiques s'il y en a. Ils se dirigent généralement vers le Haut-Ucayali et ensuite vers l'Urubamba et le Tambo, remontant les rivières navigables qu'ils rencontrent. Partout sur leur passage, ils se livrent à une revue sérieuse de tous les groupes de cases habitées. Ils s'emparent de tous les vivres et du caoutchouc qui peuvent s'y trouver, et surtout ils enlèvent les femmes et les enfants. Comme le plus souvent ils sont en grand nombre, ils rencontrent peu de résistance ; mais parfois aussi, il s'engage des combats acharnés d'où ils sortent quelquefois vaincus. Ce sont les Indiens Amahuacas qui ont le plus souvent à souffrir de ces *correrias* qui, il faut le dire, sont souvent conseillées et organisées par des *industriels* peu scrupuleux qui, contre quelques menus objets, prennent livraison du caoutchouc razzié s'il y en a. De retour aux habitations, les Conibos vendent leurs prisonniers, à moins qu'ils ne préfèrent les garder pour leur propre service. Plus de cent canots conibos partent chaque année pour se livrer à ces correrias.

Une autre coutume barbare, l'infanticide, décime les tribus. Quand ces Indiens, pour une raison quelconque, ont mis à mort un de leurs nouveau-nés, tous les autres enfants qui par la suite naissent de la même femme, sont aussi sacrifiés. Si la victime est le premier-né, tous mourront, mais si c'est le deuxième ou troisième les premiers sont épargnés. Le procédé employé pour les nouveau-nés consiste à les enterrer vivants. Malgré ces coutumes barbares, les Sipibos et les Conibos sont bien vus des traitants et considérés comme très sérieux et honnêtes en affaires.

Les *Amahuacas* ou *Hipetineris* sont une autre tribu voisine des précédentes ; ils occupent une grande étendue de territoire inclus dans sa longueur, entre les rios Pacria, tributaire de l'Urubamba, et le Tamaya, qui se jette dans le bas Ucayali ; et dans sa largeur depuis la vallée de l'Ucayali jusqu'aux fleuves Purus et Yurua. Ils habitent les deux versants d'une longue chaîne de collines qui sépare les deux bassins et de préférence les rives des rivières latérales. Les Indiens de cette tribu, qui vivent encore à l'état sauvage pour une grande partie, sont considérés comme dociles et faciles à accoutumer au travail.

Les Amahuacas, qui habitent près de l'Ucayali, se prêtent sans difficulté à servir de rameurs aux voyageurs de cette région, ainsi qu'à l'exploitation du caoutchouc, contre lequel ils obtiennent des vêtements qu'ils ne tissent pas eux-mêmes ; ceux qui habitent les régions éloignées vont complètement nus. Cette tribu, qui par son caractère soumis pourrait rendre des services dans les exploitations et qui par le nombre est presque égale à celle des Campas, est malheureusement la victime désignée pour les correrias des Piros, Cashibos, Sipibos, Conibos et d'autres encore qui causent chez elle de grands ravages.

XVII. — Les Indiens *Amueshes* habitent la région du Palcazu, de l'Ené et du Pérené, etc. Ils sont de petite taille, de sorte qu'un grand nombre paraissent être des enfants avec des visages de vieillards ; ils vieillissent vite et ne vivent pas vieux, les hommes de cinquante ans sont rares parmi eux. Il se trouve toutefois parmi eux de forts beaux types à la physionomie expressive, particulièrement chez les jeunes gens. Ils ont, comme la race mongole, quelque chose d'oblique dans la ligne des yeux assez petits, les pommettes proéminentes et le nez camus. Leur teint est à peine bronzé, la chevelure noire et longue ; généralement

ils ont la mandibule inférieure très développée, ce qui donne à leur physionomie une apparence bestiale. Les enfants sont très intelligents et précoces, mais leur développement intellectuel s'arrête vers quatorze ou quinze ans. Leur vêtement se compose de la *cushma* que nous avons déjà décrite. Ils portent aussi aux poignets des bracelets d'un tissu de fil ; leur ornement préféré est une bande formée de rangées de graines généralement blanches et noires, rarement rouges, formant un dessin régulier alternant avec les couleurs, auxquelles ils ajoutent des ailes d'oiseaux, des queues de singes, des têtes d'oiseaux desséchées, des petits oiseaux, etc., etc. Leur ornement caractéristique est le *nadzeri*, couronne de fibres de palmier formant une monture blanche de cinq à six centimètres de hauteur. Dans la partie occipitale, trois plumes de couleur voyante sont disposées symétriquement : celle du centre, la plus grande, reste droite, les deux autres, placées obliquement, forment comme une fleur de lys.

Les armes des Amueshes sont les mêmes que celles des autres Indiens déjà décrits ; cependant, il ne semble pas que leurs flèches soient empoisonnées. Ces indigènes ont un amour effréné pour les armes à feu, quoiqu'ils les accusent, non sans raison, d'effrayer le gibier par leur bruit. Beaucoup possèdent un fusil. Pour en obtenir un de n'importe quel modèle pour primitif qu'il soit, de la poudre et des munitions, ils sont capables de tout, même de faire un travail continu. Comme tous les indigènes de la Montaña, les Amueshes vivent de chasse et de pèche ; ils pêchent le poisson et l'empoisonnent aussi avec le « barbasco », racine qu'ils pilent et jettent à l'eau. Leur façon de chasser consiste à suivre les traces de l'animal et à tirer de très près lorsqu'ils s'en sont approchés sans le moindre bruit, et en imitant ses cris. Leur habileté à l'arc est grande.

Les femmes paraissent précocement vieilles, elles sont d'excellentes mères. Leur *cushma*, semblable à celle des hommes, est ouverte d'une épaule à l'autre pour pouvoir donner le sein à leurs enfants. Elles portent aussi une bande en fibres de palmier, des bracelets de coton tissés sur le bras même, des colliers de graines et de dents de singe. Les plumes et oiseaux de couleur voyante jouent un grand rôle dans leur toilette. Elles laissent leurs cheveux flotter au vent comme les hommes, devant ils sont coupés sur le front. Elles se tracent des lignes noires, depuis le menton jusqu'à la racine du nez et arrivant jusqu'aux oreilles ; ces raies sont coupées par d'autres verticales formant comme des moustaches de chat ou d'autres figures symétriques.

Les Amueshes sont tout aussi superstitieux que leurs frères de la Montaña. Quand la maladie atteint une famille, ils l'attribuent aux maléfices d'une jeune fille du voisinage qui, après une épreuve semblable à celle du marc de café ou du poison, est étranglée sans pitié avec une liane. Les parents de la victime, convaincus de la culpabilité de leur progéniture, ne font rien pour la défendre ou la venger. L'arrivée d'un voyageur coïncidant avec une maladie plus ou moins subite ou la mort d'un des leurs, peut mettre l'étranger isolé dans une situation délicate.

Ces indigènes, comme aussi d'autres tribus primitives, semblent avoir pris des Incas le culte du soleil en l'honneur duquel ils semblent célébrer chaque année une fête dans le Gran Pajonal. Ils croient aussi dans un esprit du mal, Camagari, avec lequel, suivant eux, les femmes auraient des facilités spéciales de communication. Ils sont de caractère relativement soumis, hospitalier même. En échange des objets qu'excite leur envie on peut beaucoup obtenir de ces êtres primitifs, jusqu'à un travail prolongé,

cependant contraire à leur nature indolente. En revanche ils sont peut-être, non sans raison, réfractaires à la civilisation. On ne peut en aucun cas les considérer comme définitivement acquis à une bonne influence ; ils vivent au contact des colons sans prendre rien de leurs coutumes et sur un pied d'hostilité déguisée et latente.

Il existe encore diverses autres tribus, mais il ne paraît pas utile d'en faire une plus longue description, car il ne fait aucun doute que malgré des noms différents, tous ces groupements n'ont pas de caractères spéciaux. Leurs guerres ayant surtout pour but de se procurer des femmes, toutes ces tribus se mélangent entre elles, et on retrouve partout presque les mêmes mœurs et les mêmes usages...

XVIII. — Malgré les difficultés que nous avons signalées et les communications encore difficiles, des établissements et des exploitations d'importance diverse se fondent chaque jour un peu partout dans la Montaña, chacun cherchant à prendre position en prévision sans doute d'accaparements futurs. Peut-être des capitalistes français voudraient-ils suivre cet exemple!... C'est dans cette espérance que nous avons cru bien faire en parlant un peu longuement de quelques tribus indiennes, que leur caractère et leurs aptitudes rendent susceptibles d'être utilement employées sous certaines conditions.

Quelques-uns l'ont tenté avec succès! Pourquoi d'autres mieux armés encore ne pourraient-ils pas les imiter? En réalité, un grand nombre d'Indiens ne sont hostiles à la civilisation, que parce que dans le passé où le présent, ils furent plus ou moins les victimes d'abus et d'exactions de la part de soi-disant *civilisés*.

Nous avons la conviction absolue que partout où il existe des groupements importants, les Indiens pourraient rendre de grands services dans les exploitations si toute-

fois ils étaient équitablement et convenablement traités. Certes, il faudra laisser à ces amoureux de liberté une certaine latitude et ne pas trop exiger, mais tels qu'ils sont, ces primitifs, avec leurs qualités et leurs défauts, peuvent fournir sous une direction habile une main-d'œuvre utile et bon marché, quoique intermittente.

# CHAPITRE XV

I. Les mines du Pérou. — II. Arrêt dans la production, légère recrudescence d'activité. — III. Sociétés nouvelles. — IV. Mines enregistrées. — V. Gisements d'argent. — VI. Les mines du Cerro de Pasco. — VII. Amalgamation primitive. — VIII. Minerais de cuivre. La « Cerro de Pasco Mining Comp. » — IX. Production moyenne du métal argent. — X. Région cuprifère, districts producteurs. — XI. L'or au Pérou. — XII. Gisements quartzeux et alluvionnaires. — XIII. Pépites invraisemblables. — XIV. Les *lavaderos.* — XV. Lavage à la batée, au sluice. — XVI. Laveurs d'or. — XVII. Mines de mercure. — XVIII. Mines de houille, production, prix, consommation. — XIX. Dépôts salins. — XX. Pétrole, borax, guano, etc. — XXI. Comment on obtient une concession minière.

I. — Le mot de Pérou a de tout temps évoqué dans l'esprit de la masse une idée de richesse fabuleuse, la vision d'un paysage splendide et de villes couvertes d'or ; de là le vieil adage : « Riche comme le Pérou. » Si la dernière est une illusion qu'on ne peut conserver à l'aspect des territoires desséchés de la Costa et des paysages sauvages empreints d'une morne désolation de la Sierra, le Pérou est bien quand même le pays du monde où le sol recèle les mines les plus nombreuses, les plus riches et les plus variées de métaux précieux, or, argent, mercure, cuivre, étain, fer, plomb, aluminium, antimoine, manganèse, magnésium, etc., toutes sortes de métaux et métalloïdes ; le

platine y aurait été découvert récemment (1). Cependant, des milliers de ces mines restent inconnues, inexploitées ou abandonnées, faute de ressources suffisantes et de moyens de transport et de communication, si bien que toute cette richesse minière contribue pour bien peu à alimenter le budget de l'État et que le Pérou ne joue qu'un rôle insignifiant parmi les nations productrices de minéraux.

II. — Lorsqu'on sait que pendant l'époque de domination espagnole jusqu'à 1803, plus de dix milliards de francs de minerais d'or et d'argent furent extraits du sol péruvien et qu'à cette époque près de deux cents mines de ces métaux fonctionnaient encore, on a de la peine à s'expliquer la décadence ou plutôt l'état de stagnation actuel de l'industrie minière au Pérou.

Cet arrêt dans la production est surtout dû, en outre des motifs déjà énoncés, au défaut de connaissances géologiques du territoire, à l'empirisme qui préside aux exploitations et aux procédés routiniers employés dans la fonte et l'amalgamation des métaux. Sauf quelques mines appartenant à de fortes sociétés, toutes les autres ne sont exploitées qu'à la surface et suivant la richesse métallique des minerais. Le travail s'opère sans méthode, sans plan ni étude préparatoire des filons ou couches ; aussitôt que les galeries commencent à être inondées et que l'eau ne peut être épuisée à l'aide de *seaux*, l'usage de la pompe étant peu répandu, la mine est abandonnée. L'arrêt des travaux dans d'autres exploitations telles que celles de Cerro de

(1) Sans être aussi nombreuses qu'en Colombie, on rencontre aussi au Pérou des mines d'emeraudes, surtout dans le département d'Arequipa, où elles sont l'objet d'un commerce important. On trouve aussi, dans diverses provinces, une pierre assez curieuse nommée *piedra de gallinazo* ou pierre de vautour (urubu). C'est une sorte de vitrification volcaniqué qui sert comme parure de deuil.

Pasco, de Huancavelica, etc., occasionna aussi l'envahissement des galeries par les eaux, et il faut aujourd'hui des capitaux considérables pour les dessécher.

Le nombre de mines abandonnées par suite d'inondation et manque de moyens de transport, est incalculable. Les habitants de certaines régions minières exploitent çà et là des affleurements dont le minerai est extrêmement riche, ils les dédaignent aussitôt qu'il faut creuser une galerie.

Les méthodes d'extraction sont des plus primitives, absolument identiques à celles usitées il y a des siècles; on travaille presque sans machines, et dans la généralité des cas on ignore ou on n'emploie pas les procédés d'amalgames plus ou moins nouveaux inventés par la chimie moderne. Pour faire fondre les minerais, les habitants emploient des creusets primitifs, et telle est la richesse de ces minerais qu'ils n'emploient comme combustible que la *yareta*, plante résineuse croissant dans les lieux élevés, la *ccapo*, une sorte de ronce, un arbuste résineux, le *tala*, la *taquia* dont nous avons déjà parlé, et le *champa*, mélange de terre, de taquia et de brindilles de bois.

Qu'elles soient abandonnées par l'envahissement des eaux, ou par suite du déplacement des populations, toutes ces mines sont des richesses qui dorment en attendant le jour où sera achevé le réseau des chemins de fer qui transformera l'industrie minière. Déjà, d'après les dernières statistiques, on note une certaine activité dans les centres miniers dont l'exploitation s'était ralentie ces dernières années parce que l'appauvrissement des couches supérieures exigeait que l'on creusât des galeries plus profondes. L'achèvement du chemin de fer au Cerro de Pasco et la continuation des travaux d'autres embranchements

20

destinés à desservir des régions riches en gisements de toute nature, a occasionné, à l'heure où nous écrivons, une certaine fièvre minière qui se révèle par différentes combinaisons financières opérées par nombre de capitalistes américains et anglais, et la formation de diverses compagnies qui se sont constituées avec un capital total de 1.252.000 livres, dans le but d'exploiter des gisements miniers.

III. — On cite la *The Peruvian mining, Smelting and refining Cy*, fondée au capital de 1 million de livres. Le *The exploration syndicate*, fondé au capital de 120.000 livres. La *The Humbolds Golds placers Cy*, avec 20.000 livres. La *The American Vanadium Cy*, avec 12.000 livres, et la société française dite *Société des mines de Tuco Cheyna*, formée au capital de 100.000 livres. Nos capitalistes se montreraient-ils aussi entreprenants que les Américains, les Anglais et les Allemands ? (1)

IV. — D'après un tableau officiel, il y aurait au Pérou, enregistrées légalement : 1.300 mines d'or; 2.400 mines d'argent ; 1.022 mines de cuivre argentifère ; 355 mines de plomb cuprifère ; 360 mines de cuivre ; 85 mines de cinabre ; 45 mines de fer ; 12 mines d'antimoine ; 200 mines de soufre ; 700 mines de houille ; 350 puits de pétrole ; 45 mines de sel, etc., etc. Enfin, au commencement de 1907, le total des gisements miniers dénoncés s'élevait à 9.500. Nous n'avons pas encore les chiffres pour 1907, mais il est certain que ce total a considérablement augmenté. Il ne faut pas perdre de vue que ce ne sont là que des chiffres et que, même exacts, ce qui n'a rien d'extraordinaire, il y a à peine le tiers de ces gisements qui soient exploités et qui paient à l'État l'impôt semestriel de 15 *soles*, faute

(1) D'autres compagnies, dont nous n'avons pas encore les noms, viennent de se constituer tout récemment.

duquel on perd tout droit de propriété sur les mines qu'on a découvertes.

Il faut aussi ajouter un détail qui a sa valeur, c'est que nombre de mines sont connues, mais qu'on ne les fait pas enregistrer pour n'avoir pas à payer d'impôt quand on ne veut pas les exploiter faute de capitaux. En outre, un grand nombre d'habitants exploitent des gisements et tirent parti des minerais, sans faire de déclaration et sans prendre légalement possession des mines; ils extraient des métaux où ils veulent et comme ils peuvent, sans que personne cherche à les empêcher. C'est ainsi que dans la riche région de *Huaillay*, district de la province de Cerro de Pasco, cette situation commence à se modifier, car devant l'importance prise par la région, nombre d'étrangers ont dénoncé des mines et commencent à les exploiter; les Péruviens de cette contrée devront les imiter s'ils ne veulent pas perdre le bénéfice de leurs découvertes.

V. — De tous les métaux, c'est l'argent qui semble distribué avec une véritable profusion au Pérou. On le trouve dans la *Costa*, associé au plomb, à l'antimoine, au cuivre; dans la Sierra, où les gisements sont tellement riches qu'on le trouve presque à l'état natif, dans les importants centres miniers de *Hualgayoc*, *Recuay*, *Cajatambo*, *Yauli*, *Castrovirreyna*, *Huancavelica*, *Puno*, *Caylloma* et l'étonnant autant que merveilleux Cerro de Pasco, qui présente une véritable masse métallique d'une richesse prodigieuse. En outre du Cerro de Pasco proprement dit, toute la région, jusqu'à 10 kilomètres à l'entour de sa base, recèle des mines de cuivre, d'argent, de charbon, d'or même, qui fait de ce centre la région la plus colossalement riche du globe.

VI. — Depuis 1630, année où fut découvert le Cerro

de Pasco, jusqu'en 1803, époque où l'exploitation commença à péricliter, on a extrait de cette montagne l'énorme quantité de 50.000 tonnes d'argent, et les filons sont a peine entamés. Pour donner une idée de la richesse prodigieuse de ces gisements, nous citerons les exemples suivants : en 1758, au Cerro de Pasco, on trouva un morceau d'argent natif de 160 kilos, aussi pur que s'il avait été fondu. Pendant le même siècle, on trouvait dans une mine de la même région une masse métallique d'un seul bloc, pesant 368 kilos. Une mine de la province de Carabaya donnait, dans les premiers temps de son exploitation, 1.125 kilos d'argent par chaque 2.500 kilos de minerai brut. Il n'y a là aucune exagération et on pourrait citer des exemples à l'infini.

A l'heure actuelle, on cite comme le filon le plus riche du monde celui de *Carahuacra*, dans le centre minier de Yauli de la province de Tarma : ce filon, reconnu superficiellement sur une étendue de 5 kilomètres, atteindrait une épaisseur de 30 mètres.

Depuis plus d'un demi-siècle, les mines de Cerro de Pasco ne sont exploitées que superficiellement, en raison de l'énorme quantité d'eau qui envahit les galeries. Pour faciliter l'écoulement de ces eaux, on a eu l'idée de construire un *desaguadero*, sorte de canal par où pourrait se déverser l'eau qui s'accumule dans les galeries des principales mines. Ces travaux sont aujourd'hui facilités par le chemin de fer qui apporte tout le matériel nécessaire à peu de distance des mines.

VII. — Deux mille puits s'ouvrent pour ainsi dire dans la ville même de Cerro de Pasco, et malgré ses galeries inondées on extrait encore, des minerais autrefois dédaignés comme pas assez riches, 35.000 kilos d'argent par an, et ces minerais ne produisent pas la vingtième partie

de ce qu'ils devraient produire, en raison de la manière dont on les prépare pour l'amalgamation. La méthode presque uniquement employée est celle du *patio*.

Aussitôt après son extraction, le minerai est amené dans des moulins où il est broyé par des meules mues par des roues hydrauliques. Une fois broyé, le minerai est transporté dans une sorte de cour pavée nommée *patio* ou *buitron*, où il est essayé pour en apprécier le rendement. Ceci fait, il est étendu sur le sol et on y ajoute une certaine quantité de sel, suivant sa richesse, de la terre et du mercure ; après cela commence l'opération dite *del hormigueiro* (fourmillement). L'opération consiste à lancer un certain nombre de chevaux qui pétrissent le minerai avec leurs sabots ; après on ajoute du mercure s'il est nécessaire, et l'amalgame se fait de la même manière en le mélangeant avec de la chaux, de la boue, etc., pour modifier son état.

Ce travail d'amalgame est des plus pénibles pour les pauvres chevaux (1) ; il dure trois ou quatre jours, après lesquels le mélange étant complet, on le laisse reposer pendant deux mois. Au bout de ce temps, on met cette pâte dans une sorte d'entonnoir, dont le fond est formé par des tamis de crin. L'eau terreuse s'égoutte peu à peu, la *pella*, c'est ainsi que l'on nomme l'amalgame, reste à sec sur les crins, d'où il est transporté dans des creusets d'argile munis d'un tube de fer ou d'un simple canon de fusil dont le bout plonge dans un vase plein d'eau. On chauffe, le mercure s'évapore par le canon, et l'argent pur reste au fond des creusets.

(1) La nourriture d'un âne, d'un cheval ou d'un mulet revient encore aujourd'hui à 1 fr. 50 par jour. Le salaire d'un ouvrier indien est de 6 francs par jour. Après dix à douze jours de travail, les chevaux sont tellement épuisés qu'il leur faut deux mois de repos pour se remettre de leurs fatigues.

Malgré la main-d'œuvre importante et la déperdition excessive de mercure, des fortunes considérables s'edifièrent rien qu'en traitant le minerai par ces procédés primitifs. L'exploitation des résidus et des minerais abandonnés cessa d'être productive vers 1897, époque à laquelle le gouvernement péruvien ferma la « Monnaie » de Lima. La frappe de monnaie qui donnait à l'argent une valeur factice ayant été interdite, le métal blanc dut être vendu comme marchandise ; mais les prix étaient si bas qu'ils ne suffisaient pas à couvrir les frais d'exploitation; les *haciendas de beneficios* durent interrompre leurs travaux.

VIII. — C'est à ce moment, critique pour l'industrie minière du Cerro de Pasco, que l'on se rendit compte de l'importance des dépôts de minerai de cuivre contenus dans la plupart des mines d'argent. Des fonderies furent installées, et grâce à la découverte de gisements de houille, le prix du combustible, dont le taux élevé avait toujours été la pierre d'achoppement pour les extractions de minerai, baissa d'une façon sensible, et bientôt tous les mineurs se jetèrent sur ce nouveau champ d'exploitation. Des sociétés à gros capitaux se constituèrent en peu de temps. Parmi celles-ci on cite les mines de la *Esperanza*, *del Carmen*, *El Triunfo*, la *Victoria*, la *Reductora*, *Santa Inez et Morococha;* ces deux dernières mines viennent d'être cédées à la Cerro de Pasco Mining Company qui les a payées trois millions comptants. Cette opération indique quel pourrait être l'essor économique de cette région, si elle était exploitée d'une façon méthodique, avec toutes les facilités que procurent les progrès de la mécanique moderne.

La majeure partie des mines ayant été achetée par la Cerro de Pasco Mining Company, l'exploitation du fameux

centre minier par les particuliers diminua considérablement. Les mines *Etna* et *Vesubio* sont aujourd'hui paralysées ; par contre, *El Rayo*, *San Jacinto*, *San Miguel* fonctionnent toujours avec une grande activité, quoique n'employant en aucune façon la force mécanique. Les procédés routiniers sont toujours en vigueur, et on ne tient aucun compte de la composition du minerai ni de la richesse de celui-ci en cuivre.

Les métaux dont la teneur dépassait 30 pour 100 de cuivre étaient expédiés en Europe ou dans les ateliers de fonderie de Yauli et de Casapalca ; ceux qui, possédant une teneur moindre, ne pouvaient supporter la dépense d'un fret élevé, étaient laissés en chantier. L'arrivée du chemin de fer favorisa l'édification d'ateliers de fonderie munis de fours à réverbères. Ces fours fonctionnent actuellement et peuvent traiter des minerais dont la teneur n'est que de 25 pour 100 ou 20 pour 100 et même de 15 pour 100. Nous arrêterons là ces détails, car il faudrait un volume spécial rien que pour énumérer toutes les mines du Cerro de Pasco.

IX. — La production moyenne du Pérou, en métal argent, s'est élevée pendant les années 1909, 1910 et 1911 à 180.000 kilos par an en chiffres ronds. Les districts producteurs se répartissent comme suit : département d'Ancash (Huari, Huaylas, Pallasca et Recuay), 16.000 kilos ; département d'Arequipa (Caylloma), 13.000 kilos ; département de Cajamarca (Cajabamba et Hualgayoc), 12.000 kilos ; département de Huancavelica (Angaraes, Castrovirreyna, Huancavelica), 4.000 kilos ; département de Huanuco (Huallanca), 5.000 kilos ; département de Junin (Cerro de Pasco, Yauli), 72.000 kilos ; département de Lima (Huarochiri), 38.000 kilos. Depuis 1910, on note une augmentation constante dans les exportations de mi-

néraux sous forme de mattes, lingots, minerais et sulfures, expédiés en Angleterre et en Allemagne.

X. — La région cuprifère du Pérou est tout aussi étendue que celle de l'argent ; elle part de la côte pour s'interner peu à peu dans l'intérieur jusque dans la région des forêts. On trouve le cuivre parfois à l'état natif, d'autres fois combiné avec des sulfures complexes, comme il arrive dans les gisements d'une importance extraordinaire du Cerro de Pasco et du district de Yauli, dont la teneur est de 10 à 40 pour 100 de cuivre pur.

Ce sont les Américains qui se sont assuré l'exploitation de ces fameuses mines de cuivre de Cerro de Pasco que les ingénieurs les plus compétents estiment renfermer plus de 25 millions de tonnes de minerai de cuivre, outre une quantité considérable d'argent. Cette entreprenante compagnie américaine, qui est aussi connue sous le nom de syndicat Haginson-Vanderbilt, a payé 17 millions de francs ces mines qu'elle a achetées comptant.

C'est à cette société que le Pérou doit de voir le Cerro de Pasco relié à la Oroya par un chemin de fer de 130 kilomètres; la gare a été édifiée au milieu de la Pampa de la Esperanza, au centre de plusieurs ateliers de fonderie et à proximité des puits d'extraction. Ces installations devront pouvoir traiter 1.000 tonnes de minerai par jour. Les dépenses s'élèvent déjà à une cinquantaine de millions. Toutes les mines de la société américaine se trouvent situées à une altitude de plus de 4.000 mètres ; pour l'instant la production s'élève à 40 tonnes de cuivre pur par jour.

Tout près d'Ica il existe des gisements de cuivre d'une grande richesse, desquels on a déjà extrait 7.000 tonnes de cuivre fin, avec un minerai qui rendrait 25 pour 100 de métal. L'exploitation de ces mines était beaucoup ralentie

à la suite de la baisse du prix du cuivre ; à l'heure actuelle, en raison de la hausse de ce métal, plusieurs mines se sont ouvertes à nouveau, mais le travail n'y a pas encore repris l'activité antérieure, et la production est encore insignifiante.

Les principaux districts producteurs de cuivre sont : dans le département d'Ancash : Huaylas, minerai de cuivre argentifère d'une teneur de 26,10 pour 100 de cuivre ; Recuay, minerai de cuivre argentifère d'une teneur de 11,32 pour 100 de cuivre et sulfure d'argent cuprifère d'une teneur de 26,79 pour 100 de cuivre. Dans le département du Junin : Cerro de Pasco, mattes argentifères d'une teneur en cuivre de 51,33 pour 100 ; minerai de cuivre argentifère d'une teneur en cuivre de 27,09 pour 100 ; minerai de cuivre d'une teneur de 15,96 pour 100 ; Yauli : mattes argentifères d'une teneur en cuivre de 25 pour 100 ! minerai de cuivre argentifère d'une teneur en cuivre de 18,31 pour 100. Dans le département de Lima : Huarochiri, mattes argentifères d'une teneur en cuivre de 40,97 pour 100 ; sulfure d'argent cuprifère d'une teneur en cuivre de 3,52 pour 100 ; minerai d'argent cuprifère d'une teneur en cuivre de 3,17 pour 100. On rencontre également des exploitations de cuivre dans les départements d'Arequipa, de Cajamarca, de Huanuco, de Huancavelica.

La valeur des exportations de métaux péruviens a passé de 1.663.424 livres sterling en 1909, à 19.922.550 livres en 1910. La « Cerro de Pasco Mining Cy » est la compagnie qui exporte le plus de minerais sur New-York.

XI. — Quoique les mines d'argent y semblent plus abondantes, le Pérou est la terre classique de l'or. Au temps des Incas, le précieux métal était consacré à orner les temples ; leurs statues ainsi que les trônes de certains

Incas étaient d'or massif. L'or existait en telle abondance que Atahualpa, fait prisonnier par Pizarre, payait en quelques heures une rançon que l'on a évaluée à plus de 30 millions ; les écrits du temps affirment que nombre de ses envoyés, qui revenaient avec une quantité d'or que l'on dit supérieure, auraient jeté ce trésor dans les rivières à l'annonce de l'exécution de leur Inca par le féroce conquistador. En outre un grand nombre de *huacas*, ou tombes indigènes, renfermaient des objets d'or en plus ou moins grand nombre, et dans certains tombeaux, même, on a découvert des trésors immenses.

C'est un fait que l'or existe un peu partout au Pérou ; mais de même que l'argent domine dans la chaîne occidentale des Andes, l'or se rencontre en gisements d'une grande richesse dans la chaîne orientale ; ce qui fait que ces deux « Cordillères », qui occupent la plus grande partie du territoire péruvien, peuvent être considérées comme des réserves inépuisables de métaux précieux. On trouve des quartz aurifères dans toute cette partie de département située dans la chaîne orientale où prennent leur source nombre d'affluents de l'Amazone ; c'est pourquoi la plupart des rivières de la Montaña charrient des paillettes d'or.

Cependant, si les mines d'or sont nombreuses, elles sont par contre bien peu exploitées encore, car le plus grand nombre se trouvent situées dans les régions les plus froides et les plus inhospitalières des Andes. Un certain nombre de mines sont connues pour avoir été exploitées du temps des Incas, mais d'un plus grand nombre encore on a perdu le souvenir ; qu'importe d'ailleurs, puisque celles que l'on a découvertes et que l'on découvre chaque jour restent inexploitées, faute de communications, malgré la recrudescence que l'on note depuis quelque temps dans l'industrie minière.

XII. — La région aurifère embrasserait une extension de 61.000 kilomètres carrés, sillonnée par des cours d'eau grands et petits, riches en alluvions aurifères, démontrant l'existence de puissantes veines de quartz d'or.

Les gisements quartzeux se trouvent principalement dans la province de *Huamalies*, dans le district de *Poto* de la province d'Azangaro, les filons de la colline de *Camanti* dans les monts Marcapata de la province de Cuzco, dans les districts de *Catabambas*, *La Union*, *Chumbivilcas*, *Paruro*, *Quispicanchi*, *Convention*, *Pataz*, etc. Cette dernière, qui fait partie du département de Libertad, est une des provinces les plus ignorées et les plus abruptes du Pérou; les gisements aurifères y sont très abondants, tous les ruisseaux, tous les torrents sont riches en alluvions aurifères, mais en raison de la situation de cette région éloignée de toute voie de communication commode, tout doit y être apporté à dos de mule ou à dos d'homme même, ce qui fait que toutes ces richesses restent pour le moment improductives. Dans le département de Cajarmarca on trouve aussi de nombreuses veines aurifères. On parle beaucoup actuellement des gîtes miniers de la région de Colloadar qui pourraient être facilement exploités, car ils se trouvent situés à courte distance de la *Viña*, où viendra aboutir d'ici peu le chemin de fer de Pacasmayo à Cajamarca, et à 8 kilomètres de l'embranchement de Magdalena. Les riches mines de Huayllura, dans le département d'Arequipa, sont exploitées par plusieurs compagnies anglo-péruviennes.

Malgré la richesse de tous les gisements cités plus haut, aucune région aurifère ne peut être comparée à celles de *Sandia* et de *Carabaya* dans le département de Puno; cette contrée, justement appelée *San Juan del Oro* (Saint-Jean-de-l'Or), a produit du temps de la colonisation

espagnole des quantités prodigieuses d'or. Depuis, malgré le peu d'activité des mines dû au défaut de routes et aussi de bras et de capitaux, la région a toujours produit une notable quantité du précieux métal.

XIII. — L'histoire minière de cette région et de celle voisine de Cuzco, enregistre des faits de richesse minérale inouïe, presque invraisemblable. Au commencement du XVII[e] siècle un *cerro* (mont) qui s'écroule à la suite d'un tremblement de terre met à jour des « paniers d'oranges » (1) dont quelques « nuggets » (morceaux, pépites) pèsent plus de 20 kilos. Le sol est si riche, que vers 1787 les intempéries mettaient à découvert des pépites de 60 à 70 grammes. Le rendement de la mine de Carabaya, pendant la domination espagnole, peut être estimé à 2 milliards 800 millions de francs (2).

Les archives de Lima font encore mention de pépites d'un poids et d'une grosseur extraordinaires, incroyables même ; l'une, qui fut envoyée à Charles-Quint, pesait 50 kilos, elle avait la forme d'une tête de cheval et fut découverte dans la province de Cuzco. Plus tard on expédia à Philippe II un morceau d'or natif d'un poids à peu près égal, et qui affectait la forme d'une tête humaine, mais ce bloc ne parvint pas à son destinataire, le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage.

Indépendamment des mines, on trouve des alluvions très riches dans plusieurs rivières du nord de Tumbes et dans le département d'Amazonas, sur les rives de la plupart des affluents et sous-affluents de l'Amazone qui sillonnent la Montaña péruvienne, par exemple, sur

(1) Gîtes ou poches où on trouve des pépites d'or pur, plus ou moins grosses et plus ou moins nombreuses.

(2) Cette mine, nommée *Santo* Domingo, est aujourd'hui exploitée par une compagnie nord-américaine.

divers points du Tambo, de l'Urubamba, sur le Tigré, le Pastaza, le Napo, le Chinchipe ; mais les centres les plus connus pour la richesse de leurs alluvions aurifères sont les rivières et ruisseaux des régions vierges de Carabaya et de Sandia, de Pataz, de San Antonio ; sur le Haut Marañon, près du Pongo de Manseriche ; sur le Paucartambo dans la province de Cuzco, etc.

XIV. — Le lavage de l'or forme la principale industrie de certaines localités des frontières ; pendant la saison sèche, la richesse des alluvions laissées à découvert par la baisse des eaux est parfois si grande, que souvent le précieux métal y apparaît sous forme de paillettes brillantes. Les Indiens et les métis *fronterizos* récoltent ces paillettes en construisant des barrages permanents contre lesquels viennent se déposer les parcelles d'or charriées par l'eau à l'époque des crues.

Nous avons lavé avec un succès relatif les sables intermittents des plages des canaux fuégiens, particulièrement à Slogett et à Barrilito, dans les îles Lennox, Hoste et Picton, puis plus tard au Pérou les alluvions d'un petit affluent du Tumbes ; eh bien ! les lavages opérés cependant dans des conditions défectueuses sur ce dernier point nous donnèrent en deux mois des résultats identiques à ceux obtenus à la Terre de Feu dans un laps de temps double. C'est dire que le sable était beaucoup plus riche. Sur certains endroits nous avons vu des travailleurs actifs récolter de 25 à 35 grammes d'or par jour. Nous citerons encore l'entreprise d'un Allemand, Guillermo Wolf, qui, avec 32 hommes, récolta en 20 jours 29 kilos d'or pur ; il est vrai que le lavage se faisait au « sluice », mais nous devons ajouter que ces exemples ne sont pas fréquents.

On trouve l'or dans les sables ou alluvions, soit à fleur du sol, soit à une certaine profondeur, et en plus ou moins

grande quantité, un peu partout, sur les rives et dans les lits des rivières. Le sable qui renferme les précieuses particules est le plus souvent noirâtre, il est quelquefois pur, mais on y trouve des petits cailloux de couleur jaune brun clair. Tantôt ce sable est à ciel ouvert, tantôt on le trouve entre deux couches d'argile. Généralement on trouve encore des alluvions très riches jusqu'à trois mètres de profondeur.

XV. — Le lavage de l'or s'opère de différentes façons : le moyen primitif de la batée ou plat est celui qui est le plus usité sur toutes les rivières du Pérou ; après il y a le système du « sluice » ou rigole. On construit une sorte de grande boîte ou couloir en bois de faibles dimensions en largeur et en profondeur, 30 à 40 centimètres. Il est quelque peu incliné, formé de pièces ajoutées bout à bout, et l'eau coule sur toute la longueur qui est variable. A la tête de la rigole on place une sorte de double tamis, dont la partie supérieure est formée de mailles assez larges et la partie inférieure de mailles plus serrées ; on y jette à la pelle les terres à laver ; celles-ci sont entraînées par l'eau, et la majeure partie de l'or est retenue par des tringles de bois disposées de distance en distance ou par des rainures au fond desquelles on a déposé du mercure. Le travail du sluice se fait par groupe d'une dizaine d'orpailleurs environ.

La batée ou *batea* est un vaste plat ou cuvette en bois en forme de tronc de cône, très évasée, elle est de plusieurs grandeurs, 30 à 35 centimètres de diamètre au fond, et 35 à 40 à la partie supérieure avec une profondeur moyenne de 10 centimètres. Il en est de 50 à 60 centimètres de diamètre avec une profondeur de 12 centimètres.

Les métis péruviens remplacent très souvent la batée par des couis ou des moitiés de calebasses.

Quel que soit l'appareil, on le remplit à moitié de sable à laver ou à essayer, et on le plonge ensuite dans l'eau. Alors, on doit exécuter rapidement, en tenant la batée des deux mains, une série de mouvements oscillatoires, à droite et à gauche, en avant et en arrière, et quelquefois faire tourner la batée dans l'eau sur elle-même, autour de son axe vertical, tout en inclinant l'appareil à chaque tour. L'eau entraîne peu à peu toutes les matières légères, puis celles un peu plus lourdes, petits cailloux, grains de quartz, etc. Toutes les matières inutiles ne tardent pas à occuper seules la partie supérieure au fond de la batée. En inclinant doucement celle-ci, elles s'échappent avec l'eau, il ne reste bientôt plus que les matières les plus lourdes, cailloux, grains de quartz, pyrites de fer, etc., et au fond les paillettes ou la poudre d'or, parfois, mais plus rarement, des pépites.

Quand au fond de la batée il n'y a qu'une petite quantité de paillettes, d'aiguilles et de poudre d'or, on dit que la terre est *colorada*, qu'elle montre la couleur ; si la quantité est appréciable, on dit que l'alluvion *paga*, paye bien. Ce procédé des plus rudimentaires laisse échapper une grande partie de l'or, car celui-ci est parfois si ténu, si fin qu'il surnage pendant l'opération du lavage, ou bien il est à l'état si microscopique qu'il est entraîné avec les sables ; pour obvier à cet inconvénient un orpailleur à peu près équipé met du mercure au fond de son plat, le mercure dissout l'or partout où il le rencontre et le restitue ensuite par la distillation. Malgré cet avantage la majorité des laveurs d'or ne font pas usage de mercure.

Le lavage à la batée est très fatigant par suite de la position accroupie que doit occuper le laveur, et le jeu répété des muscles du bras. Il paraît qu'un bon laveur d'or *de métier*, pratiquant depuis longtemps, peut laver jus-

qu'à 125 batées ; quant à nous, malgré tous nos efforts, nous n'avons jamais lavé plus de 75 batées ; d'aucuns de nos associés, plus expérimentés, sont parvenus à 90 et 100, mais c'est là, il nous semble, un effort qui ne peut se répéter longtemps sur les bords des rivières de la Montaña péruvienne où la température est chaude et humide.

XVI. — Si nous avons parlé de l'or, ce n'est pas pour conseiller à tout le monde de partir à sa recherche, la fortune n'est que peu souvent la récompense de ceux qui abandonnent leur patrie pour courir les hasards de la vie des placers. Le métier d'orpailleur ou de laveur d'or, quelque rémunérateur qu'il puisse être en apparence, ne mène guère à la fortune dans la pratique ; nous en parlons par expérience. Tout d'abord les crues et les inondations des rivières obligent les laveurs d'or à ne faire que des saisons de quelques mois. En outre, comme il ne prend que rarement le temps de chasser et de pêcher, le laveur d'or vit de bananes, de manioc et de diverses sortes de patates ou camotes; cette nourriture étant peu réconfortante, il finit par s'étioler sous l'action d'un climat devenu plus déprimant par un travail prolongé; l'orpailleur est alors une proie facile pour la maladie.

En dépit de ces difficultés et des privations, la réputation de richesse de certaines rivières est si grande, surfaite ou non, qu'elle attire sans cesse un certain nombre d'aventuriers. Ils arrivent par petites bandes de temps à autre ; il y a même des isolés qui, à peine débarqués, courent à la rivière la plus en renom pour le moment, séjournent quelques mois sur ses rives, puis, anémiés, fatigués, malades, reviennent à la côte avec une récolte plus ou moins abondante, suivant la chance et l'activité de chaque laveur.

Les prospecteurs, les laveurs d'or de métier sont

généralement prodigues et imprévoyants ; lorsqu'ils ont en leur possession un petit trésor, ils s'empressent de venir gaspiller à la côte ou dans la ville la plus proche, généralement au jeu, en futilités et en débauches, l'or qui bien souvent leur a coûté beaucoup de peine à recueillir. Les poches vides ils rentrent dans la Montaña ou vont tenter la fortune ailleurs, pour recommencer la même vie de débauche si la réussite leur sourit ; jusqu'à ce qu'un jour, anémiés et rongés par les fièvres qu'ils auront contractées par leur mauvaise hygiène, ils laissent leurs os au bord de quelque rivière ou de quelque torrent. Tous les Européens et même les Péruviens que nous avons connus, comme prospecteurs plus ou moins occasionnels, renoncèrent à ce travail après une ou deux campagnes. Pour être avantageux, le lavage des alluvions doit être fait sur une certaine échelle, avec un matériel perfectionné et un personnel nombreux.

Nous ne conseillerons une tentative de ce genre qu'à ceux qui, possédant pour tout avoir, en plus d'une bonne constitution, une certaine force morale et une grande énergie, voudraient se procurer par ce moyen le pécule nécessaire pour essayer ensuite de l'agriculture, de l'élevage, ou se livrer au commerce ou à l'industrie dans quelques villes de la côte ou de l'intérieur. Il faut surtout éviter de se laisser prendre à la séduction de la vie des placers, la vie de la forêt, à laquelle on se laisse prendre trop souvent. Certes ! c'est une existence pénible que l'on mène tout d'abord, mais qui a un charme étrange, puisqu'au milieu des commodités de la vie des grandes villes on se prend parfois à regretter cette existence rude et pénible toujours, mais libre et sans entraves.

Cependant, mieux vaut encore être débitant, traitant ou négociant et ravitailler les placers, comme nous ne regret-

tons pas de l'avoir fait pendant notre second séjour dans les canaux fuégiens, que prospecteur ou laveur d'or, car ce dernier paiera toujours fort cher les vêtements et les vivres nécessaires à la vie ; l'avantage demeure donc à celui qui ne va dans les placers que pour vendre.

Nous le répétons, une saison de lavage d'alluvions comme celle d'un chercheur de caoutchouc, est chose pénible et ne doit être entreprise que par ceux qui se sentent l'énergie et la volonté nécessaires et qui savent bien ce qu'ils veulent et où ils vont ; il serait dangereux de se lancer dans une expédition de ce genre sans s'être au préalable rendu compte des ressources que l'on pourra se procurer sur les lieux où on se propose d'aller et de l'appui sur lequel on pourra compter...

XVII. — Les mines de mercure, cinabre ou vif argent sont très nombreuses dans les régions de Huancavelica, Chonta et Puno ; mais quoique le mercure soit d'un usage courant au Pérou où ce produit est très demandé, la plupart des gisements ne sont que peu ou pas exploités.

La plus célèbre des mines de mercure est celle de *Santa-Barbara*, située dans la province de Huancavelica. Cette mine, découverte au seizième siècle, a fourni jusque vers 1866 plus d'un million de quintaux de mercure ; elle s'enfonce sous terre jusqu'à une profondeur de près de 500 mètres, à travers des grès imprégnés de cinabre ; il y a des galeries de 800 mètres de longueur sur 5 de large et 4 de hauteur.

Cette mine, exploitée d'une façon par trop primitive, se vit peu à peu envahie par les eaux, si bien que l'exploitation en devint à peu près impossible.

En 1890, cette mine, qui était propriété de l'État, fut cédée à une société anglo-péruvienne fondée au capital de 200.000 livres. Cette société a entrepris aussitôt les



*Radeau d'Indiens Amueshes*

travaux d'épuisement nécessaires pour mettre la mine en état d'être exploitée à nouveau ; elle n'a pas encore réussi complètement, car le travail fut souvent interrompu ; mais l'exploitation, qui se fait déjà sur une certaine échelle, donne de bons bénéfices, car la compagnie trouve un débouché assuré dans la vente du mercure aux nombreux établissements miniers, où ce produit est absolument nécessaire pour le traitement des minerais d'or et d'argent.

Toutefois nous n'avons pas encore vu figurer le mercure comme produit d'exportation, malgré l'importance des gisements signalés un peu partout, et la facilité relative de son exploitation.

XVIII. — Une des principales entraves apportées à l'industrie est, avec le manque de communications, le défaut de combustible dans les principaux centres miniers; cependant les gisements de charbon de terre sont extrêmement nombreux au Pérou, et un certain nombre ont été reconnus comme de qualité excellente, même dans la majorité des cas supérieurs aux charbons du Chili. Depuis longtemps, il est vrai, des gisements houillers sont exploités dans différentes parties du territoire péruvien, mais faute de moyens de transport économiques, il revenait à 70 francs par tonne à la côte, alors que le bon charbon anglais ou australien ne s'y vend guère que 35 à 40 francs la tonne.

Les couches carbonifères embrassent une étendue considérable de territoire ; on rencontre chaque jour de nouveaux gisements sur les deux versants de la Cordillère occidentale, dans presque tous les départements de cette zone. Les anthracites et lignites de Huamachaco, Bambamarca, Trujillo, Salpo, etc., dans le département de la Libertad, sont considérés comme de qualité supérieure. Dans le département de Junin, plusieurs mines de houille situées au Cerro de Pasco et à Yauli, sont en pleine production,

et c'est là un des motifs de la recrudescence d'activité dans ces centres miniers. Le département de Cajamarca recèle aussi des gisements très importants, partout la production du combustible serait abondante et rémunératrice ; les capitaux nécessaires se trouveraient rapidement, mais ce qu'il faut avant tout, ce sont des moyens de transport.

Parmi les départements les plus favorisés par le nombre et la qualité (1) de leurs mines figure en premier lieu celui de Ancachs ; les districts de Cajatambo, Huari, Pallasca, Recuay, Huaylas, etc., reposent sur d'énormes masses de charbon.

C'est dans le but de faciliter l'exploitation et l'exportation de cette richesse naturelle que le gouvernement péruvien active de tout son pouvoir l'achèvement du chemin de fer de Chimbote à Suchiman et Huaraz. Le principal avantage de cette ligne est qu'à 100 kilomètres du port de Chimbote, à une altitude d'environ 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, elle pénètre dans la région carbonifère de la vallée du *Santa*. Les meilleurs experts du Lancashire ont prospecté ces gisements qui s'étendent sur une longueur de 65 kilomètres des deux cotés du rio Santo, et les considèrent comme inépuisables.

(1) Analyse pratiquée par le géologue américain, M. Creath, de l'anthracite de :

| *Bambamarca.* | | *Lignite de Huamachaco.* | |
|---|---|---|---|
| Eau | 1.450 | Eau | 1.596 |
| Matières volatiles | 5.633 | Matières volatiles | 3 030 |
| Charbon fixe | 83.620 | Charbon | 90.906 |
| Soufre | 0.554 | Sulfures | 0.652 |
| Cendres | 8.743 | Cendres | 3.816 |
| | 100.000 | | 100.000 |
| Gravité spécifique | 1,62 | Gravité spécifique | 1,67 |

L'analyse du charbon de Pensylvanie de la vallée de Wyoming donne : Eau 3.227, matières volatiles 4.317, charbon 83.294, soufre 0.600, cendres 8.514. Gravité spécifique, 1.59.

L'extraction du charbon dans les districts charbonniers du Cerro de Pasco, dont les principaux centres connus sont ceux de *Yanacachi*, *Millpu*, *Cuchis*, *Gollairisquisca*, *Tusi*, *Pilao*, *Jaru*, *Vilcabamba*, *Vinchuscancha*, etc., produit pour l'instant un peu plus de 55.000 tonnes annuellement. La mine de Vinchuscancha, la principale de toutes, a produit à elle seule 21.000 tonnes. La production des mines de Yauli a été de 2.000 tonnes, de Oyon 1.000 tonnes, des départements d'Ancachs, de Cajamarca, de Libertad, 5.000 tonnes, soit une production totale de 63.000 tonnes. L'importation de charbon ayant été de 105.000 tonnes, d'une valeur de 214.000 livres, la consommation a été de 159.000 tonnes.

Toute la production du Cerro de Pasco est consommée sur place. Les prix sont très variables : le charbon de Corax, dans le département d'Ancachs, se paie 8 *soles* la tonne, celui du Cerro de Pasco 10 *soles*, celui de Yauli 18 *soles*, celui de Quisuarcancha 20 *soles*, etc. On voit par ces prix que l'extraction du charbon est une industrie rémunératrice; malheureusement, dans la généralité des cas, il ne faut pas chercher à le transporter à la côte, ce qui fait que l'exploitation se trouve forcément restreinte.

D'après des nouvelles récentes, il paraîtrait que des mines de houille très importantes ont été découvertes dernièrement au Pérou, sur la côte même, à un jour de navigation du Callao, en un point nommé Paracaz. Comme dans l'état actuel de ses communications, le Pérou ne peut songer à faire descendre à la côte son charbon de l'intérieur, la découverte de Paracaz serait un événement qui changerait la situation, car la mine se trouve dans une péninsule de chaque côté de laquelle existe une baie où peuvent entrer des navires de fort tonnage. Une société au capital de 3.250.000 francs, dont la moitié est versée,

aurait été constituée pour exploiter ce gisement. La concession est de plus de 40 kilomètres carrés, et trois couches de plus d'un mètre de puissance auraient été reconnues ; le prix de revient de la houille ne dépasserait pas 10 francs la tonne.

Si l'on considère que la consommation annuelle du charbon, sur la côte occidentale sud du Pacifique, est de plus de 500.000 tonnes, que presque tout ce charbon vient d'Angleterre ou d'Australie, et que la houille de Paracaz serait de qualité égale, cette découverte pourrait avoir pour le Pérou des conséquences heureuses au point de vue économique.

XIX. — *Sel.* — Il existe au Pérou de nombreux dépôts de sel marin et de sel gemme ; les premiers se trouvent répandus sur le littoral, les seconds dans la Sierra et la Montaña.

Les plus importants parmi ces dépôts sont les suivants : Zarumilla, Quebrada Seca, Nuco, Negrito, Colon, tous situés au nord de Païta, dans le département de Piura ; Morrope, dans le département de Lambayeque ; Guañape, Guadalupito, Puerto-Perdido, la Virgen, Pozo-Blanco, Boca del Rio, etc., dans le département de la Libertad. Les départements de Junin, Huanuco, Ica, Ayacucho, Apurimac, Moquegua, Arequipa, Puno, Cuzco ; les considérables dépôts de *Mavas*, dans ce dernier département, sont particulièrement renommés.

Il existe près de Huacho, département de Lima, à 50 milles du Callao, à l'endroit nommé Sechura, un dépôt de sel qui suffirait à lui seul à approvisionner de cette substance tout le continent américain ; il occupe une partie de la Pampa de Salinas, et s'étend sur une superficie de 204 kilomètres carrés.

Ce dépôt, où le sel s'est aggloméré en quantités inépui-

sables, est dû à une infiltration particulière des eaux de mer à travers la roche poreuse qui forme le sol. On peut dire avec raison que la nature a établi là une fabrique de sel qui travaille jour et nuit, et à laquelle l'Océan fournit constamment, gratis, la matière première. Les salines de Puite (Moquegua) contiennent des sels chimiquement purs, celles de San-Blas, dans la province de Cerro de Pasco, donnent 97 p. 100 de chlorure de sodium.

Dans le département de Amazonas, il y a des dépôts salins à proximité du Rio Uramarca et sur divers autres points. Dans celui de Loreto, il y a plusieurs dépôts importants près de Tacach et de Pelluana ; sur les bords du torrentueux Huallaga et de quelques-uns de ses affluents, on trouve des collines (cerros) de sel qui attendent patiemment que des embarcations viennent les recueillir.

Le sel est, au Pérou, monopole d'État. Dans le but de racheter au plus tôt les provinces de Tacna et d'Arica, *détenues en gage* par le Chili, le gouvernement péruvien édicta en 1896 une loi par laquelle le sel destiné à l'alimentation domestique était imposé de cinq *centavos* par kilo, celui destiné à l'industrie subissant aussi un impôt de un *centavo ;* par la même loi, le gouvernement, se réservant à lui seul l'exploitation du sel, a passé la main à une compagnie nationale de perception du sel.

La consommation moyenne de cette substance est de 5.500.000 kilos pour usage domestique, et de 3.500.000 kilos pour usage industriel. La plus-value laissée par ce monopole s'élève entre 35 et 40.000 soles, et sert de garantie à un emprunt de 600.000 livres contracté à Berlin.

XX. — On ignore généralement qu'il existe au Pérou de grandes raffineries de pétrole, et que ce produit y est meilleur marché et de meilleure qualité que celui qui s'importe des États-Unis. Depuis longtemps, on connaît au

Pérou l'existence de l'asphalte et du bitume solide et liquide. La matière solide se trouve à la surface, et l'on retirait le liquide de longues fosses profondes de 7 à 8 mètres environ, que le pétrole remplissait par son suintement lent et continu. Cette substance épaisse, cette sorte de goudron liquide, répand une forte odeur de poix, s'enflamme facilement, ne laissant aucun résidu après la combustion.

Les habitants indigènes ou métis s'en servent comme combustible. Sur toute la superficie des gisements, le sol est en grande partie composé de sables et de grès poreux. Partout, à la surface, le pétrole manifeste sa présence ; quand les vagues arrachent des rochers de la plage, la place qu'ils occupaient se remplit de pétrole, l'huile suinte entre les galets du rivage et se répand sur la mer.

La région pétrolifère reconnue jusqu'à ce jour s'étend au bord du Pacifique sur un rayon de 3.200 kilomètres carrés. Cette zone est comprise entre la région de *Tumbes*, *Paita* et *Piura* ; les puits offrent une grande facilité d'exploitation par le peu de profondeur à laquelle se trouve la nappe. On trouve aussi du pétrole dans d'autres endroits de la Costa, il en existe aussi de très riches gisements dans le département de Puno, tout près du lac Titicaca ; mais quoique ces sources soient connues de tout le monde, elles restent inexploitées, faute de communications et de capitaux. Les plus anciens gisements exploités sont ceux de Nigritos et de Zorritos. Cependant à Lobitos, à vingt milles au nord de Nigritos, et sur la côte, on vient de découvrir un nouveau gisement récemment exploré par la « Peruvian Corporation ». Actuellement 19 puits sont forés, dont 10 fournissent de l'huile. Les installations comprennent des tanks d'une contenance de 1.000 tonnes.

On a extrait en 1906 des districts pétrolifères d'Amo-

tape et de Tumbes (1), où se trouvent les exploitations de la « London and Pacific Petroleum C° » et de l'établissement industriel de Zorritos (2), 38.000 tonnes de pétrole brut, dont 32.000 ont été employées par les chemins de fer, le restant a donné après raffinage : 2.700 mètres cubes d'huile de pétrole, 110 mètres cubes de gazoline et 60 mètres cubes de benzine.

Le baril de pétrole contient 42 gallons (3).

La production du pétrole et l'exportation du pétrole lourd, tout spécialement, augmentent chaque année ; de 7.843 tonnes en 1905, l'exportation atteignait : en 1906, 16.689 tonnes ; en 1907, 32.388 tonnes ; en 1908, 48.839 tonnes ; en 1909, 99.930 tonnes. Les chiffres incomplets de 1910 et 1911 donnent une progression supérieure.

Comme le bois fait défaut dans toute la région pétrolifère et que le charbon revient à un prix fort élevé, les raffineurs ont appliqué à toutes leurs machines, le chauffage au moyen du pétrole brut, des sucreries ont imité ce procédé et réalisent une économie énorme. Des essais sont tentés à l'heure actuelle, dans le but de savoir si, comme l'ont fait les Russes pour leur chemin de fer de l'Asie centrale, le pétrole peut avantageusement remplacer le charbon pour chauffer les locomotives. Nous ignorons encore le résultat de ces essais, mais il ne fait aucun doute que l'industrie du pétrole prendra plus tard, au moment de l'ouverture du canal de *Panama*, une extension considérable.

(1) Les districts d'Amotape et de Tumbes se trouvent dans le département de Piura.

(2) Il existe encore « The Lobitos Oilfields Ltd » ; la « The South American Petroleum Syndicate », et la « Compagnie de Pétrole » (française) ; les deux dernières travaillent irrégulièrement. En raison de l'accroissement de l'exportation on vient de construire à Paita un dépôt d'emmagasinage du pétrole.

(3) Le gallon a une contenance de 3 litres environ.

Voici, à titre de renseignement, la composition chimique du pétrole brut péruvien comparée avec celle des pétroles russe et yankee :

| | Pérou | États-Unis | Russie |
|---|---|---|---|
| Charbon . . . . . . . . . | 84,9 | 49,8 | 87,4 |
| Hydrogène . . . . . . . . | 13,7 | 6,3 | 15,2 |
| Oxygène . . . . . . . . | 1,4 | 44,6 | 0,1 |

Le *borax* est un produit qui existe en couches épaisses dans le sud du Pérou et dont l'exploitation prend de jour en jour plus d'importance. Arequipa trouve dans l'industrie du borax des bénéfices très importants. A 75 kilomètres de cette ville, entre les ramifications des volcans Misti et Ubinas, il y a une étroite vallée de 16 kilomètres de longueur sur 8 de large, où les eaux qui descendent des volcans deviennent stagnantes et laissent par évaporation des dépôts de borate de chaux de 40 à 50 centimètres d'épaisseur, de la matière brute desquels on extrait 40 à 50 pour 100 d'acide borique.

Des soufrières existent sur la Costa et dans la Sierra, mais elles se rencontrent en plus grand nombre dans la chaîne volcanique du sud où on les trouve en dépôts chimiquement purs et d'une grande importance.

Les principales carrières de marbre, d'albâtre, etc., se trouvent dans les départements de Puno et d'Ayacucho. On trouve le cobalt et le nickel dans la province de *Huanta*.

Les gisements de plomb, de fer, d'aluminium, de chaux, de magnésie, de sulfate de soude, sont nombreux dans les départements d'Arequipa, Ancachs, Piura, Huancavelica, Cajamarca. La production du plomb, tant en lingots qu'en minerais, donne en moyenne 9.000 tonnes, avec une teneur en plomb de 2.000 tonnes.

La valeur de cette production en plomb a été de

8.500 livres. Le plomb en lingots pour usages industriels se vend à Lima à raison de 13 livres 40 centavos la tonne métrique. Les districts producteurs de plomb sont dans les départements de Ancachs, Huancavelica, Junin et Lima.

On croit généralement que les gisements de guano qui contribuèrent à entretenir le budget péruvien jusqu'en 1880 sont aujourd'hui complètement épuisés ; il n'en est rien, et il reste encore dans les îles de la côte des amas de guano qui peuvent être évalués à 8 ou 9 millions de tonnes. Les îles les plus riches en guano étaient les îles Chincha à 18 kilomètres de la côte ; aujourd'hui, comme il ne reste plus sur ces îles qu'une centaine de mille tonnes de guano, le gouvernement péruvien décida que le précieux engrais serait réservé pour l'agriculture du pays. C'est avec parcimonie qu'il accorde les permis d'extraction dans les îles situées au sud du Callao; dans celles situées au nord, le guano existe encore en grande quantité, mais il est d'une qualité un peu inférieure parce que plus humide ; il s'en fait cependant une exportation de 350.000 tonnes par an.

Les principaux gisements sont :

Los Islotes, Chipana, Punta de Huanillo, Punta Blanca, Pabellon de Pica, Isla de las Viejas, Iles de Chincha, Supé, Guanape, Macabi, Lobos de Afuera, Lobos de Tierra, Iles Hormigas de Tierra, Pescadores, et sur une centaine d'autres îles et îlots situés à une plus ou moins grande distance de la côte, mais jamais supérieure à 25 kilomètres.

XXI. — En terminant ce chapitre, il n'est peut-être pas inutile de donner quelques indications sur la façon de procéder pour acquérir une ou plusieurs concessions minières au Pérou.

Toutes les mines sont propriété de l'État, mais de même que dans les autres républiques sud-américaines, le gouvernement péruvien accorde volontiers des concessions de mines à quiconque les sollicite, sous la seule condition de payer une contribution semestrielle de 15 soles par *pertenencia*. La pertenencia est l'unité de mesure établie au Pérou par la loi de 1901, concernant les adjudications de mines. Cette unité a la forme d'un rectangle de 2 hectares d'étendue, ayant 200 mètres sur un côté et 100 de l'autre sur une profondeur indéfinie. Pour les gisements de charbon, de pétrole, sur les placers et gisements analogues d'or, de platine, d'étain, etc., les pertenencias auront comme base un carré de 200 mètres de côté (1).

Les pertenencias, qui dans leur ensemble forment une seule concession, doivent être groupées sans solution de continuité, formant un rectangle dont les côtés seront en relation sans qu'ils excèdent la proportion de dix à cent. Le rectangle que forme une pertenencia ou un ensemble de pertenencias, devra être situé dans la direction que désigne le demandeur, il pourra se composer du nombre de pertenencias sollicitées de façon à ce que celles-ci ne dépassent pas 60 dans chaque concession; on devra mentionner aussi les points culminants de la concession mensurée en se conformant aux points fixés par les bornes des concessions voisines, s'il en existe.

La première chose que doit faire une personne étrangère ou non, qui veut acquérir une mine, c'est de s'informer de la situation des principaux centres miniers, de la qualité des mines et des conditions plus ou moins favorables du terrain. Une fois que l'on aura porté son choix sur

(1) Soit 20 ou 40.000 mètres carrés.

un district quelconque, on devra regarder sur le journal officiel le dernier tableau publié, afin de savoir quelles sont les mines de l'endroit possédant déjà un propriétaire. Connaissant les pertenencias possédées légalement, il lui sera facile de choisir celles qui restent libres, après quoi il fera sa demande. Celle-ci, appelée aussi *denuncia*, dénonciation, est publiée et si personne ne revendique la propriété, la concession est accordée, après qu'on aura fait un commencement d'exploitation (creuser un trou d'essai). L'ingénieur chargé de ce service passe avec un écrivain public pour mesurer la pertenencia, en lever le plan, fixer les bornes et donner possession.

Ceci fait, et toutes ces formalités ayant été enregistrées, une copie de l'acte légalisée est adressée à la section des mines du ministère des Travaux publics, aux frais de l'intéressé à qui on remet l'expédition originale comme titre de propriété.

Pour conserver la jouissance absolue de sa mine, il suffit au concessionnaire de payer ponctuellement la contribution semestrielle de 15 soles. Le défaut de paiement de cette contribution pendant trois semestres consécutifs est suffisant pour entraîner la perte de la mine, qui, dans ce cas, peut être *dénoncée* par quiconque voudrait se substituer aux droits de l'ancien propriétaire.

Pour les contrées où il n'existerait pas de cadastre, il suffit au demandeur de délimiter le plus exactement possible la concession qu'il désire, d'en faire ce qu'on appelle la dénonciation qui est en même temps la demande, celle-ci paraît à l'*Officiel*, et si personne n'en revendique la possession, la concession est accordée après les mêmes formalités que pour les autres mines. Contrairement à ce qui se passe en France, l'obtention d'une concession n'entraîne pas une série interminable de formalités et de démarches

longues et ennuyeuses, capables de décourager les meilleures volontés (1).

Au point de vue minier il y a au Pérou beaucoup d'affaires actuellement négligées ou travaillées sur une petite échelle, faute du capital nécessaire à leur développement. Le champ est vaste pour la création de nombreuses entreprises et l'investissement de capitaux rencontrerait des conditions très avantageuses.

Les minerais de cuivre, d'argent, etc., à faible teneur, sont très abondants spécialement dans le district de Puno, et la création de fours de fusion serait rémunératrice. Par suite des frais de transports élevés que ces minerais ont à payer, ils ne sont pas exploités et il n'y a que ceux d'une teneur moyenne de 20 pour 100 qui sont embarqués. A Santa Lucia, un Anglais a entrepris la fusion récemment, mais sur une petite échelle. Sur toute son étendue le département de Puno constitue un excellent district minier, de bonnes propriétés minières peuvent y être acquises. Les taxes ne sont pas élevées ; le gouvernement encourage les exploitations et accorde des facilités ; le matériel pour mines et autres établissements est introduit en franchise.

Le taux des salaires pour ouvriers mineurs indigènes varie de 1 à 2 soles (2 fr. 50 à 5 francs) par jour, suivant la nature du travail.

(1) L'administration supérieure des mines s'exerce par le gouvernement assisté d'un conseil supérieur, à Lima, et de *Députations* ou délégations dans les centres miniers. Conformément à l'article 39 du Code des mines, les étrangers peuvent être membres de ces députations.

# CHAPITRE XVI

I. Développement industriel et commercial du Pérou. — II. Données statistiques. — III. Importations, exportations. — IV. Rendement des impôts. — V. Marchandises transportées. — VI. Exportation du sucre. — VII. Situation financière. — VIII. La *Péruvian corporation* et la dette péruvienne. Crédit extérieur. — IX. Nouveaux emprunts. — X. Cie de navigation péruvienne. — XI. Cies de navigation étrangères. — XII. Absence du pavillon français sur la côte du Pacifique.

I. — Six années de paix et de stabilité politique ont produit au Pérou, si longtemps désolé par des luttes intestines, des résultats très remarquables dans le commerce et l'industrie. Des efforts appréciables ont été tentés pour y développer la production agricole et minière; il faut reconnaître que des résultats très notables ont déjà été obtenus. L'administration publique a reçu d'importantes améliorations, et quelques entreprises bien conçues rétablirent la confiance dans les affaires.

Les capitaux étrangers commencent à prendre le chemin du Pérou, et les capitaux péruviens, naguère si méfiants, se montrent de plus en plus et s'associent avec les premiers, surtout pour les entreprises agricoles.

Dans le cours de l'année 1905 il avait été souscrit 10 millions de soles pour le développement et l'exploitation

de différentes mines, plantations, chemin de fer électrique, etc. Pendant les années 1910 et 1911 la progression des capitaux fut beaucoup plus considérable.

Cependant le record sous ce rapport appartient à l'année 1907, au cours de laquelle on a fondé plus de quatre-vingts entreprises minières, agricoles et industrielles, dont l'ensemble représente un capital de 85 millions de soles.

Parmi ces sociétés, la *Inca Rubber Trading Cy* et la *Peruvian Mining, Smelting and Refining Cy*, que nous avons déjà citées, se sont constituées aux États-Unis avec chacune un capital de dix millions de soles ; les compagnies électriques associées qui viennent de fusionner disposent d'un capital de près de 18 millions de soles. Les différentes sociétés chargées de la construction de divers travaux de routes et de voies ferrées, travail auquel elles ajoutent l'exploitation d'importantes concessions territoriales, disposent aussi de capitaux considérables.

Pendant ces deux dernières années, l'industrie péruvienne, quoique encore dans l'enfance, s'est développée d'une façon assez satisfaisante ; le nombre des moulins et des fabriques a augmenté de 7 à 8 pour 100 (1). Le Pérou possède actuellement soixante-douze moulins à sucre (*ingenios*) pourvus en général d'un matériel moderne et d'alambics pour la distillation de l'alcool, qui sont dispersés un peu partout sur le territoire péruvien ; cependant, les plus importants se trouvent sur la *Costa*.

Trois fabriques de chaussures à Lima.

(1) L'installation de fabriques centrales, bien outillées, pour broyer la canne et extraire le sucre rendrait de réels services aux planteurs et serait une bonne affaire, car la réussite est absolument assurée. Ces moulins occupent dans les campagnes un espace très réduit. Ils broient, raffinent, distillent l'alcool et prélèvent pour ces différentes opérations 30 à 35 pour cent sur le produit brut ; ces *ingenios* ou moulins achètent aussi la canne au poids et travaillent pour leur compte.

Quatorze de bougies et de savon : à Lambayeque, deux; Trujillo, deux; Lima, huit; Cuzco, deux.

Il existe six fabriques de cocaïne à Cuzco, Huanuco et au Callao.

Deux fabriques de chapeaux à Lima et au Callao; dans ces centres existent aussi deux fabriques d'allumettes.

Une fabrique de filés de coton à Lima.

Treize fabriques de tissus de laine et coton : à Lima, six; Cuzco, trois; Arequipa, trois; Ica, une (1).

Neuf fabriques d'huile à Lima, Chincha, Pisca, Huacho et Sullana.

Six fabriques de liqueurs (2), à Lima et au Callao; dans ces deux villes ainsi qu'à Arequipa et au Cuzco, il y a aussi deux grandes brasseries. Lima possède en plus plusieurs grandes minoteries; douze tanneries fonctionnent à Lima et sept autres à Cuzco, Lambayeque et Piura.

Le Cuzco et Lima ont cinq fabriques de poteries; quatre fabriques d'amidon existent à Lima, Lambayeque et Trujillo; il y a aussi plusieurs scieries à Lima et au Callao,

A ces industries, il faut ajouter des verreries à Ica et Pisco, des établissements typographiques, lithographiques, de gravure et de fonderie de caractères, et deux fabriques de papiers pour journaux, à Lima. On fabrique les chapeaux de paille dits de « Panama » à Catacaos et

(1) Ces fabriques ne fournissent, comme rendement, que le 2 pour 100 de la demande; l'installation de nouvelles fabriques s'impose donc En outre, une compagnie qui se formerait pour généraliser sur la Costa l'usage des charrues à vapeur, pourrait passer avec les planteurs des contrats avantageux, pour labourer et préparer les terres, ces machines aratoires n'étant pas encore très nombreuses dans la région.

(2 En raison de l'augmentation constante des impôts sur les liqueurs, eaux-de-vie et vins étrangers, la distillation du vin et la culture de la vigne assureraient une fortune rapide à ceux qui se décideraient à cette branche de culture ou d'industrie. L'alcool étant toujours le produit qui trouve le plus d'amateurs dans ces pays.

Moyobamba, ainsi qu'à Trujillo, Eten et même à Lima, mais en petite quantité dans ces derniers centres.

Il existe en outre soixante ateliers métallurgiques particuliers, cinq fonderies centrales où l'on traite le minerai et cinq raffineries de pétrole à Tumbes et Païta.

Dans la zone sud et sud-ouest on importe en grande quantité des bouteilles, de la poterie et des produits de la verrerie, aucune fabrique d'un peu d'importance n'existant dans la région bien que la terre appropriée et le sable fin se rencontrent en abondance tout le long de la ligne vers Arequipa. Il est plutôt étrange que, la matière première pour la fabrication de ces produits se trouvant sous la main, personne n'ait encore tenté d'entreprendre cette affaire.

Tels sont, à peu près, tous les éléments de production du Pérou. Il y a bien encore quelques petites usines, quelques fabriques, mais aucun de ces établissements n'a grande importance et leurs produits entrent pour peu de chose dans la consommation du pays qui achète au dehors tous ses outils, machines, étoffes, meubles et en général tous les objets manufacturés.

II. — Les données statistiques ne sont pas très en honneur au Pérou, et les chiffres de l'office du Callao sont parfois contradictoires, cependant dans leur ensemble on observe que le commerce du Pérou s'est développé d'une façon très notable pendant ces dernières années.

III. — Les importations se signalent par des variations assez marquées. En 1908, elles atteignirent 5.311.972 livres; en 1909, elles descendirent à 4.298.627 livres; en 1910, il y eut une reprise, les importations remontèrent à 4.980.697 livres. Cette reprise s'est accentuée en 1911 et 1912 si l'on en juge par les recettes des douanes maritimes qui, d'après les statistiques récemment publiées,

donnèrent 1.211.080 livres en 1911, pour tous les ports de la république, soit une augmentation de 231.268 livres sur 1910.

Les exportations du port fluvial d'Iquitos se ressentent des fluctuations de valeur subies par ses principaux produits tels que le caoutchouc ou l'ivoire végétal, tombant par exemple de 818.000 livres à 557.000 livres. Il en est de même des importations qui passent de 371.275 livres en 1908, au chiffre sans précédent de 903.207 livres en 1910.

Les recettes des douanes maritimes pendant le premier trimestre de 1912, s'élevèrent à 307.773 livres, contre 292.409 livres en 1911. D'autre part, les recettes de la douane d'Iquitos donnèrent 60.070 livres pendant la même période.

Les exportations pour l'ensemble du pays suivent une progression toujours ascendante : en 1908, 5.478.941 livres ; en 1909, 6.492.670 livres ; en 1910, elles s'élevèrent à la somme de 7.074.176 livres. Le Pérou importe en grandes quantités les farines américaines de Californie, transportées en majeure partie par les vapeurs allemands de la « Kosmos Linie ». La farine paie un droit de 0,04 centavos par kilo, plus un droit additionnel de 8 pour 100. En général, la moyenne de l'impôt sur les importations taxées est de 33 pour 100 y compris les 8 pour 100 additionnels. Les droits sur les exportations s'élèvent à 4 pour 100 de leur valeur.

En résumé, il résulte des renseignements les plus récents que le commerce total du Pérou continue à se développer : de 10.671.387 livres en 1908, il passe à 10.791.297 en 1909, à 12.054.873 en 1910 pour atteindre 13.793.416 en 1911, malgré les difficultés politiques et extérieures de ces dernières années.

IV. — Outre le rendement des douanes, les revenus du pays sont formés par l'impôt sur les alcools qui produit environ 400.000 livres; l'impôt sur le tabac, donnant 180.000 livres ; l'impôt sur le sucre produisant 100.000 livres ; l'impôt sur le sel, 95.000 livres, etc.

Les revenus s'accroissent également, de 2.861.299 livres en 1908 à 3.227.417 livres en 1911, et à 3.457.463 livres en 1912. Le budget de 1913 est basé sur des recettes évaluées à 3.635.570 livres.

V. — Les marchandises transportées par les chemins de fer ont été en 1911 de 110.000 tonnes supérieures à celles de 1910, avec un ensemble de 697.000 tonnes.

La situation des sept principaux établissements financiers du Pérou, y compris la Caisse d'Épargne et la Caisse des Dépôts et Consignations, est des plus satisfaisantes. — Le capital et les réserves qui en 1906 étaient de 1.137.000 livres, atteignaient 1.722.823 livres en 1911. La Banco del Perú y Londres figure dans cette balance pour 775.000 livres (le total de l'actif et du passif de cette banque est de 4.100.000 livres) ; le Banco Italiano, pour 291.030 livres, etc.

VI. — L'exportation du sucre péruvien fut en 1909 de 125.351 tonnes, d'une valeur de 1.159.898 tonnes, et en 1910, d'une valeur de 1.285.868 livres (1) ; celle du coton, de 24.000 tonnes en 1906, passe à 42.000 tonnes en 1909, d'une valeur de 1.663.414 livres ; en 1910, il y eut recul car on n'exporta que pour 1.013.820 livres de coton. Nous savons que la valeur des minerais exportés s'éleva à 1.922.559 livres en 1910.

VII. — Au point de vue financier la situation du Pérou est aujourd'hui devenue plus satisfaisante.

(1) Après avoir subi quelques années de crise, l'industrie sucrière prend graduellement une nouvelle prospérité.

En 1889, la dette externe s'élevait à 60.000.000, chiffre considérable pour un pays qui se relevait difficilement d'une guerre désastreuse. Dans le but d'annuler cette dette, le gouvernement péruvien signa en 1890 avec les détenteurs de ses *bons*, représentés par la *Peruvian Corporation*, un contrat par lequel il cédait à ceux-ci, pendant soixante-dix ans, l'usufruit des chemins de fer nationaux, 3.000.000 de tonnes de guano, et plusieurs autres concessions en échange de la complète et irrévocable extinction de la responsabilité du Pérou pour les emprunts souscrits en 1869, 1870 et 1872 et toutes les réclamations que pourraient faire contre le gouvernement les constructeurs des dits chemins de fer. La Peruvian Corporation prenait aussi l'engagement d'achever divers tronçons de voies ferrées.

Les titres de la dette consolidée en 1899 s'élèvent à la valeur nominale de 2.660.645 livres or; le paiement des intérêts de cette dette est à jour.

VIII. — Les relations du gouvernement péruvien avec la Peruvian Corporation ne furent pas toujours très faciles ; le manque de sagacité et la mauvaise administration de cette société au Pérou étant, paraît-il, la cause de continuels désaccords. Aussi, en novembre 1904, le gouvernement fut autorisé, par une loi, à faire avec ladite corporation un règlement général de comptes au sujet des obligations réciproques nées de l'inexécution du contrat de 1890; le représentant de la compagnie au Pérou a présenté au gouvernement péruvien une proposition d'arrangement dont les clauses principales sont : suppression de l'annuité de 80.000 livres à laquelle le gouvernement s'était engagé pour trente ans; annulation de l'obligation pour la compagnie de construire les 160 kilomètres de voies nouvelles en prolongement des voies existantes de 1890;

propriété à perpétuité des chemins de fer cédés pour soixante-dix ans par contrat de 1890, ainsi que tous ceux qui, ultérieurement, seraient construits avec le capital de la compagnie ; obligation, pour la Peruvian, de construire les chemins de fer suivants : de la Oroya à Huancayo ; de Sicuani au Cuzco ; de Ilo à Moquegua ; de Yonan à la Viña ; obligation, à charge du gouvernement de verser pendant vingt ans, à la compagnie, une annuité de 60.000 livres à prélever sur le produit du monopole du tabac, dont la perception serait confiée à la Peruvian Corporation Company ; remise à la compagnie de l'exploitation des quais exploités par le gouvernement, moyennant un engagement de cette dernière de verser à l'État 40 pour 100 des recettes brutes pendant vingt ans et 50 pour 100 dans la suite ; cession de la propriété absolue des 500.000 hectares du Pérunè et droit reconnu à 1.500.000 hectares supplémentaires lorsque serait terminé le chemin de fer à l'Orient.

Ce projet d'arrangement n'ayant pas été approuvé par la direction de la Peruvian Corporation à Londres, le représentant de la compagnie au Pérou a donné sa démission, et la situation de la Peruvian vis-à-vis du gouvernement resta dans le *statu quo*, avec une plus forte tension dans les relations jusqu'en mars 1907, époque de l'arrivée au Pérou de M. Guillaume Eyre, membre directeur de la Peruvian.

Le gouvernement fut autorisé à traiter ferme avec la compagnie et à arranger les questions pendantes dérivant de l'annulation de la dette extérieure. De son côté M. Eyre était muni de tout pouvoir pour signer une transaction. Celle-ci mit fin à tous ces litiges.

En 1905 les recettes du budget péruvien avaient été estimées à 2.223.488 livres, mais elles se sont élevées à

2.471.354 livres, soit une augmentation de 147.866 livres sur la somme estimée.

Les débours effectués avec des crédits supplémentaires pendant cette même année pour faire place aux dépenses imprévues de l'administration s'élevèrent à la somme de 91.514 livres, ce qui laissa un excédent de 56.352 livres. Ce résultat, qui prouve la prospérité économique du pays, fit une excellente impression en pays étranger et contribua pour beaucoup à la conclusion de contrats avantageux.

XI. — C'est donc de l'année 1905 que date le véritable relèvement financier du Pérou, dont les troubles intérieurs et l'instabilité gouvernementale avaient, jusqu'après 1900, profondément ébranlé le crédit extérieur. A la fin de cette année, en effet, le gouvernement péruvien négocia à *Berlin* un emprunt de 600.000 livres péruviennes, soit 15 millions de francs, au taux d'émission de 90 pour 100, avec 6 pour 100 d'intérêt et 2 pour 100 d'amortissement.

Cette mesure financière réhabilita le crédit péruvien sur le marché européen, car en 1906, un emprunt de 75 millions de francs put être également opéré en Allemagne, au taux d'émission de 92 pour 100 et 6 pour 100 d'intérêt. A la fin de 1912, la Dette Externe du Pérou comprenait en outre : 1° un emprunt de 1.200.000 livres contracté avec la Société Générale et la Banque de Paris et des Pays-Bas, à l'intérêt annuel de 5 et demi pour 100. Un amortissement de 18.120 livres avait été fait sur cet emprunt à la date du 30 juin 1911. 2° Un emprunt de 340.000 livres consenti par les mêmes établissements financiers, le 5 avril 1910.

X. — Le gouvernement péruvien s'efforce aussi d'augmenter ses moyens de transport par mer. C'est ainsi qu'il a favorisé la constitution d'une Compagnie péruvienne de navigation à vapeur. Cette société qui suivant les termes

de la loi votée en 1906, devait se former avec un capital de 1.500.000 livres dont la moitié devait être immédiatement déposée, se constitua très rapidement, car l'intérêt principal du projet réside dans la subvention accordée par le gouvernement et qui s'élève à la somme de 750.000 livres assurée pendant une période de quinze années. Cette somme est garantie par le droit imposé sur la consommation des allumettes.

Le service est assuré de la manière suivante :

1° Un service rapide entre le Callao et Panama, au moyen de deux navires à deux hélices, d'une vitesse de vingt nœuds, qui font deux voyages aller et retour par mois, en correspondance avec les navires venant de New-York et d'Europe par Colon. Cette ligne est desservie par trois autres vapeurs à deux hélices, de 4.000 tonnes, possédant des cabines de première et seconde classe, ainsi que des cabines de luxe ; ils sont munis de la télégraphie sans fil.

Cette compagnie a également établi un service entre Guayaquil et Valparaiso avec escales aux ports intermédiaires du Pérou, et une ligne de cabotage entre les ports péruviens situés entre Huacho et Pisco. Ce service de cabotage est fait par quatre vapeurs d'un tonnage total de 7.598 tonnes.

Le port de Mollendo a été considérablement amélioré par la construction d'un brise-lames achevé à la fin de 1912 ; malgré cela, en temps de grosse mer il est encore impossible de travailler. La « Peruvian Corporation » dispose d'engins qui facilitent le déchargement rapide des navires sur le quai. Les mois de l'année où les tempêtes se font sentir dans le port sont juin, juillet et août. Les compagnies de chalands et les autorités de la douane prennent beaucoup de soins pour éviter les avaries. Le quai pour

passagers a également été transformé, mais par mauvais temps on doit utiliser, comme par le passé, le fauteuil hissé à quai par la grue.

XI. — On remarque aussi que plusieurs puissances, en prévision de la recrudescence d'affaires qu'occasionnera l'ouverture maintenant prochaine du canal de Panama, cherchent à prendre à l'avance de solides positions. Dans ce but plusieurs compagnies de navigation se sont constituées pour faire concurrence aux deux compagnies, l'une allemande, la *Kosmos*, l'autre anglaise, la *S. P. N. C.* qui, avec la *Sud-Americana*, semblaient jusqu'à ce jour posséder le monopole du trafic sur la côte du Pacifique. Ce sont :

La *Merchants Line North Pacific*, faisant un service bi-mensuel entre San-Francisco et le Callao.

A Brême, on organisa une société au capital de 8 millions de marks, la *Roland Linie*, pour établir des communications directes avec le Pérou. Cette compagnie dispose d'une flotte de six vapeurs de 9.000 tonnes chacun et expédie régulièrement chaque mois un navire à destination de la côte du Pacifique.

Une compagnie japonaise, la *Toyo-Kisen-Khaisha Company*, a établi un service bi-mensuel aller et retour entre Yokohama, Hong-Kong, le Callao et Iquique ; ce service fonctionne depuis deux années.

La Compagnie allemande *Kosmos* construit actuellement trois navires de 8.000 tonnes chacun, et deux autres d'égal tonnage pour les passagers ; ces navires seront du modèle du *Setos* qui fit, il y a peu, son premier voyage sur la côte du Pacifique.

La Compagnie anglaise *Pacific Steam N. C.* a fait construire 3 vapeurs de 9.000 tonnes, qui ont été mis en service vers la fin de 1910. La même compagnie a

fait aussi construire cinq cargo-boats de 6.000 tonnes, car ceux que cette compagnie a en service ne sont plus suffisants pour faire face aux nécessités du commerce.

La Compagnie chilienne *Compania Sud-Américana*, de Vapores, fait aussi construire trois navires de 3.800 tonnes pour le cabotage.

La Compagnie anglaise de navigation fluviale *The Red Cross Line Iquitos* entretient un service permanent entre Liverpool et Iquitos, ayant ses vapeurs mensuels qui font escale seulement au Para et à Manaos, sans y effectuer aucune opération commerciale. Les autorités douanières brésiliennes se bornent à envoyer un garde qui, rétribué par la compagnie, se rend à bord pour surveiller le transit opéré par les navires dans les eaux du Brésil.

Ladite compagnie a établi une autre ligne de navigation entre New-York et Manaos, qui fait aussi un voyage mensuel en combinaison avec la ligne de Liverpool. Les marchandises qu'apportent, d'Amérique du Nord, les navires de cette ligne, sont transbordées sur des chalands appartenant à la même compagnie qui les remorque jusqu'à Iquitos.

XII. — Comme on le voit, aucune compagnie française ne figure dans cette énumération ; il nous est permis de le déplorer vivement. La marine marchande française est totalement inconnue sur la côte du Pacifique ; notre pavillon n'y flotte à de rares intervalles que sur quelques voiliers venant charger du guano aux *Chinchas*, ou à l'arrivée d'un modeste bâtiment de *l'escadre* du Pacifique qui de loin en loin fait son apparition sur ces côtes. Avec un peu de bonne volonté et d'initiative nous aurions pu y faire d'importantes affaires.

En 1909, aucun navire français, vapeur ou voilier, ne

figurait dans les entrées du port du Callao ; en 1911, il y eut 4 voiliers. Cependant on ne devrait guère s'étonner de cet état de choses, quand on a vu une de nos principales compagnies maritimes, sur le point d'abandonner la ligne de l'Atlantique *Brésil-Plata*, qu'elle ne trouvait plus assez rémunératrice, alors que les vapeurs d'une douzaine de compagnies de navigation étrangères, anglaises, allemandes, italiennes, espagnoles, etc., emportent du fret jusqu'à leur ligne de flottaison. Peut-être que les primes à la navigation et les subventions ne suffisent pas, comme chez nous aux actionnaires de ces compagnies! C'est là sans doute la raison de leur activité.

## CHAPITRE XVII

I. Infériorité du commerce français sur la côte du Pacifique. — II. Une clientèle sympathique. — III. Causes de notre effacement. — IV. Doléances des commerçants français. — V. Voyageurs de commerce. Méthode à suivre. — VI. Agence commerciale. — VII. Exposition de produits français. — VIII. Lecture des rapports consulaires. — IX. Le goût du consommateur. — X. Crédit. Usages commerciaux de la place de Lima. — XI. Négociants importateurs et exportateurs péruviens. — XII. Défaut de banque française. — XIII. Banque allemande Transatlantique. — XIV. Banquiers péruviens. Tarifs d'intérêts. — XV. Ce que nous pouvons vendre au Pérou.

I. — En ce qui concerne le commerce français, de même que pour la marine marchande, nous ne pouvons malheureusement que constater la situation inférieure qui lui est faite sur toute cette partie de la côte du Pacifique. Nous allons essayer d'en indiquer les causes, et les moyens sinon d'y remédier tout à fait, du moins d'en atténuer beaucoup les effets.

Parler de notre infériorité commerciale, c'est répéter après tant d'autres, et des plus éminents, tout ce qui a été dit à ce sujet; cependant toutes les occasions étant bonnes pour essayer de secouer l'indolence de nos industriels, à qui incombe en grande partie la responsabilité de cette infériorité, il est bon, dût-on n'en tenir aucun compte, de sonner une fois de plus la cloche d'alarme.

C'est un fait indéniable pour tous que la France n'occupe plus, dans les républiques de l'Amérique du Sud, le rang qu'un moment elle avait réussi à atteindre par son génie propre, ses innovations artistiques, commerciales et industrielles.

Au Brésil, dans la République Argentine, au Chili, au Pérou, dans ces pays où nous jouissons cependant de l'estime et de la sympathie générales par la douceur et la noblesse de notre caractère, notre esprit vivace et le goût indiscutable de nos produits, nous nous sommes laissé distancer par l'Angleterre d'abord, puis l'Allemagne, les États-Unis et quelquefois la Belgique. L'heure est donc difficile au point de vue économique.

Durant ces vingt dernières années, la progression de nos exportations dans les pays déja nommés n'a été que de 11 pour 100, tandis que celle des exportations allemandes atteignait 72 pour 100 contre 46 pour 100 à l'Angleterre, 35 pour 100 aux États-Unis, et 32 pour 100 la Belgique.

Il est superflu de dire que cette infériorité est surtout imputable à notre main-d'œuvre qui est plus chère que dans les pays voisins, ce qui augmente la valeur des objets de 20 à 25 pour 100, ensuite à l'inertie, à la mauvaise volonté même de nos producteurs qui se confinent dans des procédés routiniers.

Tout change, tout progresse. C'était déjà la vérité autrefois, et il deviendra désormais de plus en plus évident qu'il faut aller chercher au loin la clientèle, qui, sollicitée de toutes parts, a perdu l'habitude de venir à nous.

L'heure est favorable pour essayer de remonter le courant et rattraper si possible nos concurrents. Les travaux préliminaires exécutés par les Américains dans l'isthme

de Panama tirent à leur fin, la reprise des travaux d'achèvement du canal est imminente; cette entreprise sera cette fois poursuivie avec activité, et il est certain que l'ouverture plus ou moins prochaine de cette voie maritime si longtemps attendue, est appelée à déterminer un courant commercial énorme entre l'Europe et les riches pays de la côte du Pacifique, principalement au Pérou, qui, nous le répétons encore, est le pays qui doit le plus bénéficier de l'ouverture du canal.

II. — C'est dans les républiques de l'Amérique du Sud que les négociants français ont toujours trouvé l'accueil le plus sympathique en même temps que le terrain commercial le plus riche et le plus varié.

Il n'y a là rien d'étonnant, du reste, lorsque l'on songe que c'est surtout de France qu'elles ont tiré la substance de leur éducation et de leur instruction. Nos méthodes classiques, nos codes, nos livres de médecine ont servi de base à leur enseignement supérieur, et leurs enfants, en grand nombre, sont venus en France achever leurs études, suivre les cours de nos Facultés et acquérir brillamment nos diplômes universitaires. Être, par exemple, docteur en médecine de la Faculté de Paris, constitue pour un Latin d'Amérique un titre sérieux à la considération de ses compatriotes et lui vaudra, à son retour au pays natal, une position exceptionnelle et une clientèle choisie.

D'un autre côté, notre littérature est suivie dans l'Amérique latine avec une extrême attention, nos auteurs sont lus, commentés, critiqués, nos pièces de théâtre sont universellement appréciées et l'on est souvent confondu, en causant avec certaines personnalités, de leur connaissance profonde de ce qui passe, de ce qui se dit et de ce qui s'écrit dans les milieux français.

L'admiration qu'ils ont pour nous n'est nullement feinte. Nous leur avons souvent entendu dire et répéter hautement, que pour eux la France représentait la « Cabeza del Mundo » (1), que Paris en constituait « El Cerebro (2) » et que notre pays, enfin, était leur « Secunda Patria. »

Au point de vue des intérêts matériels ils ont également droit, de notre part, à une attention toute particulière.

Combien nombreux sont les richissimes propriétaires *d'haciendas*, qui viennent se fixer en France et y dépenser largement des revenus considérables. La société parisienne les connaît et leurs femmes, qui en font l'ornement gracieux, savent porter avec distinction tout ce que le luxe et le bon goût parisien peut inventer pour faire ressortir leur beauté et leur élégance.

Le commerce de Paris ne peut que désirer conserver une si précieuse clientèle.

L'importance économique des Etats de la côte du Pacifique Sud n'ayant fait qu'augmenter ces dernières années, il suffirait à nos exportateurs d'un peu d'activité et de tenacité pour faire reprendre une forte impulsion à notre expansion commerciale dans ces pays. Tant pis pour ceux qui ne voudront pas profiter de la situation actuelle pour prendre ou consolider leurs positions, en prévision d'une recrudescence du mouvement des échanges que fera naître pour quelques parties de l'Amérique méridionale l'achèvement du canal interocéanique.

III. — Les causes de l'effacement actuel de la France dans ces pays cependant si bien disposés pour nous, sont les mêmes qui, sur tous les marchés du monde, amènent le recul des produits français devant les marchandises allemandes, anglaises et américaines : l'ignorance des

(1) La tête du monde.
(2) Le cerveau.

marchés étrangers, les procédés routiniers et l'insuffisance de notre éducation commerciale.

A l'heure où les grandes nations se disputent le marché du monde, où la situation se modifie chaque jour au détriment de la France, et, contre toute prévision, de l'Angleterre même, au profit de l'Allemagne ; les mêmes reproches qui ont été faits si souvent sont encore applicables aux négociants français.

Ignorance à peu près complète de la géographie et des langues vivantes. Méconnaissance des goûts et des besoins des consommateurs. Pour réussir, il faut fournir à l'acheteur la marchandise qu'il demande. Vouloir lui en imposer une autre est une pure utopie.

Il faut souvent si peu de chose pour qu'un article plaise ou ne plaise pas.

Fabrication de marchandises d'un prix trop élevé pour la majorité des populations.

Emploi onéreux d'intermédiaires.

Intransigeance trop grande dans les conditions de paiement.

Le défaut de banques françaises.

Le tarif élevé du fret.

En général les négociants français ne connaissent pas les consommateurs lointains de leurs produits. Parfois même, ils ne connaissent pas le nom du pays auquel ces produits sont destinés. C'est l'intermédiaire qui la plupart du temps se charge d'étiqueter la marchandise à sa guise et de l'expédier. Il en résulte deux conséquences graves : nous continuons à rester inconnus pour les pays consommateurs et nous n'arrivons jamais à bien connaître les préférences de l'acheteur de chaque contrée ; ces connaissances restent acquises aux intermédiaires dont elles font la force. De ce fait beaucoup d'importateurs ignorent la

provenance réelle des produits qu'ils mettent en vente et confondent le pays de leur fournisseur avec celui d'origine. Dans ces conditions il est souvent difficile de se rendre compte si l'écoulement des produits français est en recul ou en progrès dans certains pays.

IV. — Les commerçants français établis au Pérou et, avec eux, ceux de la République Argentine, du Chili et du Brésil font à ce sujet entendre des doléances très vives. Ils reprochent surtout à nos industriels de ne vouloir traiter d'affaires que par intermédiaires à qui ils laissent de fortes remises. Par une anomalie qui ne s'explique pas, car le nombre des Français résidant dans ces centres est relativement élevé, presque tous les représentants de notre industrie au dehors sont des étrangers, principalement des Allemands, qui représentent souvent d'autres articles et ont une tendance à favoriser ceux pour lesquels ils ont une plus forte remise, et souvent s'empressent de grever les autres produits, généralement les produits français, d'une augmentation de 15 à 20 pour 100.

Le fabricant, tout à son industrie, ne peut que difficilement s'entendre avec l'acheteur d'outre-mer ; il ne connaît pas les goûts, les habitudes, les particularités et les règlements de chaque nation. Il est donc exposé, dans ses expéditions, malgré tous ses soins et sa bonne volonté, à de nombreuses erreurs dont le résultat le plus immédiat est de mécontenter le nouveau client. Il se borne souvent à s'adresser à des agents d'expédition qui s'occupent des formalités douanières et des conditions de transport, ce qui ne suffit pas. Il faut des qualités de méthode et de persévérance qui ne s'acquièrent que par la pratique.

V. — Pour étendre nos relations directes au loin, nous ne possédons peut-être pas l'outillage commercial nécessaire ; nous manquons du trait d'union indispensable, —

le voyageur de commerce. — Il est indiscutable que la principale difficulté réside dans ce que nous n'envoyons pas sur les marchés sud-américains assez de commis-voyageurs connaissant bien la langue et les coutumes des pays qu'ils sont appelés à visiter. Lorsqu'on peut discuter des conditions d'un achat avec l'acheteur lui-même et dans sa propre langue, celui-ci se laisse plus facilement séduire, et l'affaire est plus rapidement traitée.

Les voyageurs, par les connaissances qu'ils acquièrent dans les pays qu'ils parcourent, contribuent fortement à la création de comptoirs commerciaux, où ils sont de précieux auxiliaires.

Dans la plupart des républiques sud-américaines, les voyageurs de commerce sont obligés d'acquitter une patente et des droits sur les échantillons. Au Pérou, ces droits sont bien moins élevés que dans les autres États, et encore ne sont-ils pas exigés partout. En outre, on a tort de croire que tous les commis-voyageurs doivent traîner avec eux d'innombrables colis d'échantillons ; s'il en est qui voyagent avec de véritables cargaisons, la plupart n'ont que très peu de bagages. Ces derniers sont surtout ceux qui ont pour mission de rechercher des relations nouvelles, de solliciter des consignations, de faire des achats et d'ouvrir des crédits pour tous les ordres qui leur seraient remis.

Ces voyageurs, il est vrai, entraînent à des frais devant lesquels presque tous les industriels reculent. Pourquoi ne suivraient-ils pas l'exemple des industriels allemands qui, considérant que les frais d'un voyageur seraient trop considérables pour une seule maison, se réunissent plusieurs, fabriquant des objets différents pour envoyer à frais communs un représentant visiter telle ou telle contrée? Il y aurait grand avantage pour nos com-



*Lavage d'alluvions aurifères au sluice.*

*Lavage d'alluvions aurifères à la batée.*

merçants à employer ce procédé ; sacrifier certaine catégorie de commissionnaires serait œuvre pie, car nous avons pu nous rendre compte, à diverses reprises, qu'il en est parmi eux qui n'apportent souvent qu'un zèle relatif à transmettre les commandes qui leur sont faites. Il est arrivé fréquemment que ces commandes ont été transmises avec un retard de quelques mois, ou inexactes, ou incomplètes; ces procédés regrettables ont contribué à discréditer nombre de commerçants français, les faisant accuser à tort de négligence, quand cette négligence était le fait d'un intermédiaire ou commissionnaire mal choisi.

Encore une fois, ce qu'il nous faut, c'est le représentant énergique et actif connaissant plusieurs langues : c'est avec son armée de commis-voyageurs que l'Allemagne a réussi à devancer les Anglais, même où ces derniers paraissaient le plus solidement installés. Il est absolument lamentable de constater que malgré ces exemples et malgré les cris d'alarme de nos consuls et des voyageurs les plus compétents en cette matière, le commerce français s'entête dans son système de vente par intermédiaire et ne veut pas de commis-voyageur qui peut assurer une vente directe et rémunératrice.

Deux méthodes sont à suivre par les voyageurs qui visitent l'Amérique du Sud. La première consiste à ne s'occuper que d'un seul genre d'articles. Avec la seconde on s'occupe de vendre un plus grand nombre de produits en visitant moins de pays. Il est difficile de se prononcer sur la préférence à accorder à l'un ou l'autre système. Tous les deux peuvent donner d'excellents résultats. D'une part, ceux qui limitent leur champ d'action à un petit nombre de pays, y reviennent plus souvent. Y séjournant plus longtemps, ils finissent par les bien connaître.

D'une part, bon nombre de commissionnaires de New-

York, de Hambourg, de Londres et aussi de Paris ont pour principe de ne travailler qu'avec un seul pays et leurs affaires n'en sont pas moins prospères. Mais il n'en peut être tout à fait de même pour les industriels qui doivent surtout rechercher des débouchés plus nombreux.

VI. — Déjà, grâce à l'esprit d'association et de *solidarité* qui tend à se répandre de plus en plus en France depuis quelques années, des progrès sensibles ont été réalisés, mais ils sont loin d'être suffisants. Pour améliorer encore cet état de choses, un de nos représentants les plus actifs dans l'Amérique latine, M. Frandin, conseillerait de constituer, dans les pays avec lesquels nous entretenons des relations suivies, des agences commerciales, différant un peu de celles qu'il a *été question* d'établir auprès de chaque consul.

Ces agences pourraient être placées sous la direction d'un comité représentant l'association de la majeure partie des négociants, fabricants, industriels et financiers français si possible.

Le comité nommerait dans chacun de ces pays des agents choisis et expérimentés, chargés des intérêts de l'Association.

Chaque agence pourrait comporter une exposition permanente des produits intéressant les membres de l'Association (1).

(1) VII. — A Lima, dans le palais de l'Exposition, il existe une salle appelée salon des machines, établie par décret en 1897 ; c'est une exposition permanente de toutes catégories de machines, instruments, outillage, etc., qui pourraient être utilisées dans l'industrie nationale.

Plus tard, l'admission d'objets manufacturés fut autorisée.

Dans des cas déterminés et lorsqu'il se trouve des espaces disponibles, on admet aussi des appareils d'invention moderne ou ustensiles d'usage courant qui se recommandent par leur nouveauté.

Les articles importés pour être exhibés sont introduits, libres de droits, à condition toutefois de déposer à la douane une garantie suffisante pour

Le personnel de chaque agence pourrait être composé d'un agent financier, d'un agent industriel et d'un agent commercial.

Ces agents pourraient être chargés de faire toutes les opérations financières, industrielles et commerciales des maisons faisant partie de l'association et en même temps de leur fournir les renseignements dont elles pourraient avoir besoin.

Ce qu'il faut à notre commerce à l'étranger, c'est, avant tout, une représentation ayant des attaches solides avec la métropole. C'est ce qui distingue le commerce allemand et c'est ce qui le rend si redoutable dans la lutte qu'il soutient contre le commerce du monde. Nos agences combleraient justement cette lacune et seraient susceptibles de donner à notre commerce la force et la stabilité qui lui manquent.

VIII. — Pour l'instant, devant la perte de débouchés

répondre de la valeur des droits que ces articles représentent, au cas où ceux-ci ne seraient pas rembarqués dans un délai de six mois, car l'exposition d'un même article ne peut durer plus longtemps, sauf permission spéciale du gouvernement.

Dans cette exposition est un compartiment spécial destiné à recevoir les dessins, gravures, catalogues et explications de machines ou objets qui n'ont pas pu être expédiés.

La surveillance de l'exposition permanente est exercée par la Société nationale d'industrie, et l'administration de cette société est obligée de donner aux personnes qui les demandent tous les renseignements nécessaires sur les objets exposés.

Le local de l'exposition n'est pas un lieu de transaction commerciale, il y est seulement permis l'exposition des articles et de les faire connaître au public par tous les moyens appropriés.

L'exposition est ouverte tous les jours de neuf heures à onze heures du matin et de une heure à cinq heures du soir, et les jours fériés de trois heures à cinq heures du soir.

Des maisons américaines et allemandes arrivent à un gros chiffre d'affaires par l'exposition préalable, dans des magasins à eux, de machines, appareils ou objets manufacturés d'inventions plus ou moins récentes, afin de les faire connaître du public qui est susceptible d'en faire l'acquisition.

qu'ils considéraient comme intangibles, mais qu'ils n'avaient rien fait pour conserver, en n'envoyant personne pour prendre contact et engager aux achats, bon nombre d'industriels jettent les hauts cris et accusent fréquemment nos consuls de se confiner dans les affaires politiques ou diplomatiques, et de placer au dernier plan les préoccupations d'ordre économique. Ces reproches sont en grande majorité sans fondement, car nombreux sont les rapports consulaires les plus documentés, qui sont mis à la disposition de nos négociants, mais que personne ne lit, sans doute, parce qu'il y aurait beaucoup à apprendre.

Si nos commerçants voulaient se donner la peine de lire de temps à autre le *Moniteur universel du Commerce* et les « Rapports commerciaux des agents consulaires et diplomatiques », ils y trouveraient grand profit et se rendraient compte que ces rapports consulaires dénotent, de la part de leurs auteurs, une parfaite connaissance des questions commerciales et une grande largeur de vues. En réalité, cette réputation faite à nos consuls est le plus souvent imméritée, car ils sont de bons conseils et avertissent à temps des difficultés que rencontre l'écoulement de certains produits. La faute incombe uniquement aux principaux intéressés qui ne veulent pas les écouter.

Ces rapports très étudiés passent chez nous inaperçus. Il n'en est pas de même chez nos rivaux qui s'en inspirent souvent.

IX. — Les industriels français semblent ne vouloir rechercher que les bénéfices qui leur sont garantis par nos tarifs protectionnistes et négligent de se renseigner sur les goûts et les ressources du consommateur, connaissances qui sont la base nécessaire pour introduire n'importe quel article en pays étranger. Malgré des avertissements réitérés les producteurs ne veulent pour la plupart

tenir aucun compte des goûts du client, que le plus souvent ils ignorent.

Il est indiscutable que notre industrie ne peut que péricliter davantage si elle ne veut pas tenir compte du goût du consommateur. Or, le goût des clients ordinaires, qui sont la grande majcrité, est qu'il ne faut pas d'articles trop chers, fussent-ils des meilleurs et d'un grand usage. Il est certain que beaucoup de populations, incapables de distinguer entre les produits qu'on leur offre, s'obstinent à des habitudes traditionnelles auxquelles il faut savoir se plier; jamais l'indigène ne consentira à payer plus cher pour être mieux servi. Comme fiche de consolation, nous avons coutume de dire que les Allemands ne fabriquent que des objets de catégorie inférieure — qu'importe s'ils les vendent en retirant de gros bénéfices ? — Il est préférable de fabriquer des produits secondaires qui trouveront toujours acquéreur, que des produits de premier ordre qui seront servilement copiés pour servir de modèle à de grossières contrefaçons qui trouveront de nombreux preneurs.

Les temps sont passés où une partie de nos clients sud-américains achetaient de confiance les yeux fermés; une grande évolution s'est produite. La population est devenue plus dense, plus instruite, et les besoins de la population moyenne ont augmenté; mais il faut tenir compte de la modicité des ressources. La clientèle de ces pays est plus que jamais pour l'article bon marché, pour l'article de qualité moyenne qu'on peut renouveler deux fois la même année. Les gens riches et de goût étant partout la minorité, cette clientèle peut toujours être satisfaite. Nous négligeons pour ceux-là la masse des consommateurs du Pérou et du Chili dont les besoins augmentent journellement et avec laquelle on peut faire un grand chiffre d'affaires, mais il ne faut pas chercher à leur

donner autre chose que ce qu'ils veulent, c'est-à-dire l'article à bon marché.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de sacrifier la réputation des marques françaises, et nous pouvons lutter contre la concurrence étrangère en continuant à faire prévaloir ces qualités essentielles de bon goût et de probité industrielle, qui nous fait bien venir partout, et fait souvent préférer tout ce qui est français, quand il n'y a qu'une légère majoration. Mais il s'agit avant tout de faire des affaires en donnant satisfaction aux goûts et aux besoins que les clients manifestent. On commence à s'en rendre compte dans certaines industries, mais les essais se font encore d'une façon bien timide. Le résultat est que, dans les républiques de l'Amérique Latine, les Allemands, qui sont uniquement préoccupés de satisfaire leur clientèle, ont réussi à amener à eux les six dixièmes des acheteurs.

Où notre infériorité est le plus sensible, c'est dans les articles de qualité courante, jouets bon marché, quincaillerie, ainsi que dans les articles de chapellerie, cordonnerie, ganterie, maroquinerie, qui demandent une certaine main-d'œuvre. Celle-ci étant 20 pour 100 moins chère en Allemagne qu'en France, ces articles y sont forcément d'un prix inférieur.

Notre infériorité disparaît seulement pour les articles de luxe, où il est besoin d'une plus grande habileté; mais ces articles sont malheureusement d'une exportation plus restreinte.

X. — Le principal écueil que rencontre notre commerce d'exportation, réside surtout dans la timidité, dans l'obstination plutôt de nos producteurs, qui refusent d'accorder de longs crédits, et qui ne savent pas employer la publicité comme il conviendrait, non pas la publicité bruyante qui rapporte peu, mais la publicité longuement suivie qui com-

mence les réputations ; c'est la publicité raisonnée, à échéance longue, qui pénètre peu à peu dans l'esprit du public.

Le fabricant français se plaît à dire qu'il n'est pas banquier et qu'il ne peut accorder de longs crédits à ses acheteurs. Le plus souvent même il ne leur en accorde aucun, il exige le paiement au comptant, contre documents d'expédition ; cette condition, appelée au Pérou et au Chili « contado rabioso », comptant enragé, détourne la plus grande partie de la clientèle hispano-américaine. Les industriels s'en rendent compte et la plupart se contentent de la clientèle des commissionnaires des grands centres commerciaux.

Les négociants allemands se sont inspirés d'un esprit plus large, et accordent fréquemment des crédits de 6 mois, 9 mois et quelquefois d'une année.

Pour ne pas souffrir des longs crédits qu'ils accordent, les Allemands se sont ingéniés à créer des agences, des comptoirs, des banques, qui facilitent les transactions et diminuent considérablement les risques.

Il faut aussi savoir tenir compte des usages commerciaux. Les conditions habituelles de la place de Lima sont les suivantes : l'expéditeur étranger fait, par l'intermédiaire d'un banquier quelconque à qui il remet tous les documents d'expédition, connaissement et facture consulaire, traite à 30, 60 ou 90 jours de vue sur l'acheteur péruvien ; celui-ci reçoit les documents nécessaires au retrait de la marchandise de la douane du Callao, immédiatement après avoir apposé son acceptation sur la traite. Il est toujours prudent de charger une banque d'effectuer les recouvrements (1).

(1) L'exportateur péruvien fait généralement traite sur le consignataire, à 90 jours et pour 75 pour 100 de la valeur de la marchandise, contre

Certains trouvent dangereux ce mode de recouvrement et conseillent de ne l'employer que pour des maisons d'une honnêteté universellement reconnue. C'est cependant le mode présentant le plus de sécurité.

Nous devons aussi nous bien pénétrer d'une chose, c'est que nos vendeurs ne courent pas plus de risques à l'étranger qu'en France, s'ils connaissent le marché qu'ils exploitent, s'ils savent être prudents et s'ils savent tirer parti des moyens légaux que tous les pays civilisés mettent au service des négociants pour garantir leurs transactions commerciales.

Si l'on peut tirer des Péruviens des prix exceptionnels, pourvu qu'on leur laisse du temps, il est bon naturellement d'étudier chaque cas, car s'il y a au Pérou un grand nombre de maisons qui méritent du crédit, il peut s'en trouver quelques-unes qui en soient indignes. Il ne faut donc pas confondre les unes avec les autres (1).

paiement de la dite traite; le consignataire est mis en possession des documents qui l'accompagnent.

Les achats en gros se font généralement en donnant en paiement une traite à 30, 60 ou 90 jours de vue.

(1) XI. — Comme un guide commercial de Lima fait complètement défaut: voici, à *titre d'indication*, les noms et adresses d'un certain nombre d'importateurs et d'exportateurs de marchandises diverses, honorablement connus sur la place, sur lesquels, s'il est nécessaire, on pourra prendre facilement les renseignements commerciaux d'usage :

**Importateurs.**

*Minerais et métaux.* — A Lima : Banque du Pérou et de Londres; Backus and Johnston; J. Gildemeister; Cazorla Hermanos; C. Weiss and C°; Cerro de Pasco Mining C°; Graham Rowe and C°; Piaggio; Duncan, Fox and C°. A *Arequipa* : E. Braillard and C°; Stafford and C°; M. Forga é Hijos; E. W. Gibson; Iriberry and C° (or).

*Cocaïne.* — A. Lima : Pehovas Hermanos y C$^{ia}$. A *Arequipa :* E. Braillard and C°; M. Forga é Hijos; E. W. Gibson.

*Coca.* — A Lima : Tealdo and C° ; Duncan, Fox and C°; W. R. Grace and C°; A. Durand. A *Arequipa :* E. Braillard and C°; Forga é Hijos; E. W. Gibson; Emmel Hermanos.

XII. — La création d'une banque française à Lima simplifierait beaucoup les choses en fournissant les ren-

*Coton.* — A Lima : Duncan, Fox and C°; Ayulo and C°; Graham, Rowe and C°; W. Grace and C°; H. Beausire and C°.

*Sucre.* — A Lima : Canevaro é Hijos; Aspillaga Hermanos; E. Ayulo and C°; Beausire and C°; E. W. Start; Duncan, Fox and C°; W. R. Grace and C°; Peruvian Sugar C°; British Sugar C°; Bright Stockes and C°; Graham Rowe and C°.

*Café.* — A Lima : Harten and C°; N. B. Tealdo and C°; J. A. Cuneo, Duncan, Fox and C°; A *Arequipa :* E. Braillard and C°; Emmel Hermanos.

*Cuirs et Peaux.* — A Lima : Gottuzzo Hermanos. A *Arequipa :* E. Braillard et C^ie^; Stattford et C^ie^; Forga é Hijos; E. W. Gibson; Emmel Hermanos; Iriberry et C^ie^.

**Importateurs.**

*Tissus pour hommes.* — A Lima : Sanudo ; G. Loredo : Blum y Feraldo ; Accame Hermanos; A. Buffet; A. Campos; A. Ekstein; Gulda y C^ia^; Estremadoyo Hermanos, Th. Barth; Kwauer et C^ie^; Mazzini et C^ie^; A. Arequipa : Stattford et C^ie^; Braillard Hermanos et C^ie^; E. W. Gibson; Forga é Hijos; Emmel Hermanos, Iriberry et C^ie^, etc.

*Verres à vitres.* — A Lima : P. Roggero; Genetelli et C^ie^; J. Ferrand; J. Scolari; Marano; Parodi Hermanos; Georges Magot et C^ie^.

*Tapis et papiers de tentures*, etc. — Trefogli y Talleri y C^ia^, calle Ucalayi; Hok y Cappler; Montori, calle de Callao.

*Tissus et articles pour dames.* — Mazzini et C^ie^, calle Union; Pelerano y Pilotto, calle Union; A. Buffet, calle Union; A Gaillour, calle Union; Estremadoyro, calle Union.

*Tuyaux en fer, plomb, etc.* — Jaime Garreta, calle Plateros de San Agustin; P. Herouard; Simpson; Menchaca et C^ie^, calle del Correo; Humphrey; E. Crocker, calle Mineria.

*Souliers et chaussures diverses.* — Lima : J. Bonino, calle de la Union; Falcone, calle de la Union; Canepa, calle Huallaga; N. Malsoborg, calle Union; I. Meiss, calle Union; Colin, calle Union.

*Articles de parfumerie.* — Harth et C^ie^, Plateros de San Pedro; Guillon et C^ie^, calle de Mercaderes; J. Gimena et C^ie^, Portal de Botoneros; Faget et C^ie^, calle de Judios; Harth et Fort, calle de Judios.

*Mercerie, passementerie et marchandises diverses.* — Lima : Harth et C^ie^, Plateros de San Pedro; Ottenheim Hermanos, calle Ucayali; J. H. Smith, calle Ucayali; Harten y C^ia^, calle Carabaya; Gimeno y C^ia^, Portal de Botoneros; Truel y C^ia^, calle de la Coca; Duncan, Fox et C^ie^ (vêtements de dessous en coton).

*Matériel de chemin de fer.* — Lima : Graham, Rowe y C^ia^, Koppel; Ayulo y C^ia^.

*Meubles.* — Lima : Malherbe et C^ie^; Hochoppler et C^ie^, calle Plumeros; Magot et C^ie^, calle Général La Fuente.

seignements commerciaux à nos exportateurs et réaliserait d'importants bénéfices. A Lima, malgré un peu plus de confiance dans les affaires, les emprunts sont encore dif-

*Lingerie, rideaux, en fil et en coton.* — Lima : Accame Hermanos, Portal de la Union; Ramon Segui; Sociedad Italiana de Exportacion, (Enrico dell' Acqua); A. F. Ferraro y Cia; Duncan, Fox et Cie, toiles, coton, mouchoirs, etc.

*Articles de ferronnerie et outils.* — P. Herouard, calle Ucayali; G. Menchaca y Cia, calle del Correo; A. Boursot, calle Union; E. Humphreys and Co, calle Carabaya; C. M. Morales and Co, calle Carabaya; Hart and Fort; Hart and Co, Nosiglia Hermanos.

*Fil à coudre.* — Duncan, Fox and Co (marques Coats, Brooks, Clarkes); tous les autres grands importateurs de Lima.

*Fers et aciers en barres, tôles ondulées, poutrelles, etc.* — P. Herouard; Menchaca and Co; Humphreys and Co; H. Beausire and Co; C. Morales; F. L. Crosby.

*Glaces.* — P. Roggero, calle de Lampa; G. Magot y Cia.

*Huiles de graissage.* — F. G. Piaggio, calle del Arsenal; Beausire and Co; Accame Hermanos; Menchaeca and Co; Shute and Co; Duncan, Fox, and Co.

*Instruments d'optique.* — Schwalb Hermanos, calle de Espaderos; N. Espirac, calle Huancavelica

*Instruments de musique.* — G. Brandes, calle Union; Custin and Co, calle Union; E. Sobrer, calle Union.

*Liqueurs.* — Molinié and Co; Bayly and Co, calle Union; G. Berckemeyer, calle Villaba; Broggi and Co, calle Union; Klein, calle Union; P. Nove; Lockett, calle Union; Nosiglia Hermanos; Rampini; Falcone Hermanos; Gotuzzo; Shute and Co; Lorenzo Delaude; S. Maggiolo y Hijos.

*Librairies et papeteries.* — E. Rosay, calle Huallaga; Colville et Cie, calle Ucayali; I. Newton, calle Union; I. Escoubès, calle Ucayali; M. D. Arruz, calle Carabaya; R. Moreno; Théodore Harth; Hart et Fort.

*Bijouterie, etc.* — Lima : Welsch et Cie, calle Union 261; Jacoby y Cia, calle Union; Rosemberg et Wallach; Boggiano y Pigatti, calle Union; Ringgold, calle Huallaga.

*Appareils photographiques.* — Lima : Moral, calle de la Union; Schwalb Hermanos, calle de Espaderos; N. Espirac, calle de Huancavelica.

*Articles en fonte, cuisinières, etc.* — Lima : Herouard, calle Ucayali; Menchaca et Cie, calle del Correo; Humphreys et Cie, calle de la Coca; Beausire et Cie, calle Melchormalo; Harth et Fort, calle Indios; Ottenheim Hermanos, calle Plateros de San Pedro; J. H. Schmidt, calle Plateros de San Pedro.

*Ceintures en peau fine pour Dames, guêtres, etc.* — Guillon and Co (parfumeurs), calle Mercaderes; La Ville de Paris.

*Cristaux et Porcelaines.* — M. Gründel, calle Carabaya, 121; Marzano, calle Yunin, 75.

ficiles, ce qui fait que le capital reçoit un intérêt très élevé, même avec les meilleures garanties. Nous ne croyons pas qu'il existe beaucoup de pays où le capital reçoive comme au Pérou un intérêt de 8,12 et, parfois encore, 14 pour 100 avec des garanties de premier ordre.

Si les banques en France ont atteint un grand développement, il faut regretter que dans l'Amérique du Sud les

*Céramique (tubes, etc.).* — Jaime Garreta, Plateros de San Augustin; Minchaca and C°, calle del Correo.

*Couleurs d'aniline.* — Tejidos de Monserrat (Société anonyme), à Lima; Tintoreria « La Concepcion » (Madame Condy) à Lima; E, Braillard and C°, *à Arequipa.*

*Confiserie et articles pour traiteurs.* — A. Field, calle Union (Capital 40.000 livres); Klein (successeur de A. Baudrot), calle Union; Broggi Hermanos, calle Union; Nore, Plateros de San Pedro.

*Couleurs, vernis, etc.* — Trefogli et Talleri et C°, Esquina de la Coca; P. Herouard, calle Ucayali; Jaime Garreta, Plateros de San Augustin; Juan Monteverde, calle de Silipinas.

*Couleurs d'outremer.* — Duncan, Fox and C° (principal importateur de cet article); H. Beausire and C°; G. Berckmeyer, calle Villalta; Lopez Guerra, calle de las Mantas.

*Denrées coloniales.* — Lorenzo Delaude, calle San Jose, 119; Nosiglia Hermanos; Tealdo and C°, Maggiolo e Hijo; Sbarbaro.

*Drogueries et produits chimiques.* — E. Grec, calle Huallaga; Gallese, calle Arzobispo; J. B. Serra y C^ia (Antigua Drogueria Italiana); Meyer and C°, calle de la Union; F. Remy.

*Conserves alimentaires.* — J. Molinié; Delaude L., calle san Jose; Gottuzo, calle Valladolid; N. B. Tealdo and C°, calle Huallaga, 163; S. Maggiolo é Hijos, calle de la Vireyna; Broggi Hermanos; Klein, calle de la Union; Nosiglia Hermanos; Rampini, calle de la Union; Thomas Bresciani, calle Huallaga; Falcone Hermanos, calle de las Monjas.

*Coffres-forts.* — T. Marsano y C^ia, calle San Jose (petits coffres-forts); Graham, Rowe y C^ia (spécialité de grands coffres-forts); Beausire and C°.

*Ciments.* — Duncan, Fox and C° (ciment); W. B. Grace and C° (ciment Altas); C^ia Nacional « La Ceramica »; P. Rosello, calle de la Merced; La Colmena (Société de construction), Directeur : Pierola; Muelle Daisina (gérant : comte de Saint-Senne); Jules Normand (importateur de ciment allemand); Milne and C° (Whites « Best-Best » ciment anglais); Menchaca and C° (ciments belges et allemands).

*Couvertures de laine, de coton.* — Duncan, Fox and C°; Harth and C° (fabrique de couvertures laine et coton); Hart et Fort; Luis Gotuzzo; G. Pellarano; German Loredo.

banques françaises, qui seraient d'un si utile concours, fassent absolument défaut; les opérations d'escomptes et d'avances sont effectuées par des banques étrangères, entre autres la Banque Allemande Transatlantique qui a établi des succursales dans presque tous les États sud-américains.

XIII. — Dans l'Argentine et au Chili cette banque fait des affaires d'or. Au Pérou une succursale de création récente a pris rapidement une place prépondérante. C'est avec la Banque allemande transatlantique de Lima qu'ont été conclus les récents emprunts péruviens. Cette banque agissait d'ailleurs comme mandataire de la *Deutsche Uberseische Bank* de Berlin, qui est la maison mère.

En général, on est peu souvent prévenu en France des affaires industrielles, ou de travaux publics qui se présentent; aussi les grandes banques anglaises et allemandes ont-elles des représentants connaissant bien le pays, dans les capitales sud-américaines, afin de les tenir au courant, pouvant ainsi faire des propositions en temps utile; les banques sont, en outre, toujours exactement renseignées sur les conditions du marché et capables de profiter des bonnes occasions.

XIV. — Les banques suivantes ont leur siège à Lima :

Le *Banco Internacional del Peru*, fondé au capital de 200.000 livres dont la moitié a été versée. Le banquier à Paris de cet établissement est le « Comptoir National d'Escompte ». Son tarif d'intérêt est le suivant : Elle paie :

| | | | |
|---|---|---|---|
| En compte courant. . . . | 2 | pour 100 | annuel. |
| Dépot à vue . . . . . . . . . | 2 | — | — |
| — à 3 mois . . . . . . . | 4 | — | — |
| — à 6 mois . . . . . . . | 5 | — | — |
| — à 9 mois, intérêts payables chaque 3 mois. | 5 1/2 | — | — |
| — à 12 mois . . . . . . . | 6 | — | — |

Les escomptes se font à raison de 8 pour 100 annuels; les avances en compte courant 10 pour 100, et les prêts sur hypothèques à raison de 8 pour 100.

Le *Banco del Peru y Londres*, fondé au capital complètement versé de 2 millions de soles, a aussi comme banquier à Paris le Comptoir National d'Escompte. Elle touche et paie les mêmes intérêts que le précédent, sauf pour le dépôt en compte courant pour lequel elle paie 1 pour 100 annuel.

Le *Banco Italiano*, au capital de 2 millions de soles dont la moitié a été versée, touche et paie les mêmes intérêts.

Le *Banco Aleman Transatlantico* paie et touche les mêmes intérêts que le Banco del Peru y Londres; les avances en compte courant se font à un taux conventionnel.

Le *Banco Popular del Peru* possède un capital nominal de 100.000 livres, dont 72.000 de versées. La Banque des Pauvres est la moins importante ; son capital est de 300.000 soles, dont 100.000 versés. Le tarif des prêts hypothécaires y est conventionnel, et partout un peu plus élevé en général que celui des autres banques. La situation de toutes ces banques est très prospère.

XV. — Nous pouvons exporter avec succès, au Pérou, les vêtements confectionnés, les cuirs ouvragés, l'orfèvrerie et la bijouterie, la bimbeloterie, les meubles, articles de marine, chaussures, le chanvre, carton, articles de corderie, droguerie, bonbons, la gélatine, denrées alimentaires, outils de fer et articles de ferronnerie, fil, jouets, machines, substances minérales, métaux et leurs composés, papiers, articles de parfumerie, chapeaux, tissus de coton, de laine, de fil, de soie, les vins et liqueurs, les toiles et papiers à tentures, les verres et cristaux.

Les armes sont très demandées; les plus appréciées sont les fusils carabines à trois coups. Dans la Sierra et dans la Montaña, les armes, surtout si elles sont bon marché, trouvent de nombreux acquéreurs parmi les populations indigènes, car cette catégorie d'acheteurs se préoccupe peu de la qualité si l'objet a bonne apparence. Les fusils les plus recherchés sont ceux à piston à un ou deux coups. Le fusil à percussion est moins demandé et seulement dans les qualités bon marché ; les Belges ont trouvé là un excellent débouché.

Les chaussures légères, en toile blanche, pourraient faire dès maintenant, et pendant toute l'année, l'objet de grandes transactions.

Il n'existe pas au Pérou de fabriques de conserves, il s'en fait cependant une grande consommation. Elles sont en général expédiées en boîtes de fer blanc, soudées et faciles à ouvrir à l'aide de clefs.

L'emballage se fait ordinairement en caisses de 100 ou 50 boîtes, suivant qu'il s'agit des modèles désignés en Europe sous les dominations de demi-boîtes ou de boîtes entières. Pour éviter que les boîtes s'écrasent, les caisses doivent toujours être remplies de sciure de bois. Pour les conserves envoyées en flacons, chaque unité doit venir dans un pavillon épais, afin d'éviter la casse, le commerce se plaignant beaucoup du peu de soin avec lequel les colis sont débarqués dans la plupart des ports du Pacifique.

Le prix des conserves sur place varie évidemment en raison de leur valeur au pays d'exportation. Il est à noter que l'article courant, de prix moyen, trouve plus d'acheteurs en raison de son bon marché.

Les machines-outils pour le travail du fer et du bois sont fournies actuellement par les Américains ; mais nous pouvons nous présenter sans crainte sur le marché. Peu im-

porte d'arriver en retard, car il y a encore place pour nous ; le principal, c'est d'arriver.

Les difficultés présentes de nos exportations sont en grande partie dues à nos industriels ; la situation comporte donc des remèdes d'une application facile, à condition que les intéressés se rendant à l'évidence, ne continuent pas à s'effacer (car la réussite nous sourit quand nous voulons bien faire preuve d'initiative et de persévérance), et mettent en œuvre les moyens que tous les rapports consulaires conseillent d'employer, procédés qui sont la raison des succès remportés par nos concurrents. Avec un peu plus d'esprit d'initiative et surtout un peu plus de sens pratique, nous arriverons, nous en sommes convaincus, à regagner une place honorable dans les entreprises commerciales et industrielles qui s'offrent de toute part au Pérou.

Notre intelligence en effet, égale l'intelligence des autres nations, et sûrement notre génie créateur est dans une large mesure supérieur à celui d'autres peuples ; nous avons, en plus, la masse compacte de nos petits et gros capitaux qui nous permet d'envisager la lutte avec une certaine confiance (1).

(1) Par décret du 17 février 1911, un bureau de renseignements et de propagande a été créé à Paris par le gouvernement péruvien ; ce bureau est chargé de donner des renseignements verbaux et écrits sur le Pérou, de fournir aux intéressés des échantillons de produits nationaux, de s'occuper de l'enregistrement des marques de fabrique à déposer et des patentes à prendre au Pérou, ainsi que de la surveillance des pensionnaires du gouvernement en Europe et de la représentation de celui-ci aux expositions et aux congrès industriels.

La direction de ce bureau est confiée à M. Carlos Larrabure, fils du premier vice-président de la République pendant la dernière présidence ; intelligent, énergique et consciencieux, M. Larrabure est très qualifié pour remplir ce poste qui demande beaucoup de travail et de multiples connaissances.

# CHAPITRE XVIII

I. — Colonisation et immigration. — II. Transports gratuits aux artisans. — III. Conditions. — IV. Constitution de sociétés pratiques. — V. Conseils aux émigrants. — VI. Ce qu'il faut emporter. — VII. Agriculteur et éleveurs. — VIII. Les artisans. — IX. Professions libérales — X. Colons de Montaña. — XI. Intellectuels et sans profession. — XII. Conclusion.

I. — Les avantages obtenus par les États de l'Amérique qui réussirent à attirer vers eux un fort courant d'émigrations sont incalculables ; il suffit de citer comme exemple le splendide développement commercial et agricole du Mexique, de la République Argentine et du Brésil qui, dans l'espace de vingt-cinq ans, virent leur richesse publique s'accroître dans les mêmes proportions que s'opérait l'augmentation de la population.

Le gouvernement péruvien essaya à diverses reprises d'attirer vers ses immenses territoires vierges l'émigration européenne ; mais en raison de l'instabilité gouvernementale occasionnée par des troubles trop fréquents, ces tentatives, opérées sans esprit de suite, n'aboutirent à aucun résultat pratique.

II. — Aujourd'hui que la tranquillité règne au Pérou, et

que la stabilité du pouvoir semble définitivement établie, le gouvernement s'efforce à nouveau d'attirer dans le pays des travailleurs et des colons. C'est dans ce but que le Président de la République promulgua, à la fin de 1906, un décret accordant certaines facilités de voyage aux étrangers désireux de venir s'installer au Pérou.

III. — Par ce décret, l'État facilite le voyage en troisième classe aux artisans et agriculteurs yankees, aux Européens qui seraient nécessaires aux entreprises industrielles ou à des particuliers; ces émigrants devront réunir les conditions suivantes :

1° Avoir de 10 à 50 ans pour les hommes et 10 à 40 pour les femmes, offrir les garanties de moralité et de santé prescrites.

2° S'engager à travailler dans les entreprises agricoles, minières, industrielles ou commerciales, ou pour le compte d'entreprises de colonisation, d'immigration ou d'irrigation.

3° Le paiement des passages s'effectuera par les consuls péruviens dans les ports d'embarquement, d'après des ordres cablographiques expédiés par le ministre de Fomento ; les personnes intéressées devront se présenter, demandant les dits passages, et indiquer l'exploitation agricole ou l'établissement industriel auxquels ils sont destinés. Les demandeurs devront aussi se déclarer prêts à procurer des logements, l'alimentation et les secours médicaux au personnel demandé, depuis le port d'arrivée jusqu'à l'établissement de leur destination.

Les consuls péruviens, au reçu de l'ordre cablographique du ministre de Fomento, devront payer aux compagnies de navigation le montant des passages ; ils se seront au préalable rendu compte que les immigrants remplissent les conditions désignées. Chaque immigrant

recevra, avant son départ, un certificat qu'il devra donner à son arrivée à l'autorité maritime du port de débarquement, pour être remis au ministre de Fomento.

Ces facilités auront pour résultat de procurer une main-d'œuvre plus choisie aux établissements agricoles, industriels et miniers.

A notre avis, le Pérou ne doit pas compter, pour l'instant, sur un fort courant d'immigration qu'il n'est pas en mesure de recevoir ; mais sur une émigration spontanée et permanente, la seule favorable et avantageuse au pays. Devant l'esprit d'association qui se développe de plus en plus au Pérou, les demandes de bras se font chaque jour plus nombreuses, particulièrement dans les grandes entreprises d'irrigation de territoire dans la *Costa*, et celles de constructions de chemins de fer. Les travailleurs japonais qui commencent à affluer dans le pays sont la seule main-d'œuvre sur laquelle on puisse compter, avec les quelques éléments nationaux ; mais ils sont encore en nombre insuffisant.

Ce n'est qu'après l'ouverture du canal de Panama, que le Pérou verra couler vers lui un certain courant d'immigrants ; c'est dans cette prévision, que le gouvernement doit se préparer à offrir aux émigrants des terres peu éloignées et dans des conditions acceptables. C'est dans ce but que seront irrigués des terrains immenses dans les régions traversées par les rios *Chira* et *Santa*, les plus importants cours d'eau de la côte péruvienne. La construction du chemin de fer oriental facilitera l'accès de vastes zones que se disputera plus tard l'émigration européenne. A ce moment même, malgré les promesses et les avantages accordés, nous ne conseillons pas aux colons qui seraient immanquablement séduits par l'attrait de la Montaña, de s'établir ailleurs que dans la zone nommée

*Ceja de Montaña*, où le climat et la nature leur seront également favorables ; les parties basses doivent être abandonnées aux hommes de couleur, qui, mieux que les blancs, peuvent résister aux fièvres, sinon aux moustiques.

IV. — Pour nous résumer, nous devons dire que dans l'état actuel, c'est surtout aux capitalistes, aux négociants et aux industriels que le Pérou offre un immense champ d'action, car c'est assurément un des pays les mieux doués en diversité et abondance de ressources, et les grandes entreprises ont le choix entre l'industrie minière, l'industrie pastorale, l'industrie agricole, — cette dernière sur la Costa, dans des terrains irrigués qui produiront ce qu'on voudra, — et enfin l'exploitation des multiples et abondantes richesses naturelles accumulées dans les merveilleuses forêts de la Montaña.

La réussite est assurée, là-bas, aux sociétés qui, rompant avec toute routine, voudront s'organiser sur des bases solides, s'éviter tout d'abord les frais d'un haut personnel européen, qui, souvent incapable, et ignorant tout du pays où il est envoyé, part avec l'illusion de faire sans peine une fortune rapide. Découragés avant d'être quelque peu accoutumés aux usages et à la langue du pays, avant de s'être acclimatés, ils rentrent le plus souvent en Europe avant d'avoir fait œuvre utile.

Dans cet ordre d'idées, les meilleurs résultats ont toujours été obtenus par les sociétés fondées entre un petit nombre de capitalistes, qui dirigent et surveillent eux-mêmes leurs affaires sans l'intervention des banques d'émission qui ne s'intéressent aux meilleures conceptions financières et commerciales en pays lointain, que jusqu'à l'heure où elles ont pu faire coter leurs valeurs, et s'en débarrassent après avoir touché d'importantes commis-

sions. Cette raison, avec le mauvais recrutement du personnel, avec les frais occasionnés par de nombreux administrateurs et directeurs touchant des émoluments princiers, et l'aménagement à grands frais de locaux somptueux comme siège social, explique la déconfiture de nombre de sociétés qui mieux comprises et mieux administrées auraient pu donner de copieux bénéfices.

V. — Nous ajouterons enfin quelques conseils pour ceux qui, séduits par le caractère franc, loyal et généreux du Péruvien, par la douceur du climat et la sérénité du ciel, par les ressources sans nombre d'une terre fertile, voudraient tenter de conquérir au Pérou l'aisance et l'indépendance. Mais hâtons-nous de dire que les débuts ne sont pas exempts de fatigues et de difficultés, plus ou moins faciles à vaincre.

Tout émigrant doit éviter d'emporter avec lui des choses inutiles, et dès qu'il doute s'il doit faire un achat ou non en vue de son expatriation, il fera mieux de conserver son argent pour acheter sur place et souvent dans de meilleures conditions des objets plus appropriés aux besoins et aux conditions de la vie locale. Cependant nous conseillons les objets suivants :

VI. — Literie complète, emballée en sac, toutefois sans excès, car ce n'est que dans les régions froides de la *Sierra* qu'une literie chaude est indispensable, sur la Costa et dans la Montaña ce n'est qu'occasionnellement que l'on dort dans des lits, généralement on n'emploie que des couvertures; linge de corps et de table; vêtements légers en coton et en toile, y ajouter le molleton pour la Montaña et les hautes bottes et souliers à lacets; chemises; les ustensiles de ménage et de cuisine, batterie de cuisine, vaisselle, couteaux, cuillers, fourchettes, etc., mais sans excès; il ne faut pas oublier les outils qui

sont nécessaires au métier. Pour les ustensiles d'agriculture, il ne sera nécessaire, pendant les premiers temps, dans la forêt vierge (lorsqu'il s'agit de la Montaña), que de posséder des haches, des pics, des bêches, des serpes, des sabres d'abatis (machété), qu'il vaut mieux acheter sur place d'après les modèles en usage; un fusil de chasse avec un canon à plomb et un canon à balles est très recommandable dans la Montaña, une carabine genre winchester n'est pas à dédaigner pour les colons isolés. Le colon pourra déposer son argent dans une banque d'Europe et demandera des lettres de crédit sur Lima; l'argent monnayé qu'il emportera sera de préférence en livres anglaises ou en or français.

Le passeport n'est pas nécessaire pour l'Amérique, mais il est bon de se munir de papiers d'état civil; il y a toujours lieu, pour les hommes ayant accompli leur service, de se mettre en règle avec l'autorité militaire (une simple déclaration).

VII. — Nous l'avons dit plus haut, dans beaucoup de districts du Pérou, la main-d'œuvre pour les travaux agricoles ou industriels est assez difficile à trouver et, pour ce motif, il est prudent de ne placer un grand capital dans l'agriculture qu'après avoir étudié les conditions sur place. Par contre l'élevage du bétail offre un avenir plein de promesses, dans les départements de Piura, Libertad, Lima et Junin, à l'émigrant travailleur et persévérant qui possède un capital même minime, il va sans dire qu'il s'agit d'élevage sur une petite échelle.

Toutefois, nous ne saurions assez mettre en garde les personnes disposées à émigrer contre l'idée de partir sans ressources suffisantes, pour essayer de se créer un foyer à l'étranger. Après qu'il a obtenu des terrains, qu'il a commencé le travail, l'émigrant a encore à faire face à des

dépenses imprévues, de sorte qu'il se voit forcé, s'il ne possède rien, à contracter des dettes et à végéter plus longtemps.

Il est difficile de dire, sinon au point de vue général, quels sont les émigrants qui réussiront le mieux au Pérou et de quels moyens ils doivent disposer, car tout dépend des capacités, de la profession et des exigences de chacun. Les agriculteurs, les éleveurs de bestiaux et les artisans sont les plus recherchés. Pour l'élevage du bétail un capital de vingt à trente mille francs est nécessaire pour acheter des pâturages, des bestiaux et parvenir dans un temps donné, par une activité constante, au bien-être.

Pour faire l'élevage sur une grande échelle, il faut un capital six ou huit fois plus élevé et parfois davantage. Les candidats feront bien de ne se risquer qu'après une période d'apprentissage dans le pays même et après avoir mûri leur décision par leur expérience et leurs observations personnelles. L'occasion de s'instruire sous ce rapport se trouvera toujours auprès d'éleveurs étrangers et indigènes, établis dans les nombreuses haciendas de la Costa ou de la Sierra.

Les agriculteurs feraient montre de sens pratique en travaillant pendant quelques semaines dans une hacienda de la côté ou dans une colonie existante, afin d'étudier les procédés de cultures locales, d'apprendre, avec quelques notions de la langue, la meilleure manière de traiter et de diriger les travailleurs indigènes pour en obtenir un travail utile. En un mot, faire une période d'apprentissage afin de ne pas gaspiller plus tard son avoir et son temps dans des essais infructueux.

Aucune famille de colon ne devrait émigrer sans disposer d'au moins 5.000 francs. La moitié suffit pour un

célibataire. — En aucun cas, à moins de sortir d'un institut agricole, on ne doit, en dehors des temps d'apprentissage, espérer gagner sa vie comme journalier, car les cultivateurs européens ne sauraient rivaliser avec les ouvriers indigènes dont les besoins sont beaucoup moindres. Après qu'il aura acquis quelques connaissances générales sur l'agriculture des pays, le colon devra devenir le maître de son propre terrain.

Certains Etats sud-américains, désireux d'attirer un grand nombre d'agriculteurs, accordent ou ont accordé des concessions gratuites de terres, des bestiaux, des outils, ainsi que des secours pécuniaires ; les résultats ne furent pas le plus souvent ce que l'on aurait cru, et peu à peu on abandonna ces modes de concessions qui ne sont plus accordées que dans des conditions déterminées.

L'expérience a démontré que plus certaines catégories de colons sont aidés personnellement, plus difficilement il leur vient à l'idée qu'il leur faudra finalement ne compter que sur leur travail ; leurs prétentions ne font qu'augmenter, et ils tardent plus longtemps à se procurer une situation satisfaisante.

Sauf quelques exceptions observées au Brésil, ces vérités subsistent pour la généralité des colonies ; elles ne sauraient être trop souvent répétées aux émigrants, et seuls, devraient émigrer, comme colons, les gens qui sont doués de la force de caractère nécessaire pour lutter, afin d'acquérir bien-être et indépendance, qui disposent des moyens pécuniaires indispensables, et surtout qui possèdent une certaine énergie morale, des aptitudes au travail et, il va sans dire, un bon tempérament et la force physique nécessaire.

VIII. — Tous les artisans des divers corps de métiers intelligents et appliqués, gagneront, en général, facilement

et largement leur existence (1) ; toutefois, nous insistons encore sur la nécessité de posséder quelques petites ressources, sur lesquelles on puisse compter en cas de maladie, ou pour s'assurer des moyens de retour, au cas où la nostalgie, qui est l'écueil des volontés flottantes, ne leur fasse abandonner leur nouvelle condition, avant d'avoir pris le temps de s'acclimater.

IX. — En ce qui concerne les personnes exerçant des professions libérales : médecins, professeurs, architectes, pharmaciens, ils sont nécessaires, mais en petit nombre, et et il est prudent de ne partir qu'avec un engagement préalable.

Enfin, au point de vue général pour les commençants, les recommandations suivantes peuvent ne pas être superflues :

1° Eviter toutes les sortes de jeux ; les hispano-américains sont joueurs comme les cartes... dans ces pays, comme partout d'ailleurs, le jeu est toujours une chose scabreuse et un sentier fort glissant.

Au point de vue commercial ne pas trop se découvrir. Eviter les procès, car si les procès sont partout longs et coûteux, ils le sont, si possible, davantage au Pérou.

Enfin, éviter de faire une trop grande concurrence aux autorités locales de l'intérieur, fonctionnaires métis ou indiens qui seraient eux-mêmes commerçants.

X. — Quiconque veut devenir colon dans la Montaña du Pérou, doit avoir une grande force de volonté, de la persévérance dans l'apprentissage des travaux nécessaires et de l'endurance dans les difficultés inévitables ; pour cela, il faut non seulement une constitution saine et vigou-

(1) Les établissements de la côte occupent et ont besoin de bons contremaîtres ou employés pour diriger les travaux des champs, de mécaniciens, raffineurs, distillateurs, charpentiers, forgerons, viticulteurs, etc.

reuse, mais un moral énergique. Ceux qui croient arriver à l'indépendance et à la fortune avec peu de peine feront mieux de ne pas s'expatrier. On ne doit pas émigrer pour changer de position, mais seulement avec la ferme intention de l'améliorer.

Tout colon doit compter, au commencement, sur une vie relativement précaire, tant qu'il n'aura pas installé son exploitation et ne se sera pas habitué aux conditions climatériques et autres. C'est un grand avantage d'être marié.

Dans la Montaña, le colon ne devra pas oublier qu'en s'installant, il ne rencontrera que la forêt à perte de vue, que son premier travail sera de défricher, de déboiser plutôt, pour pouvoir semer.

C'est donc en s'installant aux côtés de ceux qui l'auront précédé, sur un bon chemin qui lui offrira toutes facilités, que le colon trouvera l'appui et les ressources qui lui assureront un établissement dans de bonnes conditions ; en déployant toute son énergie, il pourra de cette façon entreprendre sa tâche avec toute confiance dans l'avenir.

Il est donc préférable, pour le moment, de ne pas dépasser le Palcazu, déjà jalonné par plusieurs installations aux environ de Puerto-Mairo et de Puerto-Chuchurras. Le Pichis, le Chanchamayo, seraient excellents, la Pampa *del Sacramento* et le grand Pajonal meilleurs encore, mais ces dernières régions ne paraissent pas, pour l'instant du moins, présenter une sécurité suffisante pour les colons isolés, en raison des incursions des Indiens Campos, réfractaires à la civilisation. Pour notre part, nous ne considérons pas, nous l'avons déjà dit, la présence des Indiens comme un danger, mais plutôt comme un bienfait dans la plupart des cas. Il suffit de se les rendre favorables par de bons traitements.

XI. — Les pays transatlantiques ne sont pas un débouché pour les commerçants sans position : pour eux, il n'y a qu'un seul moyen d'occuper leur activité à l'étranger, c'est d'entrer dans une maison d'exportation européenne, et d'attendre l'occasion de se faire recommander par elle à des correspondants d'outre-mer, éventuellement placés chez eux.

Pour l'armée toujours croissante des prolétaires de l'instruction, la place manque plus encore. Pour cette classe si à plaindre de la société et de la civilisation moderne, il n'y a de place ni au Pérou ni ailleurs dans les républiques hispano-américaines. S'il est des cas où certaines de ces personnes instruites, tombées du haut de leur grandeur dans les rangs de la plèbe, ont pu se relever en Amérique, par leur force de caractère, leur volonté de parvenir et leurs aptitudes, en se soumettant tout d'abord à une vie de labeurs et parfois de privations, ce n'est là que l'exception; la majorité des prolétaires instruits, de tous les genres, fera beaucoup mieux dans son propre intérêt de ne pas aller grossir le nombre des déclassés, déjà nombreux dans les grandes capitales américaines.

Toutefois, on peut dire du Pérou que c'est un pays où ne sont misérables que les gens qui ne savent pas travailler ou qui ne le veulent pas. Le Pérou produit des matières alimentaires en abondance, ce qui fait que chacun, par son travail, peut gagner assez pour sa subsistance. L'émigrant qui est prudent dans le choix de l'endroit où il se fixe, et qui possède un avoir suffisant pour essayer de se rendre indépendant, peut arriver à ce résultat avec des ressources plus modestes que dans beaucoup de pays d'Europe.

XII. — Malgré la grande sympathie que nous avons pour ce pays, il serait exagéré de représenter le Pérou

comme un Eldorado fantastique ; mais c'est un pays neuf, en grand progrès depuis qu'il jouit de la tranquillité politique, qui, il faut l'espérer, ne sera plus troublée, il ne manque que des bras et des capitaux pour donner une plus grande valeur à ses richesses minières et pastorales. C'est certainement un des pays les plus riches et les plus fertiles du monde, un de ceux où celui qui veut travailler et être économe, peut arriver rapidement à l'aisance sans efforts exorbitants ni privations.

Mais nous le répétons, là, moins que partout ailleurs il n'y a place pour l'inactif et l'inutile, mais pour les travailleurs industrieux et persévérants, qui ont la ferme volonté de parvenir, en se livrant au commerce, à l'industrie ou à l'agriculture, pour leur profit et pour celui du pays qui leur a donné l'hospitalité.

Tout en signalant quelques difficultés de détail, nous ne voudrions décourager personne d'aller s'établir au Pérou, nous avons une foi trop profonde dans l'avenir économique de ce pays pour que cette pensée puisse nous être attribuée. Mais, précisément, parce que nous souhaitons au Pérou une prospérité sans bornes, prospérité qui peut nous être profitable, nous voudrions lui éviter les éléments sans valeur qui, en même temps qu'ils discréditent le pays, déconsidèrent celui auquel ils appartiennent ; en tout cas nous avons considéré comme un devoir de conscience de dire les choses telles qu'elles sont.

Nous ne saurions au contraire trop inviter nos compatriotes qui ont des capitaux, à en placer une partie dans les grandes et moyennes entreprises sérieusement conçues et honnêtement dirigées, tant au point de vue commercial ou agricole que dans les exploitations minières et forestières. Dans quelques mois, au moment de l'ouverture de la grande voie interocéanique de Panama, toutes les nations

commerciales d'Europe, plus les États-Unis, auront les yeux fixés sur le Pérou, dont les produits et le crédit sont appelés à prendre sur les marchés européens un rang privilégié. Si nous voulons regagner, dans ce pays qui nous est ouvert, la situation prépondérante qui nous est due, il est indispensable que nous y prenions dès maintenant de bonnes et solides positions.

---

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE M. PAUL LABBÉ . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . v

AVANT-PROPOS . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . ix

CHAPITRE PREMIER. — I. Aperçu historique et géographique. — II. Pizarre et Almagro. — III. L'indépendance. — IV. Territoire perdu. — V. Situation. Superficie actuelle. — VI. Configuration du sol. — VII. Divisions physiques. — VIII. Climat . . . . . . . . . . . . 1

CHAPITRE II. — I. État politique et social du Pérou. — II. Constitution. Mode d'élection. — III. Justice. — IV. Religion. — V. Décadence des monastères. — VI. Influence du clergé. — VII. Conditions légales des étrangers. — VIII. Expéditions de documents. — IX. Divisions politiques et administratives. — X. Fonctionnaires. — XI. Importance de quelques ports . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 14

CHAPITRE III. — I. Comment on se rend au Pérou. — II. Voie de Panama. — III. Voie de Magellan. — IV. Voie de Buenos-Ayres et Cordillères. — V. Prix des passages. — VI. De Panama au Callao. — VII. Installation des passagers. — VIII. Aspect de la côte. — IX. Le Callao, la baie, le débarquement, le Muelle y Darsena. — X. La ville. Hôtels et tarifs. — XI. Un phénomène . . . . . . . . . . . . . 29

CHAPITRE IV. — I. Du Callao à Lima. — II. Constructions, promenades, églises, monuments. — III. Climat et hygiène. — IV. Temblores. — V. La vie matérielle. — VI. Prix de quelques denrées. — VII. Monts-de-

Piété. — VIII. Domestiques. — IX. Bains. — X. Cochers. — XI. Hôtels. — XII. Loyers. — XIII. Tramway. — XIV. Les environs de Lima. — XV. Miraflores. — XVI. Barranco. — XVII. Chorrillos. — XVIII. Ancon. — XIX. Les Huacas . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 43

CHAPITRE V. — I. La population, comment elle est répartie — II. Mosaïque ethnographique. — III. Caractère des Péruviens. — IV. Qualités et défauts. — V. Abus du régime du bon plaisir. — VI. Le *padre* et l'impôt sur le revenu. — VII. Courses de taureaux. — VIII. Batailles de coqs. — IX. La Liméenne et sa réputation. — X. La « dudosa ». — XI. Un mot de la Chilienne. — XII. Les Chinois au Pérou. — XIII. Main-d'œuvre appréciée. — XIV. La race typique péruvienne, les Quechuas — XV. Usages, mœurs, coutumes. — XVI. Le Quechua est-il un sage? — XVII. Population étrangère . . . . . . . . . . . . . . . . . 58

CHAPITRE VI. — I. Principales villes du Pérou. — II. Arequipa. Ses habitants. — III. Trujillo. — IV. Ica. — V. Moquegua. — VI. Chiclayo. — VII. Chachapoyas. — VIII. Cajamarca. — IX. Huaraz. — X. Huanuco. — XI. La ville la plus haute du globe, le Cerro de Pasco, sa population, son climat. — XII. Tarma. — XIII. Jauja. — XIV. Huancavelica. — XV. Ayacucho. — XVI. Abançay. — XVII. Puno. — XVIII. Le Cuzco. Comment on va au Cuzco. La ville, les ruines incaïques. Son avenir. — XIX. Moyobamba. — XX. Iquitos, etc., etc. . . . . . . . . . . 80

CHAPITRE VII. — I. Les routes et voies ferrées au Pérou. — II. Chemin de fer central. — III. De Lima à la Oroya. — IV. Ligne de Mollendo-Arequipa-Puno et Arequipa-Sicuani-Cuzco. — V. Prolongation de voies ferrées. — VI. Frais d'exploitation. — VII. Lignes en exploitation. — VIII. Voies de communication à la *Montaña* et à l'Amazone. — IX. Voie du Huallaga par Pacasmayo, Moyobamba, Balsapuerto et Yurimaguas. — X. Voie d'Ayacucho. — XI. Voie du Sud. — XII. Voie Centrale ou du Pichis. — XIII. Itinéraire, distances et temps employé. — XIV. Description territoriale. — XV. De Tarma à Puerto Bermudez. — XVI. Prix des transports. — XVII. Difficultés. — XVIII. De Puerto Bermudez à Iquitos, navigation fluviale. — XIX. Canots et lanchas. — XX. Prix approximatifs . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 107

CHAPITRE VIII. — I. Services publics. — II. Postes et télégraphes. — III. Tarif postal. — IV. Mandats-poste. — V. Colis postaux. — VI. Télégrammes et câblogrammes. — VII. Système monétaire. — VIII. Poids et mesures. — IX. Douanes, fixation des droits. — X. Instruction publique. — XI. Sociétés scientifiques. — XII. Presse. — XIII. Travaux publics. — XIV. Police. — XV. Armée. — XVI. Ecoles militaires. — XVII. Mission militaire française. . . . . . . . . . . . . . . . . 133

CHAPITRE IX. — I. La Costa. — II. Aspect. — III. Les Lomas. — IV. Végétation et productions. — V. Propriétés rurales. — VI. L'agriculture péruvienne. — VII. Haciendas. — VIII. Les grandes propriétés. — IX. Irrigation de la Costa. — X. Les canaux de Chicama. — XI. Brûler la pierre. — XII. Lois d'irrigation. — XIII. Une région intéressante. La province de Tumbes. — XIV. Essences forestières. — XV. Fertilité du sol. — XVI. Récoltes. — XVII. Les palmiers. — XVIII. Une exploitation avantageuse. Le bananier. — XIX. Ressources minières. — XX. Le climat de Tumbes . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 152

CHAPITRE X. La Costa (*suite*). — I. Piura, climat, productions. — II. Culture du coton, espèces, qualités, prix, rendement. — III. Travaux d'irrigation. — IV. Problème de la main-d'œuvre. — V. Cultures nouvelles. — VI. La paja toquilla, et les chapeaux de Catacaos. — VIII. L'abigateo. — IX. Lambayeque. — X. Libertad. — XI. Culture de la canne à sucre, ses sous-produits. — XII. Vallée de Chicama. — XIII. Ancachs. — XIV. Ressources agricoles du département de Lima, province de Chançay. — XV. Conditions des ouvriers agricoles, valeur des bêtes de trait, du terrain. — XVI. Ica, sa canne à sucre. — XVII. Arequipa, ses vallées. — XVIII. Le Huacan. — XIX. Camana. — XX. Moquegua. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 172

CHAPITRE XI. — I. La Sierra. — II. Aspect. — III. Température. — IV. Solitude de la Puna. — V. Végétation. — VI. Productions. — VII. Elevage des ânes et mulets de Sechura. — VII. L'agriculture sur les Hauts Plateaux péruviens. — VIII. Plantes fourragères, pomme de terre, blé, orge, maïs, etc., frais et rendement par hectare. — IX. Difficulté d'écouler les récoltes. — X. Une culture intéressante, le *maguey* et le *zapupe*. — XI. L'élevage, bœufs, vaches, moutons. — XII. Question des transports. — XIII. Mortalité des animaux. — XIV. Le Michipas. — XV. Le llama, l'alpaca, la vigogne, le pacovienne. — XVI Tonte, rendement, prix de la laine. — XVII. Les animaux de la Sierra 193

CHAPITRE XII. — I. La Montaña. — II. Aspect et divisions. — III. Végétation. — IV. Administration. — V. Climat. — VI. Moustiques et *zancudos*. — VII. Fièvres tierces et intermittentes, moyen de les prévenir, traitement. — VIII. Conseils pratiques aux voyageurs. — IX. Les voies navigables de la Montaña. — X. Marañon. — XI. Huallaga. — XII. Ucayali. — XIII. Pachitea. — XIV. Piches. — XV. Urubamba. — XVI. Apurimac. — XVII. Péréné, etc. — XVIII. Territoire de colonisation. — XIX. Encore les voies d'accès à l'Orient et la navigation fluviale. — XX. Faune de la Montaña. . . . . . . . . . . . . . 214

CHAPITRE XIII. — I. Richesses naturelles de la Montaña. — II. Végétation. — III. Bois d'ébénisterie. — IV. Essences tinctoriales. — V. Vé-

gétaux textiles. — VI. Plantes aromatiques, plantes médicinales. — VII. Le copahyba. — VIII. La salsepareille. — IX. L'aloès. — X. Le cocatier. — XI. La coca, ses effets, sa culture, sa valeur. — XII. Le quinquina, où on le trouve ; comment on l'exploite — XIII. « L'or noir » — XIV. Régions gommifères. — XV. Les arbres à caoutchouc. — XVI. *Caucheros* et seringueiros. — XVII. A la recherche des *Heveas*. — XVIII. Exploitation des estradas. *Fine Para* et *Sernamby*. Production d'un *hevea*. Valeur du caoutchouc. Fabrification. Baraconero. Aviamento. Les vivres d'un seringueiro. Sa vie. Prix des denrées dans les régions basses. Dans la Ceja de Montaña. Ce que produit la campagne d'un cauchero. Ports d'exportation du caoutchouc. Iquitos. Mollendo . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 240

CHAPITRE XIV. — I. Colonisation et exploitation de la Montaña. — II Concessions. — III. Comment on obtient des terrains dans cette zone. — IV. Colonies allemandes du Pozuzo, de Oxapampa et Chanchamayo. — V. Encore la Ceja de Montaña et les régions basses. — VI. Comment on déboise la forêt. — VII. La main-d'œuvre. — VIII. Comment on se procure des travailleurs. — IX. Ethnographie de la Montaña. — X. Indiens *mansos* et *bravos*. — XI. Caractère et coutumes des Indiens Campas. — XII. Les indigènes du Putumayo. — XIII. Piros, Conibos, Sipibos. — XIV. Ce qu'est une correria. — XV. Les Amahuacas. — XVI. Les Amueshes. — XVII. Main-d'œuvre indigène . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 270

CHAPITRE XV. — I. Les mines du Pérou. — II. Arrêt dans la production. — III. Légère recrudescence d'activité. — IV. Mines enregistrées. — V. Méthodes d'extraction. — VI. Gisements d'argent. — VII. Les mines du Cerro de Pasco. — VIII. Amalgamation primitive. Minerais de cuivre. La Cerro de Pascos Mining Company. Production moyenne du métal argent. — IX. Région cuprifère. — X. Districts producteurs. L'or au Pérou. — XI. Gisements quartzeux et alluvionnaires. — XII Pépites invraisemblables. Les *lavaderos*. Lavage à la batée, au sluice. — XIII. Laveur d'or. — XIV. Mines de mercure. — XV. Mine de houille. — XVI. Production, prix, consommation. — XVII. Dépôts salins. Pétrole, borax, etc. Guano. — XVIII. Comment on obtient une concession minière . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 303

CHAPITRE XVI. — I. Développement industriel et commercial du Pérou. — II. Données statistiques. Importations, exportations. — III. Rendement des impôts. — IV. Marchandises transportées. — V Exportation du sucre. — VI. Situation financière. — VII. La « Peruvian Corporation » et la dette péruvienne. — VIII. Crédit extérieur. — IX. Nouveaux emprunts. Compagnie de navigation péruvienne. — X. Compagnies de navigation étrangères. — XI. Absence du pavillon français sur la côte du Pacifique . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 335

CHAPITRE XVII. — I. Infériorité du commerce français sur la côte du Pacifique. Une clientèle sympathique. Causes de notre effacement. Doléances des commerçants français. Voyageurs de commerce. Méthodes à suivre. — II. Agence commerciale. — III. Exposition de produits français. — IV. Lecture des rapports consulaires. Le goût du consommateur. Crédit. — V. Usages commerciaux de la place de Lima. — VI. Négociants importateurs et exportateurs péruviens. — VII. Défaut de banque française. — VIII. Banque Allemande Transatlantique. — IX. Banques péruviennes, leurs tarifs d'intérêt. — X. Ce que nous pouvons vendre au Pérou . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 348

CHAPITRE XVIII. — I. Colonisation et immigration. Transports gratuits aux artisans. Conditions. — II. Constitution de sociétés pratiques. Conseils aux émigrants. Ce qu'il faut emporter. Artisans. Professions libérales. — III. Colon de Montaña. — IV. Intellectuels et sans professions. — V. Conclusion. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 370

# BIBLIOGRAPHIE

*Pérou et Bolivie,* par Charles Wiener.

*Des Andes au Para*, par Marcel Monnier.

*Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes*, par Ol. Ordinaire.

*Le Pérou*, par A. Plane.

*A travers l'Amérique du Sud*, par Delebecque.

*Peru en Europa*, par C.-B. Cisneros.

*Guia de Lima*, etc., par C.-B. Cisneros.

*Peru en 1889*, par A. de Idiaquez.

*Los rios Peruanos. Apurimac, Eni, Tambo, Ucayali, Urubamba,* par Samanez y Ocampo.

*Derrotero de la Costa del Peru.*

*Monthly Bulletin.*

*Boletin de Sociedad geografica de Lima.*

*Boletin del ministerio de Fomento.*

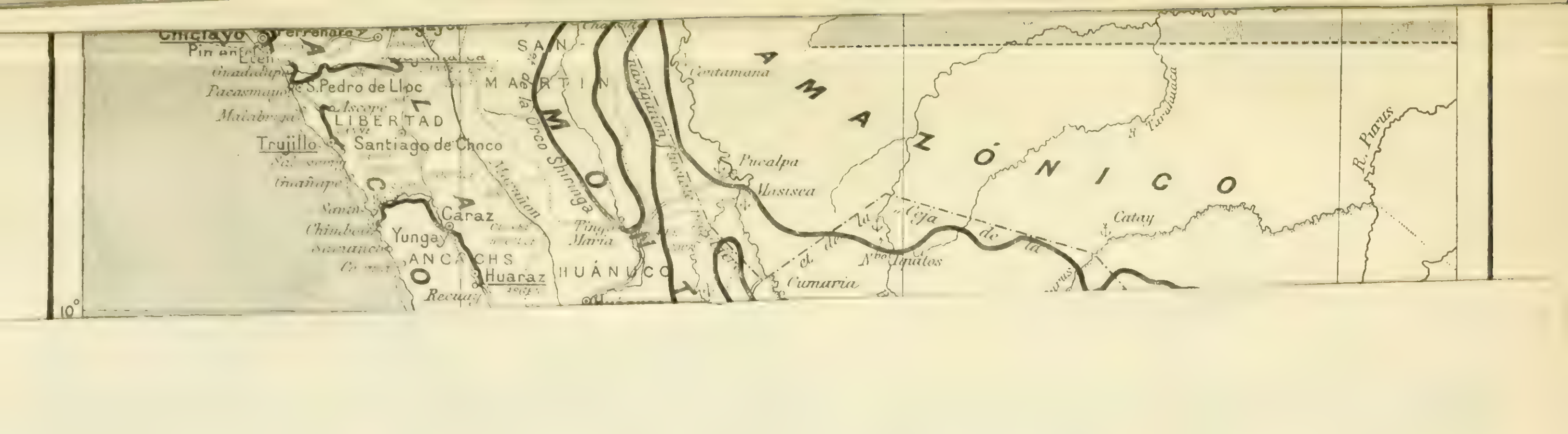
*Boletin del Cuerpo de mineria.*

*El Agricultor Peruano.*

*Recueil consulaire belge.*

*Viaje de Estado Mayor*, par les commandants Clément et Bailly-Maistre

F. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY


Chiclayo
S.Pedro de Lloc
Pacasmayo
LIBERTAD
Trujillo
Santiago de Choco
Guañape
Chimbote
Caraz
Yungay
ANCACHS
Huaraz
Recuay
HUÁNUCO
Tingo María
Orco Shiringa
Marañon
SAN MARTIN
Contamana
Pucalpa
Masisea
Cumaria
Catay
R. Purus
AMAZÓNICO
Ceja de la
10°

# CARTE ÉCONOMIQUE DU PÉROU

LEGENDE
Frontière d'État
Limite de département
Chemin de fer en exploitation
Lignes de navigation maritime
Ports fluviaux
Les capitales d'État sont soulignées deux fois, les chefs-lieux de département une fois

Echelle 1 : 10 000 000

Légende
Limite de la navigation fluviale régulière à vapeur et Limite entre la Montaña alta et le Llano Amazonico (Ceja de la Montana)
Limite occidentale de la région productrice de la Hevea Brasilensis (Para Fino)
Limite occidentale de la région productrice de l'Hancornia speciosa (Caucho) et de la Orco Shiringa

ÉQUATEUR
BRÉSIL
BOLIVIE
CHILI
LLANO AMAZÓNICO
MONTAÑA ALTA
LA SIERRA
LA COSTA

Quito
Latacunga
Ambato
Riobamba
Guayaquil
Cuenca
Loja
Payta
Piura
Chiclayo
Trujillo
Cajamarca
Chachapoyas
Moyobamba
Huaraz
Huanuco
Cerro de Pasco
Tarma
Jauja
Huancayo
Huancavelica
Huanta
Ayacucho
Andahuaylas
Cangallo
Cuzco
Urubamba
Sicuani
Pisco
Ica
el Callao
LIMA
Chorillos
Arequipa
Moquegua
Tacna
Puno
La Paz
Oruro

Dressé par V. HUOT